

Marius Blouin

# **De la technocratie**

*Sur la classe dirigeante  
à l'ère du  
capitalisme technologique*

2010 - 2016

Édition réalisée à partir de textes pompés, toute honte bue, sur :

## **Pièces & Main d'œuvre**

<<http://www.piecesetmaindoeuvre.com/>>

Ce document est librement téléchargeable à l'adresse :

< <https://archive.org/details/PMO-Technocratie> >

©opyrate : Satanic mill, février 2021.

# **De la technocratie**

*Sur la classe dirigeante à l'ère  
du capitalisme technologique*



# De la technocratie

*Sur la classe dirigeante à l'ère  
du capitalisme technologique*

## Introduction

C'est l'équivalent de la découverte d'un continent dans l'exploration sociale. La plupart des gens réduisent la technocratie à la bureaucratie, aux énarques, à ces fonctionnaires de Bruxelles qui réglementent la fabrication de nos fromages : ce n'est qu'une infime part. La technocratie se définit comme une classe consciente d'elle-même ; la classe de l'expertise et de l'efficacité, de la rationalité maximale. La classe centrale des sociétés technologiques avancées, en quantité et en qualité. Elle forme avec la bourgeoisie capitaliste (y compris les financiers), un alliage indissoluble dirigé contre les autres classes (paysans, ouvriers, boutiquiers, employés), qu'elle remplace d'ailleurs par des machines. À l'ère technologique, tout pouvoir doit se faire technocratique ou périr. L'État, l'armée, l'entreprise sont technocratiques. Le capital, public ou privé, est technocratique. La *Silicon Valley*, talonnée par la Chine, présente le type le plus avancé de ce capitalisme technologique et technocratique, qui extermine les espèces, les peuples, les classes, les individus réfractaires à son vampirisme.

Si les anticapitalistes de tradition progressiste, marxistes de toutes nuances, n'ont jamais consacré à la technocratie la critique due à ce

fait social écrasant, c'est qu'ils en font sociologiquement partie. Ils ne peuvent pas se voir, même si cet aveuglement est intéressé. C'est qu'ils voient un bienfait dans l'emballement technologique. C'est que la théorie marxiste n'avait pas prévu l'avènement de la technocratie, dans sa prophétie du duel final entre l'immense prolétariat paupérisé et la minuscule ploutocratie capitaliste. (La prophétie n'est pas forcément fausse mais elle est au moins repoussée.) C'est enfin que Marx n'a vu dans la révolte luddite qu'une rage infantile – voire réactionnaire –, du nouveau prolétariat industriel.

Or Marx, Lénine et les américains avaient tort, et Ludd avait raison.

*Nota bene :*

Toutes les références suivies de [@PMO]  
renvoient à des textes disponibles sur le site de

## **Pièces & Main d'œuvre**

<<http://www.piecesetmaindoeuvre.com/>>



## Chapitre 1

# Ludd contre Marx

## *Genèse du capitalisme industriel*

Où l'on voit l'essor du machinisme capitaliste sur un blanc manteau de cathédrales. L'abattage des forêts – le règne du roi Mouton – la clôture des communaux – la révolte de Robin des Bois – les premiers technocrates, « *machinators* et *ingeniators* » – les ravages de l'accumulation primitive et de la *Conquista* capitaliste dans les deux mondes, l'Ancien et le Nouveau – l'insurrection des ouvriers *luddites* contre les nouveaux moyens de production – leur critique en actes et par anticipation de la thèse communiste de « *l'appropriation des moyens de production* ». Où l'on dresse un parallèle (critique) entre la thèse marxiste, suite à la Commune, de la nécessaire destruction de l'appareil d'État et celle, tout aussi marxiste, de la nécessaire conservation de l'appareil industriel. Où le « *socialisme scientifique* » et « *l'analyse concrète de la situation concrète* » démentent les thèses de Marx sur la disparition des classes moyennes, la paupérisation de la classe ouvrière et la concentration du capital. Où la critique sociale et la fiction littéraire annoncent, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'avènement d'une nouvelle puissance : la technocratie.

« Le prolétariat passe par différentes phases de développement. Sa lutte contre la bourgeoisie commence avec son existence même. La lutte est d'abord engagée par des ouvriers isolés, ensuite par les ouvriers d'une même fabrique, enfin par les ouvriers d'une même branche d'industrie, dans une même localité, contre le bourgeois qui les exploite directement. Ils ne dirigent pas leurs attaques contre les rapports bourgeois de production seulement : ils les dirigent contre les instruments de production eux-mêmes ; ils détruisent les marchandises étrangères qui leur font concurrence, brisent les machines, mettent le feu aux fabriques et s'efforcent de reconquérir la position perdue de l'ouvrier du moyen âge. »

Marx & Engels, *Le Manifeste communiste*, 1848.

« La lutte entre le capitaliste et le salarié date des origines mêmes du capital industriel et se déchaîne pendant la période manufacturière, mais le travailleur n'attaque le moyen de travail que lors de l'introduction de la machine. Il se révolte contre cette forme particulière de l'instrument où il voit l'incarnation technique du capital. [...] La destruction de nombreuses machines dans les districts manufacturiers anglais pendant les quinze premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, connue sous le nom de mouvement des Luddites, fournit au gouvernement antijacobin d'un Sidmouth, d'un Castlereagh et de leurs pareils, le prétexte de violences ultra-réactionnaires. Il faut du temps et de l'expérience avant que les ouvriers, ayant appris à distinguer entre la machine et son emploi capitaliste, dirigent leurs attaques non contre le moyen matériel de la production, mais contre son mode social d'exploitation. »

Marx, *Le Capital*, 1867.



# 1. Prologue

Avant et après la révolution industrielle du Moyen-Âge. La fin des forêts et de la liberté. Comment la matière (première) prend forme (industrielle et marchande). Les premières sociétés capitalistes. Cinq siècles de guerre entre les Conquistadors bourgeois et les sauvages – forestiers, paysans, hérétiques, sorcières (Européens, Amérindiens, Africains), *cottagers* et ouvriers luddites. L’Histoire est une enquête : suivez les mots.

Il est difficile dès que l’on remonte aux origines d’un épisode de la geste humaine, de ne pas très vite se retrouver en pleine « révolution du néolithique », à l’âge de la Nouvelle Pierre, aux débuts de l’agriculture et de la sédentarisation, de la sortie de la sauvagerie – de la forêt, en latin *silva*, sylve, sylvestre. Au XIII<sup>e</sup> siècle, celle-ci couvrait encore la majeure partie de l’Europe, y compris les cinq comtés du cœur de l’Angleterre – le Yorkshire, le Lancashire, le Cheshire, le Derbyshire et le Nottinghamshire – où les naturels avaient coutume de paître leur bétail, de chasser, pêcher, ramasser du bois et des glands, cueillir des baies - bref de vivre à peu près libres de fait, sinon de droit.

Ces forêts et les terres autour des villages épars étaient des biens communaux, c’est-à-dire que la propriété privée y était constamment violée par l’absence de cadastre et les droits d’usage : droits d’affouage, de glanage et de vaine pâture, le long des chemins et dans les friches, dans les prés, les bois et les champs. Ce communalisme obligeait les propriétaires à une gestion commune, entre eux et avec ceux que l’on devrait nommer expropriés. Ne serait-ce que pour décider des cultures, des pacages, suivant les terres et les périodes. En certains lieux, le *mir* russe, par exemple, ces biens communaux

étaient en propriété indivise, ce que les théoriciens ultérieurs interprétèrent comme les restes d'un communisme primitif. D'autant que par la force des choses, les mêmes travaux, les plus gros surtout, se faisaient ensemble aux mêmes moments, et à peu près de la même façon de père en fils. Tous ces us et coutumes, on le sait, contrariaient le progrès, l'innovation, l'essor des forces productives, le commerce, l'accumulation du capital, l'avènement de l'abondance universelle. Ils devaient tomber avec les arbres.

Il fallut des siècles. Entendez-vous ce vrombissement de tronçonneuses au fonds des bois ? Voyez-vous ces tranchées défoncées par les énormes remorques de troncs gigantesques ? Les mornes bouleversements d'ocre boueuse et d'herbe éparse ? – Enfin – si vous n'allez pas dans les bois, vous êtes allé à l'école, vous avez la télé ; même si vous n'avez nulle *sensiblerie*, vous êtes au fait des *menaces sur la biodiversité*. En Amazonie, à Bornéo et même dans les Chambarans, qu'on abat ces jours-ci pour construire un « *village de vacance* », écologique et sous bulle.

« Écoute, Bûcheron, arrête un peu le bras ! Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas : Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force Des nymphes qui vivaient dessous la rude écorce ? [...]

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,

Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière

Plus du soleil d'été ne rompra la lumière, [...]

Tu deviendras campagne et, en lieu de tes bois, Dont l'ombrage incertain lentement se remue, Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ; Tu perdras ton silence, et haletant d'effroi

Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi. [...]

La matière demeure, et la forme se perd. » <sup>1</sup>

Ce ne sont ni Brocéliande ni la forêt de Gastine qui seules succombent. En ce même XII<sup>e</sup> siècle où la France se couvre d'un *blanc manteau de cathédrales*, la hache assaille de toutes parts la sauvagerie

---

<sup>1</sup> Henri Mora, *Chambard dans les Chambarans*, éd. Le Monde à l'envers, 2011.

première d'où l'auroch a disparu, d'où le bison disparaît vers la Pologne ; c'est-à-dire nulle part. Seigneurs, évêques, moines, bourgeois et vilains défrichent à tout va. À Sherwood, la forêt devient pâturages, moutons, laine, sterlings, florins, écus, *espèces* ; accumulation et circulation du capital, comme le dit bien ce mot qui désigne le cheptel, c'est-à-dire le *chef*, le plus gros des biens possédés, comme le chef-lieu est le plus gros du pays- sans oublier du pécule et de la pécune, tous deux issus d'une racine indo-européenne \*peku, qui signifie troupeau. (cf. *Dictionnaire étymologique du français*, Robert. 1989)

« L'homme ne peut point procéder autrement que la nature elle-même, c'est-à-dire il ne fait que changer la forme des matières. »

Marx, *Le Capital*, 1867.

Suivez les mots. Remontez leur lignée à la racine et vous retrouverez cette forme perdue ; cette idée qui de la souche mère (la *matrice*) avait tiré un tronc, des rejets, des matériaux, des madriers et finalement un amas de biens, de créances et d'espèces numéraires. On sait du reste que les paysans, habitants fixes – *détenteurs* – du pays, éleveurs et cultivateurs, sont les pires ennemis des bêtes et des plantes sauvages qu'ils n'ont de cesse d'avoir exterminées afin d'accroître leurs gains et leurs fonds. Et c'est pourquoi bûcherons et chasseurs encourent une tenace réputation de méchanceté chez les primitifs et les poètes, frères d'esprit, souvent, en des âges différents. Les ruraux d'aujourd'hui ravagent avec la même âpreté, ici les marais pour arroser leurs maïs, là, une forêt pour y faire un centre touristique, et grondent sans relâche pour qu'on détruise les derniers *nuisibles* ; ours, loups, blaireaux, sangliers, renards, chevreuils, fouines, martres, belettes, putois, freux, vautours, corneilles, pies et geais.

Il suffit de lire *La révolution industrielle du Moyen Âge*<sup>2</sup>, pour voir comment du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle le travail des machines évince toujours plus celui des esclaves, jusqu'à nos jours.

Le harnais et l'attelage en file qui permettent aux chevaux de charrier cinq fois plus de faix, sont vers l'an 800, les avant-coureurs

---

<sup>2</sup> Jean Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen Âge*, éd. Seuil, 1975.

de cette révolution. Se multiplient les moulins à eau, inventés dix siècles plus tôt, mais perfectionnés par les engrenages, les roues dentées, la meule horizontale, les barrages, conduites forcées, aqueducs. Au IX<sup>e</sup> siècle, tournoient sur les terres de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, non moins de 59 moulins, au long de ruisseaux aujourd'hui disparus ou changés en cloaques. L'introduction de l'arbre à came entraîne « *la mécanisation de toute une série d'opérations industrielles qui se faisaient auparavant à la main ou au pied* ». Ainsi le chanvre semble avoir été écrasé mécaniquement en 1040, dans le Grésivaudan, la vallée de Grenoble à Chambéry. À Toulouse, deux siècles plus tard, naît la Société du Bazacle, « *sans doute la plus ancienne entreprise capitaliste du monde* », pour exploiter barrages et moulins sur la Garonne <sup>3</sup>.

« Les actions s'appelaient des uchaus. Un uchau valait un huitième de moulin. Pour les douze moulins du Bazacle, il y avait donc quatre-vingt-seize actions qui pouvaient être transmises par héritage, données, échangées ou achetées. »

Dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, selon Gimpel, on ne trouve plus de meuniers parmi les actionnaires. Séparation du capital et du travail. Les ouvriers meuniers vendent leur force de travail, sans voix aux décisions des capitalistes toulousains qui leur achètent au plus bas prix. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Société du Bazacle se convertit dans la production d'électricité. Le gouvernement la nationalise pour le compte d'EdF après la Libération.

« En construisant un barrage moderne à l'emplacement exact de celui du XII<sup>e</sup> siècle, les ingénieurs du XX<sup>e</sup> siècle rendaient un grand hommage à l'habileté professionnelle de leurs devanciers. » (Gimpel)

Les progrès de l'oubli, des friches de savoir et de la déséducation, dans l'histoire et les lettres surtout, obligent à rappeler ce qui voici quelques décennies passait pour une banalité. Le capitalisme industriel n'est pas né d'un coup des noces de la machine et de la vapeur. La

---

<sup>3</sup> G. Sicard, *Aux origines des sociétés anonymes, les moulins de Toulouse au Moyen Âge*, Armand Colin, 1953.

bourgeoisie industrielle s'est développée des siècles durant, avant de paraître au XIX<sup>e</sup> dans toute sa puissance et de prendre le règne du monde. On doit dire la même chose de la technocratie qui s'y mêle aujourd'hui, après l'avoir servie dans l'ombre.

Aux moulins à eau s'ajoutent les moulins à vent et à marée pour actionner de multiples machines-outils. L'éruption des édifices et la course aux armements (fers à chevaux, armures, cottes de mailles, arbalètes, etc.) fouettent la croissance des industries minières et métallurgiques. De même l'invasion de « *la lourde charrue médiévale* » au soc ferré, sans lequel « *ces charrues n'auraient jamais pu défricher avec autant de succès les riches terres vierges et les forêts de l'Ouest et du Nord de l'Europe.* » Mines et forges d'Allevard par exemple, toujours dans cette vallée du Grésivaudan, au pied du massif de Belledonne. Non sans ravages par lesquels se signale dès ses débuts la société industrielle.

« Dans le Dauphiné, les représentants du Dauphin accusaient officiellement ceux qui fondaient le fer d'être responsables de la destruction des bois et réclamaient qu'on prit des mesures énergiques contre les bûcherons et les fondeurs. » (Gimpel)

« En 1140 déjà, on abattait sauvagement la forêt médiévale. » Suger, abbé de Saint-Denis et « premier ministre » parle, dans l'un de ses ouvrages autobiographiques, de la difficulté qu'il avait eue à trouver les poutres longues de 35 pieds, nécessaires à la construction de l'abbaye de Saint-Denis.

« En 1300, les forêts de France couvraient 13 millions d'hectares, soit seulement 1 million d'hectares de moins qu'à notre époque. »

Revenons à nos moutons, à la laine qui, bien plus que le lin, bien avant la soie et le coton, était alors la matière à la mode. C'est du tissage de la laine que dans les Flandres, le Brabant, la Lombardie, naît l'industrie textile, la première et la plus puissante jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

« Dans l'économie de l'occident médiéval, la laine fut la matière première la plus importante. Les grandes entreprises de l'industrie

lainière, déjà capitaliste, implantées en Flandres et à Florence, absorbaient plus de dix millions de toisons par an. Leur existence même dépendait de la livraison régulière de cette énorme quantité de laine. Quand le producteur principal, l'Angleterre, menaçait de couper l'approvisionnement, l'industrie de la laine était pratiquement réduite au chômage. » (Gimpel)

Les prolétaires du textile dans les villes industrielles de Flandre et d'Italie subissent avant la lettre une exploitation scientifique du travail.

« Les banquiers, hommes d'affaires aux méthodes capitalistes, maintenaient en servitude la majorité des 30 000 travailleurs de l'industrie textile florentine auxquels tous les droits professionnels et politiques étaient refusés. La main d'œuvre au XIV<sup>e</sup> siècle fut aussi impitoyablement exploitée par le patronat que le sera, au XIX<sup>e</sup> siècle, le prolétariat d'Europe et des États-Unis. Arnold Hauser dans son livre *Social History of Art* écrit que : "L'accroissement de la production exigea l'exploitation intensive de la main d'œuvre, la fragmentation poussée du travail et la mécanisation des méthodes en usage ; ceci veut dire, non seulement l'utilisation de machines, mais aussi la dépersonnalisation du travail de l'ouvrier, estimé en fonction de son seul rendement. " » (Gimpel)

« *La question sociale commence en 1349* », selon le sociologue Robert Castel, qui saute ainsi des siècles de *bagaudes* gauloises et le mouvement des communes du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. Explications du journal *Le Monde* :

« Après la grande peste, la société féodale se défait et les anciens serfs se mettent à errer, entre vagabondage, délinquance et travail glané au petit bonheur la chance. Mais, à cette époque, le salarié est un aliéné. Il n'a rien d'autre à vendre que sa force de travail dont dispose l'entrepreneur. Sur la place de Grève, c'est-à-dire de l'actuel Hôtel de Ville de Paris, "les gens venaient le matin et attendaient que leurs employeurs leur proposent un labeur". »

*Le Monde*, 10 novembre 2011.

Chacun sait qu'on ne voit plus d'aussi poignant spectacle, aujourd'hui, aux abords des marchés, sur les places des bourgs au moment des saisons ni dans les agences de travail temporaire.

Reste l'essor des cathédrales, des fortifications, des industries, des mines et des machines, lié à celui d'un personnage, le *machinator* ou *ingeniator*, l'architecte-ingénieur, dont l'expertise, l'autorité et la prospérité sont déjà reconnues. C'est lui déjà le technocrate, le maître de l'organisation rationnelle du travail pour le compte des patrons et commanditaires. Le héros de Jean Gimpel qui, dans la guerre entre *Les Deux Cultures* (C. P. Snow), choisit le camp des sciences et techniques contre celui des humanités.

« Le monde antique ne chercha jamais réellement à créer un type d'homme capable d'harmoniser ces deux cultures. [...] La chrétienté médiévale échoua également [...] Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la révolution industrielle ne fit que souligner cette dualité. Dans le monde occidental contemporain, l'hostilité croissante à l'égard de la technologie et de la science, est la preuve de l'incapacité de l'Occident à résoudre ce problème majeur. L'Union soviétique a complètement échoué dans ce domaine. La Chine de Mao serait-elle notre dernière chance ? Les dirigeants chinois espèrent créer un type d'homme nouveau, en obligeant les étudiants à aller travailler, en stage, dans les fermes ou dans l'industrie. Mais que vaut cette expérience concrètement et sera-t-elle poursuivie assez longtemps ? [...] En adoptant, en 1949, une nouvelle idéologie révolutionnaire, la Chine démontre, qu'elle pourra pour la seconde fois dans sa longue histoire, avoir accès à une période de croissance où le dynamisme et le développement technologique évolueront parallèlement. Si la Chine est au seuil d'un nouveau cycle qui pourrait durer plus de mille ans, notre civilisation occidentale est sur le point de clore un cycle millénaire. » (Gimpel)

Où vont se loger le progrès, les progressistes et le dépassement dialectique des contradictions ! Mais on reviendra sur la fusion du communisme et de la technocratie.

Il y avait gros à gagner en vendant aux villes drapières la laine de leurs tissages. Comme susdit, les rois d'Angleterre soutinrent judicieusement les éleveurs et marchands par l'abolition des droits d'usage et l'établissement de ce qu'on nomma dans le vieux français de la seigneurie anglaise : les enclosures. Un mot illustré par Rousseau dans son *Discours sur l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755).

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, que de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. »

De tels sauveurs se dressèrent et échouèrent quatre siècles durant. Un certain « *Capitaine Pouch* », ainsi nommé parce qu'il disait porter dans sa bourse (*pouch*) un objet censé protéger ses suiveurs de tout mal, et tenir son autorité directement du Roi des Cieux, mena des foules combler les fossés et arracher les clôtures des terres appropriées, proscrivant toute violence aux personnes. La milice des propriétaires fusilla une quarantaine de protestataires et l'on ne trouva dans la bourse du Capitaine Pouch, après sa pendaison, qu'un bout de fromage moisi. Ce fut, d'avril à juin 1607, dans les comtés du Northamptonshire, du Warwickshire et du Leicestershire, l'une des dernières révoltes paysannes contre les enclosures.

Avant le Capitaine Pouch, Robin Hood – Robin des Bois ou Robin la Capuche, suivant les étymologies – et ses Joyeux compagnons, vagabonds, braconniers, paysans expropriés et hors-la-loi, combattirent les accapareurs et les lois nouvelles ; le lotissement des champs cloisonnés de haies ; l'interdiction sur ces parcelles accaparées de fagoter, de glaner et de paître après la récolte. L'existence historique de ce Robin des Bois est incertaine, ce qui n'empêcha pas les pauvres de conter ses aventures ; les poètes de les écrire ; les cinéastes de les filmer. Au prix de multiples distorsions plus ou moins intéressées et voulues. Le certain est que nombre de Robin des Bois prirent la forêt, afin que ses fruits restent à tous et la terre, à personne ; avec le succès que l'on sait.

La gloire persistante de cet obscur personnage n'est certes pas due aux conflits de pouvoir et aux intrigues sentimentales dont romanciers et scénaristes l'ont affublé. Sa qualité de rebelle le distinguerait davantage, mais qu'a-t-il de plus que, disons. Spartacus, Zapatta ou les Révoltés de la Bounty ? Figures chères à l'éternelle



subversion, mais dont la ferveur dans l'enfance et la jeunesse, n'atteint pas la vivacité, l'allégresse spontanée du mythe de Robin des Bois. Un jeune homme nous souffle le nom d'Huckleberry Finn. Juste. La différence, c'est la vie dans les bois (Thoreau), le retour à la sauvagerie (*Le Livre de la jungle*, *Tarzan & Cie*), l'instinct de vie tout simplement. Il est un âge, surtout si l'on croupit, captif d'un raz-de-béton inéchappable, où l'on ne peut que tressaillir à l'idée de grimper dans un arbre, de plonger dans une rivière, de courir dans l'herbe. Si l'on a la chance d'avoir des livres ou la télé (et peut-être « *une mémé à la campagne* »), on frémira donc de descendre le fleuve en radeau, d'explorer l'île déserte, de battre la forêt avec les animaux. Cet instinct de vie, cette sauvagerie enfantine qu'il faut toujours renfermer, écraser, civiliser à force de renoncement, de dressage, de duperie, c'est elle qui tressaille au mythe de Robin des Bois malgré toutes les déformations afin de le réduire à une convenable guerre pour la couronne entre le vil Jean Sans-Terre et le noble Richard Cœur-de-Lion. C'est un tribut à la force et à la vérité de ces légendes que leur appel, huit siècles après les faits qui les inspirèrent, trouve encore un écho, si dégradé soit-il.

La sauvagerie ou liberté ? Voir.

L'âge de pierre s'étend sur de trop vastes espaces-temps pour être tout uniment qualifié d'« *âge d'abondance* ». Le document est rare. Des traces, des indices impossibles à interpréter, de quoi libérer l'imagination des chercheurs. La nature est un milieu de contraintes ; on obéit ou l'on meurt. Un homme seul n'y peut survivre, pour des raisons pratiques et parce qu'un homme seul ne peut être un homme, cet animal politique et social. Le bannissement équivaut presque à la mort. Il lui faut donc subir l'huis-clos de la horde primitive et obéir à ses lois qui n'ont aucune raison de n'être pas la loi du plus fort. Quant aux hordes primitives qui hantent ce même âge de pierre et présentent la même diversité, il n'y a pas plus de raison de douter qu'elles n'aient soumis leurs membres à leur ordre, ne serait-ce que pour les nécessités, réelles ou fictives, de leur survie. En revanche, il est impossible que cet ordre ait ignoré inégalités de traitement, de

considération, d'influence, de pouvoir, en fonction de croyances et de faits dont l'éloignement nous écrase le relief et la variété croissante : fécondité des femmes, sagesse des vieux, vaillance des chasseurs guerriers, prestige du chamane, et ainsi de suite, au fur et à mesure de la complexification et de la différenciation sociale. Il n'est peut-être rien de moins libre ni de plus déterminé qu'un membre d'une « *société contre l'État* ». On trouve des éléments là-dessus dans quelques ouvrages<sup>4</sup>, et dans un dossier de *Pour la Science* (juillet 2012), consacré à l'homme de Néandertal. Les différences d'alimentation, de parures, de traitement funéraire, montrent à l'intérieur de la horde une hiérarchie de statut avec – quelle surprise –, un écart maximal entre ce qui serait les tombes des chefs et celles des esclaves.

Le miracle de l'ordinateur planétaire qui prétend, en notre nom, se rendre comme maître et possesseur de la nature, tout gérer, tout ordonner, tout calculer<sup>5</sup> – les nuages volcaniques qui tiennent les avions au sol, les accès de fureur suicidaire des individus – est d'avoir rallié contre lui la nature et la liberté au point de les fondre en une cause commune, et de faire oublier ce que l'état de nature, si enfoui, il est vrai, pouvait avoir d'absolutiste.

Après Robin des Bois et le capitaine Pouch vint le général Ludd. Mêmes contrées, mêmes habitants, en 1811, et pourtant ces contrées et ces habitants ne sont plus les mêmes. Le roi Mouton règne en rase campagne. Les farouches forestiers devenus tondeurs et peigneurs de laine, tisserands et tricoteurs, travaillent en famille dans leurs *cottages* flanqués d'un potager, d'un poulailler, d'une étable, cuisant leur pain, tuant leur cochon, relevant l'ordinaire d'un peu de chasse, fêtant la Saint Lundi, et quelquefois la Saint Mardi comme le Jour du

---

<sup>4</sup> Lawrence H. Keeley, *Les guerres préhistoriques* [1996], trad. fr. éd. Perrin, 2002. Jean Guilaine, Jean Zammit, *Le sentier de la guerre, visages de la violence préhistorique*, éd. du Seuil, 2001.

<sup>5</sup> Pièces et main d'œuvre, *L'industrie de la contrainte*, éd. L'Échappée, 2011, chapitre "IBM et la société de contrainte".

Seigneur. Les femmes et les enfants sont au labour ; ces derniers dès l'âge de cinq ans. J'ai vécu cela moi aussi, chez les paysans de Picardie, du Jura et de Savoie, dans les années 1960, quand nous allions ramasser les patates, faire les foins, ou « en champ » garder les vaches. J'ai vu le fils du paysan conduire le tracteur à dix ans – rien d'exorbitant – ; on a de la fierté ; on n'est pas des feignants. Et charbonnier est maître chez lui.

Qu'est-ce que ce *cottage* que les traducteurs ne savent pas rendre en français ? Du vieux français, justement. Un *cotage*, avec un seul t, lui-même issu d'un *kote* germano-scandinave, désigne une petite maison, une hutte, une cabane, selon le *Dictionnaire of etymology* (Chambers, 1998). En anglais, on nomme couramment *cottagers* les occupants de ces cottages des Midlands. En français, le terme de « coterie » désigne une « association de paysans » (1660), mais il prend vite une tournure péjorative pour dénigrer une « réunion de personnes soutenant ensemble leurs intérêts (1688) » (dictionnaire Robert.) D'où il suit que l'esprit de coterie d'une association de paysans soutenant ensemble leurs intérêts a forcément quelque chose de mauvais. Suivez les mots.

Ces *cottagers*, leurs maisonnées, leurs proches, leurs voisins - bref, leurs communautés, outillés de leurs métiers à bras et de leurs tours de main, oppoisaient à leurs donneurs d'ordre une indépendance à la fois juridique et en partie économique. Leurs délais de livraison, prix, quantités, pouvaient en accuser une certaine flexibilité, suivant leur guise et leur besoin d'argent. Des conditions évidemment intolérables pour cette nouvelle sorte de capitaines soudain issue d'une longue évolution industrielle. Des machines hydrauliques, des ateliers collectifs, de lourds investissements, les villes drapières et banquières, d'Italie et des Flandres, en avaient connu depuis le Moyen-âge. Quand la vapeur actionne la machine (1765) ; que les filatures mécaniques réduisent les artisans au servage dans les fabriques ; que le capital exacte sa livre de chair du corps des prolétaires – les femmes et les enfants d'abord – ; ces éléments se précipitent en système et, en l'espace d'une vie d'homme – 1785-

1830 – jettent une société rurale et vivable dans un tel enfer, que des générations d’auteurs peinent à trouver les mots pour le dire : Blake, *Jerusalem* (1804), Shelley, *La Reine Mab* (1812), Byron, discours au parlement et ode aux briseurs de machines (1812), Engels, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845), London, *Le Peuple de l’abîme* (1903), Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres* (1933). L’insouciant Stendhal, lui-même, note dès ses *Souvenirs d’égotisme*, en 1821 :

« Je sentis sur le champ le ridicule des dix-huit heures de travail de l’ouvrier anglais. Le pauvre Italien tout déguenillé est bien plus près du bonheur. Il a le temps de faire l’amour, il se livre 80 ou 100 jours par an à une religion d’autant plus amusante qu’elle lui fait un peu peur, etc, etc.

Mes compagnons se moquèrent rudement de moi. Mon paradoxe devient vérité à vue d’œil, et sera lieu commun en 1840. Mes compagnons me trouvaient fou tout à fait quand j’ajoutais : “Le travail exorbitant et accablant de l’ouvrier anglais nous venge de Waterloo et de quatre coalitions. Nous, nous avons enterré nos morts, et nos survivants sont plus heureux que les Anglais”. »

Les massacres de l’industrialisation en Union soviétique, longtemps niés et cachés, suscitèrent moins de surprise et d’indignation. En un siècle, on s’était fait à beaucoup de choses, et notamment à l’idée que pour l’avancée de la machine, le matériau humain n’a pas plus d’importance que le charbon jeté au four. Et puis c’était tout de même un massacre *progressiste*, un massacre de gauche, socialiste et communiste. Il y avait donc forcément des explications, des exagérations, c’est-à-dire des excuses. Ce saisissement d’horreur et d’incrédulité ne se retrouva, semble-t-il, qu’à la découverte des camps nazis, et aux récits des rescapés. Du progrès dans l’inhumanité. La ruée finale des milliers de lois d’enclosure votées par le parlement anglais entre 1750 et 1860, achève la destruction de la vieille paysannerie, effective dès les années 1930. Privés de leurs moyens de subsistance, les *cottagers* tombent à la merci de l’industrie du textile. Cette déchéance coïncide avec l’essor de l’usine, de la fabrique équipée de machines, de la grande

industrie avide de main d'œuvre exploitable à mort, et de ses possibilités de reproduire celles-ci. C'est en somme une variante et une résurgence de l'esclavage avec ses lois contre le vagabondage, ses maisons de travail forcé, ses douze ou quatorze heures de travail quotidien, sa discipline de bague, ses salaires de misère suivant le misérable cliché. Les idéologues du pouvoir, notamment les renégats du soixante-huitisme, croient connaître les misères de la guerre de classe parce qu'ils se remémorent avec condescendance ces clichés flous et fânés – ah oui, Dickens, Zola, un peu misérabilistes, non ? Les misérables des Midlands qui avaient du capitalisme conquérant une expérience directe levèrent contre lui cette « *armée de justiciers* » dont Edward P. Thompson raconte l'épopée dans *La Formation de la classe ouvrière anglaise* <sup>6</sup>.

L'épopée ? Dans les cinq comtés du Yorkshire, Lancashire, Derbyshire, Nottinghamshire, Leicestershire, entre 1811 et 1813, un soulèvement populaire, clandestin, sans état-major ni structure centrale identifiés, unifié par ses seuls griefs, ses refus, ses aspirations, ses actions – et au fond – par le mode de vie commun de ses membres, immobilisa une armée de 12 000 soldats en pleine guerres napoléoniennes, sans compter mouchards et policiers ; et enraya quinze mois durant l'engrenage de la broyeuse industrielle. Bien sûr, des meneurs locaux impulsaient le mouvement et nombre d'entre eux, à défaut de connaître le babouvisme, se réclamaient du jacobinisme révolutionnaire. Mais le gros des troupes se voulait juste luddite, partisan du général Ludd, un personnage à la réalité historique bien plus incertaine que celle de Robin des Bois. – Quoique :

« L'*Oxford English Dictionary* raconte une histoire intéressante. En 1779, dans un petit village du Leicestershire, un dénommé Ned Ludd força la porte d'une maison et, "pris d'une rage démente", détruisit deux machines à tricoter les bas. La nouvelle se répandit. Bientôt, à chaque fois qu'une machine à bas était sabotée (ce qui arrivait régulièrement,

---

<sup>6</sup> Edward P. Thompson, *La Formation de la classe ouvrière anglaise* [1963], trad. fr. éd. du Seuil-Gallimard, 1988.

nous dit l'*Encyclopedia Britannica*, depuis les années 1710) les bons gens sortaient l'expression devenue consacrée : "Tiens, encore un coup de Ludd". Quand les briseurs de machines de 1812 (les *frame-bashers*) reprirent son nom à leur compte, le Ned Ludd de l'histoire avait disparu derrière son surnom plus ou moins moqueur de "roi (ou capitaine) Ludd...". »<sup>7</sup>

Ces briseurs de machines se recrutaient de bouche à oreille, en famille, entre amis, voisins, compagnons de travail et de taverne. C'était ce que les radicalistes d'aujourd'hui nomment des « groupes affinitaires » ; mais contrairement à ces derniers, les luddites, loin d'être isolés et reclus dans leurs bocaux (alias « zones d'opacité », « d'autonomie temporaire » et autres îlots d'imaginaire surchauffé), participaient d'une société elle-même « affinitaire », d'une communauté dont ils étaient le principe actif.

« Il semble qu'il n'ait existé aucune preuve de structuration, aucune preuve de complot." C'est ainsi que Cobbett commentait le rapport de la Commission secrète de la chambre des communes en 1812. "Et c'est le fait qui déconcerte le plus le Ministère. Ils ne trouvent pas d'*agitateurs*. C'est un mouvement du *peuple* lui-même." » (Thompson)

Les luddites incarnaient par anticipation l'idéal du Manifeste du Parti communiste (1848) que ses propres disciples trahirent à peu près sans faille :

« Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers.

Ils n'ont pas d'intérêts qui divergent des intérêts de l'ensemble du prolétariat.

Ils n'établissent pas de principes particuliers sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement prolétarien. »

Naturellement, les autonomes, anarchistes, conseillistes, marxistes libertaires, etc., ne peuvent trop glorifier les luddites d'avoir levé une telle révolte, sans structure centrale, état-major, complot, agitateurs, etc. C'est à leurs yeux la preuve, non seulement que de tels moyens

---

<sup>7</sup> Thomas Pynchon, *The N.Y. Times Books Review*, octobre 1984.

sont superflus pour réussir, mais plus encore que pareille insurrection n'aurait pas eu lieu si la spontanéité populaire avait été entravée, parasitée par ces lourdeurs bureaucratiques, vulnérables aux contre-ménées policières. L'émerveillement qu'elle suscite ferait presque oublier qu'elle fut finalement vaincue, rejoignant le martyrologe des rébellions ouvrières écrasées jusqu'en octobre 1917 – qui ne fut pas une rébellion ouvrière mais le coup d'État militaro-partidaire d'un appareil de spécialistes professionnels au faite de leur technique. Voyez Malaparte et sa *Technique du coup d'État* (1931) et bien sûr le *Que faire ?* de Lénine (1902). Encore une splendide défaite. On ne saura jamais comment aurait tourné l'insurrection luddite si passé l'embrasement initial, elle avait formé un noyau dirigeant, permanent et discipliné de militants révolutionnaires. Si un tel appareil eut prolongé son existence, voire, l'aurait transformée en mouvement national politique, ou au contraire, précipité son échec. La question ne fut pas posée. Le luddisme n'était ni la conspiration des Egaux, ni le club central de Blanqui. Pourtant, l'absence de preuve d'une structure *de fait* de l'insurrection luddite n'est pas une preuve d'absence de cette structure. Un mouvement clandestin tend à s'organiser de façon tacite, par exemple à travers des réseaux républicains, jacobins, religieux, pré-syndicalistes. On a vu maintes fois, depuis, comment une structure *ad hoc*, une simple signature, pouvait mobiliser nombre de militants d'autres organisations, « *ouvertes* », qui passaient le mot *en interne* à leurs membres et sympathisants. L'allusion, le sous-entendu, le *silence éloquent* avec leurs connotations conspiratives, en disent plus dans ces cas-là, que des déclarations explicites. – Tu vois ce que je veux dire ?

Les luddites n'ont guère laissé de textes ; des chansons, des lettres de protestation, de menaces, de sommations, adressées aux autorités et à des industriels. Leurs actes parlaient pour eux. Armés, grimés, masqués, ils allaient de nuit forcer les fabriques et briser les métiers mécaniques. En février 1812, le bris de machine devint passible de pendaison. Les luddites arrêtés surent se taire jusqu'au pied du gibet. Ce que l'on croit savoir d'eux transpire de confidences lâchées,

chuchotées des décennies après les faits, de rapports de mouchards et de police, riches en hypothèses et en fabulations, et des articles de presse. S'assemblaient-ils de nuit dans les landes et autres déserts ? Avaient-ils des sentinelles ? Des mots de passe ? Faisaient-ils prêter serment à leurs affiliés ? On n'a plus idée de ce qu'est un homme de parole depuis que celle-ci ayant été « libérée », il est loisible de dire n'importe quoi sans conséquence.

« Or en Angleterre, les serments de ce genre étaient jugés si subversifs qu'une loi de 1797 les rendait passibles de déportation, quel que fût le motif d'allégeance. »<sup>8</sup>

Omerta ? Ne dit-on pas quelquefois de la mafia, qu'elle fut d'abord une société secrète de protection des paysans contre l'État et les puissants ?

Bien entendu, toute histoire est une bataille en cours, un affrontement de légendes aussi durable que la découverte de nouveaux faits, nouveaux documents, de nouveaux liens entre ces faits et documents, de nouvelles interprétations ; aussi durable que les intérêts affrontés.

Histoire : d'une racine indo-européenne \*weird « voir » ; d'où \*wid-tôr « qui sait, qui connaît » ; d'où le grec histôr-historia, « recherche, information », « relation de ce qu'on a appris ». Exemple : « L'Enquête » d'Hérodote, le « Père de l'histoire », ce rapport d'observation.

Légende : du latin legendum, « ce qui doit être lu », d'une racine indo-européenne \*leg « cueillir », « choisir », « collecter » – Quoi ? les fruits de l'enquête. Chasseurs-cueilleurs, brisez la coque des mots pour en goûter la noix de sens et l'absorber.

Et vos yeux s'ouvriront.

Et vous connaîtrez le vrai du faux.

---

<sup>8</sup> Kirkpatrick Sale, *La révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation* [1995], trad. fr. éd L'Échappée, 2006 ; Julius Van Daal, *La Colère de Ludd*, éd. L'Insomniaque, 2012.



De ces quatre siècles de « *transition au capitalisme* », comme on désigne souvent la période qui va de la Grande Peste (1347-1352) à la Révolution industrielle (*circa* 1785-1830) émergent des chroniques, des rumeurs, d'obscurs souvenirs, des récits officiels, des mémoires vaincues, enfouies ou simplement négligées. La féministe Silvia Federici a tissé avec *Caliban et la sorcière*<sup>9</sup>, un récit violent de ces quatre siècles, non pas consacré aux mutations du mode de production (des biens et marchandises), mais à celles du mode de reproduction (des producteurs et de la force de travail). Un récit non moins partisan (« *situé* »), mais non moins illuminant qu'un autre et qui illustre au plus haut point l'oracle du *Manifeste* :

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes. »

C'est-à-dire un cauchemar né de la violence et générateur d'épouvante. Cette lutte, contée par Silvia Federici, est d'une telle férocité, d'une telle constance et d'une telle évidence, qu'elle en renverse le primat de « *la base matérielle* » sur la « *superstructure idéologique* ». On connaît le mot de Marx :

« Donnez-moi le moulin à vent, et je vous donnerai la société féodale, donnez- moi la machine à vapeur et je vous donnerai la société capitaliste industrielle. »

À lire Federici, on finit par se dire que ce n'est pas « *le développement des forces productives* », les facteurs économiques et techniques, qui ont suscité l'émergence du capitalisme industriel, mais plutôt la terreur et la tyrannie d'une classe de prédateurs démoniaques et sadiques qui a ordonné au mieux de sa rapacité le cours des sociétés, jusqu'à aboutir à une forme unifiée, mondialisée. Federici raconte un Moyen-Âge, entre le XII<sup>e</sup> siècle et la Guerre de Cent ans, moins sombre et oppressif que décrit depuis 1789. Une (relative) indépendance et un (relatif) bien-être des artisans et paysans, une certaine égalité entre hommes et femmes.

---

<sup>9</sup> Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, éd. Entremonde et Senonevero, 2014.

L'extermination d'un tiers de la population européenne par la Grande Peste entraîne une pénurie de main d'œuvre pour les prédateurs, une intolérable hausse des salaires et de l'autonomie de leurs proies. Afin de restaurer son emprise et ses marges de profit, la classe prédatrice européenne mène simultanément deux guerres de conquête ; à l'extérieur dans le Nouveau Monde (pillage, exploitation à mort des peuples amérindiens, traite des esclaves, commerce triangulaire, etc.) ; à l'intérieur, liquidation des communaux et des paysans, guerre aux vagabonds, aux mendiants, aux oisifs, avec un luxe choquant de massacres, de galères et de travaux forcés. Dans cette guerre de classes générale, Federici focalise sur la guerre particulière aux femmes, afin de s'assurer – c'est sa thèse – de la maîtrise des ventres et de la production de main d'œuvre : la richesse qui permet la richesse. Son récit remonte à l'extermination des sectes hérétiques (cathares, vaudois, adamites), coupables entre autres péchés de manichéisme, haine du monde, de la matière, du mariage, de la procréation.

« Je fais ici plus particulièrement référence aux procès instruits par l'Inquisition dans le Dauphiné des années 1440, au cours desquels de très nombreux pauvres (paysans ou bergers) furent accusés de faire cuire les enfants pour élaborer des poudres magiques avec leur corps. »

La fin des communaux et l'exclusion des corporations divisent le peuple, livrent les femmes au pouvoir des hommes, seuls soutiens de famille, à la réclusion au foyer et à la procréation forcée, ou à la rue, à la prostitution, aux viols. Si le Moyen-Âge, selon Federici, avait connu « *un certain laxisme* » en matière d'avortement, d'infanticide et d'homosexualité, la Renaissance et l'âge de Raison (Hobbes, Bodin, Descartes, Bacon) coïncident avec une chasse aux sorcières dont elle situe l'apogée entre 1550 et 1650. La police des ventres veille sur « *le capital le plus précieux* », comme dira plus tard le camarade Staline. Ces sorcières sont souvent des sorciers, même si Federici minimise le fait.

« Dans une première période, les hommes représentaient jusqu'à 40 % des accusés, et un plus petit nombre continua à être jugé ensuite, principalement des vagabonds, des mendiants, des travailleurs

itinérants, des gitans et des prêtres de rang inférieur. [...] Mais le fait exceptionnel, c'est que plus de 80 % des personnes jugées et exécutées en Europe au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles pour des crimes de sorcellerie furent des femmes. En fait, pendant cette période, plus de femmes furent persécutées pour sorcellerie que pour tout autre crime, à l'exception notable de l'infanticide. »

Le mot de « *génocide* » est évidemment prononcé, ce qui en fait signifie juste « beaucoup » – les femmes ne forment pas un peuple –, mais combien ? Federici évoque « *des centaines de milliers de femmes [...] jugées, torturées, brûlées vives ou pendues [...] pendant plus de deux siècles, dans de nombreux pays européens.* » Cependant la seule source qu'elle cite, estime à environ 200 000 le nombre de femmes accusées de sorcellerie sur une période de trois siècles et au moins à 100 000 le nombre de celles qui furent tuées<sup>10</sup>. Ce qui est abominable, mais ne constitue pas un « génocide » à proprement parler. Les archives de la chasse aux sorcières ont disparu comme tant d'autres, ce qui rend difficile l'évaluation de cette répression, notamment par rapport à celles qui visèrent d'autres groupes.

Reste que les médecins dont se moquent tant Molière et le public de ses farces éliminent la concurrence des guérisseurs, dépositaires d'un savoir empirique et vernaculaire. L'accusation de sorcellerie et d'hérésie, de sodomie et de cannibalisme, légitime, outre-Atlantique, les massacres de populations indigènes (mais aussi celui de milliers de colons français accusés de luthérianisme par les Espagnols, en 1565, en Floride).

« Parinetto écrit que les liens entre extermination des “sauvages” amérindiens et des Huguenots sont très clairs dans la conscience et la littérature des protestants français après la nuit de la Saint-Barthélémy [24 août 1572]. »

« A la différence de l'Adam de Milton, qui, une fois expulsé du jardin d'Eden, se lance joyeusement dans une vie dédiée au travail, les paysans expropriés et les artisans n'acceptaient pas pacifiquement de travailler

---

<sup>10</sup> A-L. Barstow, *Witchcraze, A New History of the European Witch Hunts. Our Legacy of Violence Against Women*, Pandora Harper Collins, 1994.

pour un salaire. Ils devenaient le plus souvent mendiants, vagabonds ou criminels. Un long processus fut nécessaire pour produire une force de travail disciplinée. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la haine du travail salarié était si forte que de nombreux prolétaires préféraient risquer les galères plutôt que de se soumettre aux nouvelles conditions de travail. [...] Comme on le sait, la réponse de la bourgeoisie sera l'institution d'un véritable régime de terreur, au moyen de l'alourdissement des peines (particulièrement celles punissant les crimes contre la propriété), l'introduction des "lois sanglantes" contre les vagabonds, destinées à plier les travailleurs aux emplois qu'on leur imposait, comme autrefois les serfs avaient été attachés à la terre, et la multiplication des exécutions. Pour la seule Angleterre, 72 000 personnes furent pendues sous Henry VIII durant les 38 années de son règne, et le massacre se poursuivit jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans les années 1570, 300 à 400 "coquins" étaient dévorés par les gibets ici et là chaque année. »

D'un point de vue marxiste et progressiste, ces pendus et coquins sont des conservateurs qui s'efforcent de garder « *la position perdue de l'artisan du moyen âge* » Aussi choquant que cela puisse être pour la mentalité collectiviste, privée ou publique, il semble, qu'autant que possible, chacun veuille être son propre maître et se suffire à lui-même, ne dépendre ni d'un supérieur ni d'une organisation. Il fallut la destruction de la base matérielle de cette indépendance (les communaux, la nature), et ces quatre siècles de dressage par la faim et la terreur, pour former cette classe ouvrière disciplinée dont le parti de Marx, Lénine, Trotski, le parti du « *socialisme scientifique* », s'arroge la direction. Pour les communistes, les hommes fiers et libres qui résistèrent quatre siècles à « *la roue de l'histoire* », à l'asservissement salarié, à l'oppression prolétarienne dans l'organisation scientifique de la production (et bientôt, de la vie), étaient des « *réactionnaires* ». Soit, mais alors, quel mal y avait-il à être réactionnaire ? C'est seulement depuis qu'ils sont réduits à merci que l'on voit les gens du peuple mendier au pouvoir les moyens de leur survie : emplois, salaires, allocations.

Pour Federici, l'essor du machinisme compte moins que le fait que *la machine soit devenue le modèle du comportement humain*.

« Du point de vue du procès d'abstraction subi par l'individu dans la transition au capitalisme, nous voyons aussi que le développement de la "machine humaine" est le saut technologique principal, le pas majeur dans le développement des forces productives qui s'est produit dans la période de l'accumulation primitive. *Nous voyons, en d'autres termes que le corps humain et non la machine à vapeur, ni même l'horloge, fut la première machine développée par le capitalisme.* »

Autrement dit, l'homme-machine a deux siècles d'existence : *il fonctionne déjà*. Et depuis deux siècles, son fonctionnement n'a fait que réduire sa résistance à la déshumanisation et à sa mécanisation. L'élément machinal en lui n'a fait que croître. Loin de résister, il aspire maintenant à rompre ses dernières racines naturelles et à l'artificialisation finale dans l'espèce prétendue supérieure du cyborg. Cette aspiration réunit désormais le secteur le plus avancé du capitalisme technologique de la *Silicon Valley* et le secteur dominant de l'idéologie technocratique : post-modernisme, *French theory*, théorie *queer*.

Cette déshumanisation atteint maintenant la reproduction, le corps des femmes – et celui des hommes, d'ailleurs, quoique différemment. Deux siècles de pollution industrielle aboutissent au progrès formidable de la stérilité. Cette faculté naturelle et gratuite de se reproduire, détruite, confisquée, est désormais vendue sous forme artificielle aux populations d'aspirants cyborgs des métropoles technologiques, entraînant du coup l'essor de l'eugénisme, de l'enfant sur mesure, et accélérant l'avènement de l'espèce « supérieure ». Fécondations *in vitro*, diagnostics pré-implantatoires, sélections de gamètes, trafics d'ovocytes et de spermatozoïdes, gestations pour autrui, en attendant l'utérus artificiel, le clonage et autres innovations reproductives <sup>11</sup>.

Mis à part le cas – provisoire – de la Gestation Pour Autrui (GPA), le capitalisme technologique n'a plus que faire de la maîtrise du ventre des femmes. Il n'a plus besoin de producteurs, il a des robots.

---

<sup>11</sup> Alexis Escudero, *La Reproduction artificielle de l'humain*, éd. Le Monde à l'envers, 2014.

Il a encore besoin de consommateurs et de produits innovants. La reproduction devient l'affaire d'entreprises spécialisées ; ce que certaines femmes voient comme une libération, et d'autres comme une dépossession. Mais elles n'auront pas plus le choix les unes que les autres. Le livre de Federici, d'abord publié en anglais, en 2004, n'aborde pas la question de la reproduction artificielle. Ses *fans*, Virginie Despentes et Beatriz Preciado, lesbiennes *queer*, en ont fait l'éloge dans le journal *Le Monde* (« *Le ventre capital* », 11 juillet 2014), sans protester davantage contre cette ultime conquête du ventre des femmes par le capital. Les activistes *queer* qui nient la nature et la division sexuée de l'humanité ne peuvent que se réjouir de voir la technologie réaliser leurs projets d'humanité machine, entièrement conçue et construite à sa guise – c'est-à-dire à la guise de la technocratie dirigeante et de ses membres, en fonction de leurs désirs et besoins.

On a dit trop de bien du livre de Federici pour ne pas relever le reproche injuste fait à Marx d'avoir négligé le sort des femmes dans *Le Capital*. Ce reproche procède évidemment de la volonté de Federici de se poser en pionnière de son sujet et en championne de la cause des femmes qu'un théoricien mâle ne pouvait – par essence et définition – que mépriser. Qui a lu le premier volume du *Capital* où abondent les descriptions sociologiques, en garde au contraire le sentiment d'une présence obsédante des femmes et des enfants au sein de la main d'œuvre, dans les champs et dans les fabriques. Cette omniprésence a ses raisons. Les femmes et les enfants ne sont pas qualifiés, ce sont des accessoires sur mesure des machines. Ils sont plus souples physiquement, plus dociles socialement, moins chers et plus rentables puisque non-qualifiés et moins forts, donc moins payés que les hommes. Tous les observateurs et réformateurs de l'époque ont dénoncé l'affreuse exploitation des femmes et des enfants dans les mines, les usines et de multiples activités salariées.

C'est un lieu commun que Federici efface parce qu'il contredit sa thèse du « renfermement des femmes », de leur confinement au foyer, à la reproduction de la force de travail, à l'enfantement et au

travail domestique. Non seulement les ouvrières faisaient des enfants, mais entre deux couches elles allaient à l'usine, elles et leurs enfants, pourvu qu'il y ait de l'embauche. Ce n'est que plus tard, avec la hausse des salaires et des qualifications professionnelles que certaines industries, certaines usines devinrent surtout masculines (et d'autres surtout féminines). Mais on sait qu'un des faits marquants de la première guerre mondiale, c'est le retour massif des femmes à la production industrielle. En revanche, le procès que les luddites font aujourd'hui à Marx, et qui les oppose de façon inconciliable aux marxistes, marxistes et marxologues est on ne peut mieux fondé.



## 2. Marx contre Ludd

Les marxistes veulent « s'approprier » les machines et le système machinal (l'usine, la centrale, l'ordinateur, les réseaux, les implants, etc.), et les faire fonctionner à notre « profit ». Les luddites refusent la soumission au système machinal, quel que soit le « profit ». Les romantiques aux côtés des luddites. Butler dénonce l'avènement de l'espèce supérieure des machines. La gauche marxiste et progressiste pour l'emballement technologique. La *Silicon Valley*, stade supérieur du capitalisme contemporain. « Socialiser » Google et Internet ? La cybernétique et le communisme des technocrates. La Commune doit briser l'appareil d'État – et l'appareil industriel. « *Toute organisation ne profitera jamais qu'aux organisateurs* ». Contre le parti luddite.

La légende luddite selon le Manifeste communiste (1848) raconte que « Le prolétariat passe par différentes phases de développement ». Dans leur phase primitive, les prolétaires « ne dirigent pas leurs attaques contre les rapports bourgeois de production seulement : ils les dirigent contre les instruments de production eux-mêmes ; ils détruisent les marchandises étrangères qui leur font concurrence, brisent les machines, brûlent les fabriques et s'efforcent de reconquérir la position perdue de l'artisan du Moyen âge. »

En 1867, dans *Le Capital*, Marx revient sur l'erreur des bris de machines.

« La lutte entre le capitaliste et le salarié date des origines mêmes du capital industriel et se déchaîne pendant la période manufacturière, mais le travailleur n'attaque le moyen de travail que lors de



l'introduction de la machine. Il se révolte contre cette forme particulière de l'instrument où il voit l'incarnation technique du capital. [...]

La destruction de nombreuses machines dans les districts manufacturiers anglais pendant les quinze premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, connue sous le nom de mouvement des Luddites, fournit au gouvernement antijacobin d'un Sidmouth, d'un Castlereagh et de leurs pareils, le prétexte de violences ultra-réactionnaires. Il faut du temps et de l'expérience avant que les ouvriers, ayant appris à distinguer entre la machine et son emploi capitaliste, dirigent leurs attaques non contre le moyen matériel de production, mais contre son mode social d'exploitation. Les ouvriers manufacturiers luttèrent pour hausser leurs salaires et non pour détruire les manufactures ; ce furent les chefs des corporations et les villes privilégiées (*corporate towns*), et non les salariés, qui mirent des entraves à leur établissement. [...]

La machine est innocente des misères qu'elle entraîne ; ce n'est pas sa faute si, dans notre milieu social, elle sépare l'ouvrier de ses vivres. Là où elle est introduite, elle rend le produit meilleur marché et plus abondant. Après comme avant son introduction, la société possède donc toujours au moins la même somme de vivres pour les travailleurs déplacés, abstraction faite de l'énorme portion de son produit annuel gaspillé par les oisifs.

C'est surtout dans l'interprétation de ce fait que brille l'esprit courtisanesque des économistes. [...] Certes, ils ne nient pas les inconvénients temporaires, mais quelle médaille n'a pas son revers ! Et, pour eux, l'emploi capitaliste des machines en est le seul emploi possible. L'exploitation du travailleur par la machine, c'est la même chose que l'exploitation des machines par le travailleur. Qui expose les réalités de l'emploi capitaliste des machines s'oppose donc à leur emploi et au progrès social. »

Marx, *Le Capital*, chapitre XV, 1867.

Bref, l'ennemi des ouvriers n'est ni le métier mécanique ni le machinisme, mais leur « *mode social d'exploitation* » – leur « *emploi capitaliste* ». Il suffirait d'un autre – le communisme, la propriété collective – pour que « *toute la production* » – le métier mécanique, le machinisme – « *concentrée dans les mains des individus associés* », « *le pouvoir public perde son caractère politique* » ; c'est-à-dire

l'oppression organisée d'une classe par une autre. Et du coup, non seulement les marchandises étrangères ne font plus concurrence aux ouvriers puisque, n'ayant pas de patrie, ils suppriment « les démarcations nationales et les antagonismes entre les peuples » ; mais les machines, les fabriques – par l'unique fait qu'ils en sont les propriétaires collectifs – deviennent des amis et des serviteurs, *user's friendly*, de nouveaux biens communaux.

Il y eut des prophètes, en dehors des ouvriers luddites et des poètes romantiques, pour dénoncer l'avènement du règne mécanique, mais nul ne fut plus visionnaire que Samuel Butler, fils et petit-fils de pasteur, auteur en 1863 de *Erewhon*, un récit de voyage utopique, dans la veine du *Gulliver* de Swift. À Erewhon (c'est-à-dire *Nowhere*), la loi interdit avec la dernière rigueur la construction et l'usage de machines. Butler s'en explique dans une lettre à *The Press*, un journal de Nouvelle-Zélande, et dans un chapitre d'*Erewhon* intitulé *Le Livre des Machines*<sup>12</sup>. La guerre entre les trans- et post-humanistes d'une part, et les humanistes d'autre part, se livre toujours, aujourd'hui, suivant les lignes de raisonnement et dans les termes énoncés par Butler. Ramenée à l'essentiel, cette prophétie s'appuie sur la théorie de l'évolution récemment professée par Darwin (*L'Origine des espèces*, 1859), pour alerter contre la fantastique vitesse du progrès des machines, auquel concourt toute l'humanité. À ce train, selon Butler, les machines déjà plus nombreuses, plus puissantes et plus précises que leurs créateurs, accéderont vite à la conscience, évinceront les hommes et prendront le pouvoir. Au mieux *le successeur* traitera l'espèce déchue avec la même bienveillance que nous traitons nos animaux domestiques.

« Les esclaves sont assez heureux s'ils ont de bons maîtres, et la révolution n'aura pas lieu de nos jours, ni dans dix mille ans, ni dans dix fois plus d'années. [...] En vérité, il n'y a pas lieu d'être inquiet au sujet du futur bonheur de l'homme, tant qu'il profite aux machines d'une manière ou d'une autre. »

---

<sup>12</sup> Samuel Butler, *Détruisons les machines*, éd. Le pas de côté, 2013 ; *Erewhon ou De l'autre côté des montagnes* [1872], éd. Gallimard, 1920.

« Les machines, ont exploité la servile préférence que l'homme donne à ses intérêts matériels plutôt que spirituels, et l'ont mystifié en lui fournissant cet élément de lutte et de guerre sans lequel aucune espèce ne peut se développer. »

La paresse est le moteur du progrès devait résumer Trotski, progressiste et marxiste, s'il en fut. Le droit à la paresse se paye de l'asservissement à la machine. Il faut choisir : être libre ou se reposer.

Dans le langage des communistes contemporains, d'ATTAC à Lutte Ouvrière, et du *Monde Diplomatique* à *L'Humanité* « un autre machinisme est possible ». Voyez le dossier de *Politis* (n°1263-64-65, été 2013), à la gloire du « *transhumanisme* » (c'est-à-dire de l'anthropophobie) et de « *l'homme augmenté* » (c'est-à-dire diminué), richement illustré par le dessinateur Bilal. Ou encore cette série de *L'Humanité* sur le futur, (du 15 au 25 juillet 2014), apologie des objets, vêtements et villes *intelligentes*, des drones, des nanotechnologies, des prothèses et implants électroniques.

Le chauffeur de la voiture-balai du *Comité invisible* (communiste, mais blanquiste, pour la touche romantique et *vintage*), ayant découvert après tout le monde l'opposition entre technique et technologie et *samplé* nos textes contre la cybernétique et la « *smart planet* », croit en outre *dépasser* la fausse opposition entre « *technophiles et technophobes* » en nous révélant « *la nature éthique de chaque technique* »<sup>13</sup>. Il y aurait ainsi les bons *hackers* et les mauvais ingénieurs. De bons et de mauvais usages des ordinateurs. Attaquer la CIA serait par exemple un bon usage de l'ordinateur et de la cybernétique. Les bons drones du Hezbollah, les drones héroïques, attaquent les cités de l'entité sioniste. Les mauvais drones de l'entité sioniste, les drones *lâches*, attaquent les positions du Hezbollah. Passons sur le contresens qui transforme en technique l'usage d'un système technologique – ce n'était pas la peine de tant copier pour le faire si mal, mais sans doute est-ce la pointe d'originalité du copiste.

---

<sup>13</sup> Comité invisible, *A nos amis*, éd. La Fabrique, 2014.

Il y a deux façons de perdre, soit en refusant la puissance, l'efficacité, et les armes de l'ennemi, soit en les adoptant. Les peuples qui refusèrent - ou plutôt qui n'eurent pas accès aux armes à feu ni au système technologique qui produisait ces armes, ont perdu et souvent disparu. Voyez les Tasmaniens, les Herreros, les Patagons, etc. Les peuples qui eurent le temps et les moyens de « se moderniser », tels les Japonais de l'ère Meiji, sont devenus des Occidentaux de langue japonaise, turque, chinoise, etc. C'étaient aussi des peuples nombreux, de vieille culture, gouvernés par des états forts, armés d'un savoir scientifique et technique. Quant au moyen de vaincre, de vaincre vraiment, on vous le donnerait comme n'importe quel cuistre « révolutionnaire », si cela se pouvait. Si le prix de cette « victoire » est la perte de tout ce qui valait la peine de se battre, à quoi bon. S'il faut transformer la France en Allemagne, comme le voulait de Gaulle (*Vers l'armée de métier*, 1934), pour vaincre l'Allemagne, à quoi bon. S'il faut détruire la France à coup de plans quinquennaux (industries, autoroutes, cités HLM, supermarchés, force et centrales nucléaires, etc.), afin que la France demeure (nominalement), à quoi bon. Si, de victoire en victoire, les humains (d'origine animale) deviennent des inhumains (d'avenir machinal), à quoi bon. Mais pardon pour cet accès de sensiblerie réactionnaire.

Pour nos communistes, il suffit qu'une technologie ait des usages civils et économiques pour être réputée « neutre ». C'est ainsi déjà qu'ils justifièrent le développement du nucléaire. Or toutes les technologies étant *duales*, civiles et militaires - ambivalentes et non pas neutres - ils soutiennent le développement de *toutes* les technologies du moment qu'il est « encadré », c'est-à-dire couvert par la loi au fur et à mesure de son avancée ; et sous « *contrôle ouvrier* », « *populaire* », dans le cadre du « *service public* » ou de « *l'appropriation collective des moyens de production* » ; c'est-à-dire de la technocratie dans le cadre d'un capitalisme d'État. Et par machine, il ne faut pas entendre ces « *outils composés* » fabriqués par les ouvriers et dont ils se servaient depuis longtemps déjà, mais bel et bien ces énormes systèmes que servent des ouvriers réduits à l'état de rouages, avant que ces systèmes ne les périssent définitivement. C'est

désormais un lieu commun de l'économie universitaire : Au stade de la robotique, de l'automatisation, du numérique, la révolution permanente des moyens de production détruit plus d'emplois qu'elle n'en crée. Les producteurs peuvent se reposer, nous voici revenus à « l'âge d'abondance ». Il ne reste plus qu'à s'en partager les fruits, d'où les appels à une allocation individuelle à vie, qui permettrait à chacun d'acheter sa pâtée alimentaire, ses drogues, ses alcools, ses écrans et accessoires de mode, afin d'assurer les commandes des entreprises (le circuit argent-marchandise-plus d'argent), et la pérennité de cette oisive opulence. Marx ayant assigné au prolétariat communiste la mission de « libérer les éléments de la société nouvelle que porte dans ses flancs la vieille société bourgeoise » (cf. *La guerre civile en France*), les pitres négristes de la revue *Multitudes* n'ont plus qu'à faire l'apologie de « l'accélérationnisme », c'est-à-dire de l'emballage technologique, auprès d'une gauche injustement taxée de naïveté passéiste. C'est que, voyez-vous, comme l'a dit Lénine en 1918 dans son texte *Sur l'infantilisme "de gauche"* :

« le socialisme est impossible sans la technique du grand capitalisme, conçue d'après le dernier mot de la science la plus moderne, sans une organisation d'État méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. Nous, les marxistes, nous l'avons toujours affirmé ; quant aux gens qui ont été incapables de comprendre au moins cela (les anarchistes et une bonne moitié des socialistes-révolutionnaires de gauche), il est inutile de perdre même deux secondes à discuter avec eux. »<sup>14</sup>

Entre autres perles, le *Manifeste accélérationniste* [sic] reproche au capitalisme de freiner l'essor des forces productives. Ce dont il faudrait informer d'urgence les dirigeants d'IBM, Apple, Microsoft, Google, Amazon, Facebook et de toute la *Silicon Valley* – ou mieux encore – « socialiser » leurs entreprises afin d'exploiter les ordinateurs à notre profit et de réaliser le communisme numérique de la fourmilière cybernétique.

---

<sup>14</sup> Revue *Multitudes* n°56, été 2014.

Mais qu'est-ce que le communisme au-delà de cette propriété et de cette gestion communes des moyens de production ; et du partage équitable, sinon égal, des fruits de cette production ? Ou plutôt, est-il quelque chose au-delà ?

On sait que Marx, enquêteur radical et réaliste scrupuleux, impitoyable satiriste des doctrinaires, des faiseurs de systèmes, utopistes et dogmatiques, a toujours refusé toutes vaticinations futuristes, au grand dam de tous les asticots qui *marxisèrent* son cadavre. Tout au plus consent-il dans une note en marge de l'*Idéologie allemande*, en 1845, que :

« Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des conditions préalables telles qu'elles existent actuellement. »

Encore, l'ouvrage « *abandonné à la critique rongeuse des souris* » ne fut-il publié, inachevé, qu'après la mort de Marx, en 1883.

En 1845, le communisme selon Marx désigne le pur mouvement négatif, de critique de l'ordre social existant. En 1871, il esquisse pour la première fois une description positive du communisme. C'est-à-dire son observation d'une esquisse d'expérience communiste : La Commune de Paris du 8 mars au 28 mai, 71 jours du printemps 1871. Deux jours après son écrasement, « en temps réel » comme on dit aujourd'hui, Marx publie « *La Guerre civile en France* », une méchante brochure de 35 pages, tirée à 1 000 exemplaires.

« A l'aube du 18 mars, Paris fut réveillé par ce cri de tonnerre : *Vive la Commune !* Qu'est-ce donc que la Commune, ce sphinx qui tracasse si fort l'entendement bourgeois ?

“Les prolétaires de la capitale, disait le Comité central dans son manifeste du 18 mars, au milieu des défaillances et des trahisons des classes gouvernantes, ont compris que l'heure était arrivée pour eux de sauver la situation en prenant en main la direction des affaires publiques... Le prolétariat... a compris qu'il était de son devoir impérieux et de son droit absolu de prendre en main ses destinées, et

d'en assurer le triomphe en s'emparant du pouvoir." Mais la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'État et de la faire fonctionner pour son propre compte.

Le pouvoir central de l'État, avec ses organes, partout présents : armée permanente, police, bureaucratie, clergé et magistrature, organes façonnés selon un plan de division systématique et hiérarchique du travail, date de l'époque de la monarchie absolue, où il servait à la société bourgeoise naissante d'arme puissante dans ses luttes contre le féodalisme. »

Marx condense le bilan, l'occasion manquée, les perspectives anéanties, en dix pages serrées, avec la célèbre conclusion : « *La grande mesure sociale de la Commune, ce fut sa propre existence en actes* ». On ne peut être plus humble, plus lucide ni moins esbroufeur. Il le répète un an plus tard, dans une préface à l'édition allemande du *Manifeste communiste*.

« La Commune, notamment, a démontré que "la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'État et de la faire fonctionner pour son propre compte". »<sup>15</sup>

Cette vision de la Commune a triomphé, grâce au coup d'État d'octobre 1917, travesti en révolution, dont le prestige, joint aux moyens d'un État, permirent aux marxistes- léninistes d'écraser les autres courants, réformistes ou révolutionnaires et d'imposer leur *vulgate*. Il participe du mythe de la Commune, de ces mythes nécessaires selon George Sorel, à la construction du roman social. En 1999, l'historien Robert Tombs, anglais et étranger à nos querelles, en publia une splendide déconstruction, *Paris, bivouac des révolutions - la commune de 1871*<sup>16</sup>. Tombs raconte un soulèvement minoritaire dans un Paris déserté d'une grande partie de ses habitants, notamment des classes moyennes. Un mouvement populaire plutôt que prolétaire, surtout dans l'est et le nord parisien (Belleville, Montmartre, Ménilmontant). Une révolte républicaine et sociale, patriote et jacobine, contre un gouvernement soupçonné de vouloir

---

<sup>15</sup> Marx & Engels, 24 juin 1872. Préface à l'édition allemande du Manifeste communiste.

<sup>16</sup> Trad. fr. éd. Libertalia, 2014.

restaurer la monarchie avec la complicité de l'occupant prussien, plutôt qu'une insurrection communiste, anarchiste, blanquiste, etc. - Même si l'extrême-gauche s'est précipitée à la tête de la Commune et l'a précipitée au massacre.

« D'une part, la France fit faux-bond à Paris, le regardant perdre son sang sous les balles de Mac-Mahon, d'autre part, la Commune se consuma dans la querelle stérile des deux partis qui la divisaient, les blanquistes (majorité) et les proudhoniens (minorité), tous deux ne sachant ce qu'il y avait à faire. »<sup>17</sup>

Il semble que les insurgés se soient auto-intoxiqués. Qu'ils aient cru au pouvoir des mots, à l'invocation magique à *la Révolution*, à *l'appel au Peuple*, à *la torrentielle sortie en masse*. Mais il n'y avait plus ces masses, ce peuple des faubourgs et des sections, cet élan de Valmy pour renouveler les prodiges accomplis 80 ans plus tôt. On sait le coup de rage initial, après quatre mois de siège terrible, quand le gouvernement de Versailles tente de s'emparer des canons des Parisiens, à Montmartre. Jamais une révolution n'a disposé d'autant de moyens. Les Parisiens sont déjà mobilisés dans les bataillons de la garde nationale. Ils ont des armes, des munitions. Les élections municipales donnent à la Commune une légalité qui rassure nombre de fédérés. La pression du voisinage, une certaine jactance, pousse beaucoup d'hommes à s'enrôler ; on ne peut pas lâcher les copains ni se dérober devant eux. En style noble, on parle d'héroïsme. En style sartrien de « *fraternité terreur* ». De « *virilisme* » en babil néo-féministe. Louise Michel ? *Viriliste*. Puis les enrôlés sont payés, 30 sous par jour, à un moment où il n'y a plus de travail et très peu d'approvisionnement. « *Sinon* » disent les rapports des officiers, « *ils restent couchés* ».

« *La Commune à l'assaut du ciel* », c'est la magnification épique et marxiste à destination du public. Au ras du pavé, selon Vallès et bien d'autres, ce fut une assez sanglante farce que la Commune, mais la révolution de 1848, parodie de la grande révolution de 1789, en était déjà une, selon ce même Marx. Ce qui n'empêcha pas les

---

<sup>17</sup> Engels, Introduction aux *Luttes de classes en France (1848-1850)*, 1895.



communards de se battre à mort sur les dernières barricades, dans leurs quartiers. Ni Marx et Engels de se réjouir en privé du passage en Allemagne, « *du centre de gravité du mouvement ouvrier* » – sous direction marxiste. Le Parti communiste français, quant à lui, devait s'approprier le mythe de la Commune dans les années 1920, comme il s'appropriera le mythe de la Résistance, vingt ans plus tard, avec la légende des « *75 000 morts du Parti des Fusillés* ».

Encore vingt ans, et Engels ratifie Marx, son *alter ego* décédé. C'est le 18 mars 1891 lors du 20<sup>e</sup> anniversaire de la Commune, dans une préface à une nouvelle édition de *La Guerre civile en France*.

« La Commune dut reconnaître d'emblée que la classe ouvrière, une fois au pouvoir, ne pouvait continuer à administrer avec la vieille machine d'État ; pour ne pas perdre à nouveau sa propre domination qu'elle venait à peine de conquérir, cette classe ouvrière devait, d'une part, éliminer la vieille machine d'oppression jusqu'alors employée contre elle-même, mais d'autre part, prendre des assurances contre ses propres mandataires et fonctionnaires en les proclamant en tout temps et sans exception, révocables. En quoi consistait, jusqu'ici, la propriété caractéristique de l'État ? La société avait créé, par simple division du travail à l'origine, ses organes propres pour veiller à ses intérêts communs. Mais, avec le temps, ces organismes, dont le sommet était le pouvoir de l'État, s'étaient transformés, en servant leurs propres intérêts particuliers, de serviteurs de la société en maîtres de celle-ci. [...] Pour éviter cette transformation, inévitable dans tous les régimes antérieurs, de l'État et des organes de l'État, à l'origine serviteurs de la société, en maîtres de celle-ci, la Commune employa deux moyens infaillibles. Premièrement, elle soumit toutes les places, de l'administration, de la justice et de l'enseignement, au choix des intéressés par élection au suffrage universel, et, bien entendu, à la révocation à tout moment par ces mêmes intéressés. Et, deuxièmement, elle ne rétribua tous les services, des plus bas aux plus élevés, que par le salaire que recevaient les autres ouvriers. Le plus haut traitement qu'elle paya dans l'ensemble était de 6 000francs. Ainsi, on mettait le holà à la chasse aux places et à l'arrivisme, sans en appeler aux mandats impératifs des délégués aux corps représentatifs qui leur étaient encore adjoints par surcroît. »

Ce qui se nomme « la gauche », extrême ou non, mais jamais radicale, quoi qu'elle dise, en reste à ce rêve d'une réforme ou d'une révolution, de moyens magiques qui ramèneraient et maintiendraient l'État dans sa fonction originelle de veille aux intérêts communs de la société. C'est le discours du « secteur public », entreprises et services, qui n'est pas faux, ça et là, mais que son propre mouvement voue à s'émanciper de la société pour la commander et l'exploiter au lieu de la veiller et servir. La Commune instaura dans le feu de l'action, de manière empirique et spontanée, les mesures d'urgence pour combattre la corruption de l'État qu'elle recréait. Rien ne dit que ces mesures eussent duré ni qu'elles auraient réussi contre le temps. Faut-il rappeler que le premier roi capétien fut élu par ses pairs, avant que la monarchie ne devienne héréditaire, de droit divin, absolue. Que le mouvement communal du Moyen-Âge, avec ses « chartes » et ses « franchises », avait apporté des éléments d'autogestion dans maintes villes et villages. L'érosion historique, la marche des intérêts ne cessent jamais. En dehors de tout avantage particulier, la simple appartenance de corps – l'armée, la fonction publique, l'enseignement – secrète un esprit et des intérêts de corps qui l'emportent à la longue contre toutes mesures préventives. Panaït Istrati, écrivain, ouvrier et vagabond révolutionnaire, sympathisant communiste, le crie en 1929, dans *Vers une autre flamme*, après seize mois de séjour et d'atroces découvertes en URSS, « *Toute organisation ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs.* »

« Mais, en réalité, l'État n'est rien d'autre qu'une machine pour l'oppression d'une classe par une autre, et cela, tout autant dans la république démocratique que dans la monarchie ; le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'il est un mal dont hérite le prolétariat vainqueur dans sa lutte pour la domination de classe et dont, tout comme la Commune, il ne pourra s'empêcher de rogner aussitôt au maximum les côtés les plus nuisibles, jusqu'à ce qu'une génération grandie dans des conditions sociales nouvelles et libres soit en état de se défaire de tout ce bric-à-brac de l'État. Le philistin social-démocrate a été récemment saisi d'une terreur salutaire en entendant prononcer le mot de dictature du prolétariat. Eh bien, messieurs, voulez-vous savoir de quoi cette

dictature a l'air ? Regardez la Commune de Paris. C'était la dictature du prolétariat. » (Engels)

Compris ? Dès que se crée, « *par simple division du travail* », une machine politique – État, parti, syndicat, association, collectif, etc. –, cette machine tend à l'autonomie, au service de ses intérêts propres et des rouages qui la composent plutôt qu'au service de l'intérêt commun, général, qui avait d'abord suscité sa création. De moyen en vue d'une fin, elle devient sa propre fin, un moyen en vue d'elle-même. Peut-être parce que la fin est dans les moyens, comme le fruit en germe. Cet adage gandhien dont l'universalité souffre peut-être d'exceptions, retient, parmi d'autres motifs – le dégoût de l'esprit de boutique, des foires aux vanités – de souhaiter la création d'une organisation luddite. Quitte à retarder les plans de carrière et d'appartenance. Le « *luddisme* », comme n'importe quel « *isme* » (féminisme, *gayism*, communisme, situationnisme, etc.) attire d'avisés loustics qui y voient une chance de réussite dans leurs carrières (universitaires, éditoriales, « radicales », médiatiques, etc.), et qui se grimpent les uns sur les autres dans l'espoir d'arriver en tête au sommet.

C'est le schéma de l'escroquerie dite « *Pyramide de Ponzi* ». Qui va tirer les marrons du feu pour qui ? Qui sera le penseur officieux ? Qui la porte-parole sémillante ? Le meneur charismatique ? Qui les membres, les militants, les notables, les organisateurs d'événements, la piétaille des colleurs d'affiches et d'enveloppes ? Les perspectives luddites sont aussi prometteuses aujourd'hui, que les perspectives écologistes voici quarante ans. L'apparition de structures, tantôt utiles, tantôt parasites, est donc inévitable. Postes et rôles, forums, comités, colloques, séminaires, réseaux, commissions, piapias, événements, lieux, alter-mondanités, quiches et taboulé, cuistres et crétins, arrivistes et ratés, meneurs et suiveurs. Intrigues, querelles, promotions. Sociabilité. Contre-société. Aucune idée ne prospère sans organisation. Aucune organisation sans hiérarchie de fait. Voyez *Le bref été de l'anarchie*. Sans Durruti, pas de colonne Durruti. Sans Bonatti, pas de cordée Bonatti. Le chef, c'est celui qui passe *en tête* (latin *caput*, d'où le couvre-chef), quand personne ne peut, ni ne veut

le faire. En paroi, sous le feu de l'action, personne ne lui dispute ce maître rôle.

Les revendications d'égalité, les récriminations sans fin reviennent dans les temps morts, quand il n'y a à se disputer que du pouvoir et des gratifications, pour lesquels chacun se croit aussi méritant qu'un autre. Les situationnistes se vantaient d'avoir trouvé la formule magique pour concilier l'égalité et l'efficacité :

« Nous inaugurons un nouveau style de rapports avec nos "partisans". Nous refusons absolument les disciples. Nous ne nous intéressons qu'à la participation au plus haut niveau ; et à lâcher dans le monde des gens autonomes. »<sup>18</sup>

C'était au mieux un vœu pieux. Sans Debord, pas d'I.S., pas de « *Retour de la colonne Durruti* ». C'est lui qui passait en tête et il n'y avait pas égalité dans l'I.S. Ni dedans, ni dehors, avec les multiples séquelles de *pro-situs*, cruellement traités. D'ailleurs, la plupart des prétendants à l'autonomie ne lèveraient pas le petit doigt pour se donner les moyens réels de cette autonomie si prestigieuse. C'est juste une question de fierté dans leur groupe d'appartenance que de se faire reconnaître par leurs pareils cette autonomie fictive dont ils sont bien incapables. Cependant, mieux vaut faire sans dire que dire sans faire. Mieux vaut faire quelque chose seul, que rien à plusieurs. Bien faire, faire savoir, laisser dire. Mieux vaut des luddites partout, qu'un parti luddite. Individuel ou collectif, tout intérêt distinct, surtout s'il est conscient de lui-même, tendra toujours à la primauté, aussi sûrement que la chute d'une pomme tendra toujours au centre de la Terre.



---

<sup>18</sup> Revue *Internationale Situationniste* n°9, août 1964.

### 3. Bakounine contre le gouvernement des savants et le « socialisme autoritaire »

C'est-à-dire « scientifique ». « *Toute-puissance* » de la Vérité et du Parti de la Vérité (scientifique et marxiste). La puissance est le but de la science. La puissance illimitée est le but de la science illimitée. La puissance technoscientifique, produit de l'activité collective, ne peut pas être collectivisée, sauf de manière idéologique et aliénée.

À Paris, dans les années 1960, les disciples d'Althusser portaient en devise sur leurs revues, cette phrase de Lénine, « *Le marxisme est tout-puissant parce qu'il est vrai* ». Et qui ne voudrait accéder à la toute-puissance ? La preuve de cette toute-puissance, c'était l'avènement de l'URSS, de la Chine populaire et du « *camp socialiste* ». La toute-puissance de l'URSS vérifiait en actes celle du marxisme-léninisme. C'était une expérience réussie du socialisme scientifique. Bakounine (1814-1876) avait bien contesté cette science et cette toute-puissance du vivant de Marx, mais il avait été exclu de l'Internationale et il n'y avait nulle part de pays anarchiste. Les fusilleurs de la Tchéka et du Komintern y avaient veillé en Ukraine, en Espagne et ailleurs. Ce qui prouve bien la faiblesse et la fausseté du bakouninisme.

À vrai dire, Bakounine n'était pas de taille sur le plan intellectuel et le reconnaissait de bonne grâce, allant jusqu'à traduire des textes de Marx en russe. La vie et l'action de ce romantique révolutionnaire, héritier des Décembristes de 1825, barricadier brouillon et impénitent, conspirateur à la vieille mode des *carbonari* et des

sociétés secrètes de la Restauration sont des désastres personnel et politique, frôlant parfois la faillite morale dans sa « confession » au tsar, l'affaire Netchaïev ou des embrouilles d'argent. On aime cet ours colossal, justement parce qu'il était incorrigiblement fidèle à sa perte dont il souffrit les effets jusqu'en prison et dans son corps. C'était en bref le type du héros russe, exalté, fantasque, emporté, anéanti, mais non vaincu <sup>19</sup>.

Mis à part le contraste des caractères, l'opposition entre Marx et lui était ouvertement une opposition entre « *pangermanisme* » et « *panslavisme* ». C'est-à-dire une opposition nationale, un « *choc de civilisations* » comme dirait Huntington. Naturellement, ces oppositions nationales se couvraient de raisons révolutionnaires et internationalistes. La moindre des choses lorsqu'on a proclamé que les prolétaires n'ont pas de patrie, c'est d'expliquer ensuite que – dans les intérêts mêmes du prolétariat international – mieux vaut que les Slaves, ou les Allemands, dirigent la révolution. C'est ainsi que des millions de communistes par toute la Terre, furent entre 1917 et 1989, de farouches patriotes russes.

Des textes que Bakounine écrivait à la diable, en voiture entre barricades et congrès, souvent non publiés, non terminés, ravaudés et rapetassés par ses disciples après sa mort, il ressort qu'il s'opposait à Marx et au « *socialisme autoritaire* », selon ses propres mots, sur le rôle de l'État, de l'organisation révolutionnaire et de la science.

L'une de ses diatribes les plus connues s'intitule « *Contre le gouvernement des 28 savants* ».

« Le gouvernement de la science et des hommes de la science, s'appelaient-ils même des positivistes, des disciples d'Auguste Comte, ou même des disciples de l'école doctrinaire du communisme allemand, ne peut être qu'impuissant, ridicule, inhumain, cruel, oppressif, exploiteur, malfaisant.

---

<sup>19</sup> Hanns-Erich Kaminski, *Michel Bakounine, la vie d'un révolutionnaire*, éd. Les Belles Lettres, 2014.

Un corps scientifique auquel on aurait confié le gouvernement de la société, finirait bientôt par ne plus s'occuper du tout de la science, mais d'une tout autre affaire ; et cette affaire, l'affaire de tous les pouvoirs établis, serait de s'éterniser en rendant la société confiée à ses soins toujours plus stupide et par conséquent plus nécessiteuse de son gouvernement et de sa direction. [...]

Dans leur organisation actuelle, monopolistes de la science et restant comme tels en dehors de la vie sociale, les savants forment certainement une caste à part et qui offre beaucoup d'analogie avec la caste des prêtres. L'abstraction scientifique est leur Dieu, les individualités vivantes et réelles sont les victimes, et ils en sont les immolateurs consacrés et patentés. »<sup>20</sup>

Hostile au gouvernement des savants, issus de la bourgeoisie et oeuvrant pour sa domination, Bakounine n'était pas ennemi de la science à condition que les masses s'en emparent pour leur propre bien.

« D'un côté la science est indispensable à l'organisation rationnelle de la société ; d'un autre côté, incapable de s'intéresser à ce qui est réel et vivant, elle ne doit pas se mêler de l'organisation réelle ou pratique de la société. Cette contradiction ne peut être résolue que d'une seule manière : par la liquidation de la science comme être moral existant en dehors de la vie sociale de tout le monde, et représenté, comme tel, par un corps de savants patentés, et sa diffusion dans les masses populaires. La science, étant appelée désormais à représenter la conscience collective de la société, doit réellement devenir la propriété de tout le monde. »

L'organisation rationnelle – scientifique – de la société, nous en mesurons aujourd'hui l'inhumanité ; comme les ouvriers de Ford ou de Renault ont mesuré, voici un siècle, l'inhumanité de l'organisation scientifique du travail. Mais à quoi bon faire à Bakounine des reproches anachroniques. Il a vu ce que Marx n'a pas vu. La technoscience est la poursuite de la politique, la poursuite du pouvoir par d'autres moyens. Le « *socialisme scientifique* », socialisme de

---

<sup>20</sup> Michel Bakounine, *Théorie générale de la Révolution*, textes assemblés et annotés par Etienne Lesourd, d'après G.P. Maximov, éd. Les nuits rouges, 2001.

bourgeois savants organisés en parti dirigeant, séparé et extérieur à la classe ouvrière, reconduit la domination de la bourgeoisie. Un tel parti forme un contre-État, un État bis, prêt à s'emparer du pouvoir et à l'exercer au profit de ses intérêts égoïstes et des intérêts de sa classe – la bourgeoisie rationaliste et scientiste – technocratique.

Il faut donc *détruire l'État*, par une révolution « d'en bas », et non pas s'emparer du pouvoir d'État pour faire la révolution « d'en haut ». C'est peut-être sous l'influence de Bakounine, très populaire dans l'Internationale et chez les ouvriers révolutionnaires, que Marx reprit cette idée dans *La Guerre civile en France*. Influence fugitive. Sans la renier, Marx, Engels et les marxistes austro-allemands continuèrent d'élaborer leur théorie « *toute-puissante* » parce que « *vraie* » ; « *vraie* » parce que « *scientifique* » ; et d'organiser leur parti « *tout-puissant* » en vue d'imposer et de réaliser cette théorie.





## 4. Le Testament autocritique d'Engels

Critique de l'insurrection et des révolutions minoritaires. L'ère des révolutions est close. Apologie du suffrage universel et de la transition pacifique au socialisme. La foi dans le développement concomitant des forces productives et des rapports de production socialistes. La révolution se fera par la force des choses, aussi placide, irrésistible, qu'une marée montante.

Engels publie en 1895 l'un de ses derniers textes, une ultime introduction à un écrit de Marx, *Les Luttes de classes en France (1848-1850)*, qui, par la force des choses, passe pour son testament et le dernier mot de sa réflexion. Son importance tient à son caractère autocritique, au constat par Engels des bouleversements de rapports de force économiques, politiques et militaires, entre classes bourgeoises et classe ouvrière en un demi-siècle ; et de la nécessité de réviser la tactique du parti social-démocrate allemand à l'aune de ces bouleversements.

« ...dès l'automne de 1850, nous déclarions que la première tranche au moins de la période révolutionnaire était close et qu'il n'y aurait rien à attendre jusqu'à l'explosion d'une nouvelle crise économique mondiale. C'est pourquoi nous fûmes mis au ban comme des traîtres à la révolution par les mêmes gens qui, par la suite, ont fait presque sans exception leur paix avec Bismarck, pour autant que Bismarck trouva qu'ils en valaient la peine.

Mais l'histoire nous a donné tort à nous aussi, elle a révélé que notre point de vue d'alors était une illusion. Elle est encore allée plus loin : elle n'a pas seulement dissipé notre erreur d'alors, elle a également bouleversé totalement les conditions dans lesquelles le prolétariat doit combattre. Le mode de lutte de 1848 est périmé aujourd'hui sous tous

les rapports, et c'est un point qui mérite d'être examiné de plus près à cette occasion. »

Toutes les révolutions, jusqu'à présent, dit Engels, ont été faites par des classes minoritaires et dans leur intérêt, même si elles ralliaient des majorités plus ou moins durables autour d'elles. En 1850, Engels et Marx pouvaient encore envisager une coalition des classes populaires, paysans et petits-bourgeois, autour du prolétariat, afin de transformer « *cette révolution de la minorité en révolution de la majorité* ».

« L'histoire nous a donné tort à nous et à tous ceux qui pensaient de façon analogue. Elle a montré clairement que l'état du développement économique sur le continent était alors bien loin encore d'être mûr pour la suppression de la production capitaliste ; elle l'a prouvé par la révolution économique qui depuis 1848 a gagné tout le continent et qui n'a véritablement donné droit de cité qu'à ce moment à la grande industrie en France, en Autriche, en Hongrie, en Pologne et dernièrement en Russie et fait vraiment de l'Allemagne un pays industriel de premier ordre – tout cela sur une base capitaliste, c'est-à-dire encore très capable d'extension en 1848. »

Or, poursuit Engels, c'est précisément cette révolution industrielle qui dans toute l'Europe a liquidé les classes intermédiaires, pour ne laisser face à face que les antagonistes du duel final, l'immense prolétariat et la bourgeoisie concentrée.

« Avec la Commune de Paris on crut le prolétariat combatif définitivement enterré. Mais tout au contraire, c'est de la Commune et de la guerre franco-allemande que date son essor le plus formidable. Le bouleversement total de toutes les conditions de la guerre par l'enrôlement de toute la population apte à porter les armes dans les armées qui ne se comptèrent plus que par millions, les armes à feu, les obus et les explosifs d'un effet inconnu jusque-là d'une part mirent une brusque fin à la période des guerres bonapartistes et assurèrent le développement industriel paisible en rendant impossible toute autre guerre qu'une guerre mondiale d'une cruauté inouïe et dont l'issue serait absolument incalculable. »

Bien vu, vingt ans avant l'éclatement de cette « *guerre mondiale d'une cruauté inouïe* », rendue justement possible par la combinaison des masses et des armes industrielles. De ce qu'on nommera *la guerre totale* (Junger, Luddendorf). « *L'issue incalculable* » implique la révolution russe (1917-1924), le déclin des empires coloniaux, l'effondrement de la civilisation européenne (Zweig, Valéry), l'avènement de l'empire industriel américain, de l'*American way of life* et de la *technocratie* (Smith, 1919); la nouvelle classe intermédiaire, unie à la bourgeoisie capitaliste dans un rapport de symbiose mutuelle.

« La guerre de 1870-1871 et la défaite de la Commune avaient, comme Marx l'avait prédit, transféré pour un temps de France en Allemagne le centre de gravité du mouvement ouvrier européen. En France, il va de soi qu'il fallut des années pour se remettre de la saignée de mai 1871. En Allemagne, par contre, où l'industrie, favorisée en outre par la manne des milliards français, se développait vraiment comme en serre chaude à un rythme toujours accéléré, la social-démocratie grandissait avec une rapidité et un succès plus grands encore. Grâce à l'intelligence avec laquelle les ouvriers allemands ont utilisé le suffrage universel institué en 1866, l'accroissement étonnant du Parti apparaît ouvertement aux yeux du monde entier dans des chiffres indiscutables. [...] La loi contre les socialistes disparut, le nombre des voix socialistes monta à 1 787 000, plus du quart de la totalité des voix exprimées. »

Suivons la logique d'Engels. Le prolétariat grandit en nombre, le parti social- démocrate compte toujours plus de voix ; ces tendances sont irréversibles et il suffit de les prolonger pour que, mécaniquement, sans un coup de fusil, le pouvoir tombe aux mains du parti de la classe ouvrière.

« Mais, outre le premier service que constituait leur simple existence, en tant que Parti socialiste, parti le plus fort, le plus discipliné et qui grandissait le plus rapidement, les ouvriers allemands avaient rendu encore à leur cause un autre grand service. En montrant à leurs camarades de tous les pays comment on se sert du suffrage universel, il leur avait fourni une nouvelle arme, une arme des plus acérées. »

Comme à chaque renversement, il importe de souligner qu'on ne fait que suivre la ligne du Parti la plus ancienne et la mieux avérée, la dialectique étant l'opération magique qui permet ces retournements dans la continuité. Engels se couvre donc de l'autorité de Marx, des textes antérieurs, ainsi que de l'approbation des camarades français qui jouissent de la plus haute réputation insurrectionnaliste.

« Déjà le Manifeste communiste avait proclamé la conquête du suffrage universel, de la démocratie, comme une des premières et des plus importantes tâches du prolétariat militant, et Lassale avait repris ce point. [...] Ils [les ouvriers allemands] ont transformé le droit de vote, selon les paroles du programme marxiste français, *de moyen de duperie qu'il a été jusqu'ici en instrument d'émancipation.* »

Engels énumère les acquis de la social-démocratie allemande, tous les postes de pouvoir gagnés grâce aux multiples élections locales, régionales, nationales, professionnelles.

« Et c'est ainsi que la bourgeoisie et le gouvernement en arrivèrent à avoir plus peur de l'action légale que de l'action illégale du Parti ouvrier, des succès des élections que de ceux de la rébellion. »

Il explique pourquoi l'insurrection ne peut plus vaincre. Même à l'époque des combats de rue, elle ne vainquait que par exception, à condition de rallier la troupe. Au mieux, elle dressait des barricades dont l'effet était plus moral que matériel. Si la troupe se ralliait, l'insurrection était victorieuse, vaincue sinon. « *Du côté des insurgés, [...] toutes les conditions sont devenues pires* ». L'urbanisme et les boulevards ont ouvert les villes aux canons, aux charges de cavalerie, aux manœuvres du génie, aux innovations tactiques des États-majors, aux armes issues des sciences et techniques.

« Il serait insensé, le révolutionnaire, qui choisirait les nouveaux districts ouvriers du nord et de l'est de Berlin pour un combat de barricades. »

Le progrès, c'est le progrès de l'asymétrie militaire entre l'armée et l'insurrection. Engels l'avait déjà dit, vingt-cinq ans plus tôt, avant la Commune, adjurant les Parisiens de ne pas s'exposer au feu des Chassepots.

« Près de 900 barricades furent construites (il y eut, en comparaison, 600 barricades en août 1944), mais seulement 100 furent sérieusement défendues. » (Tombs)

Les barricades d'août 1944, voulues par les FTP communistes, n'eurent qu'une fonction politique, accréditer la légende d'un Paris libéré par son peuple à l'appel de la Résistance. De Gaulle avait d'ailleurs tranché : deux jours d'insurrection, pas plus. Pas question de laisser le Parti communiste prendre le dessus à la faveur du soulèvement, ni les Américains imposer leur administration, l'*Amgot* (*Allied Military Government of Occupied Territories*), en profitant du désordre français.

Les 30 barricades de mai 68 relèvent du théâtre de rue, de « *l'ordre du désir* » selon *Vers la Guerre civile*, le pavé de July, Geismar et Erlyn Morane paru en 1969. C'est pour de rire, pas pour de vrai. Elles n'ont aucune valeur ni visée militaire, quoi qu'ait pu croire le vieux général, heureusement détrompé par son Premier ministre. En 1944, ce sont les chars de la 2<sup>e</sup> DB, entrés d'urgence dans Paris, qui avaient sauvé l'insurrection (symbolique, déjà), des représailles allemandes. En 1968, le simple bruit de mouvements de blindés autour de Paris suffit à calmer les ardeurs insurrectionnelles. On n'était plus dans l'Histoire mais au spectacle.

« Le lecteur comprend-il maintenant pourquoi les pouvoirs dirigeants veulent absolument nous mener là où partent les fusils et où frappent les sabres ? Pourquoi on nous accuse aujourd'hui de lâcheté, parce que nous ne descendons pas carrément dans la rue où nous sommes certains à l'avance d'être défaits ? Pourquoi on nous supplie si instamment de vouloir bien enfin jouer un jour à la chair à canon ? C'est inutilement et pour rien que ces messieurs gaspillent leurs suppliques comme leurs provocations. Nous ne sommes pas si bêtes. »

Engels inaugure là, le thème du refus de l'aventurisme et de la provocation, promis à un riche avenir dans les discours des partis communistes occidentaux. Il théorise ce qu'ils nommeront « *la transition pacifique au socialisme* ».

« Dès aujourd'hui, nous pouvons compter sur deux millions et quart d'électeurs. Si cela continue ainsi, nous conquerrons d'ici la fin du siècle la plus grande partie des couches moyennes de la société, petits-bourgeois ainsi que petits paysans, et nous grandirons jusqu'à devenir la puissance décisive dans le pays. [...] Or, il n'y a qu'un moyen qui pourrait contenir momentanément le grossissement continu des forces combattantes socialistes en Allemagne et même le faire régresser quelque temps, c'est une collision de grande envergure avec les troupes, une saignée comme en 1871 à Paris. [...]

L'ironie de l'histoire mondiale met tout sens dessus dessous. Nous, les "révolutionnaires", les "chambardeurs", nous prospérons beaucoup mieux par les moyens légaux que par les moyens illégaux et le chambardement. Les partis de l'ordre, comme ils se nomment, périssent de l'état légal qu'ils ont créé eux-mêmes. Avec Odilon Barrot, ils s'écrient désespérés : la légalité nous tue, alors que nous, dans cette légalité, nous nous faisons des muscles fermes et des joues roses et nous respirons la jeunesse éternelle. Et si nous ne sommes pas assez insensés pour nous laisser pousser au combat de rues pour leur faire plaisir, il ne leur restera finalement rien d'autre à faire qu'à briser eux-mêmes cette légalité qui leur est devenue si fatale. »

La péroraison d'Engels, grandiose, établit une analogie entre l'irrésistible montée du christianisme durant trois siècles dans l'empire romain, malgré toutes les persécutions, et celle du socialisme dans l'empire allemand malgré toutes les lois répressives.

« Cette loi d'exception resta elle aussi sans effet. Par dérision, les chrétiens l'arrachèrent des murs ; bien mieux, on dit qu'à Nicomédie, ils incendièrent le palais au nez et à la barbe de l'empereur. Alors, celui-ci se vengea par la grande persécution des chrétiens de l'année 303 de notre ère. Ce fut la dernière de ce genre. Et elle fut si efficace que, dix-sept années plus tard, l'armée était composée en majeure partie de chrétiens et que le nouvel autocrate de l'Empire romain qui succéda à Dioclétien, Constantin, appelé par les curés le Grand, proclamait le christianisme religion d'État. »

En somme la violence ne serait plus « *l'accoucheuse de l'Histoire* » (Marx, Engels) et il y aurait une fatalité du socialisme, religion d'État à venir, contenu en germe dans les contradictions du capitalisme.

D'ailleurs, Marx l'a dit *aussi*, de sorte que tout bon marxiste peut toujours trouver dans ses œuvres la citation idoine pour justifier une volte-face.

« Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société... »

Marx, *Préface à la Contribution à la critique de l'économie politique*.

Cette foi progressiste repose donc sur le développement des forces productives (science, technologie, machinisme), qui mène à l'abondance matérielle et à la formation d'une classe ouvrière éduquée, disciplinée, organisée. Après quoi, il ne lui reste plus qu'à *s'approprier* Internet, les centrales nucléaires, les complexes chimiques, les NBIC (Nano-Bio-Info-Cogno), pour les faire marcher à son profit. De quoi susciter un certain quiétisme chez les militants, notamment chez les dirigeants et les mieux installés dans la société bourgeoise, les ITC (Ingénieurs, Techniciens, Cadres). C'est-à-dire le personnel de la nouvelle classe technocratique – mais n'anticipons pas sur l'histoire.

Dans une note en bas de page, les Editions Sociales, la maison d'édition du Parti Communiste, précise que cette introduction d'Engels fut « *déformée par certains leaders de la social-démocratie allemande* » et que Engels lui-même écrivit à Kautski le 1<sup>er</sup> avril 1895 :

« Je vois aujourd'hui dans *Vorwärts* [l'organe central de la social-démocratie allemande] un extrait de mon *Introduction* reproduit à mon insu et arrangé de telle façon que j'y apparais comme un paisible adorateur de la légalité à tout prix. Aussi désirerais-je d'autant plus que l'*Introduction* paraisse sans coupures dans la *Neue Zeit* [la revue théorique de Kautski], afin que cette impression honteuse soit effacée. »

Il y eut des pressions de la direction du parti.

« Engels fut contraint de donner son accord pour supprimer quelques-uns des passages les plus mordants du point de vue politique. »

Son texte ne parut finalement que bien après sa mort, en 1924, en URSS. Certes, le vieil insurgé de 1848 tenait à son standing illégaliste, mais sa lucidité et sa conscience l'obligeaient à parler vrai :

« Le temps des coups de main, des révolutions exécutées par de petites minorités conscientes à la tête des masses inconscientes, est passé. Là où il s'agit d'une transformation complète de l'organisation de la société, il faut que les masses elles-mêmes y coopèrent, qu'elles aient déjà compris elles-mêmes de quoi il s'agit, pour quoi elles interviennent (avec leur corps et avec leur vie). Voilà ce que nous a appris l'histoire des cinquante dernières années. Mais pour que les masses comprennent ce qu'il y a à faire, un travail long, persévérant est nécessaire ; c'est précisément ce travail que nous faisons maintenant, et cela avec un succès qui met au désespoir nos adversaires. »





## 5. Bernstein, l'exécuteur testamentaire d'Engels

Dresse le bilan théorique et pratique du « socialisme scientifique » et de la social-démocratie. Dénonce le divorce entre la théorie et la pratique. Mais si la pratique est déviante, la théorie est fautive. Réapparition des classes moyennes sous la forme salariée. Ingénieurs, techniciens, cadres, essor de la technocratie. Polémiques avec Kautski, le gardien de l'héritage et avec les jeunes insurrectionnalistes, Parvus, Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht. La « cogestion à l'allemande » et le congrès de Bad-Godesberg (1959), donnent raison à Bernstein, un demi-siècle plus tard. La gauche devient le parti de la technocratie, « *la nouvelle classe ouvrière* ».

L'*aggiornamento* d'Engels reposait, on l'a vu, sur l'idée d'une croissance perpétuelle du vote socialiste, lui-même indexé sur une croissance perpétuelle de la classe ouvrière, toujours plus appauvrie, face au capital toujours plus riche et concentré. Les classes moyennes, intermédiaires, étant laminées entre prolétariat et bourgeoisie. Un an après sa mort, Bernstein (1850-1932), l'un de ses exécuteurs testamentaires, entreprend la révision du marxisme ou socialisme scientifique, précisément en confrontant ses hypothèses aux résultats de l'expérience historique ; aux évolutions réelles des cinquante dernières années. Le résultat est dévastateur, et pour la théorie, et pour le parti qui la porte et s'en réclame.

Edouard Bernstein, comme Marx, Luxemburg, Trotski, Zinoviev, etc., était de ces innombrables juifs déjudaisés qui, de l'Allemagne à

la Russie, furent les cadres et dirigeants du messianisme ouvrier et révolutionnaire. Il choisit l'universalisme émancipateur contre le différentialisme identitaire. Ce n'est pas un détail biographique à une époque où, à Berlin, un écolier juif devait subir les brimades de ses condisciples chrétiens (ou déchristianisés). Issu d'une famille de rabbins et d'intellectuels, employé de la banque Rothschild, Bernstein rallie la social-démocratie dans les années 1870, fréquente ses personnalités, Marx, Engels, Liebknecht leur vieux compagnon, Bebel le dirigeant du Parti, Kautski le théoricien prometteur et, en 1881, il devient responsable du *Sozialdemokrat*, l'hebdomadaire central du Parti, établi à Zurich pour échapper à la police.

Expulsé de Suisse, en 1888, avec la rédaction du *Sozialdemokrat*, Bernstein rejoint Engels et les cercles d'exilés révolutionnaires de Londres (Lafargue, Longuet, Plekhanov, Kropotkine), et connaît ses premiers troubles de conscience socialiste. Ce n'est plus l'Angleterre, ni la classe ouvrière de l'époque luddite (1810), ni même celle de l'enquête d'Engels sur *La Situation des classes laborieuses en Angleterre* (1845). La condition ouvrière, si misérable soit-elle, s'est assez améliorée pour faire espérer de nouveaux progrès sans révolution. Réduction de la journée de travail, recul du travail des enfants, hausse des salaires, amélioration des conditions de travail, représentation syndicale et politique. Il en est de même en Allemagne où, aux élections de 1890, le SPD triple le nombre de ses électeurs – 20 % des votants, 35 députés –, se gonfle de trois mille permanents, rentre dans les conseils municipaux, développe syndicats et coopératives. Pour Engels, Liebknecht, Bebel, on l'a vu, rien de mieux. À ce train, le Parti sera au pouvoir en 1900. Mais pour les *Jungen*, les jeunes théoriciens insurrectionnalistes, et pour Bernstein, le réaliste critique, la contradiction entre la pratique réformiste du Parti et sa théorie révolutionnaire, fait scandale. Il faut soit qu'il ait la pratique de sa théorie, soit la théorie de sa pratique. Engels meurt en août 1895. A l'automne 1896, de Londres où il fuit toujours de vieilles poursuites judiciaires, Bernstein entame une série d'articles sur les « *Problèmes du socialisme* ». En quoi consiste son révisionnisme ?

« Le premier, il répudie les mythes de la paupérisation ouvrière et de la polarisation des classes ; la concentration industrielle n'empêche ni la diffusion des richesses, ni la permanence des petites entreprises ; le développement de nouvelles couches salariées rééquilibre la structure sociale et réclame une stratégie d'alliances. »<sup>21</sup>

Contrairement à ce qu'avaient annoncé le « *socialisme scientifique* », Marx, Engels, *Le Manifeste*, *Le Capital*, les classes moyennes et intermédiaires ne disparaissent pas : *elles reparassent sous forme salariée*. À la place des paysans, des artisans et boutiquiers en lent déclin surgissent les cols blancs, les employés des services et les ITC (Ingénieurs, Techniciens, Cadres). Et ces classes moyennes ont leurs propres partis avec lesquels le Parti social-démocrate doit trouver une alliance, puisque le vote ouvrier ne sera jamais assez nombreux pour lui donner la majorité. Le capitalisme s'étend et se renforce malgré ses crises, grâce à l'innovation technologique et l'ouverture de nouveaux marchés, intérieurs et extérieurs. Il intègre peu à peu la classe ouvrière par des mesures sociales, des miettes de redistribution et de consommation. On est à dix ans du « *compromis fordiste* » (Gramsci), de l'arrivée de la Ford T (1908), la première voiture que des ouvriers pourront se payer grâce aux gains de productivité de l'organisation scientifique du travail (standardisation, division du travail et travail à la chaîne). Déjà « *le rêve américain* » surclasse le rêve communiste et désarme le prolétariat des pays occidentaux.

Marx avait dit : « *Tout ce que je sais, moi, c'est que je ne suis pas marxiste.* » « *Scientifique* », c'est-à-dire en termes contemporains « chercheur en sciences sociales », il refusait toute ossification dogmatique. Bernstein reprend ce qui est selon Lénine, « *la substance même, l'âme vivante du marxisme, l'analyse concrète de la situation concrète* ».

« Après la demi-clandestinité et le radicalisme inopérant des années de répression, le révisionnisme naît de la situation paradoxale de la

---

<sup>21</sup> F. Bon, M. A. Burnier, Postface à E. Bernstein, *Les Présupposés du socialisme* [1899], éd. du Seuil, 1974.

social-démocratie allemande à partir de 1890 : un parti puissant dans un pays prospère continue de professer une idéologie révolutionnaire alors qu'il tire désormais sa force du système électoral et du jeu démocratique. Le SPD doit à l'évidence son succès au légalisme comme à l'attention portée aux revendications immédiates des travailleurs, et sa sécurité à sa prudence politique. Il ne s'est développé qu'en étant infidèle au message révolutionnaire qu'il affiche et que démentent à la fois l'évolution sociale et le comportement quotidien de l'organisation. Alors que la théorie met l'accent sur la révolution et renvoie la réalisation du socialisme à l'étape post-révolutionnaire, la pratique s'épuise dans la réforme sociale et projette la révolution à l'horizon d'un avenir mythique. "Qu'elle ose paraître ce qu'elle est" : Bernstein lance à la social-démocratie l'apostrophe de la Marie Stuart de Schiller. "Est-ce que vraiment la social-démocratie est aujourd'hui autre chose qu'un parti visant à la transformation socialiste de la société par le moyen de réformes démocratiques et économiques ?" » (F. Bon, M. A. Burnier)

Bernstein ne rejette pas le socialisme scientifique mais le marxisme, ou du moins certains de ses éléments. Aux dires mêmes de Marx, sa théorie agglomérât la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français – c'est-à-dire, surtout cette tradition conspirative et insurrectionnelle dont Blanqui était alors le champion. La France étant « *le pays où plus que partout ailleurs les luttes de classes ont été menées jusqu'à leur terme* ». (Marx, Engels) Bernstein s'en prend également à la dialectique hégélienne qui, avec ses jeux sur les contradictions, permet les retournements de lignes les plus stupéfiants. Lénine et Staline en feront d'ailleurs un usage immodéré.

Son analyse scandalise les « *marxistes* » de l'Internationale et du Parti Social-Démocrate allemand. Il faudra attendre le congrès de Bad-Godesberg, en 1956, pour voir le Parti Social-Démocrate abjurer le marxisme et « *oser paraître ce qu'il est* ».

« Au début de 1898, deux jeunes théoriciens inconnus, Parvus et Rosa Luxemburg, amorcent une virulente polémique contre le révisionnisme. La véhémence de leur ton, qui cache mal leurs ambitions personnelles, indispose l'establishment socialiste. L'intervention de Plekhanov est plus décisive.

Les grandes choses ont parfois une origine modeste. Dans les lettres de Rosa Luxemburg, on ne trouve aucune trace de l'indignation contre Bernstein qui ressort clairement du pamphlet lui-même ; on n'y trouve qu'un intérêt personnel bien calculé [...]. Elle se rendait parfaitement compte de ce qui était en jeu : si la brochure avait du succès, d'un coup sa réputation de théoricienne était faite ; sinon, il lui faudrait des années de travail intensif pour l'établir. »<sup>22</sup>

Le tapage oblige Bebel, Liebknecht et la direction du Parti à réagir. C'est l'Autrichien Kautski, le pair d'âge de Bernstein et son rival dans le champ théorique, créateur et dirigeant de *Neue Zeit*, la revue concurrente du *Sozialdemokrat*, qui est chargé de la riposte. Son livre, *Le Marxisme et son critique Bernstein* paru en 1899, tente une exégèse de Marx afin de sauver ses thèses sur la concentration industrielle, la polarisation des classes et « la paupérisation absolue de la classe ouvrière ». Le malheur c'est que la lettre du texte ne laisse pas de marge à l'interprétation de l'esprit.

« La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe va se briser. L'heure de la propriété capitaliste a sonné, les expropriateurs vont être à leur tour expropriés. »

Marx, *Le Capital*, livre I, 2<sup>e</sup> édition.

Selon Kautsky, Marx parle au figuré et la dernière heure du capitalisme peut mettre des siècles à sonner, au terme de son évolution historique. Par ailleurs si le niveau de vie de l'ouvrier s'accroît quantitativement, du point de vue consommation ; c'est qu'il baisse en qualité, du point de vue moral et pratique ; une dialectique étayée d'arguments à faire rugir Clara Zetkin et Rosa Luxemburg.

« L'extension du travail des femmes est un signe certain de l'aggravation de la misère, elle redouble la misère [...]. Le travail salarié de la femme cause donc son épuisement physique, car ce travail salarié vient s'ajouter au travail du ménage, et il en résulte que le ménage va s'appauvrir toujours, que l'on fréquente le cabaret, que l'ouvrière, que rien n'a préparée à son rôle de ménagère, gaspille tout parce qu'elle

---

<sup>22</sup> Jean-Pierre Netti, *Rosa Luxemburg*, éd. Maspero, 1972.

ne connaît pas les principes de l'art culinaire et de la couture. A quoi sert à l'ouvrier la hausse des salaires, la baisse du prix des céréales, si sa femme ne sait plus préparer des mets nourrissants et appétissants ? A quoi lui sert la baisse des prix des vêtements, lorsque sa femme ne sait pas raccommo-der ceux qui sont usés, de sorte qu'il doit en acheter deux fois plus souvent qu'autrefois ? Voilà comment le travail des femmes a souvent pour conséquence la misère physique comme la misère sociale. »<sup>23</sup>

Une controverse dans le Parti Social-Démocrate allemand n'est pas une foire d'empoigne entre bignoles électroniques sur un forum Internet, avec tornades d'insultes, cancans et calomnies proférés à l'abri de pseudonymes, mais un processus formel, minutieux, cérémonieux. On échange des lettres, des livres ; on y consacre des congrès. Bernstein encore exilé en Angleterre, c'est Bebel qui lit à la tribune, des heures durant, son argumentaire. Bernstein est battu dans les règles, blâmé par le Parti, mais quand il rentre enfin après vingt-deux ans d'absence, il reçoit l'investiture pour une élection législative et devient député en 1902.

Au congrès de Brême en 1904, il vote avec la gauche du Parti et Karl Liebknecht, le fils de Wilhelm, une motion sur « *la grève politique de masse* ». Il soutient le soulèvement armé de 1905 en Russie – légitime puisque le peuple russe ne jouit pas des moyens démocratiques.

« Il déplore toujours la permanence de la terminologie révolutionnaire habituelle, mais se réjouit devant la modération croissante du centre - en 1906, Bebel vote avec la droite qui a dorénavant l'appui des syndicats. C'est que l'énorme machine du Parti, pour des raisons quelque peu étrangères aux théories de Bernstein, s'ossifie définitivement dans la conservation de son propre appareil, ses six cent mille adhérents, ses soixante-quatorze quotidiens en 1908, et ses deux millions d'ouvriers syndiqués. » (F. Bon, M-A. Burnier)

Août 1914. Fidèle à « *l'internationalisme prolétarien* », Bernstein est l'un des rares socialistes à refuser l'union sacrée derrière

---

<sup>23</sup> Kautsky, *Le Marxisme et son critique Bernstein*, **date**.

Guillaume II, Hindenburg et Ludendorff. Il quitte le Parti pour fonder avec Kautsky, Karl Liebknecht (1871-1919) et Rosa Luxemburg (1871-1919), le petit parti social-démocrate indépendant (USPD), dont la Ligue Spartacus forme l'aile gauche. L'agitation pacifiste de Liebknecht et Luxemburg les envoie deux ans en prison. Karl Liebknecht n'a rien de plus pressé lors de sa libération, que de proclamer la république socialiste d'un balcon de Berlin, le 9 novembre 1918, à 16 heures. Deux heures trop tard. Le dirigeant du SPD, Philipp Scheidemann l'a pris de vitesse à 14 heures. Bernstein, à 68 ans, retourne au SPD, à la tête de la République de Weimar et occupe quelques mois un poste de sous-secrétaire d'État aux Finances, cependant que Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht fondent le Parti communiste d'Allemagne (KDP), avec la Ligue Spartacus et d'autres petits groupes.

« A la lecture du programme de Spartakus, Bernstein s'attriste "qu'une personne possédant les dons intellectuels et la formation scientifique de Rosa Luxemburg ait pu participer à la confection de ce méchant libelle, aussi confus que démagogique et provocant". Et sur Liebknecht : "Malgré les divergences très profondes qui nous séparaient, j'avais jusque-là éprouvé beaucoup de sympathie pour Karl Liebknecht. Mais lorsqu'il entreprit d'imposer à notre Parti le système bolcheviste, voici l'idée qui me traversa la tête comme un éclair : il va nous apporter la contre-révolution". » (F. Bon, M-A. Burnier)

Janvier 1919. Liebknecht croit le moment venu d'accorder la pratique du KDP avec sa théorie insurrectionnelle. L'occasion en est le renvoi du préfet de police de Berlin, membre du Parti socialiste indépendant (USPD), par le gouvernement social-démocrate (SPD). Des protestations éclatent, des piquets d'ouvriers en armes élèvent des barricades et occupent des journaux, dont le *Vorwärts*, le journal du SPD. L'USPD et le KDP appellent à la grève générale et forment un Comité d'action révolutionnaire.

500 000 manifestants défilent à Berlin. Le Comité d'action révolutionnaire perd deux jours en dissensions. Tandis que l'USPD tente de négocier avec le gouvernement social-démocrate, Liebknecht impose l'appel aux armes à Rosa Luxemburg et au KDP.

« Il avait toujours été un risque-tout, non un homme politique et un stratège pesant calmement les choses et son impétuosité l'a entraîné. La direction du parti qui n'avait pas été informée n'était absolument pas d'accord avec une lutte qui signifiait l'affrontement décisif. Rosa Luxemburg eut des discussions très violentes avec Liebknecht qui avait agi de sa propre autorité. »<sup>24</sup>

Pur, mécanique, et stupide mimétisme. Janvier 1919 n'est pas Octobre 1917 ; Liebknecht n'est pas Lénine ; Friedrich Ebert, le chef du SPD depuis la mort de Bebel en 1913, n'est pas Kerenski ; la société allemande n'est pas la russe, elle n'est pas si primitive ni décomposée ; le particule d'insurgés brouillons de Liebknecht n'est pas le parti de révolutionnaires professionnels de Lénine, gouvernement *bis* à la tête des soviets et de régiments dévoués. La droite allemande n'est pas si désarmée ni désorganisée que la Russe. Elle dispose de corps francs qui refusent la défaite et font le coup de feu contre les milices ouvrières. Ebert et Noske son ministre de l'intérieur saisissent l'occasion de se débarrasser des bolchevistes allemands avant que ceux-ci ne soient assez forts pour les renverser. Ils font appel à l'armée et aux corps francs qui rentrent dans Berlin et massacrent plusieurs centaines d'insurgés. Engels vous l'avait bien dit :

« Il serait insensé, le révolutionnaire, qui choisirait les nouveaux districts ouvriers du nord et de l'est de Berlin pour un combat de barricades. »

Le 15 janvier, les « *insensés* », Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sont arrêtés, assassinés par des officiers et leurs corps jetés dans le canal Landwerh où on les retrouvera en mai 1919.

« Désorienté comme tout révisionniste qui croit la révolution impossible et néfaste, Bernstein ne désapprouve pas la répression, s'il en dénonce les excès et d'abord le "lâche et brutal assassinat" de Liebknecht et de Rosa Luxemburg par les gardes civiques de Wilmersdorf. Mais bientôt, au-delà du bolchevisme où il voit "une parodie de marxisme", "l'évangile le plus grossier et le plus balourd de la force brutale", il désigne le danger principal dans le renouveau d'un

---

<sup>24</sup> Paul Frölich, *Rosa Luxemburg*, éd. Nouvelles Internationales, 1939.



militarisme allemand qui se confondra peu à peu avec le nazisme. [...] Edouard Bernstein meurt à quatre-vingt-cinq ans, le 18 décembre 1932, six semaines avant l'entrée d'Hitler à la chancellerie du Reich. » (F. Bon, M-A. Burnier)

L'analyse de Bernstein, « *son analyse concrète de la situation concrète* », dans le droit fil du « *testament d'Engels* », sur l'amélioration de la condition ouvrière, la réparation des classes moyennes (technocratie salariée), les résistances à la concentration du capital, la persistance et le développement de petites et moyennes entreprises, était correcte. La conclusion réformiste qu'il en tirait, et que le SPD appliquait en pratique – à défaut de la reconnaître en théorie – était toute aussi correcte dans le cadre d'un mouvement progressiste, productiviste, visant « *la transformation complète de l'organisation de la société* » par « *les masses elles-mêmes* » (Engels). Des masses éduquées, disciplinées, organisées, aptes à gérer une société aussi vaste et complexe que la société industrielle ; ce dont la classe ouvrière primitive, les artisans et paysans prolétarisés, puis l'ouvrier-masse de la grande industrie fordiste étaient incapables. Mais « l'aristocratie ouvrière », les professionnels hautement qualifiés et les ingénieurs, techniciens, cadres en seraient capables, eux. C'est la technocratie salariée, massivement syndiquée et organisée par le SPD, qui fournit plus tard les structures et le personnel de « *la cogestion à l'allemande* ». Aussi bien en Allemagne que dans les pays scandinaves, avec des formes variables et embryonnaires au Royaume-Uni, aux USA, en France, chez EdF, à la SNCF et dans les grandes entreprises de haute technologie.

Des sociologues et idéologues de gauche, d'un tour de passe-passe sémantique, renommèrent « *nouvelle classe ouvrière* » (Serge Mallet, 1963), cette technocratie salariée afin d'occulter la prééminence des « *nouvelles couches moyennes* » sur « *la vieille classe ouvrière* », les manœuvres, OS, mineurs, ouvriers du bâtiment et des secteurs arriérés ; et que la social-démocratie, désormais le parti de cette technocratie salariée, avait abandonné la « *vieille* » classe ouvrière à son obsolescence ; aux machines, aux robots, à l'automatisation, au chômage.

En 1906, Rosa Luxemburg, de retour de Pologne où elle a vu le soulèvement de 1905 qui secoue tout l'empire tsariste, écrit à des amis :

« La révolution est grandiose, et tout le reste n'est que connerie. »<sup>25</sup>

On a vu où avait abouti son volontarisme blanquiste et celui de Liebknecht.

Kautsky déclare des années plus tard :

« Ce n'est pas la violence qui fournit le critère d'une révolution, mais le renversement d'une classe par une autre. »

Mais quelle révolution ? L'appropriation et la gestion collective des moyens de production par la classe technocratique en symbiose avec l'appareil technologique accélère la fuite en avant vers le monde-machine. Au point où nous en sommes, on voit mal ce qui pourrait sauver les espèces, les milieux, les humains, ce qui reste du monde où l'homme vécut un million d'années et jusque voici deux siècles. Ce qui pourrait nous sauver, nous les derniers hommes.



---

<sup>25</sup> Cf. Jean-Pierre Nettel, *La Vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg*, éd. Maspéro, 1972.

## 6. La Révolution à venir selon Herbert Georges Wells

En 2100, ans la mégalopole futuriste, une poignée de capitalistes concentre toute la richesse du monde. Le parti technocratique des professionnels révolutionnaires soulève les prolétaires contre la ploutocratie. Mais c'est pour confisquer la victoire à son profit et remettre les masses aux travaux forcés. Il faudra une révolution dans la révolution...

Deux siècles, c'est le temps prévu par H.G. Wells dans son roman, *Quand le dormeur s'éveillera* paru en feuilleton entre 1898 et 1903, pour aboutir à la lutte finale entre la bourgeoisie capitaliste, la technocratie salariée et le peuple ouvrier. Réécrit et republié en volume en 1910, ce récit d'anticipation (l'une des inspirations du 1984 d'Orwell) débute en 1897 quand un jeune homme, Graham, tombe en catalepsie à la suite d'excès de drogue. Maintenu en vie, dans un cercueil de verre grâce à des procédés scientifiques, il s'éveille en 2100 pour découvrir qu'il est devenu propriétaire d'une « *world company* » si colossale qu'elle possède le monde. Comment est-ce possible ? Graham a d'abord bénéficié de deux énormes héritages pendant son sommeil. Un conseil d'administration d'une douzaine de personnes choisies par le premier testateur a si féroceusement manœuvré qu'il s'est emparé du butin global.

« — Eh ! mais vous n'êtes guère au courant... L'argent attire l'argent... et douze cerveaux valent mieux qu'un seul. Ils ont manœuvré habilement, ils ont fait marcher la politique avec l'argent, et ils ont continué à accroître ces richesses par l'agio et le monopole... Elles augmentèrent... augmentèrent. Et longtemps les douze commissaires tinrent secret l'accroissement de la fortune du Dormeur, par le moyen

de prête-noms, de sociétés fictives, et autres expédients semblables. Le Conseil accaparait toutes les valeurs, les actions, les hypothèques ; il achetait les partis politiques et faisait passer à sa solde tous les journaux. En vous renseignant dans ces vieilles histoires, vous verriez comment le Conseil a acquis son pouvoir et ses richesses... Des billions et des billions de lions à la fin... La fortune du Dormeur. Et tout cela provenant d'un caprice... du testament de ce Warming et d'un accident arrivé aux fils d'Isbiter...

« — Et pendant ce temps, la fortune du Dormeur s'accroissait entre les mains de douze commissaires, jusqu'à ce qu'enfin elle soit arrivée à accaparer la propriété du monde. Les douze commissaires, en vertu de cette propriété, sont devenus véritablement les Maîtres du Monde, parce qu'ils sont la puissance qui dispense l'argent, précisément comme l'étaient les anciens Parlements. »

Ces douze administrateurs du *Conseil blanc* figurent la concentration du capital, la bourgeoisie ploutocratique à son degré ultime d'expansion économique et de réduction numérique. Dans le récit marxiste du « *socialisme scientifique* », c'est le moment où les classes moyennes ayant disparu, l'immense prolétariat, éduqué et organisé, n'a plus qu'à *exproprier les expropriateurs*, à s'emparer des moyens de production pour les gérer à son profit – c'est-à-dire au profit de l'humanité entière. Wells n'était qu'un socialiste littéraire. Nous qui sommes à moins d'un siècle de 2100, nous savons que sa vision du monde à venir, de son paysage physique et social, se rapprochait davantage de notre réalité en cours, que celle de Marx.

Le Dormeur se réveille à Londres, dans une cité de 33 millions d'habitants, une mégapole verticale, stratifiée, enchevêtrée, labyrinthique, irriguée de trottoirs roulants, les *chemins mouvants*, criblée de caméras de surveillance et de machines parlantes qui hurlent des informations et des consignes. Une ville machine alimentée en électricité par les *roues à vent*, sillonnée de ballons et d'aéroplanes, où les dirigeants communiquent par téléphone, depuis leurs palais supérieurs, cependant que les masses en bleus de la *Compagnie du Travail* triment dans les usines souterraines et végètent dans les bas-fonds. C'est *Le Peuple de l'abîme* de London

(1903). *Metropolis* (1927). Les ouvriers, physiquement et professionnellement déçus, victimes d'affreuses maladies dues aux conditions de travail, sont réduits au rôle d'auxiliaires des machines. Ils parlent un sous-anglais argotique et dégradé. Les enfants sont élevés en crèches industrielles : on en a fini avec la cellule familiale, patriarcale et réactionnaire. Les religions sont devenues des entreprises, elles font de la réclame sur de grands panneaux, les cérémonies sont désormais des spectacles et les fidèles achètent leur salut. L'enseignement se fait au moyen de phonographes dispersés dans tout Londres, mais on n'insiste pas sur l'éducation des enfants du peuple.

« Ils sont destinés à travailler si tôt... Tout juste quelques principes simples... Obéissance... Travail... A quoi servirait de les gaver ? Cela ne ferait que des malheureux et des mécontents. »

Où l'on voit que les partisans de l'école numérique, des cours sur Internet, sur cd-roms et en visio-conférence n'ont rien inventé. L'espérance de vie a régressé. Vieillir est une sinistre affaire, hors de prix pour les masses. Ceux qui en ont les moyens s'offrent les services d'une société d'euthanasie. Des milliers de cités semblables de par le monde ont aspiré la population des campagnes, mais Londres, résidence du Dormeur et du Maître, est la plus grosse.

Cependant la révolution gronde. Ostrog, « *le Grand Meneur* », la prépare minutieusement, à la tête d'une organisation clandestine qui évoque autant les sociétés secrètes de Blanqui et de Bakounine que le parti de Lénine. Le réveil du Dormeur provoque la révolte des masses qui le vénèrent, persuadées qu'il va renverser le *Conseil blanc* et leur rendre justice. Les agents d'Ostrog enlèvent Graham pour le mettre à la tête de l'insurrection. Les foules s'élancent à l'assaut du palais défendu par la sanguinaire *Police rouge* (allusion peut-être aux *artists rifles*, le régiment anti-insurrectionnel de l'armée anglaise). Le massacre est terrifiant mais la révolution triomphe au bout de cinq heures, grâce à l'aviation, au personnel des *Moteurs à vent* et de la *Compagnie du Travail* noyautés par l'organisation d'Ostrog. Graham

et lui assistent aux derniers combats sur un « *miroir* », « *un perfectionnement moderne de la chambre noire* ».

« Ostrog [...] parlait d'un ton indifférent de l'énorme perte d'hommes que cette catastrophe avait produite. Il signalait un cimetière improvisé à tel endroit, ou montrait des ambulances fourmillant le long de tel sillon plein de ruines, qui était auparavant une rue de chemins mouvants. Il témoigna plus d'intérêt en désignant les différentes parties du Palais du Conseil et les dispositions des assiégeants. En quelques instants, la guerre civile qui avait bouleversé Londres ne fut plus un mystère pour Graham. Ce n'était pas une révolte tumultueuse qui avait éclaté la veille, ni une bataille entre forces égales : c'était un coup d'État splendidement organisé. Ostrog avait, d'une façon étonnante, prévu tous les détails. »

Et Wells a splendidement prévu, de façon étonnante, le coup d'État bolchevique d'octobre 1917.

La révolution gagne les cités du monde entier. Graham s'adresse au peuple dans un immense amphithéâtre, son discours est retransmis sur toute la planète grâce au *cinétotélégraphe*. Ce monde parle *globish*.

« Avec l'amalgame hispano-américain, et les dialectes anglo-nègre, anglo-hindou, anglo-chinois, c'était le langage quotidien des deux tiers des habitants du globe. »

Le nouveau maître du monde tente de comprendre ce que celui-ci est devenu durant ses 203 années de sommeil. Imaginons le réveil en l'an 2015, d'un homme qui se serait endormi en 1812, à l'aube de la société industrielle, au moment de la révolte luddite.

« Il essaya de se figurer l'existence individuelle de ses contemporains ; il s'étonnait de voir combien peu l'homme du peuple avait changé, en dépit de la transformation visible de sa condition. La vie et la propriété étaient, à la vérité, à l'abri de la violence, d'un bout à l'autre du monde ; les maladies contagieuses, les infections bactériennes de toutes sortes avaient pratiquement disparu ; chacun avait sa suffisance comme nourriture et comme vêtement, était chauffé dans les chemins de la Cité et abrité contre les intempéries ; la marche presque mécanique de la science et l'organisation matérielle de la société avaient accompli ces

progrès. Mais il découvrait déjà que la foule était toujours la foule, sans défense entre les mains du démagogue et de l'organisateur, individuellement poltronne et menée par l'appétit, collectivement instable et incompréhensible. Le souvenir des multitudes vêtues de toile bleu pâle lui revenait à l'esprit. Il savait que là, au-dessous de lui, des millions de ces êtres, hommes et femmes, n'étaient jamais sortis de la Cité, n'avaient jamais rien vu au-delà du petit cercle de leur participation, inintelligente et pénible à la marche du monde ou à ses plaisirs tapageurs et faux qui n'arrivaient pas à les satisfaire. Il songea aux espérances de ses contemporains et, pendant un moment, le rêve que narre William Morris dans ses étonnantes *Nouvelles de nulle part* et le pays parfait décrit par Hudson dans son *Âge de Cristal* apparurent devant lui comme des chimères écroulées... Et il songea aussi à ses propres espérances. »

Après la Révolution, les gens sont tous égaux, mais certains le sont plus que d'autres. Devenu roi et maître du monde, Graham découvre lors d'une soirée mondaine les personnages éminents du nouveau régime, le Directeur des Moteurs à Vent, les principaux fonctionnaires du Trust de l'Alimentation, le contrôleur des Porcheries Européennes, l'Inspecteur Général du Trust des Ecoles Publiques, le Directeur Général de la Compagnie des Pilules antibilieuses, de puissants fonctionnaires, leurs parents, leurs alliés, les scientifiques de la Faculté de Médecine, tous actionnaires par ailleurs de la Compagnie de la Faculté de Médecine. Bref, la technocratie – même si le mot n'existe pas encore – ayant supplanté l'oligarchie capitaliste pour s'approprier les moyens de production et, papillonnant autour, l'évêque anglican, l'artiste *capillotomiste* (coiffeur) à la mode, le *poète lauréat*, qui d'ailleurs n'écrit pas, un *impresario* de théâtre, de jolies femmes, légères et sophistiquées. Il rencontre Hélène, la nièce d'Ostrog qui lui révèle la misère du peuple.

« — Sire, je ne puis rien vous dire ici, en ce moment, mais le peuple est très malheureux, il est opprimé... Mal gouverné. N'oubliez pas le peuple qui a affronté la mort... La mort pour que vous viviez... »

« *Je ne sais rien* », répond Graham. Il explore le monde de 2100, apprend à piloter un aéronef, fréquente une danseuse « moderne » (nous dirions « contemporaine »), et la fille du Directeur des

Porcheries Européennes, très amusante avec ses cheveux rouges. Et puis de nouveau Hélène qui l'appelle au secours des esclaves de la Compagnie du Travail en uniformes bleus. Il s'agit en fait de l'ancienne Armée du Salut, rachetée par le *Conseil blanc*, et qui fait trimer au jour le jour, suivant les besoins des entreprises, un tiers du peuple. Des prolétaires captifs d'un système d'endettement perpétuel, fichés par empreintes digitales, surveillés par la police, interdits de mendicité, punis de prison. C'est la version wellsienne de la paupérisation et de la croissance du prolétariat ouvrier.

« Mais la révolution est venue, dit-il enfin. Toutes ces choses-là vont changer... Ostrog...

— C'était notre espérance. C'était l'espérance du monde entier. Mais Ostrog ne le fera pas. C'est un politicien. Pour lui, les choses doivent rester telles qu'elles sont. Peu lui importe. Il trouve cela naturel. Tous les gens riches, influents, tous les heureux arrivent à admettre parfaitement la nécessité de ces misères. Ils se servent du peuple pour leur politique, et jouissent de leurs aises, grâce à son état de dégradation. Mais vous... Vous qui venez d'un siècle plus heureux, c'est vers vous que le peuple lève les yeux... Vers vous ! »

Graham promet de questionner Ostrog, *Le Grand Meneur*, devenu son Premier ministre et fondé de pouvoir. Il apprend ainsi qu'il y a des troubles à Paris et Berlin.

« La Commune a de nouveau levé la tête. La nature réelle de la lutte est anarchique, pour parler clair. »

Mais l'aviation et les unités africaines de la police font un excellent travail de répression. Devant l'insistance de Graham, Ostrog se livre à des explications de fond.

Pour lancer les masses à l'assaut du *Conseil blanc*, son parti populaire a fait de l'agitation sociale, notamment contre la Compagnie du Travail.

« Il nous fallut exciter le mécontentement, ressusciter le vieil idéal de bonheur universel... Tous les hommes égaux... Tous les hommes heureux... Aucun luxe dont un seul puisse être exclu... Des idées qui sommeillaient depuis deux siècles. Vous connaissez cela ! Il nous a fallu



faire revivre cet idéal, si impossible soit-il, pour jeter bas le Conseil. Et maintenant...

— Eh bien ?

— Notre révolution est accomplie, le Conseil est supprimé, et le peuple, que nous avons soulevé... Reste insurgé. On ne s'est pas assez battu... Nous avons fait des promesses, naturellement. C'est extraordinaire de voir avec quelle violence et quelle rapidité ce vague humanitarisme suranné s'est mis à revivre et à se répandre. Nous-mêmes, qui l'avons lancé, en sommes demeurés tout stupéfaits. A Paris, comme je vous l'ai dit, il nous a fallu demander un peu de renfort extérieur.

— Et ici ?

— Il y a du trouble. Les multitudes ne veulent pas reprendre le travail. La grève générale a éclaté. La moitié des usines sont vides, et le peuple fourmille par les chemins. Ils parlent d'installer une Commune. Des hommes vêtus de soie et de satin ont été insultés dans les rues. La toile bleue attend de vous toutes sortes de choses... Bien entendu, vous n'avez pas le moins du monde à vous tourmenter. Nous mettons les machines parlantes à l'œuvre pour contrebalancer les suggestions mauvaises, nuisibles à l'ordre et à la loi. Il faut de la poigne, et voilà tout.

Graham songeait. Il perçut un moyen d'affirmer ses droits. Mais il parlait avec contrainte.

— Même jusqu'à faire intervenir la police africaine, la police nègre ? dit-il.

— C'est indispensable, répondit Ostrog. Ces nègres sont des brutes superbes et loyales, sans l'ombre d'une idée dans la tête... De ces idées qui gâtent notre populace. Si le Conseil les avait eus pour sa police des chemins, les choses auraient pu tourner autrement. D'ailleurs, il n'y a rien à craindre de plus que des émeutes et des dégâts. Vous pouvez voler de vos propres ailes maintenant, et prendre votre essor vers Capri, s'il y a fumée ou tapage. Nous tenons les fils de tous les grands services, les aéronautes sont privilégiés et riches, c'est la corporation du monde la plus fermée, et il en est de même pour les ingénieurs et les mécaniciens des Moteurs à Vent. L'air est à nous, et être les maîtres de l'air, c'est être les maîtres de la terre. Ils n'ont aucun individu capable, pour les mener contre nous. Ils n'ont pas de chef. A part les chefs locaux de la société

secrète que nous avons créée avant votre très opportun réveil. Ce ne sont que des énergumènes et des faiseurs de sentiments qui se jalourent terriblement. Nul d'entre eux n'est assez un homme pour faire un chef. Ce ne sera qu'un soulèvement sans organisation. Pour être franc, ce soulèvement peut se produire, mais il n'interrompra pas vos exercices aéronautiques. Le temps où le peuple pouvait réussir une révolution n'est plus.

— Je le crois, dit Graham, songeur. Je le crois. Ce monde qui est le vôtre, a été plein de surprises pour moi. Jadis, nous rêvions d'une merveilleuse vie démocratique, d'un temps où tous les hommes seraient égaux et heureux.

Ostrog le regarda fixement.

— Le temps de la démocratie est passé, affirma-t-il, passé pour jamais. Ce temps-là a commencé avec les archers de Crécy, il a pris fin en même temps que l'infanterie de ligne, lorsque les hommes en masse cessèrent de gagner les batailles, lorsque les canons coûteux, les grands cuirassés et les chemins de fer stratégiques devinrent les moyens de puissance. Aujourd'hui, c'est l'époque de la richesse. La richesse, à l'heure actuelle, a acquis une force qu'elle n'avait jamais eue encore... Elle commande à la terre, à la mer et au ciel. Tout pouvoir appartient à ceux qui savent manier la richesse... Il faut accepter les faits, et ce sont là des faits... Le monde pour la foule ! De votre temps, même, cette doctrine avait été jugée et condamnée. Aujourd'hui, elle n'a plus qu'un adepte... Multiple et niais, l'individu dans la foule.

Graham ne répondit pas immédiatement. Il restait perdu dans de sombres préoccupations.

— Non, reprit Ostrog, l'époque de l'homme du peuple est passée. Sur les champs libres, un homme en vaut un autre, ou presque. L'ancienne aristocratie était constituée par une supériorité précaire de force et d'audace. Elle a été tempérée... Tempérée. Il y eut des insurrections, des conflits, des émeutes. La première aristocratie réelle, la première aristocratie permanente est venue avec les châteaux forts et les armures, elle s'est évanouie dans le mousquet et l'arc. Mais nous voici maintenant à la seconde aristocratie, la vraie. Ces temps de poudre à canon et de démocratie n'ont été qu'un remous dans le courant. Le citoyen n'est plus qu'une unité désemparée. De nos jours, nous avons cette grande

machine qu'est la Cité, et une organisation complète qui dépasse l'entendement de l'homme du peuple. »

Graham proteste que venu d'un siècle démocratique, il se retrouve en pleine tyrannie aristocratique.

« — Eh bien, dit Ostrog, placez-vous au point de vue général. C'est ainsi que la transformation s'est toujours faite. D'un côté l'aristocratie, la prédominance des meilleurs... De l'autre, la souffrance et la suppression des incapables ; c'est ainsi qu'on marche vers le progrès. [...] Tout sera arrangé d'ici peu. La foule est une brute énorme et stupide. Qu'importe qu'elle ne s'éteigne pas... Même si elle ne meurt pas, elle peut toujours être domptée et menée. Je n'ai aucune sympathie pour les esclaves. [...] Et quel était leur espoir ? Quel est-il ? Quel droit ont-ils d'espérer ? Ils travaillent mal, et veulent la récompense de ceux qui travaillent bien. L'espoir de l'humanité... Quel est-il ? Que quelque jour le Surhomme surgira, que quelque jour l'inférieur, le faible et le stupide pourront être subjugués et éliminés... Subjugués, sinon éliminés. Le monde n'a pas de place pour les mauvais, les stupides, les énervés. Leur devoir... Un devoir superbe aussi... C'est de mourir. La mort, récompense de l'insuccès, de l'échec ! C'est le sentier par lequel la bête s'est élevée jusqu'à l'humanité, par lequel l'homme va de l'avant vers une destinée plus haute. »

Et voici le fin mot d'Ostrog, sa vision du monde :

« — Vous vous instruisez. Je connais ces idées-là ; dans mon enfance j'ai lu votre Shelley et rêvé de liberté. Il n'y a pas de liberté en dehors de la sagesse et du contrôle de soi-même. La liberté est en nous... Non au-dehors. C'est l'affaire de chacun. Supposez, ce qui est impossible, que ces bandes aboyeuses d'idiots vêtus de bleu arrivent à triompher de nous. Ensuite ? Ils ne feraient que retomber sous d'autres maîtres. Tant qu'il y aura des moutons, la nature produira forcément des loups. Leur triomphe ne signifierait autre chose qu'un retard de quelques centaines d'années. La venue de l'aristocratie est fatale et assurée. La fin sera le Surhomme, malgré toutes les folles protestations de l'humanité. Qu'ils se révoltent, qu'ils triomphent et me tuent, moi et mes pareils... D'autres s'élèveront... D'autres maîtres. La fin sera la même. »

Wells reprend et condense toutes sortes d'éléments passés et présents, historiques, théoriques, mythiques et techniques, pour

aboutir à une révolution type, la révolution future de l'an 2100. La trahison du peuple par le parti révolutionnaire, c'est 1848. Février, *la Révolution de la sympathie générale*, suivie des massacres de Juin. L'affreuse bataille de cinq heures dans les entrailles de la Cité, c'est *la journée révolutionnaire* à l'ancienne. Une *Journée sanglante* comme la dernière semaine de la Commune qui n'est pas morte puisque son souvenir inspire les insurgés de Paris et de Berlin. La *Police Noire*, ce sont les troupes coloniales, des Sénégalais, des Sud-Africains précise Wells. L'aviation matérialise la supériorité matérielle et technique de l'armée sur l'émeute depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, telle qu'Engels l'avait énoncée. Une *armée de métier*, c'est-à-dire d'ouvriers qualifiés, de techniciens, d'ingénieurs, de spécialistes, comme De Gaulle en réclamera une, en 1934. Des membres des corporations « *les plus riches et privilégiées* », selon Wells, en fait, de cette nouvelle bourgeoisie technocratique dont le « *socialisme scientifique* » n'avait pas prévu l'apparition.

C'est cette bourgeoisie technocratique que représentent Ostrog et son parti, cette « *aristocratie* » de l'expertise et de l'efficacité qui aspire à « *l'amélioration de la race* », à « *la surhumanité* ». Cette « *surhumanité* » nietzschéenne ne repose sur aucune base ethnique, mais sur une volonté de puissance techno-scientifique et l'avènement de la technocratie qui est encore, au moment où Wells écrit son roman d'anticipation, une classe sans nom, invisible à l'analyse sociale. L'école marxiste se bornant à la répétition paresseuse des discours sur les classes moyennes, la petite bourgeoisie des artisans et des boutiquiers, celle des professeurs, des avocats, des médecins, journalistes, artistes, caractérisées par leurs oscillations idéologiques entre la bourgeoisie capitaliste et le prolétariat. Les ingénieurs entrepreneurs de la *Silicon Valley* incarnent aujourd'hui le type le plus avancé de cette technocratie dirigeante, qui efface et fond, en effet, toutes distinctions de sexe, d'ethnie, de mœurs, de religion, toute diversité ramenée à l'unité du progrès technocapitaliste. De l'homme machine dans le monde machine.

Wells anticipe même le transhumanisme dans les tirades d'Ostrog sur « l'aristocratie » et la « surhumanité », mais cet évolutionnisme darwinien infestait depuis la parution de *L'Origine des espèces* (1859), les courants de droite ou de gauche du progressisme futuriste. Aussi faut-il peut-être inverser la perspective et dire que le transhumanisme cultivé depuis plusieurs décennies dans les milieux scientifiques américains et les entreprises de la *Silicon Valley*, n'est que le développement contemporain de l'eugénisme scientifique et politique né au XIX<sup>e</sup> siècle.

Et puis voici la révolution dans la révolution. Le peuple manifeste.

« “Pas de désarmement”, disaient ces bannières, en un barbouillage grossier pour la plupart, et avec une orthographe variable : “Pourquoi désarmerions-nous ?” “Pas de désarmement”. Bannière après bannière, elles passaient, en torrent, et, tout à la fin, ce fut le chant de la révolte accompagné par un orchestre assourdissant d'instruments insolites. »

Les machines parlantes s'affairent à calmer les esprits.

« — Le Maître dort paisiblement – vociférait la voix. Sa santé est excellente. Il va consacrer le reste de sa vie à l'aéronautique. Il dit que les femmes sont plus belles que jamais. Gloup-wou-wou... ! Notre civilisation merveilleuse l'étonne outre mesure. Outre toute mesure. Galloup. Il a une grande confiance en Ostrog, une confiance absolue. Ostrog sera son principal ministre... Autorisé à destituer ou à réintégrer les fonctionnaires publics... Tout patronage sera entre ses mains. Tout patronage entre les mains d'Ostrog ! Les Conseillers ont été reconduits à la prison qu'ils avaient fait construire au-dessus du Palais du Conseil. »

Et la machine reprend son bulletin, telle une chaîne d'information permanente.

« — Paris est maintenant pacifié. Toute résistance est finie. Gloup. La Police Noire occupe toutes les positions importantes de la Cité. Ils ont combattu avec une grande bravoure, chanté des hymnes écrits à la louange de leurs ancêtres par le poète Kipling. Une ou deux fois, ils ont échappé à l'autorité de ceux qui les menaient, et ils ont torturé et mutilé des insurgés blessés et capturés, hommes et femmes. Morale : pas de rébellion ! Ha ! Ha ! Gloup ! Gloup ! Ce sont de rudes gars. Hardis et

braves. Que cela serve de leçon aux braillards désordonnés de la Cité, immondices de la terre ! Gloup ! Gloup ! »

Murmures dans la foule.

«— Maudits nègres ! »

«— Yahaha, Yaha, Yap ! Entendez glapir un journal vivant ! Journal vivant ! Yaha ! Affreux attentats à Paris. Les Parisiens exaspérés par la Police Noire commettent de nombreux massacres. Terribles représailles. Les temps barbares reviennent. Du sang ! Du sang ! Yaha ! »

Il faut soutenir l'ordre et la loi, répètent les machines. Graham, qui se promène *incognito*, est aussi révolté que le peuple, mais son guide et accompagnateur lui rétorque qu'on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs.

« — Les ouvriers parisiens sont les plus terribles du monde, après les nôtres. [...] C'est la Commune. Ils voulaient vous ravir votre propriété. Ils voudraient supprimer toute propriété et livrer le monde à la populace. Vous êtes le Maître. Le monde est à vous. Mais il n'y aura pas de Commune. Il n'y a pas besoin ici de Police Noire... D'ailleurs, on leur a témoigné toutes les attentions possibles. Ce sont leurs propres nègres... Nègres parlant français, régiments du Sénégal, du Niger et de Tombouctou. »

Mais un cri éclate soudain :

« — Ostrog fait venir à Londres la Police Noire. La Police Noire arrive d'Afrique du Sud. La Police Noire. La Police Noire... [...]

— Suspendez le travail ! Suspendez le travail ! [...]

— C'est l'œuvre d'Ostrog ! Ostrog, la canaille ! Le Maître est trahi ! »

Le peuple court « *aux sections* » comme les sans-culotte de 1793. On comprend que la nouvelle a été ébruitée par Hélène qui travaille au bureau des « *Moteurs à vent* ». Graham manque d'être emprisonné par Ostrog dans son propre palais. Les insurgés viennent à son secours, il prend leur tête. Les insurgés balayent les troupes d'Ostrog, alors qu'arrivent les avions remplis de troupes africaines. Les sections partent occuper les aéroports, mais elles ont besoin de

temps pour mettre leurs canons en batterie. Graham décide de voler à la rencontre de l'escadre ennemie pour gagner le temps nécessaire. Son *aéropile* est bien plus mobile que les gros avions de transport militaire.

« — En ce moment même – s'écria-t-il – je fais mon testament. Tout ce qui au monde est à moi, je le donne au peuple du monde. C'est à vous que je le donne, et que je me donne moi-même. Et, si Dieu le veut, je vivrai pour vous, ou pour vous je mourrai. »

Il meurt, mais « la ville était sauvée ! »

Marius Blouin

n'est pas diplômé de Normale Sup, ni de l'EHESS.

Il ne travaille ni aux *Inrocks*, ni à *France Culture*.

Il ne fait partie d'aucun collectif.

Il n'habite pas Montreuil ni les Cévennes,  
et d'ailleurs Marius Blouin n'est pas son nom,  
mais celui de son grand-père exclu du Parti  
pour avoir commis une bonne action.



## Chapitre 2

# Ludd contre Lénine

## *Le communisme des technocrates*

Six mois après son coup d'État, Lénine expose sa ligne économique dans la *Pravda* du 5 mai 1918. Il s'agit de construire « *un capitalisme d'État industriel* », sur « *le modèle de l'Allemagne et des trusts* », en s'appuyant sur « *les spécialistes-techniciens ou organisateurs, moyennant des salaires élevés* » et à l'aide de « *méthodes barbares* » pour « *combattre la barbarie* ».

Magie des mots et du langage performatif, cet État est réputé « *soviétique* » – c'est-à-dire conseilliste en français – puisque « *le parti de la classe ouvrière* » a pris le pouvoir. Si l'on s'en tient aux faits – *têtus* – comme disait Lénine, c'est *le parti de la technocratie* qui a pris le pouvoir, et qui exerce la pire dictature jusque-là connue, *au nom* de la classe ouvrière et *sur* la classe ouvrière. Le révolutionnaire Makhaiski a vu les faits, sur le vif, à travers les mots, lui qui dénonce *l'intelligentsia* exploiteuse des *capitalistes du savoir* : fonctionnaires, directeurs, organisateurs, bureaucrates, scientifiques, spécialistes, ingénieurs, techniciens, chimistes, agronomes, contremaitres, cadres, comptables, gérants, etc. Les futurs *apparatchiks* de la *nomenklatura*, reconvertis plus tard en *oligarques* et *Nouveaux Russes*. Ceux qu'aux USA on nomme dès 1919 d'un mot qui vise leur trait commun et essentiel, « *technocrates* » et « *technocratie* ».

Ludd avait raison, mais les léninistes ont eu raison de Ludd. Les paysans et les ouvriers russes sont broyés par la machine



technocratique qui forge en vingt ans la deuxième puissance industrielle du monde.

Un siècle après, les spectres du communisme, les Négri, Badiou, Mélenchon et leurs épigones blanquistes, foucaaldiens, deleuzo-guattaristes (*Vacarme, Multitudes, Comité invisible*, etc.), n'ont rien appris ni oublié. Néo-futurisme, néo-bolchevisme de l'avant-garde de la technocratie qui « *rêve d'expansion au-delà des limites de la Terre et de notre forme corporelle immédiate* ». Et qui répète :

« Le socialisme est impossible sans la technique du grand capitalisme, conçue d'après le dernier mot de la science la plus moderne, sans une organisation d'État méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. Nous les marxistes, nous l'avons toujours affirmé ; quant aux gens qui ont été incapables de comprendre au moins cela (les anarchistes et une bonne partie des socialistes-révolutionnaires de gauche), il est inutile de perdre deux secondes à discuter avec eux. »<sup>1</sup>

Il s'agit toujours de se mettre à l'école du techno-capitalisme le plus avancé, celui de la *Silicon Valley*, pour « *s'approprier les moyens de production et d'échange* » (les NBIC, Internet, les réseaux, les *fab lab*, les *big data*, l'usine automatique). De « *dépasser* » le cybercapitalisme pour lui substituer « *la machine à gouverner* » : le cybercommunisme des technocrates. Et comme il y a un siècle, ils sont prêts à employer des « *méthodes barbares* » pour « *combattre la barbarie* » – les réfractaires à la destruction du vieil homme et du vieux monde, de nos résidus de nature et d'humanité. À la *périphérie*, le ravage des conditions de vie par le *développement* bouleverse des peuples et des pays entiers. Le *progrès* dans les *métropoles* consiste en cela, qu'à la différence du siècle dernier ou de l'actuelle terreur islamo-fasciste, cette barbarie technologique, lisse, froide et fonctionnelle s'impose par le seul fait accompli, sur la base des défaites antérieures et sans effusions de sang salissantes.

---

<sup>1</sup> « Manifeste de l'Accélérationnisme », revue *Multitudes* n°56, été 2014.

## 1. « L'appropriation prolétarienne des moyens de production »

Ce qu'elle fut dès les débuts de la terreur rouge, sous Lénine, Trotski, Staline et *l'intelligentsia* révolutionnaire. Lénine partisan du capitalisme d'État et de la grande industrie. Le pouvoir aux spécialistes, le communisme des technocrates. « *Obligation du travail. Militarisation du travail. Armées du travail* ». Trotski fait suer le bleu de travail : organisation scientifique de la production. L'ouvrier Ivanov ne peut pas s'opposer à l'État, puisque c'est son État.

De la Commune – la première esquisse de communisme moderne, selon Marx, Engels et leurs disciples – était restée l'idée que « *la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'État et de la faire fonctionner pour son propre compte* »<sup>2</sup> Cet État édifié par et pour la bourgeoisie, il fallait le réduire, sinon le détruire, pour lui substituer un « service minimum » de la classe ouvrière. Un minimum d'État, doté d'un minimum de pouvoir, de personnel et de moyens afin de rebuter les arrivistes et de prévenir la transformation du service en despotisme. Mais alors, la classe ouvrière pouvait-elle se contenter de prendre tel quel l'appareil industriel – cet appareil indissociable de l'appareil d'État au point d'en être le squelette, les muscles, les nerfs, l'infrastructure matérielle – et de le faire fonctionner pour son propre compte ?

Non seulement, elle le *pouvait*, selon Lénine, mais elle le *devait*. Mieux, dans l'état de « *barbarie asiatique* », « *d'arriération* » de la

---

<sup>2</sup> Marx & Engels, *Préface à l'édition allemande du Manifeste du Parti communiste*, 24 juin 1872.

Russie paysanne, c'est le prolétariat, c'est-à-dire son parti, c'est-à-dire son État – les trois termes sont quasiment transitifs sous sa plume – qui doit construire l'appareil industriel *et le capitalisme d'État*. Les mots figurent *verbatim* dans l'article contre les « *communistes de gauche* », publié par la *Pravda* du 5 mai 1918.

« Or, ils n'ont pas songé que le capitalisme d'État serait *un pas en avant* par rapport à l'état actuel des choses dans notre République des Soviets. Si, dans six mois, par exemple nous avons instauré chez nous le capitalisme d'État, ce serait un immense succès et la plus sûre garantie qu'un an plus tard, dans notre pays, le socialisme serait assis et invincible. [...]

Pour éclaircir plus encore la question, donnons avant tout un exemple très concret de capitalisme d'État. Tout le monde sait quel est cet exemple : l'Allemagne. Nous trouvons dans ce pays le « dernier mot » de la technique moderne du grand capitalisme et de l'organisation méthodique *au service de l'impérialisme bourgeois et des junkers*. Supprimez les mots soulignés, remplacez *l'État* militaire, *l'État* des junkers, *l'État* bourgeois et impérialiste, par un *autre État*, mais un État de type social différent, ayant un autre contenu de classe, par *l'État soviétique*, c'est-à-dire prolétarien, et vous obtiendrez tout l'ensemble de conditions qui donne le socialisme. Le socialisme est impossible sans la technique du grand capitalisme, sans une organisation d'État méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. Nous, les marxistes, nous l'avons toujours affirmé ; quant aux gens qui ont été incapables de comprendre *au moins* cela (les anarchistes, et une bonne moitié des socialistes-révolutionnaires de gauche), il est inutile de perdre même deux secondes à discuter avec eux. [...]

Tant que la révolution tarde à « éclore » en Allemagne, notre devoir est de nous mettre à l'école du capitalisme d'État des Allemands, de nous appliquer de *toutes nos forces* à l'assimiler, de ne pas ménager les procédés dictatoriaux pour l'implanter en Russie encore plus vite que ne l'a fait Pierre I<sup>er</sup> pour les mœurs occidentales dans la vieille Russie barbare, sans reculer devant l'emploi de méthodes barbares contre la barbarie. [...] Car le socialisme n'est pas autre chose que l'étape immédiatement consécutive au monopole capitaliste d'État. Le capitalisme monopoliste d'État est la

préparation matérielle la plus complète du socialisme, l'antichambre du socialisme, l'étape de l'Histoire qu'aucune autre étape intermédiaire ne sépare du socialisme. »

Lénine réduit le marxisme à « *un guide pour l'action* ». Et cette action, tout d'abord, se réduit à prendre le pouvoir de la bourgeoisie, de la noblesse et de l'autocratie défailtantes, afin de *moderniser* la Russie. La révolution bolchevique, léniniste, c'est *la révolution industrielle en Russie*, un siècle après l'Angleterre, des décennies après l'Europe. Et cette révolution industrielle, moderniste, consiste à *européaniser, occidentaliser, civiliser* la Russie *barbare, paysanne, asiatique* (tous ces mots reviennent sans cesse), en la mettant par des méthodes barbares et dictatoriales à l'école du capitalisme d'État allemand. Lénine, dictateur éclairé, imite les tsars qui depuis des siècles confiaient à des officiers et à des bureaucrates allemands l'encadrement de l'armée et de l'administration russes. Le marxisme, le communisme, la révolution signifient pour lui *la modernité des pauvres* ; un raccourci violent, théorique et pratique, pour *moderniser* la Russie ; développement, rationalité, efficacité, puissance, etc. Le triomphe de la volonté. D'une bonne volonté puisqu'elle œuvre pour le bien futur – lointain – du plus grand nombre. Avant de confier l'État aux « *cuisinières* » et d'envisager son « *dépérissement* », il faut construire cet État dit « *soviétique* », c'est-à-dire en français, « *conseilliste* ». Les mots ne coûtent rien et peuvent rapporter gros. Des dizaines de millions de patriotes soviétiques de par le monde moururent des décennies durant pour cet État qui n'était pas plus *conseilliste* qu'une vache n'est arboricole.

Réaliste sans borne, Lénine se moque des « *communistes de gauche* » (Boukharine, Radek, Ossinski, etc.), révoltés par le traité de Brest-Litovsk et par l'appel aux spécialistes bourgeois, à la tête des entreprises.

« *Liée au rétablissement de la direction des capitalistes* » : c'est avec de tels mots que les « communistes de gauche » pensent pouvoir « se défendre ». Leur défense ne vaut rien, parce que la « direction » est accordée aux capitalistes par le pouvoir des Soviets, premièrement, avec des commissaires ouvriers ou des comités ouvriers qui surveillent

chaque geste du directeur, qui s'assimilent son expérience de direction et qui ont la possibilité, non seulement de faire appel contre ses décisions, mais de le destituer par le truchement des organes du pouvoir soviétique. Deuxièmement, la "direction" est confiée aux capitalistes afin qu'ils remplissent certaines fonctions exécutives au cours d'un travail dont les conditions sont définies par le pouvoir soviétique, lequel peut également les annuler et les réviser. Troisièmement, le pouvoir soviétique confie la "direction" aux capitalistes non pas en tant que capitalistes, mais en tant que spécialistes-techniciens ou organisateurs moyennant des salaires élevés. Et les ouvriers savent parfaitement que 99 % des organisateurs des grosses et très grosses entreprises, trusts ou autres établissements, appartiennent à la classe capitaliste, de même que les meilleurs techniciens ; mais c'est eux précisément que nous, parti prolétarien, devons embaucher en tant que "dirigeants" du processus de travail et d'organisation de la production, car nous n'avons personne d'autre qui connaisse la question pratiquement, par expérience. [...] il est impossible de réaliser le socialisme sans utiliser les conquêtes de la technique et de la culture obtenues par le grand capitalisme. [...]

Non. Ne sont dignes de s'appeler communistes que ceux qui comprennent qu'on *ne peut pas* créer ou instaurer le socialisme sans *se mettre à l'école* des organisateurs de trusts. Car le socialisme n'est pas une invention ; c'est l'assimilation et l'application par l'avant-garde du prolétariat qui a conquis le pouvoir, de ce qui a été créé par les trusts. Nous, parti du prolétariat, nous ne pouvons apprendre *nulle part* l'art d'organiser la grande production à l'instar des trusts, – *nulle part* à moins que nous allions le chercher chez les spécialistes les plus qualifiés du capitalisme. »

Ce que nous voyons ici sur le vif, c'est l'avènement de la technocratie, du pouvoir des directeurs, ingénieurs et techniciens, grâce au « *parti du prolétariat* » ayant réalisé, non pas une révolution prolétarienne, mais technocratique. D'ouvrier, d'ailleurs, il n'y en avait qu'un à la direction bolchevique : Alexandre Chliapnikov, politiquement minoritaire, membre de l'Opposition ouvrière en 1920, exclu du Parti en 1933, emprisonné en 1935, fusillé en 1937. Alors que pullulaient les héritiers diplômés de la noblesse et de la bourgeoisie : Lénine, avocat de petite noblesse ; Trotski, fils de propriétaires terriens ; Djerzinski, fondateur de la Tchéka, issu de la

noblesse polonaise ; Sverdlov, le tueur des Romanov, fils de commerçants prospères ; Piatakov, l'organisateur de l'industrie soviétique, riche héritier ukrainien ; Bogdanov, issu d'une famille de fonctionnaires, économiste et médecin ; Krassine, ingénieur et commissaire du peuple au commerce extérieur ; Radek, ancien étudiant de l'université de Cracovie ; Boukharine, économiste et fils d'enseignants ; Ossinski, économiste ; Preobrajenski, économiste et fils de prêtre ; Ordjonikidzé, médecin et fils de propriétaires terriens ; Joffé, fils d'une grande famille bourgeoise ; Alexandra Kollontäï, aristocrate et fille de général ; Lounatcharski, fils d'un conseiller d'État, etc. Il est vrai qu'on pourrait leur opposer Zinoviev, Kamenev, Staline, Kirov, qui n'héritent que de la misère familiale, même s'ils se donnent, ou reçoivent, une bonne instruction.

N'importe quel ouvrier réel, non pas le « *prolétariat* » fantasmé de la surchauffe cérébrale léniniste, aurait pu expliquer à Vladimir Illich que, dans l'usine quotidienne, le pouvoir technique, le pouvoir séparé des spécialistes, se transforme en pouvoir politique et social, quels que soient les « *commissaires* » et les « *comités* » dont on les flanque. Celui qui sait décide et ceux qui ne savent pas, exécutent, parce qu'ils ne peuvent pas vérifier le bien-fondé des décisions. Les comités se changent vite en chambres d'enregistrement, lors d'ennuyeuses réunions de pure forme, et les commissaires se recrutent parmi les spécialistes qui rentrent en masse dans le Parti et les instances de pouvoir.

On ne s'étonne pas que la revue négriste, *Multitudes*, cite élogieusement cet article de Lénine dans son *Manifeste de l'accélérationnisme* publié l'été 2014. À l'ère d'Internet, du capitalisme technologique mondialisé, de ce que Lénine appelle « *monopole capitaliste d'État* », ils se croient dans « *l'antichambre* » de leur « *socialisme* ». À l'étape de l'Histoire qu'aucune autre étape ne sépare de leur socialisme. Le socialisme des technocrates. Ou plutôt, celui des machines, des robots et de l'automatisation.

On s'étonne davantage que les communistes « blanquistes » du Comité invisible ayant oublié le procès de *L'hypothèse cybernétique* qu'ils instruisaient dans la revue *Tiqqun* n°2, en 2001, fassent aujourd'hui l'apologie des *hackers*, des « bons ingénieurs » au service des « communes » contre les « mauvais ingénieurs », au service de l'État et des entreprises *high tech*. On les aurait crus au-delà des distinctions jésuitiques et dialectiques entre l'usage *éthique*, l'éthique *hacker* des technologies et les « mauvais usages » des barons de la cybernétique et de la machine à gouverner<sup>3</sup>. Ils verront qui dirige leur « commune » le jour où l'architecte, l'ingénieur, le spécialiste de leurs infrastructures, refusera d'exécuter leurs volontés et leur imposera les siennes au contraire, fort d'une expertise incontrôlable.

L'ode à Julien Coupat, littérateur en résidence dans le maquis limousin, par Yves Citton, littérateur universitaire et directeur de rédaction de *Multitudes*, ode publiée dans *Vacarme* (n°69, automne 2014), la revue des entrepreneurs en « minorités »<sup>4</sup>, ne fait que souligner la similitude entre ces *communistes* qui ne veulent rien d'autre que saisir le *joystick* de notre monde virtuel.

Du point de vue qui nous importe, de la polémique entre luddites et communistes – blanquistes, marxistes, léninistes, etc., plus ou moins corrompus – Cédric Biagini et Guillaume Carnino, ayant chaussé leurs bottes d'égoûtiers, ont ramené ce magnifique déchet de Badiou, tiré de son *Manifeste pour la philosophie* :

« Les méditations, supputations et diatribes sur la technique, pour répandues qu'elles soient, n'en sont pas moins uniformément ridicules. [...] Le caractère stéréotypé de ces ruminations qui relèvent de ce que Marx appelait le "socialisme féodal", est du reste la meilleure preuve de leur peu de sens pensable. Si j'avais à dire quelque chose sur la technique, dont le rapport avec les exigences contemporaines de la

---

<sup>3</sup> Comité invisible, *Tout a failli, vive le communisme !*, éd. La Fabrique, 2009 ; *À nos amis*, éd. La Fabrique, 2014.

<sup>4</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Quel éléphant irréfutable dans le magasin de porcelaine ?*, 27 avril 2014. [@PMO]

philosophie est assez mince, ce serait bien plutôt le regret qu'elle soit encore si médiocre, si timide.

Tant d'instruments utiles font défaut, ou n'existent que dans des versions lourdes et incommodes ! Tant d'aventures majeures piétinent, ou relèvent du "la vie est trop lente", voyez l'exploration des planètes, l'énergie par fusion thermonucléaire, l'engin volant pour tous, les images en relief dans l'espace. Oui, il faut dire : "Messieurs les techniciens, encore un effort si vous voulez vraiment le règne planétaire de la technique !" » (Badiou, 1989) <sup>5</sup>

Quand on vous le disait. Badiou aussi mégalomaniaque que Mélenchon, que tous les futuristes transhumanistes, de la Belle époque à nos jours, prophétise Iter, les vaisseaux spatiaux, les colonies de cyborgs extra-terrestres en assemblée générale Internet, sous la tutelle d'un parti – « *de type nouveau* », bien entendu –, le *Parti imaginaire*. Ce que le philosophe Badiou, le Soleil Rouge de la pensée galactique, entend par « *technique* », cette activité vieille comme l'homme, c'est bien entendu *la technologie*, consubstantielle au capitalisme, étatique ou oligarchique. Cela n'a d'importance que pour les communistes dont l'objectif est l'appropriation collective – comprenez, technocratique – des moyens de production et d'échange (les fusées et les *combinats* satellitaires).

Ce que nous, *luddites*, entendons par technologie, c'est :

- 1) La transformation du monde par une philosophie en actes ;
- 2) L'intensification de la lutte de classe par d'autres moyens, au profit de la classe dirigeante.

Il est conforme à un rogaton du communisme machiniste et électricien de s'emballer pour des projets de pouvoir illimité, si déments soient-ils, puisque dirigeant communiste, « *taillé dans une étoffe à part* » (Staline), il identifie son règne à celui de « *la technique* ». Déjà sous Badiou perçait Zorglub, et ses masses de zorglhommes pilotés par zorglondes. De l'anti-humanisme

---

<sup>5</sup> Citation tirée de C. Biagini et G. Carnino, "On arrête parfois le progrès", introduction de *Les luddites en France*, éd. L'Échappée, 2010.



philosophique à l'inhumanisme scientifique, il n'y a pas l'épaisseur d'un rapport de la *National Science Foundation* sur « *L'augmentation des performances humaines par les technologies convergentes* »<sup>6</sup>. N'a-t-il pas déjà sa puce sous-cutanée pour commander son environnement, activer l'Organisation, déclencher *L'Internationale* quand il rentre chez lui ? Que le monde sera *optimal*, rationnel, scientifique et communiste, quand IBM ayant accompli sa tâche historique de créer « *la planète intelligente* »<sup>7</sup>, il ne restera plus qu'à *collectiviser* IBM (et Google, Facebook, Apple, Microsoft, Amazon, etc.). À en confier la direction, c'est-à-dire, au Président Badiou et à ses machinistes de La Fabrique, du Comité invisible, de *Multitudes*, *Vacarme & Cie*, pour instaurer le cybercommunisme de l'automatisation. Que de *pas de tortue* depuis 1917, que *d'étapes historiques* pour atteindre cet idéal confondu avec *le sens de l'Histoire*.



Si l'on en croit la formule de Lénine en 1921, « *Le communisme c'est le pouvoir des soviets, plus l'électricité.* » Où l'on voit que grâce à l'utilisation de la « Houille blanche » par l'ingénieur hydraulicien Aristide Bergès, le « laboratoire grenoblois » avait dès 1867 réalisé la moitié du programme communiste. Et croyez qu'il y a là bien plus qu'une boutade<sup>8</sup>.

Pis encore : Linhart, l'un des plus lugubres léninistes en est réduit aux circonstances atténuantes – la famine, la guerre, etc. – lorsqu'il tâche d'expliquer pourquoi son maître s'acharne à imposer le taylorisme dans l'industrie soviétique<sup>9</sup>. Le « système Taylor », c'est-à-dire *la dictature technique* (sic), la rationalisation du travail

---

<sup>6</sup> W. Bainbridge, M. Roco, *Converging Technologies for Improving Human Performance*, 2002.

<sup>7</sup> Pièces & Main d'œuvre et F. Gaillard, "IBM et la société de contrainte", in *L'industrie de la contrainte*, éd. L'Échappée, 2011.

<sup>8</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Sous le soleil de l'innovation. Rien que du nouveau !*, éd. L'Échappée, 2012.

<sup>9</sup> *Lénine, les paysans, Taylor*, éd. Seuil, 1976.

industriel ; et encore le relevé et le chronométrage de chaque geste, la décomposition de la fabrication en ses moindres éléments, l'élimination des temps morts, l'intensification de l'effort physique ; la vampirisation et l'abrutissement des ouvriers dépouillés de leur initiative, de leurs idées, de leurs tours de main et secrets de métier, au profit des ingénieurs, du bureau des méthodes et d'un soudain grouillement d'agents de maîtrise (chefs d'équipe, contremaîtres, directeurs, etc.), ainsi résumé par Trotski :

« Le couronnement de toute cette œuvre a été le système Taylor, dans lequel les éléments d'organisation scientifique du processus de la production se combinent avec les procédés les plus perfectionnés du système diaphorétique. »

Trotski, *Terrorisme et communisme*, 1920.

Le système diaphorétique étant celui de la transpiration, on appréciera à sa juste valeur le bon mot de Trotski, équivalent à « faire suer le bleu de travail ». On sait d'ailleurs que la technocratie stalinienne – ingénieurs et bureaucrates – ne manquera pas de s'inspirer du système Taylor pour lancer son propre mouvement Stakhanov (1935), ni plus ni moins scientifique que le système Taylor, mais en le raffinant par la mystification politique. L'organisation scientifique de la production n'est ni libérale, ni communiste, ni fasciste. Tout productivisme à la recherche d'une efficacité croissante ne peut que s'en remettre à la rationalité technoscientifique.

Blague à part, Trotski propose dans ce même livre *Terrorisme et communisme*, « écrit en 1920, dans le wagon d'un train militaire, en pleine guerre civile », les moyens de perfectionner cette perfection elle-même. Plus jeune que Lénine ; enragé par les circonstances ; l'ambition de se distinguer ; de surenchérir sur le chef des bolchéviques, lui qui vient de la fraction moins extrême des menchéviques ; survolté par ses succès dans l'organisation et les victoires de l'Armée rouge ; il assène en toute fougue et impétuosité, l'inhumain programme d'auto-asservissement et d'auto-exploitation,

infligé au prolétariat soviétique, en son nom, par son soi-disant pouvoir – parti, État, gouvernement.

Les mots d'ordre ?

« *Obligation du travail. Militarisation du travail. Armées du travail.* »

L'argumentaire, les idées-forces ?

Toute organisation sociale repose sur l'organisation du travail. Toute l'histoire de l'humanité est l'histoire de l'organisation et de l'éducation de l'homme social pour le travail, en vue de lui extorquer une plus grande productivité. Ce que le *Manifeste communiste* avait ramassé d'un trait :

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes. »

L'organisation du travail sur de nouvelles bases sociales revient donc à l'organisation de la société nouvelle. Cela n'exclut pas, bien au contraire, la contrainte et la coercition. En règle générale, l'homme, animal paresseux, s'efforce d'éviter le travail. L'assiduité ne lui est imposée que par la pression économique et par l'éducation du milieu social. Impossible de fonder le socialisme sur la baisse de la production. Ni Trotski, ni Lutte Ouvrière, ni aucune officine communiste, des origines à nos jours, n'a jamais plaidé pour la « décroissance », la « frugalité », la « sobriété », fussent-elles « soutenables » ou « heureuses ». Le choix de la pauvreté volontaire fut réservé aux apôtres et à leurs disciples vaudois, rassemblés à Lyon vers 1173 par Pierre Valdo. Les mouvements millénaristes et du libre esprit relèvent plus de l'anarchisme et de la dépense vitale que de la production en commun minutieusement réglée. Au contraire, la fondation de la société socialiste signifie l'organisation, l'adaptation, la rééducation de la classe ouvrière, sous la conduite de son avant-garde, afin d'augmenter constamment la productivité. En 1920, la révolution faite, ces tâches d'instruction, d'éducation technique, de discipline industrielle des masses ouvrières, incombent désormais aux syndicats, « *courroies de transmission* » du Parti. L'application rationnelle du travail obligatoire et l'organisation centralisée de la

répartition des produits entraîneront ainsi toute la population « *dans l'engrenage du système économique et de l'autogestion soviétique* ». Les soviets eux-mêmes, d'organes du pouvoir, se transformeront en organisations purement économiques.

La clef de l'économie, c'est la main d'œuvre, qu'elle soit qualifiée, peu qualifiée, brute, etc. Trouver les moyens de la recenser – « *exactement* », insiste Trotski –, de la mobiliser, de la répartir, de l'utiliser productivement signifie résoudre pratiquement le problème. Les tsars rouges retrouvent les méthodes élémentaires des césars et despotes orientaux pour dénombrier leur cheptel humain. On ne peut que rêver aux prouesses des communistes russes, s'ils avaient eu la cybernétique et ses ordinateurs à leur disposition pour piloter leur société, leur économie, leur population ; « *recenser, mobiliser, répartir* » la main d'œuvre et sa production.

L'unique solution, en principe comme en pratique, selon les propres mots de Trotski :

« consiste à considérer toute la population du pays comme un réservoir nécessaire de force ouvrière – une source presque inépuisable – et à en organiser dans un ordre rigoureusement établi le recensement, la mobilisation et l'utilisation. »

« Samedis » et « dimanches communistes » – c'est-à-dire des *corvées* en principe volontaires, les jours de congés – sont de plus en plus imposés aux travailleurs des deux sexes. Les Comités du Travail Obligatoire couvrent tout le pays. Le Comité central de l'Obligation du travail reçoit les demandes, les coordonne, les ajuste aux ressources locales de main d'œuvre, donne les instructions à ses services locaux et réalise par leur intermédiaire la mobilisation des forces ouvrières. Dans les régions, les gouvernements, les districts ; les services locaux satisfont de même aux besoins locaux. Ce genre de répartition, poursuit Trotski, suppose la subordination des ouvriers au plan économique du gouvernement : afin d'organiser la classe ouvrière pour la production ; afin de la discipliner, de la répartir, de l'éduquer, de fixer certaines catégories et certains ouvriers à leur poste pour un temps déterminé ; afin, en un mot d'incorporer autoritairement, en

plein accord avec le pouvoir, les travailleurs dans les cadres du plan économique unique. Et c'est là tout le fond de l'obligation du travail, qui, comme élément fondamental, entre inévitablement dans le programme de l'organisation socialiste du travail.

Aux étourdis tentés par un parallèle hâtif avec le système des corvées féodales, ou avec la chasse aux mendiants et vagabonds à l'époque moderne, de la Grande Peste à la Révolution industrielle, le camarade Trotski a répondu par avance. L'État ouvrier se considère en droit d'envoyer tout travailleur là où son travail est nécessaire. L'ouvrier ne fait pas de marchandage avec *son* gouvernement soviétique. Il est subordonné à l'État. Il lui est soumis sous tous les rapports, du fait que c'est *son* État. Sauf inconscience ou folie, il ne peut donc combattre *son propre État*, sans combattre son propre bien collectif.

Conclusion de Trotski : nos organisations économiques, professionnelles et industrielles ont le droit d'exiger de leurs membres toute l'abnégation, la discipline, la ponctualité que l'armée a été seule jusqu'ici à exiger. La répression en vue de réaliser les tâches économiques est une arme nécessaire de la dictature socialiste. En Russie, la contrainte est appliquée par le pouvoir ouvrier et paysan au nom des masses laborieuses. Les entreprises se trouvent aux mains de l'État.

« Lorsque nous disons au tourneur Ivanov : “Tu dois travailler en ce moment à l'usine Sormovo ; si tu refuses, tu ne recevras pas ta ration”, – qu'est-ce ? Une pression économique ou une contrainte juridique ? Il ne peut pas aller dans une autre usine, car elles sont toutes entre les mains de l'État, qui ne permettrait pas ce déplacement. La pression économique se confond ici avec la répression gouvernementale. »

Mais la subordination absolue d'une partie au tout est un trait commun à *toute* armée. Au début, rappelle Trotski, la bourgeoisie chassait le moujik à coups de gourdin, hors de son village, après l'avoir dépouillé de ses terres. Et lorsqu'il ne voulait pas travailler à l'usine, elle le marquait au fer rouge, le pendait, l'envoyait aux galères pour briser sa résistance. La révolution, argumente-t-il, tue quelques personnes pour en effrayer mille. Où l'on voit bien l'opposition entre

*Leur morale et la nôtre* (1938). La morale communiste et prolétarienne de Trotski n'est pas la morale hypocrite et humaniste des petits-bourgeois. C'est la fin qui justifie ou non les moyens. « *Et qu'est-ce qui justifie la fin ?* », demande Trotski, qui rappelle le critère de l'utilitarisme de Mill et de Bentham :

« Le plus grand bonheur possible du plus grand nombre. »

« Du point de vue du marxisme, qui exprime les intérêts historiques du prolétariat, la fin est justifiée si elle mène à l'accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature et à l'abolition du pouvoir de l'homme sur l'homme. »

Trotski, *Leur morale et la nôtre*, 1938.

L'homme?... Mais tout le texte de Trotski polémique contre « l'homme », cette abstraction bourgeoise. Un marxiste prolétarien de son calibre sait bien que l'accroissement du pouvoir de *certaines hommes* sur la nature, ne peut que renforcer leurs pouvoirs sur *d'autres hommes*. Ou serait-il un « *philistin* » et un « *pharisien* » ?

« Serait-ce que pour atteindre cette fin tout est permis ? Nous demanderai sarcastiquement le philistin, révélant qu'il n'a rien compris. [...] Quand nous disons que la fin justifie les moyens, il en résulte pour nous que la grande fin révolutionnaire repousse, d'entre ses moyens, les procédés et les moyens indignes qui dressent une partie de la classe ouvrière contre les autres ; ou qui tentent de faire le bonheur des masses sans leur propre concours ; ou qui diminuent la confiance des masses en elles-mêmes et leur organisation en y substituant l'adoration des "chefs". »

Heureusement ces déclarations de principe ne violent pas le principe de réalité ni ses nécessités pratiques. Y'a pas que la rigolade, comme dirait l'oncle de Zazie, y'a aussi l'art ; l'art de la dialectique.

« Ces critères ne disent pas, cela va de soi, ce qui est permis ou inadmissible dans une situation donnée. Il ne saurait y avoir de pareilles réponses automatiques. Les questions de morale révolutionnaire se confondent avec les questions de stratégie et de tactiques révolutionnaires. L'expérience vivante du mouvement, éclairée par la théorie, leur donne la juste réponse. »

Le matérialisme dialectique ne sépare pas la fin des moyens. La fin se déduit tout naturellement du devenir historique. Les moyens sont organiquement subordonnés à la fin. La fin immédiate devient le moyen de la fin ultérieure. »

Pour le bien des masses, dans les campagnes et les usines, la bourgeoisie d'État fusille et massacre des centaines de milliers d'ouvriers et de paysans, qualifiés de « *saboteurs* » et de « *déserteurs* ». En effet, le Trotski de 1938, de *Leur morale et la nôtre*, ne dément pas celui de 1920, de *Terrorisme et communisme*. Pas plus que les trotskistes et communistes d'aujourd'hui, les Badiou, Lowy, Besancenot ne démentent ceux d'hier. Leur morale prolétarienne leur commande juste, dans une conjoncture exécrationnelle pour eux, de susurrer des mots doux à l'oreille des imbéciles utiles, anarchistes ou citoyens, brochant autour de *L'Hypothèse communiste* [Badiou, 2009] ou des *Affinités révolutionnaires* [Besancenot & Lowy, 2014]. Les ralliés d'aujourd'hui seront les dupes de demain.

On voit que travail « *libre* » ou « *socialisé* » ne diffère que fort peu des travaux forcés, tant au point de vue matériel que légal. Car il ne peut être question de passer de l'anarchie bourgeoise à l'économie socialiste sans recours à la dictature révolutionnaire et aux méthodes coercitives. L'intimidation est le plus puissant moyen d'action politique. *La terreur rouge ne se distingue pas de l'insurrection dont elle n'est que la continuation*. Après *L'Insurrection qui vient*, la terreur du Comité central (*invisible*, opaque, spectaculaire, suivant ses intérêts du moment). Pour ces raisons, les salaires tant en argent qu'en nature, doivent correspondre au mieux à la productivité individuelle. Partout où ce sera possible, il faudra remplacer la mobilisation directe par la tâche, le meurtrier salaire aux pièces dénoncé par Marx dans *Le Capital* ; c'est-à-dire imposer à un canton donné l'obligation de fournir, dans un temps donné, tant de stères de bois, ou de transporter jusqu'à telle gare tant de quintaux de blé, etc. Les féodaux avaient fini par renoncer aux corvées, vu la mauvaise volonté des serfs, et par leur substituer un impôt en argent. Mais les *moujiks*, sous la terreur rouge, ne peuvent troquer leur travail contre de l'argent. Ils n'en ont pas et ce n'est pas ce qu'exige « *leur État* ».

Les technocrates soviétiques se révéleront plus efficaces que les tyrans féodaux pour faire rentrer le blé. En un mot, il faut affiner, améliorer, perfectionner les procédés, les méthodes et les organes destinés à la mobilisation de la main d'œuvre.

Où l'on voit aussi que *Nous autres*, le livre de Zamiatine écrit cette même année 1920, n'a jamais été un roman d'anticipation mais une satire, une fable sur le vif.





## 2. Où l'on redécouvre Karl Kautsky – tout sauf un renégat

*Terrorisme et communisme* (1918) : la critique du léninisme et du bolchevisme par le vieux prof de la II<sup>e</sup> Internationale. Riposte de Trotski, sa propre version de *Terrorisme et communisme*. Retour au *Que faire ?* de Lénine (1902), le vrai manuel communiste jusqu'à nos jours. *Vers le parti de métier*. Thèses du parti d'avant-garde dirigeant, composé de professionnels révolutionnaires. Organisation de cet appareil militaro-industriel par l'ingénieur Krassine. *L'intelligentsia* fournit les futurs *apparatchiki*. Kautsky combat les thèses sur la subordination de la classe ouvrière. Les révolutions de 1905 et de février 1917 démentent la thèse de Lénine sur les limites de la conscience ouvrière et populaire.

De Kautsky (1854-1938), les militants léninistes et trotskistes ne savent plus aujourd'hui que le nom, précédé de l'insulte « renégat », du titre d'un pamphlet de Lénine publié en novembre 1918 ; *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*. Ce pamphlet est lisible sur le site des jeunes du NPA. Les bébés Besancenot, comme leurs pareils de Lutte Ouvrière, de *La Fabrique*, de multiples cénacles et réseaux communistes, perpétuent l'esprit de Parti et les souplesses tactiques de Lénine. Plier sans rompre. Reculer tant qu'il faudra, pour mieux sauter au but stratégique. Ils ont le temps pour eux, puisqu'ils ont la vérité, la science, le marxisme – donc la toute – puissance et la victoire *in fine*.

Avant d'être un « renégat » jeté aux « poubelles de l'Histoire », suivant la sentence bolchevique, Kautsky fut « le pape », la plus haute

autorité théorique de la II<sup>e</sup> Internationale et du Parti social-démocrate allemand. Né à Prague, membre du Parti social-démocrate autrichien, il rencontre August Bebel et Wilhem Liebknecht et s'installe à Zurich où il travaille avec Bernstein à la rédaction du *Sozialdemokrat*. C'est Bernstein qui l'initie au marxisme à travers l'étude du *Capital* et de *L'Anti-During*. Encore étudiant, en préhistoire et en ethnologie, Kautsky fait la visite de Londres, en 1881, pour se présenter à Marx et surtout à Engels qui le prend sous son aile. Ainsi parrainé, il publie en 1883, juste avant la mort de Marx, le premier numéro de *Die Neue Zeit (Les Temps Nouveaux)*, qui reste 35 ans durant la principale revue de la social-démocratie internationale. Installé à Londres, il écrit des livres d'histoire et d'économie marxistes, sous la direction d'Engels dont il devient le secrétaire, le co-éditeur des derniers livres du *Capital*, et finalement le co-exécuteur testamentaire – avec Bernstein –, à sa mort en 1895. Bref, Kautsky est le disciple et l'héritier modèle.

Un révolutionnaire de bibliothèque, expert en barricades de livres, sans la moindre expérience du coup de feu, telle que l'avait connue Engels. On a vu sa polémique contre le révisionnisme de Bernstein, à la fois par piété marxiste et à l'instigation de la direction du Parti. Il est cependant capable d'intuition et de novation. Notamment sur l'impérialisme qu'il est un des premiers à critiquer, sur la grève de masse dont il soutient l'idée contre la direction des syndicats, sur la Russie où il annonce, dès 1902, une éventualité révolutionnaire, sur le colonialisme dont il nie toute possibilité « socialiste ». Entre ses multiples livres, Kautsky édite des volumes de notes de Marx et – en collaboration avec son fils Benedikt – une version améliorée des trois premiers livres du *Capital*. Style pédant, barbu à lunettes, et sans doute le plus scrupuleux marxologue de son temps. Ce demi-siècle de trêve, entre 1870 et 1914.

Le conflit entre le vieil austro-marxiste, les spartakistes allemands et les russo-bolcheviques éclate avec la guerre. Aux internationalistes qui somment le SPD, la II<sup>e</sup> Internationale et Kautsky d'accorder la pratique avec la théorie, en appelant à la révolution contre la guerre,

il répond par le maintien conjoint de la théorie – marxiste – et de la pratique – démocratique – en dissociant les notions de révolution et d'insurrection. Pour Kautsky, membre d'un parti puissant, nombreux, organisé, flanqué de syndicats, de mutuelles, de coopératives, de journaux, de parlementaires, et dont les résultats croissent à chaque élection, le SPD (Parti social-démocrate) a tout à perdre à se mettre hors-la-loi. Il plaide pour le vote des crédits de guerre avec la majorité du SPD, à condition que le gouvernement s'engage à ne mener qu'une guerre de défense, sans annexions ni réparations. Proposition lunaire, alors que les états-majors – et surtout l'état-major allemand – fondent leurs plans sur l'offensive décisive, la guerre de mouvement dont les premiers mois seront les plus meurtriers de tout le carnage. Le centre de gravité du mouvement ouvrier qui était passé de France en Allemagne en 1871 (Marx), passe alors d'Allemagne en Russie.

Lénine, chef en exil d'un particule clandestin (80 000 membres suivant la Conférence d'avril 1917 du Parti, *après* la révolution de février), a lui tout à gagner, comme en 1905, dans l'effondrement militaire du tsarisme. Il se lance donc – provisoirement et tactiquement – dans le pacifisme et l'internationalisme révolutionnaire, tirant à boulets rouges sur « *le renégat Kautsky* ». Ce dernier rejoint l'USPD à contrecœur, en avril 1917, une scission du SPD, tout aussi hostile aux bellicistes qu'aux pacifistes, où se côtoient le révisionniste Bernstein et les spartakistes, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. Kautsky soutient que le capitalisme pourrait survivre sans guerres entre puissances capitalistes ni impérialisme, contredisant la thèse léniniste de *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* (écrit en 1916, publié en 1917). Non seulement, dit-il, l'impérialisme ne date pas du capitalisme, mais le libre-échange suffirait au développement du capitalisme, comme on l'a vu d'ailleurs depuis 1945. (Libre-échange plus *innovation technologique*.) Kautsky pointe les contradictions entre le capitalisme industriel – déjà hostile à la traite et à l'esclavage – et le capitalisme négociant (pré-industriel) qui trouve en effet un vase d'expansion dans les colonies. Ces idées seront reprises par Serge Mallet et les théoriciens de la nouvelle

gauche française durant la guerre d'Algérie, quand ils opposeront le petit capital négociant désireux de conserver ses marchés captifs à la grande industrie *high tech* créée par le gaullisme.

En fait, l'impérialisme, par ses effets pervers, *pourrait menacer* l'économie capitaliste. Résistances nationales dans les colonies, résistance ouvrière dans les métropoles contre les hausses d'impôts, course aux armements, expansionnisme, guerres, entraves à l'accumulation du capital et donc, fuite des capitaux, investissements dans des infrastructures lointaines, frais d'administration, de « *civilisation* » des peuples et des territoires colonisés. En France, le « *cartiérisme* » ne date pas des années 1950, mais du XIX<sup>e</sup> siècle. À droite, à gauche (Clemenceau, Déroulède), nombre d'opposants ont toujours dénoncé le fardeau colonial, gouffre de gaspillages plutôt que montagne de profits et de matières premières. *La Corrèze avant le Zambèse*. Il était moins cher, selon eux, d'acheter ces dernières aux potentats locaux ; et plus judicieux de concentrer les dépenses sur les progrès techniques et sociaux de la métropole. Réseaux de circulation et d'énergie, équipements, instituts de recherche scientifique et industrielle, urbanisation, éducation, santé, assurances. Bref liquider les campagnes et les colonies, construire l'État industriel et social, un siècle plus tôt. Ce fut tout le programme et l'action de Mendès-France, en Indochine et en Tunisie ; de De Gaulle en Afrique et en Algérie. Et sur le plan économique, Kautsky leur donne raison par avance.

Voyez le livre de son petit-fils, l'universitaire américain, John H. Kautsky : *Karl Kautsky. Marxism, Revolution & Democracy*.



Pour saisir le conflit théorique entre Kautsky et Lénine, il faut remonter à 1902. L'année où, à 32 ans, ce dernier publie *Que faire ?*, l'un des plus célèbres traités de prise du pouvoir jamais parus, et qui reste secrètement le vrai manuel communiste. La théorie de Lénine est invincible parce qu'elle est vraie. On le sait parce qu'en octobre 1917, les bolcheviks prennent le pouvoir. Au faite de leur puissance, ils règnent sur la majeure partie de la Terre et des populations. De

quoi nourrir une certaine « *ostalgie* ». Pendant sept décennies, les écrits de Lénine sont diffusés dans toutes les langues par tous les États et Partis communistes. Rien n'assure un succès de librairie comme la victoire et le pouvoir. On connaît les thèses de ce manuel pratique, simple, presque ingénu – ce qui lui valut sans doute une partie de son succès dans un milieu avide de « *concret* » et « *d'action* ». Un livre pourtant atterrifiant, effarant, si on le prend au sérieux en tant que socialiste et révolutionnaire.

« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. L'élément "spontané" n'est au fond que la forme embryonnaire du conscient. » « L'histoire de tous les pays atteste que, par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste (syndicaliste) [...] De même en Russie, la doctrine social-démocrate surgit d'une façon tout à fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier, comme le résultat naturel et inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes. »

Pour convaincre, Lénine s'appuie sur une citation de Kautsky, alors pontife de l'Internationale.

« Le socialisme et la lutte des classes surgissent et ne s'engendrent pas l'un l'autre ; ils surgissent de prémisses différentes. La conscience socialiste d'aujourd'hui ne peut surgir que sur la base d'une profonde connaissance scientifique. En effet, la science économique contemporaine est autant une condition de la production socialiste que, par exemple, la technique moderne et malgré tout son désir le prolétariat ne peut créer ni l'une ni l'autre ; toutes deux surgissent du développement social contemporain. Or, le porteur de la science n'est pas le prolétariat mais les "*intellectuels bourgeois*" ; c'est en effet dans le cerveau de certains individus de cette catégorie qu'est né le socialisme contemporain, et c'est par eux qu'il a été communiqué aux prolétaires intellectuellement les plus développés, qui l'introduisent ensuite dans la lutte de classe du prolétariat là où les conditions le permettent. Ainsi donc, la conscience socialiste est un élément importé du dehors (*von Aussen Hineingetragenes*) dans la lutte de classe du prolétariat et non quelque chose qui en surgit spontanément (*urwuchsig*). »

*Neue Zeit*, 1901-1902, XX, 1, n°3, p.79.

Lénine :

« La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. [...] »

Par lui-même, le mouvement ouvrier spontané ne peut engendrer (et n'engendre infailliblement) que le trade-unionisme ; or la politique trade-unioniste de la classe ouvrière est précisément la politique bourgeoise de la classe ouvrière. [...] Pour conduire "la lutte économique contre le patronat et le gouvernement", nul besoin d'une organisation centralisée pour toute la Russie [...] - une organisation de révolutionnaires professionnels, dirigée par les chefs politiques véritables du peuple entier. Et cela se conçoit. Toute institution a sa structure naturellement et inévitablement déterminée par le contenu de son action. [...]

Cette lutte doit être organisée "selon toutes les règles de l'art" par des professionnels de l'action révolutionnaire. [...] l'organisation des révolutionnaires doit englober avant tout et principalement des hommes dont la profession est l'action révolutionnaire [...] Cette organisation doit inévitablement être peu étendue et la plus clandestine possible. [...] Les Allemands sont assez développés politiquement, ils ont suffisamment amassé d'expérience politique pour comprendre que sans une "dizaine" de chefs de talents (les talents ne surgissent pas par centaines) éprouvés, professionnellement préparés et instruits par une longue pratique, parfaitement d'accord entre eux, aucune classe de la société moderne ne peut mener une lutte résolue. [...]

La conclusion qui en découle, c'est qu'il nous faut des comités de révolutionnaires professionnels, composés de gens - ouvriers ou étudiants, peu importe ! - qui auront su faire leur éducation de révolutionnaires professionnels. [...]

Or j'affirme :

1° qu'il ne saurait y avoir de mouvement révolutionnaire solide sans une organisation de dirigeants stable et assurant la continuité du travail ;

2° que plus nombreuses sont les masses entraînées spontanément dans la lutte, formant la base du mouvement et y participant, et plus impérieuse est la nécessité d'avoir une telle organisation, plus cette organisation doit être solide (sinon il sera plus facile à n'importe quel démagogue d'entraîner les couches arriérées des masses) ;

3° qu'une telle organisation doit se composer principalement d'hommes ayant pour profession l'action révolutionnaire ;

4° que, dans un pays autocratique, plus nous restreindrons l'effectif de cette organisation au point de n'y accepter que des révolutionnaires de profession ayant fait l'apprentissage de la lutte contre la police politique, plus il sera difficile de "coffrer" une telle organisation et

5° d'autant plus nombreux seront les éléments des autres classes sociales qui pourront participer au mouvement et y militer d'une façon active. [...]

La participation la plus active et la plus large de la masse à une manifestation, loin d'avoir à en souffrir, gagnera beaucoup si une "dizaine" de révolutionnaires éprouvés, au moins aussi bien dressés professionnellement que notre police, en centralisent tous les aspects clandestins : édition de tracts, élaboration d'un plan approximatif, nomination d'un état-major de dirigeants pour chaque quartier de la ville, chaque groupe d'usines, chaque établissement d'enseignement etc. [...] Donnez-nous une organisation de révolutionnaires, et nous retournerons la Russie ! [...]

Ces forces aujourd'hui se font pour la plupart exterminer sur ce champ d'action restreint qu'est le travail local. Mais alors on aurait la possibilité et l'occasion constante de déplacer d'un bout à l'autre du pays, tout agitateur ou organisateur un peu capable. Après avoir débuté par de petites tournées pour les affaires du Parti et aux frais du Parti, les militants s'habitueraient à se faire entretenir entièrement par le Parti ; ils deviendraient des révolutionnaires professionnels et se prépareraient au rôle de véritables chefs politiques. [...] Or, ce travail *ne saurait se concevoir* dans la Russie actuelle sans un journal couvrant le pays entier et paraissant très fréquemment. L'organisation qui se constituera d'elle-même autour de ce journal, l'organisation de *ses collaborateurs* (au sens large du mot, c'est-à-dire de tous ceux qui travaillent pour lui) sera prête à *tout*, aussi bien à sauver l'honneur, le prestige et la continuité dans le travail du Parti aux moments de la pire "oppression" des révolutionnaires, qu'à préparer, fixer et réaliser *l'insurrection armée du peuple*. »

Lénine, *Que faire ?*, 1902<sup>10</sup>.

---

<sup>10</sup> Présenté et annoté par Jean-Jacques Marie, éd. Seuil, 1966.

Ces révolutionnaires professionnels issus de l'*intelligentsia*, sont en réalité des professionnels révolutionnaires ; les futurs *apparatchiki* et *tchékistes*. Les futurs privilégiés de la *nomenklatura*, les futurs *oligarques* et *Nouveaux Russes*, suivant les divers noms sous lesquels s'est perpétuée la technocratie russe depuis un siècle.



Voilà d'où sont venus *La Cause du Peuple*, *Rouge*, *Lutte ouvrière* et toutes les feuilles trotskystes, maoïstes, marxistes-léninistes des années 1970. Voilà d'où vient *Fakir*, le bimestriel militant aux confins du Front de gauche et de la CGT, toujours en train de recruter des « *collaborateurs au sens large du mot* », et dont le rédacteur en chef reconnaît bien volontiers qu'il ne s'agit pas d'une démocratie.

Voilà d'où vient *L'Insurrection qui vient*, ce gâchis de blanquisme, de léninisme et de maoïsme (ou plutôt de benny-lévysme à la sauce Gauche prolétarienne/Nouvelle Résistance Populaire). Il faut relire, ne serait-ce que pour rire, huit ans après parution, ce plagiat des *Cahiers de la Résistance* et de *La Cause du Peuple*, avec son impayable « *sens partisan de la guerre en cours* », son rejet de « *toutes les organisations qui prétendent contester* », son terrorisme verbal « *car gouverner n'a jamais été autre chose que repousser par mille subterfuges le moment où la foule vous pendra* », sa grandiloquence, ses détournements d'héritage « *Georges Guingoin, le premier maquisard de France... l'hostilité à cette civilisation pour tracer des solidarités et des fronts à l'échelle mondiale* », son triomphalisme, son chantage à l'urgence, « *Il n'y a plus à attendre... La catastrophe n'est pas ce qui vient, mais ce qui est là... C'est là qu'il faut prendre parti* » (c'est-à-dire rejoindre le parti invisible), cette façon, typiquement communiste en effet, de dénoncer ce qu'on fait et de faire ce qu'on dénonce, « *Ne rien attendre des organisations. Se défier de tous les milieux existants et d'abord d'en devenir un* », « *se constituer en communes* ». « *En comités révolutionnaires* », aurait dit Lénine, mais il faut un mot nouveau pour avoir l'air de faire du neuf, plutôt que les sempiternels « *groupes* »



*affinitaires* » et autres « *Zones d'Autonomie Temporaires* », tout en se drapant du radical chic, authentique et tragique, de la vieille Commune de Paris. « *S'organiser pour ne plus travailler* » – et devenir des révolutionnaires professionnels ? « *Former et se former* » – Agitation et propagande selon Lénine, qui cite Plékhanov pour distinguer entre les deux. La propagande, c'est enseigner beaucoup de choses à peu de gens. L'agitation, c'est enseigner peu de choses à beaucoup de gens. « *Créer des territoires. Multiplier les zones d'opacité* ». Nous voilà dans les « *zones libérées* » de « *La Guerre révolutionnaire en Chine* » (Mao), déjà parodiées par les normal-supiens de la Gauche prolétarienne. « *Comment rendre inutilisable une ligne de TGV, un réseau électrique ?* » Comment se rendre le plus visible possible, le plus spectaculairement visible, impossible à ne pas voir, en clamant sous une signature de roman feuilleton, mystérieuse à souhait, les plus *hénaurmes* rodomontades, les plus aptes à capter les regards et d'abord ceux de la police. Faire le contraire de ce qu'on dit. « *Fuir la visibilité. Tourner l'anonymat en position offensive.* » Offensive purement publicitaire. Dire le contraire de ce qu'on fait. « *Organiser l'autodéfense. Nous vivons sous occupation policière.* » Encore une réminiscence mao. « *Reste à trouver le moyen de détruire à jamais des données informatisées.* » Ça, on vous l'avait bien dit<sup>11</sup>. « *Libérer le territoire de l'occupation policière.* » « *Être en armes.* » « *Déposer localement les autorités.* » « *Tout le pouvoir aux communes !* » Et pourquoi pas aux soviets, petits léninisticules ? Tout le pouvoir aux soviets, ou aux « *communes* », lorsque vous avez tout pouvoir dans les soviets, ou les « *communes* » ; ou dans les assemblées générales noyautées et manipulées.

En 2013, Eric Hazan, patron des éditions de La Fabrique et Kamo (c'est le masque de l'Homme invisible qui emprunte ici le nom du complice de Staline lors de ses attaques de banque), publient leur programme de *Premières mesures révolutionnaires*, dans ce style boursoufflé et triomphaliste qui les caractérise. On y apprend qu'« *on*

---

<sup>11</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, éd. L'Échappée, 2008.

*a raison de se révolter* ». Que « *le capitalisme démocratique* » (c'est-à-dire « *l'Occident* ») est derrière *toutes* les guerres – ce qui exonère *toutes* les dictatures et tyrannies religieuses, nationalistes et post-communistes (Chine, Russie, Iran, Arabie, sultanats, etc.). Que – Badiou soit loué – :

« Ces dernières années, des colloques se sont tenus à Londres et à Paris autour de “l'idée de communisme”. Il en est sorti des livres, utiles car ils ont contribué à rendre possible de prononcer à nouveau le mot *communisme* sans s'excuser. »

Une félicité, réservée, en effet, aux héritiers de Lénine, Trotski, Staline, Mao, Castro et que ne sont pas près de partager ceux de *la bête immonde*. Aucune importance, puisqu'aucun auteur ne se réclame plus de « *l'idée de fascisme* », même si les « *antifascistes* » du Parti imaginaire et leurs compagnons de route continuent d'en débuser de toute leur *vigilance*. Et aucun défenseur de « *l'idée fasciste* », donc, ne dispose d'un agent au journal *Le Monde*, à la différence d'Alain Badiou, co-auteur avec Nicolas Truong, chef de la rubrique « débats-idées » du journal de la respectabilité bourgeoise, d'un *Éloge de l'amour* qui manquait en effet aux lettres françaises. Cela nous vaut, dans l'opuscule d'Hazan et Kamo, des apologues de l'émeute, des revenants de la révolution, de la banlieue qui, elle, ne ment pas. Une *ostalgie* décorée des plus fictifs chromos de la vieille propagande bolchevique :

« Smolny, le croiseur Aurora, la voix de Maïakovski, les Maisons communes des architectes constructivistes, Octobre d'Eisenstein et le train blindé de Trotski. »

Logiques avec eux-mêmes, nos néo-léninistes se déclarent contre les élections et les constituantes, puisqu'elles ne leur donnent *jamais* le pouvoir. On apprend cependant qu'après avoir aboli l'emploi, l'argent et l'État, toute la vie ne sera plus qu'un joyeux « samedi communiste » où nous produirons tous ensemble les uns pour les autres, quoique dans l'autonomie et la décentralisation maximales. Comme en Chine par exemple, durant la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne (GRPC).

« Quel nom donner à ces groupes de travail répartis dans le pays ? La question peut paraître secondaire, mais souvenons-nous : le nom de Commune de Shanghai, adopté en 1967 par les révolutionnaires après qu'ils eurent déposé les bonzes locaux du parti et pris le pouvoir dans la ville, n'a été accepté par Pékin que pendant quelques semaines. Après quoi, devant la crainte de diffusion de communes à tout le pays – c'est-à-dire la fin du parti central –, il n'a plus été question de Commune mais de "Comité révolutionnaire de Shanghai", changement de nom qui a marqué le début de la fin de cette expérience unique. »

Nos néo-léninistes sont donc *aussi* des néo-maoïstes suivant la ligne du Président Badiou : la GRPC ? Trois quarts de positif, un quart de négatif. Ces néo-communistes sont de braves gens cependant. Ils font leur « retour à la terre » comme leurs parents, *babas* d'après 1968. Ils construisent une salle des fêtes dans leur village d'accueil grâce aux fonds levés par une souscription. Ils ne veulent pas la mort des méchants. Ils ont fait l'inventaire de leur héritage :

« Guillotine, Kolyma, Pol Pot ». « On peut seulement avancer qu'on ne rouvrira pas les portes des prisons qu'on viendra d'abattre, qu'on ne bannira ni n'exécutera les ennemis. »

C'est d'ailleurs ce qu'avaient également promis les bolcheviks, l'abolition de la peine de mort, etc. Mais il faudra bien se défendre face à la contre-révolution et au fascisme qui vient. Se rassembler. S'organiser.

« La révolution qui vient n'aura pas d'avant-garde, seulement des agents de liaison qui travaillent à éveiller et faire circuler les devenirs révolutionnaires. »

Mais qu'est-ce qu'une avant-garde sinon une organisation qui travaille à éveiller et faire circuler les devenirs révolutionnaires ? Qu'est-ce que du lard sinon du cochon ? Le programme de Kamo et Hazan paraphrase le *Que faire ?* de Lénine. Le *Manifeste du Parti communiste*, qui était en 1848 un parti essentiellement imaginaire, avait énoncé en termes moins vagues et captieux :

« Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers. Ils n'ont point d'intérêts qui divergent des intérêts de l'ensemble du prolétariat. »

On sait ce qu'il en advint – comme des autres engagements communistes. L'expérience, l'histoire, le contexte, les menaces, les ennemis, le fascisme, la contre-révolution, la dialectique, etc., obligèrent les *communistes réels* à toutes sortes de révisions et de reniements. C'était cela ou lâcher le pouvoir comme de stupides *démocrates*. De la 1<sup>ère</sup> Internationale à Badiou, Besancenot, Mélenchon, Coupat & Cie, pour ne citer que des *spécimens* locaux, on peut accuser les communistes de bien des choses, mais jamais de stupidité démocratique.

Leurs propos de circonstances n'engagent que « *nos amis* » qui y croient. C'est l'ordinaire du double langage. Un discours lénifiant pour le parti extérieur, le parti au sens large, « *notre parti* » comme disait Marx, alors qu'il n'y avait encore nulle organisation. Un discours léniniste pour le parti intérieur, le comité central, invisible, qui, à cette étape, a besoin de « *ratisser large* » pour reconstituer une base militante. Et l'ambiguïté pour tous : le noyau dur et les couches molles. L'important c'est *l'imprégnation* (comme chez les petites oies de Konrad Lorenz), *l'identification* au parti, l'intégration des recrues, fut-ce en leur confiant des tâches aussi anodines que la construction en commun d'un bâtiment. L'éducation des militants, la discipline et l'esprit de parti feront le reste. Ce ne sont pas les raisons, réelles ou fictives, qui manqueront pour justifier « *les évolutions* » et les retournements de ligne.

Mais la préface par « *quelques agents du parti imaginaire* » d'un recueil de Blanqui intitulé « *Maintenant il faut des armes* » (La Fabrique, 2007) mêlait déjà le triomphalisme, l'apocalypse intemporelle, le volontarisme obtus, les consignes martiales, les fanfaronnades héroïques et les tapageuses proclamations de secret qui constituent l'image de marque du Parti.

« Un peu de discipline et cette force, la force qui l'attache à cette intensité, organisera à son profit le maelstrom d'attractions qui nous composent, et leur imprimera une direction unique. [...]

Ne reculer devant aucune conséquence logique. Ceux qui parlent de révolution sans se soucier de la question des armes et du ravitaillement ont déjà des cadavres sur les bras. [...]

Dans son texte *Sur la lutte armée en Europe occidentale*, la Fraction armée rouge cite un passage du fameux article de Lénine sur la guerre de partisans : « Dans une époque de guerre civile, l'idéal du parti est un *parti combattant militairement*. » [...] Au nom des principes du marxisme, nous exigeons catégoriquement qu'on n'esquive pas l'analyse des conditions de la guerre civile au moyen de clichés et de phrases rebattues sur l'anarchisme, le blanquisme, le terrorisme et qu'on ne vienne pas agiter devant nous l'épouvante de certains procédés absurdes appliqués, dans la guerre de partisans, par telle ou telle organisation. [...]

Toute l'histoire du mouvement révolutionnaire en France entre 1830 et 1870 porte la trace de ces sociétés qui, de clubs tant que le régime le permet, se changent en officines de propagande clandestine dès que la répression s'installe, et redeviennent clubs à l'heure où le régime vacille. [...]

En vérité, la politique conspirative n'a jamais cessé de doubler toutes les réalités organisationnelles. La FAI double la CNT en Espagne comme son bureau militaire ne rendait aucun compte au Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Comme Lénine fut seul au courant de la dernière expropriation de Kamo, en 1912, au profit de l'Organisation. Comme la commission "travail illégal" de Potere Operaio se chargeait de son autofinancement, et comme fut évoquée alors la constitution du "parti invisible". Le parti, cela s'est oublié, n'a jamais cessé d'être légal et illégal, visible et invisible, public et conspiratif. C'est un des traits du présent qu'au moment où nous aurions besoin de toutes les ressources de la politique conspirative nous n'y comprenons plus rien. Il faut à tout prix maintenir ce principe épistémologique : *l'histoire du mouvement révolutionnaire est d'abord l'histoire des liens qui font sa consistance.* »

Voilà les verbiages qui font pâmer les journalistes des *Inrocks* et du *Monde des livres*. Il n'y manque que l'appel aux « amis » et « frères » djihadistes pour former un front uni contre le vieux monde pourri

occidental et l'oppression laïcarde et sioniste. L'édition contemporaine du congrès de Bakou (1920), qui se conclut aux cris de « *Djihad !... Djihad !* » lancés par les musulmans, majoritaires dans l'assemblée. Ce sera pour la prochaine.

Ce qui revient dans les machinations du Parti invisible, dans celles du Parti des indigènes, du Nouveau parti anticapitaliste, de Lutte ouvrière, du Parti communiste, de cette nuée de groupes, réseaux, médias, maisons d'édition, etc. ; dont l'ensemble forme un parti qui est tout sauf imaginaire ; c'est la pérennité d'une tactique manipulatrice, brutale et sans scrupule mise au point voici plus d'un siècle par un fou de pouvoir ; un activiste rusé, agressif, opiniâtre et sanguinaire. Cette tactique est la vraie matrice et la marque de tous les communistes, y compris quand ils se combattent mutuellement. Y compris quand ils ne se revendiquent pas ouvertement communistes, mais « citoyens », « radicaux », « libertaires », ces « *imbéciles utiles* », selon Lénine. Y compris quand ils s'emparent de vieilles causes vénérables – qu'ils ont parfois combattues –, pour dévoyer à leur profit et sous leur direction des courants spécifiques : antifascisme, antiracisme, antisexisme, écologisme, etc.

C'est ainsi qu'on voit un Mélenchon, dirigeant trotskyste du Parti de Gauche, sympathisant transhumaniste<sup>12</sup>, et partisan de l'exploitation industrielle des océans, draguer la verdaille avec son appât de « *l'écocapitalisme* ». *Idem*, un John Bellamy Foster publie un mince et laborieux recueil de quatre essais répétitifs, sous le titre anachronique de *Marx écologiste* (éd. Amsterdam, 2011), pour « *prouver* » l'antériorité et la légitimité des communistes – en fait du chimiste Liebig – dans le combat pour la nature. C'est Michael Lowy, sociologue trotskyste, le compère de Besancenot, qui produit des ouvrages à la louange du romantisme révolutionnaire<sup>13</sup>. Ce romantisme que l'engeance communiste n'a cessé de dénoncer

---

<sup>12</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Trois jours chez les transhumanistes*, 2015.

<sup>13</sup> Michael Löwy et Robert Sayre, *Esprits de feu. Figures du romantisme anti-capitaliste*, éd. du Sandre, 2010 ; *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, éd. Payot, 1992.

comme « *nostalgique* », « *passéiste* », « *réactionnaire* », dès *Le Manifeste du Parti Communiste*. On verra bientôt les militants du NPA diffuser le discours de Byron à la Chambre des lords, à la gloire des ouvriers luddites. Michael Lowy, comme John Bellamy Foster, est un industriel colporteur de « *l'écocialisme* ».

Déjà *Fakir*, le journal de François Ruffin, qui se livrait en 2012 à la défense du cancer français<sup>14</sup>, fait l'apologie du « *bio'lchevisme* » (n°69, mars-avril 2015). Dans ce dossier de 8 pages réalisé à Grenoble, Ruffin découvre enfin le lien entre la croissance industrielle et celle du cancer. Marc, un trotskyste du NPA, délégué CGT chez STMicroelectronics, qui attaquait les luddites de Pièces & Main d'œuvre dans les réunions syndicales, prétend s'en prendre maintenant aux RFID, au pillage de l'eau du Grésivaudan par son entreprise et aux risques des nanoparticules. C'est-à-dire à tous les méfaits depuis longtemps dénoncés par Pièces & Main d'œuvre. Eric Piolle, ancien cadre chez Hewlett-Packard et maire écotech de Grenoble critique « *le double leurre de la croissance et du chômage* ». Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas de chemise et qui ne retournent pas leur veste. Les écotechs rouges et verts sont assez fins pour percevoir la percée de l'idée luddite et tenter sa récupération. La pantomime qui oppose et rapproche depuis 1972 ces deux courants politiques de la technocratie tourne à la fusion. Pour « *sauver la planète* » et « *les générations futures* », ils fomentent maintenant leurs projets de « *planification écologique* » sous contrôle informatique et tyrannie technologique<sup>15</sup>. L'impudence des communistes, c'est à ça qu'on les reconnaît.

La morne et sempiternelle tactique léniniste fonctionne sur une alternative. Soit infiltrer pour diriger. Soit initier pour rassembler.

---

<sup>14</sup> *Métro, Boulot, Chimio - débats autour du cancer industriel*, éd. Le Monde à l'Envers, 2012.

<sup>15</sup> Pièces & Main d'œuvre et F. Gaillard, « IBM et la société de contrainte », in *L'industrie de la contrainte*, éd. L'Échappée, 2011 ; Tomjo, *L'Enfer Vert - Un projet pavé de bonnes intentions. Suivi de Critique de la planification écologique*, éd. L'Échappée, 2013.

Rassembler pour organiser. Organiser pour diriger. Diriger pour dominer. Jouir du pouvoir. Initier le rassemblement (« l'unité »), c'est déjà le diriger. Eliminer les rétifs, dresser les autres. Organiser, c'est centraliser, hiérarchiser. Vous pouvez, si ça vous chante, remplacer ces termes humiliants par « coopérer », « coordonner ». C'est ainsi que Marx désigne le travail collectif, par exemple celui des esclaves édifiant une pyramide. Vous ne changez rien au fait. Diriger c'est non seulement piloter - *et il faut piloter* -, commander, interdire, mais aussi jouir des privilèges qui renaissent invinciblement avec les fonctions de direction. Lesquelles renaissent invinciblement avec toute organisation collective et croissent avec elle. *Das ist*.



En Russie, en 1902, les militants sociaux-démocrates, quelques dizaines de cercles épars, quelques centaines d'activistes, quelques milliers de lecteurs de *L'Iskra*, s'enthousiasment pour *Que faire ?* et son programme de liquidation du « dilettantisme artisanal ». Les étudiants marxistes et leurs sympathisants ouvriers sont lassés du « démocratism » (on dirait aujourd'hui de « l'anti-autoritarisme »), du localisme et de l'amateurisme. Lassés de leurs éphémères comités dont l'espérance de vie ne dépasse pas quatre ou cinq mois, de leurs journaux qui n'ont jamais plus de deux numéros, des rafles qui les expédient pour des mois ou des années en résidence forcée, de leurs vacances d'été qui arrêtent leurs activités, pour des retours dans leur famille, à la campagne. Lassés de leur ridicule. Ils veulent de *l'efficacité*. Rien de plus efficace que l'organisation militaire ; qu'une machine centralisée, hiérarchisée, disciplinée, dont chaque rouage fonctionne à sa tâche particulière, subordonné et contrôlé par la direction de la machine, en vue d'un but commun : mouvoir la locomotive (et les wagons de la société), enfoncer l'ennemi, renverser le capitalisme etc. À l'âge d'or de la machine et de la révolution industrielle, de leur prestige maximal, cette identification du parti à *l'appareil* ne pouvait que susciter l'enthousiasme et la certitude d'être *de son temps*. Aussi est-il congru que ce soit Krassine, un ingénieur de Bakou, la capitale du pétrole, dans le Caucase, qui ait *monté et fait*



*tourné* la première machine bolchevique (imprimerie clandestine, réseau de diffusion dans toute la Russie), donnant ainsi le plan et le modèle du parti léniniste. Depuis 1902, chaque fois que de jeunes révolutionnaires, un peu novices et velléitaires décident d'abandonner leur « *droit à la paresse* » au profit de l'efficacité, ils retrouvent plus ou moins consciemment un léninisme plus ou moins évolué qui flatte leur volonté de puissance. C'est ainsi que des squats, des communautés, des collectifs, s'organisent, *se coordonnent*, pour former un parti de fait qui n'a rien d'imaginaire, à l'appel d'un comité invisible, érigé de fait en comité central, dirigé de fait par l'Homme invisible le plus spectaculaire de l'Hexagone. Voici le lancement d'un auteur qui nous donnera quelque jour, le deuxième tome de « *Tigre en papier* », l'autofiction d'Olivier Rolin, le « *maréchal* » de *la Nouvelle Résistance Populaire*, dans les années 1970 ; laquelle n'était déjà ni populaire, ni résistante, ni même nouvelle.

À l'époque, passé l'enthousiasme des « *comitards* » de base (*Komitetchiki*, selon un mot condescendant de Lénine), pour un plan d'action concret – et efficace –, les meilleures têtes de la social-démocratie comprennent dans quel engrenage les a entraînées Lénine, et les critiques de Plékhanov, Axelrod, Rosa Luxemburg, Parvus, Trotski, pleuvent dans la presse du parti. Critiques tardives après des approbations hâtives. Critiques inconséquentes et contradictoires de personnalités rivales, non seulement de Lénine, mais entre elles, pour la prééminence théorique et politique. Lénine fait du Staline. Il fait le gros dos, gagne du temps, manœuvre, divise, s'appuie sur l'un, sur l'autre, pousse ses partisans, intimide, neutralise ou rallie les hésitants que troublent les querelles de chefs, ne combat ou n'élimine que les irréductibles. Lénine, au fait, est un passionné joueur d'échecs, cette « *gymnastique de l'esprit* ».

En 1904, le numéro 66 de *L'Iskra* publie un article de Kautsky contre la « *centralisation formelle* » des bolcheviks.

« Kautsky y opposait, entre autres, ce brillant argument tiré de l'expérience de la social-démocratie allemande : "Le lien qui unissait les

divers éléments autonomes du Parti c'était la confiance mutuelle et non une centralisation formelle, et surtout la confiance à l'égard des chefs, de leur honnêteté, de leur intelligence, de leur fidélité à leurs convictions et de leur énergie". »

C'est-à-dire que Kautsky *contredit* l'usage de sa citation et les conséquences que Lénine en tire, à propos de la conscience révolutionnaire, et de son importation par les intellectuels dans la classe ouvrière. Son petit-fils, John H. Kautsky, restitue sa position véritable, exprimée dans un article d'avril 1901, intitulé « *Universitaires et Prolétaires* ». Certes, dit-il ce sont les intellectuels, les universitaires, les éléments bourgeois de formation scientifique qui diffusent dans le parti les connaissances de fond et l'esprit révolutionnaire au meilleur sens du terme. C'est pour la *connaissance du but* que le prolétariat a besoin des universitaires, mais non pour la direction quotidienne, concrète, politique, de la lutte de classe. En fait, le peu que les universitaires y comprennent, ils le tiennent des travailleurs. En 1933, il écrit dans une lettre à Victor Adler, les intellectuels « *n'ont qu'une seule tâche dans notre parti : faire la clarté. Tout le reste, les prolétaires s'en occupent mieux par eux-mêmes.* »<sup>16</sup> Faire la clarté, c'est-à-dire le travail théorique et d'analyse réalisé par Marx, lorsqu'il lance à la tête de la bourgeoisie, « *le plus terrible missile* » qu'elle ait encore reçu : *Le Capital*. C'est de lui-même et de ses amis, d'Engels, Bakounine, Liebknecht, Plekhanov, Kropotkine, etc., qu'il parle quand il écrit dans le *Manifeste* :

« De même que, jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et, notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique. »

Mais il reste de bon ton dans la tradition gauchiste, même quand elle renie cette thèse de « *l'importation de l'extérieur de la conscience révolutionnaire dans la classe ouvrière* », d'en inculper « *le renégat Kautsky* ». Il s'agissait pour les uns de sauver Lénine, Marx pour les

---

<sup>16</sup> Karl Kautsky, *Marxisme, Revolution & Democracy*, Transaction Publishers, 1994.

autres, et Kautsky, ni théoricien fondateur, ni révolutionnaire victorieux, était un bouc émissaire commode.

En 1905, le soulèvement *spontané* et *imprévu* du peuple russe, ouvriers, paysans, soldats, humilié dans le sentiment national par la déroute face au Japon, inflige aux thèses léninistes, un sanglant démenti. Mais Lénine n'avait pas plus le sens du peuple, que celui du sentiment national. Il est cependant, comme il le dit en mai 1920, dans *La Maladie infantile du communisme* (le « *gauchisme* »), capable de corriger ses erreurs.

Le temps joue en faveur de ceux qui savent durer et profiter de chaque occasion. Le temps joue pour l'organisation contre le mouvement.

En février 1917, la révolution prend de court, derechef, le parti léniniste de « *révolutionnaires professionnels* », réduit à courir derrière ceux qui l'ont faite ; masses, conseils (*soviets*), partis (mencheviks, sociaux-révolutionnaires, anarchistes, libéraux-démocrates) ; afin de la leur voler en octobre 1917, par un coup d'État. La technique l'emporte à la fin sur l'élan. L'organisation, sur le mouvement. Les professionnels sur les artistes et les amateurs.



### 3. La conception kautskyste de la révolution

Quel critère ? Violence de classe ou conquête du pouvoir politique suite au développement d'un nouveau mode de production ? L'angle mort de la tradition marxiste : l'émergence de *la technocratie*, à l'opposé de la classe ouvrière, produit positif, non-antagonique de la société industrielle – capitaliste privée ou capitaliste d'État – dont la destination historique *n'est pas* de détruire le capitalisme industriel, mais de le *dépasser*, vers un techno-totalitarisme.

Tandis que Lénine publie *Que faire ?*, en mars 1902, à Stuttgart, paraît l'un des quarante livres de Kautsky, *La Révolution Sociale*, recueil de deux conférences prononcées en avril, aux Pays-Bas. *Réformes sociales et Révolution sociale*, et *Le lendemain de la Révolution Sociale*.

Lénine est encore un mince personnage dans l'Internationale dont Kautsky est « *le pape* », suite notamment à sa polémique avec le révisionniste Bernstein. Le second n'écrit pas pour répondre au premier, mais chacun, depuis leurs situations nationales et personnelles respectives, traite des voies et moyens de la révolution. Mais d'abord, qu'est-ce qu'une révolution ? se demande Kautsky.

« Karl Marx, dans la préface à la *Critique de l'Economie politique*, appelle révolution sociale, la transformation lente ou brusque, qui pour le vaste ensemble des superstructures politique et juridique de la société, résulte du changement des assises économiques de celle-ci. [...]

S'il y a opposition entre les réformes et la révolution, cela ne tient pas à ce que la violence soit employée dans l'un des deux cas à l'exclusion de

l'autre. Toute mesure politique ou juridique est une mesure coercitive imposée par l'État à l'aide de la force. D'autre part, des catégories spéciales de violences, - par exemple les combats dans les rues ou les exécutions en masse - ne caractérisent pas essentiellement une révolution en tant que phénomène opposé à celui des réformes. [...]

Des mesures tendant à adapter les superstructures politique et juridique de la société à des conditions économiques nouvelles sont des réformes si elles émanent des classes qui, jusqu'alors, ont exercé dans la société la souveraineté politique et économique. Ce sont aussi des réformes si, au lieu d'avoir été accordées de bon gré, elles ont été arrachées par un effort des classes dominées, ou simplement imposées par la force des circonstances. Ce sont au contraire des phases d'une révolution si elles sont l'œuvre d'une classe qui, jusqu'alors opprimée politiquement et économiquement, vient de conquérir le pouvoir politique, et l'utilise, comme c'est nécessaire et d'ailleurs fatal, pour métamorphoser à son profit, et lentement ou promptement, la totalité des superstructures politique et juridique, et instituer de nouveaux modes de rapports sociaux. »

C'est-à-dire qu'à l'inverse de Mao, Kautsky pense qu'une révolution n'est pas forcément « *le renversement violent d'une classe par une autre* ». Ce n'est pas la violence qui fait la révolution, mais le renversement.

« Ainsi donc, une ligne de chemin de fer, un ministère ne peuvent passer graduellement de la forme capitaliste à la forme socialiste. C'est d'un seul coup, dans tous leurs organes, simultanément, qu'ils peuvent devenir, d'organes du capital, organes de la classe ouvrière. Cependant, cette transformation n'est possible qu'autant que tous les organes sociaux ont atteint un certain degré de développement. »

Encore ce développement ne surgit pas comme un éclair dans un ciel serein. Qui pourrait dire la date de la révolution antique ayant affranchi les esclaves ? Ou celle de la révolution médiévale qui détache les serfs de la glèbe ? L'Histoire s'écoule indépendamment des événements qui marquent – ou non – les points de bascule et les seuils critiques. Il y a toujours de l'histoire, mais il n'y a pas toujours d'événement. Pas plus qu'il n'y a toujours de sauts sur un cours

d'eau. Il n'y a pas forcément de rupture soudaine, catastrophique, pour signaler le terme de l'évolution.

« Les soulèvements violents, les guerres civiles ne font pas défaut dans l'Antiquité et au Moyen-âge. Souvent les luttes sont furieuses et elles aboutissent à l'exil, à l'expropriation, et même au massacre des vaincus. Si c'est dans la violence que l'on cherche le caractère de la révolution sociale, on ne manquera pas de rencontrer beaucoup de mouvements de cette espèce aux époques qui nous ont précédés. Mais si l'on pense qu'il y a révolution sociale seulement quand la conquête du pouvoir politique par une classe, opprimée jusque-là, bouleverse la superstructure juridique et économique de la société et, en particulier, les rapports de propriété, il en est autrement : on ne découvrira pas de révolution sociale dans ces périodes. Le développement social y procède par bonds, pièce par pièce. Il ne se concentre pas en quelques grandes catastrophes. Il se fractionne à l'infini, paraît manquer de cohérence et de continuité, ne cesse de varier en se renouvelant, se poursuit inconsciemment. La plus grande transformation sociale qu'aient vue l'Antiquité et le Moyen-âge, l'abolition de l'esclavage en Europe, se produit si insensiblement que les contemporains n'y donnent point garde ; on est obligé aujourd'hui de reconstruire ce procès à l'aide d'hypothèses. »

Parmi ces hypothèses, celle du développement des moyens de production (charrue, soc métallique, collier de trait, moulins, machines, etc.), c'est-à-dire des moyens techniques qui périment progressivement la main d'œuvre servile. Dans une société inégalitaire, c'est la machine qui rend *possible* la libération des travailleurs, charge aux révolutionnaires, ces accoucheurs de l'Histoire, de lui frayer la voie dans les rapports de production, et tout d'abord dans « *les superstructures politiques et juridiques* ».

« Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ; le moulin à vapeur, la société avec le capitaliste industriel. »

Et que nous donnent les centrales et les réseaux ? Electro-nucléaires et informatiques ?

L'hypothèse inverse (et complémentaire) est celle du développement des résistances à la servitude, qui rendent les coûts de

production prohibitifs, stimulant ainsi l'innovation et le remplacement du travail servile par de nouvelles formes juridiques et par les machines. Les découvertes scientifiques de la Grèce trouvent leurs applications des siècles plus tard, quand, décidément, le coût du servage, de son faible rendement, de sa surveillance, des désertions et des révoltes, incite à s'en débarrasser. Économiquement, il est plus rentable de prélever sur les paysans un impôt en nature, puis en argent, de prélever de même une part des gains des artisans et de soumettre les ouvriers au salariat que de maintenir esclaves et serfs en servitude et à charge. Le même processus conduit aujourd'hui le techno-capitalisme à se débarrasser du prolétariat et du salariat au profit de l'automatisation.

L'exode rural et la révolution industrielle aboutissent à la manufacture, à la fabrique, à l'usine, au *combinat*, au complexe, etc., cependant qu'inaperçue de l'observation marxiste émerge la classe moderne *des technocrates*. Cette classe, à l'opposé de la classe ouvrière, est le produit positif, non-antagonique, de la société industrielle – capitaliste privée ou capitaliste publique – et sa destination historique *n'est pas* de détruire le capitalisme industriel, mais de le *dépasser*, vers un techno-totalitarisme (*société post-industrielle, post-moderne, post-historique, post-humaine*); un monde-machine à la manière des insectes sociaux chez qui la ruche, la termitière et la fourmilière forment un corps et un individu, dont les abeilles, les termites et les fourmis ne sont que les rouages et les cellules.

Mais les marxistes, comme tout un chacun, ne voient que ce qu'ils ont dans la tête, jamais l'évidence trop ordinaire qui leur crève pourtant les yeux. En dehors de quelques pieuses *robinsonnades*, il n'existe aucun projet pour une société de masse égalitaire. Parmi ces robinsonnades, les fables primitivistes et anhistoriques de Clastre (*La Société contre l'État*) et de Marshall Salins (*Age de pierre, âge d'abondance*), qui ne décrivent que de minuscules sociétés; le clan, la tribu. On ne voit pas non plus ce qu'on vit. On ne peut à la fois jouir du point de vue et du point de vie. Les communistes, avant-garde

politique de la technocratie émergente, avaient toutes raisons, objectives et subjectives, de s'aveugler sur eux-mêmes.

De la transformation toujours plus ample, accélérée des conditions matérielles et sociales, Kautsky tire des conclusions optimistes par principe (en tant que socialiste), pessimistes dans les conditions qu'il pose à la révolution (en tant que scientifique). La Belle Epoque n'est déjà plus la société analysée par Marx. L'État moderne, centralisé, équipé d'une bureaucratie *tentaculaire* et d'une puissante armée de métier, au service d'un capital toujours plus concentré, dispose grâce à la révolution industrielle d'une force, et d'une convergence de moyens jamais vues. Cette dissymétrie rend à peu près impossible toute insurrection d'une classe ouvrière toujours plus nombreuse – mais moins miséreuse que trente ans plus tôt. Ses maîtres l'avaient dit avant lui.

Londres, le 18 Novembre 1868, Marx à Engels :

« Le gouvernement souhaite forcer les gens à descendre dans la rue pour ensuite laisser faire merveille aux chasséspots et canons rayés. Estimes-tu qu'une bataille de rues ait une chance quelconque de succès ? Il ne semble pas que l'armée se détache du pouvoir sans qu'il y ait eu au préalable des fissures. »

Manchester, le 20 Novembre 1868, Engels à Marx :

« Cher Maure, *militairement parlant*, les Parisiens n'ont pas la moindre chance de succès s'ils déclenchent la révolution maintenant. Rien à faire sans révolte des militaires. À mon avis, il faut au moins que la garde mobile hésite entre le peuple et l'armée pour que l'on risque le coup. Il y a en outre que les fusils : 1) peuvent être rendus très facilement inutilisables (enlever l'aiguille), et 2) même s'ils tombent entre les mains des insurgés, ne valent rien tant qu'on n'a pas les munitions spécifiques que l'on peut fabriquer soi-même, comme cela se faisait pour les cartouches d'antan. »



*Militairement parlant*, le peuple aujourd'hui, que ce soit en Occident, en Asie ou au Proche-Orient a *moins de chance de succès*



que jamais, face à l'armée, à *moins* qu'une partie suffisante de celle-ci ne passe au peuple. Bien entendu, cette insurrection encadrée et dirigée par une partie de l'armée, échappe au peuple, réduit à l'état d'auxiliaire et de champ de bataille dans une guerre civile entre factions armées.

Voyez l'Egypte, la Libye, la Syrie, l'Irak et les « *printemps arabes* ».



## 4. La technocratie de base

Apparition des « *nouvelles couches moyennes* » et de la « *petite bourgeoisie intellectuelle* ». La terreur sous Lénine. Dictature de la technocratie en URSS. Lénine, un moderniste forcené issu d'un pays arriéré. Hiérarchie et division du travail : rétroaction des moyens de production sur les rapports de production. Les préférences des technocrates communistes : le prolétaire sans qualification et/ou le robot.

Suivant Kautsky, donc, la violence insurrectionnelle ne conditionne pas une révolution. Son optimisme repose sur deux articles de foi marxiste : la perpétuelle croissance numérique du prolétariat et l'intensification de l'exploitation qui aiguise l'antagonisme entre ouvriers et capitalistes. Or, en dépit de toutes les hallucinations des économistes et sociologues « *marxistes* », ces articles de foi sont démentis par l'histoire. Après avoir culminé, les effectifs de la classe ouvrière européenne connaissent un déclin inexorable dû au machinisme et au déplacement du marché du travail. Quant aux salaires et aux conditions de vie, on ne reviendra pas sur la lente ascension vers les « *Trente glorieuses* » et la société de consommation. La classe ouvrière occidentale est aujourd'hui une classe résiduelle, dispersée dans les services et non plus concentrée dans la production, qui se vit comme la classe moyenne et dont les rejetons les plus diplômés, de fait, se sont hissés parmi les ingénieurs, techniciens, cadres, des « *nouvelles couches moyennes* » (Touraine, Mallet), chères aux idéologues du PSU, dans les années 1960, pour former avec la petite bourgeoisie intellectuelle, la base sociale de la technocratie.

Les classes ouvrières sud-américaine et asiatique, malgré l'indigence de leurs salaires, la longueur et l'intensité de leurs heures d'exploitation, reculent déjà devant la concurrence des machines.

Kautsky semble avoir eu l'intuition de cette évolution lorsqu'il écrit :

« Le développement rapide et ininterrompu du prolétariat dans le domaine intellectuel et moral est peut-être le phénomène le plus surprenant de ces cinquante dernières années.

Il y a quelques dizaines d'années encore le niveau du prolétariat était si bas que des socialistes mêmes redoutaient sa victoire, craignaient qu'elle n'eût les plus funestes conséquences pour la civilisation. [...]

On sait qu'il en a été tout autrement. Ce n'est pas le prolétariat qui met aujourd'hui la civilisation moderne en péril. Le communisme est précisément le soutien le plus sûr de la science et de l'art, et les communistes ont combattu en leur faveur à maintes reprises et de la façon la plus décidée. »

Kautsky, *La Révolution Sociale*, 1902.

Cette ascension morale et intellectuelle de la classe ouvrière, avec ses puissantes organisations syndicales, culturelles, politiques, telles qu'il les voyait en Autriche, en Allemagne, en Angleterre, en France, c'est-à-dire dans les pays de capitalisme avancé, représentait à ses yeux le plus sûr indice de la révolution socialiste à venir.



Pour Kautsky, la révolution de février 1917, révolution « *bourgeoise* » et démocratique qui met Kérénsky, un socialiste révolutionnaire, à sa tête, répond sans faute à l'analyse « *scientifique* » héritée d'Engels et de Marx. Que peut-on espérer de mieux dans un pays de moujiks, mal dégrossis du servage (l'affranchissement date de 1861), analphabètes et religieux ? Un pays où une infime classe ouvrière (3 millions sur 123 millions d'habitants) reste confinée dans quelques villes, surtout Moscou et Saint-Pétersbourg et que tyrannise depuis des siècles une bureaucratie de fonctionnaires, hiérarchisée en grades militaires, les *tchins*.

« Et, en fait, en Russie, de ce “prolétariat” on ne pouvait attendre une conscience de classe socialiste. À côté des paysans prolétarisés ou semi-prolétarisés, les prolétaires n’étaient le plus souvent que des paysans à l’usine. Ils ressemblaient davantage aux actuels travailleurs immigrés dans les pays développés qu’aux ouvriers allemands de l’époque. »

C’était des « ouvriers de la première génération », comme ces Limousins et ces Auvergnats décrits par Louis Chevalier dans *Classes laborieuses et Classes dangereuses* (1978), ces campagnards à l’aube de la révolution industrielle, qui *montaient* s’embaucher à Paris, mais revenaient encore l’été pour les foins et la moisson. C’est autour de l’alphabétisation de ces ouvriers, à laquelle participe Kroupskaïa, la future femme de Lénine, que se forme le premier cercle marxiste de Russie, dans les années 1891-1895, à Saint-Pétersbourg.

Le coup d’État militaro-intellectuel d’octobre 1917 – en revanche – viole tous les principes du socialisme scientifique – *et démocratique*. Et Kautsky, contre tous les *compagnons de route*, obséquieux et suivistes, qui volent au secours de la victoire, en dresse le réquisitoire dès 1918, dans *La Dictature du prolétariat*. L’Histoire, selon le vieux prof de la II<sup>e</sup> Internationale, ne peut sauter par-dessus des phases inévitables. Il ne peut y avoir de révolution socialiste dans un pays sans industrie, sans classe ouvrière majoritaire, croissante, mature, toujours mieux éduquée, organisée, disciplinée. La Russie ne peut sauter de l’autocratie despotique et arriérée au socialisme démocratique, sans passer par le capitalisme industriel et la démocratie bourgeoise de l’Angleterre ou de la France, *qui ont fait* cette révolution bourgeoise (1688, 1789).

Quant à *la dictature du prolétariat*, cette boutade provocatrice de Marx et d’Engels, soit le prolétariat représente l’écrasante majorité de la population et il n’y a pas de dictature ; soit il s’agit de la dictature d’un parti *au nom du prolétariat et sur le prolétariat*. Décidément, qui n’a pas vu, des décennies durant, ce que des anarchistes, des socialistes, des bourgeois, des écrivains, des ouvriers, ont *vu sur le vif* en Russie, après 1917, ne voulait pas voir.

« Pour nous, donc, le socialisme sans la démocratie est impensable. Par socialisme moderne nous ne comprenons pas seulement l'organisation sociale de la production, mais aussi l'organisation démocratique de la société. En conséquence, le socialisme pour nous, est lié de manière inséparable à la démocratie. Pas de socialisme sans démocratie. »

Kautsky, *La Dictature du Proletariat*, 1918.

Le socialisme exige :

« l'organisation de la production par la société. Il exige l'autogestion économique par tout le peuple. L'organisation étatique de la production par une bureaucratie ou par une seule strate de la population ne constitue pas le socialisme. Il exige une expérience organisationnelle de larges masses du peuple, suppose de libres et nombreuses organisations, économiques et politiques, et requiert la plus complète liberté d'organisation. L'organisation socialiste du travail ne doit pas être une organisation militaire. » (*ibidem*)

Allez dire ça à Lénine, Trotski, Staline, Boukharine, à la bureaucratie et à la technocratie communistes, avides et ivres de pouvoir absolu.

Kautsky passe une bonne part de ses vingt dernières années, de 1918 à 1938, à dénoncer la *contre-révolution* russe :

« Avant la guerre, une grande partie de la démocratie socialiste était pénétrée de l'idée que l'ère des révolutions était close non seulement pour l'Europe occidentale, mais aussi pour l'Allemagne et l'Autriche. Celui qui était d'un autre avis était raillé comme un romantique de la Révolution.

Et voici que la révolution a éclaté et qu'elle prend des formes d'une sauvagerie à laquelle n'eût pu s'attendre le plus fantaisiste des "romantiques révolutionnaires". L'abolition de la peine de mort était devenue, pour tout social-démocrate, une revendication toute naturelle.

Pourtant, la révolution nous amène la terreur la plus sanglante appliquée par des gouvernements socialistes. Les bolcheviks, en Russie, ont ouvert la voie. C'est pourquoi ils ont été le plus sévèrement blâmés par tous les socialistes ne partageant pas le point de vue bolchevik, y compris les socialistes de la majorité allemande. Mais dès qu'ils sentent leur pouvoir menacé, ceux-ci ont recours aux mêmes moyens terroristes qu'ils viennent de flétrir à l'Orient. Noske emboîte résolument le pas à

Trotsky avec cette différence que lui-même ne considère pas sa dictature comme celle du prolétariat. Mais tous deux justifient leur œuvre sanglante par le droit de la révolution. »

Kautsky, *Terrorisme et Communisme. Contribution à l'Histoire des Révolutions*, 1919.

On dirait le ton perplexe et navré de son compatriote, Stephan Zweig, évoquant *Le Monde d'hier*, en 1941, avant de se suicider. Que la modernité – révolution, démocratie, socialisme – paraissait belle en Autriche-Hongrie, la *Cacanie* de Musil, sous le règne désuet de l'empereur François-Joseph.

Revenons à la terreur et à la « *dictature du prolétariat* ».

« Depuis le 18 mars jusqu'à l'irruption des troupes versaillaises dans Paris, la révolution prolétarienne est restée pure de toutes ces violences dont usaient les révolutions et surtout les contre-révolutions des "classes supérieures". »

Marx, *La Guerre civile en France*, 1871.

Kautsky :

« De même que Marx, Engels a manifesté, en 1870, très peu d'engouement pour la terreur. Le 4 septembre 1870, il écrivait à Marx : "Nous comprenions sous le régime de la terreur la domination des gens qui inspiraient la terreur ; c'est au contraire, la domination des gens qui sont eux-mêmes terrorisés. La terreur, c'est, pour la plupart, des atrocités inutiles, commises pour se rassurer, par des gens qui ont peur eux-mêmes. Je suis convaincu que la responsabilité de la Terreur de 1793 incombe exclusivement aux gens par trop apeurés, aux bourgeois feignant d'être patriotes, aux petits boutiquiers et à la populace qui trouvait son intérêt dans la terreur". » (Correspondance de Marx et Engels, vol. IV, pp. 379-380) »

Engels ayant déclaré dans sa préface à la troisième édition de *La Guerre civile en France* que la Commune de Paris avait été une dictature du prolétariat, Kautsky examine cette dictature et ses possibles parallèles avec le coup d'état bolchevique.

« De même que la Commune de Paris en 1871, la République des soviets de 1917 est un produit de la guerre, un produit de la défaite

militaire. L'une comme l'autre ont à leur base le prolétariat révolutionnaire. Cela dit, on a à peu près épuisé toute l'analogie qui existe entre elles. [...]

Les causes immédiates de la révolution bolcheviste et de la deuxième Commune de Paris étaient aussi différentes entre elles que l'étaient leurs points de départ. Les bolcheviks arrivèrent au pouvoir par un coup d'État merveilleusement préparé, qui leur livra d'emblée tout l'appareil gouvernemental. Et ils utilisèrent immédiatement ce dernier pour procéder de la façon la plus énergique et la plus absolue à l'expropriation politique et économique de leurs adversaires, de tous leurs adversaires, même de ceux qui appartenaient au prolétariat.

Par contre, personne ne fut plus surpris par la victoire de la Commune que les révolutionnaires eux-mêmes, dont une grande partie était loin de désirer ce conflit. Il est vrai que, par suite de la tradition révolutionnaire, la tactique de l'insurrection armée préparée à l'avance avait beaucoup de partisans parmi les Parisiens. Les blanquistes en étaient les principaux représentants dans les milieux socialistes. Pendant le siège, ils avaient déjà essayé, à plusieurs reprises, de soulever des émeutes. Mais ils avaient toujours échoué, faute d'être suffisamment soutenus. »

Kautsky, *Terrorisme et Communisme*.  
*Contribution à l'Histoire des Révolutions*, 1919.

Autre différence, à Paris, le Comité Central qui fédère les bataillons ouvriers et insurgés de la garde nationale, l'équivalent du Conseil (soviet) des Ouvriers et Soldats, fait élire les représentants de la Commune au suffrage universel et leur remet ses pouvoirs. Ces représentants étaient de toutes les tendances : patriotes jacobins, proudhoniens, blanquistes, etc. « *Sur ce point, la Commune de Paris était donc à l'opposé de la République des Soviets.* »

Dans ce qui deviendra vite un lieu commun de la critique, Kautsky énumère les reniements des bolcheviques et, déjà, les reniements des reniements.

« Ils ont été à l'origine les défenseurs convaincus de l'Assemblée Nationale élue au suffrage universel et égal et ils l'ont supprimée dès qu'elle s'est trouvée à travers leur chemin. Ils ont été des adversaires convaincus de la peine de mort et ils ont exercé un pouvoir sanglant.

Après avoir renoncé au despotisme de l'État, ils ont été les adeptes fervents du démocratisme au sein du prolétariat. Ils y renoncent de plus en plus pour mettre en place leur dictature personnelle. Ils ont aboli le système des contrats de travail et l'ont de nouveau introduit. Ils se sont imposé, au début de leur régime, la tâche de briser l'appareil bureaucratique de l'ancien État. Ils en ont mis un autre à la place. Ils sont parvenus au pouvoir en détruisant la discipline dans l'armée et, en fin de compte, l'armée elle-même. Ils ont créé une nouvelle armée rigoureusement disciplinée. Ils ont voulu niveler les classes et ils ont créé de nouvelles distinctions de classe, une classe inférieure au prolétariat ; ils ont fait de celui-ci une classe privilégiée et lui ont superposé une nouvelle classe qui possède de plus gros revenus et de plus grands privilèges. Ils ont voulu à la campagne paralyser les paysans riches et ne réserver qu'aux paysans pauvres les droits politiques. Ils ont de nouveau accordé la représentation aux paysans riches. Ils ont débuté par une expropriation implacable du capital, et ils sont maintenant disposés, pour obtenir leur aide, à livrer aux capitalistes américains les richesses naturelles de la Russie et à favoriser de toutes autres façons le capital étranger. »

Kautsky, *Terrorisme et Communisme*.  
Contribution à l'Histoire des Révolutions, 1919.

Lénine le foudroie de son mépris. Il use à fond du *truc* des communistes et plus tard des déconstructionnistes ; tout est question de contexte, de dialectique. Il n'y a pas de principes immuables, juste des circonstances, l'occasion à saisir, etc.

« La "démocratie pure" n'est qu'une phrase mensongère de libéral qui cherche à duper les ouvriers. L'histoire connaît la démocratie bourgeoise qui prend la relève de la féodalité, et la démocratie prolétarienne qui prend la relève de la démocratie bourgeoise. [...]

Dans l'État bourgeois le plus démocratique, les masses opprimées se heurtent constamment à la contradiction criante entre l'égalité  *nominale* proclamée par la "démocratie" des capitalistes, et les milliers de restrictions et de subterfuges  *réels*, qui font des prolétaires des esclaves salariés. [...]

Les Soviets sont l'organisation directe des masses travailleuses et exploitées, à qui elle  *facilite* la possibilité d'organiser elles-mêmes l'État et de le gouverner par tous les moyens. [...]



La démocratie prolétarienne est *un million de fois* plus démocratique que n'importe quelle démocratie bourgeoise ; le pouvoir des Soviets est un million de fois plus démocratique que la plus démocratique des républiques bourgeoises. [...]

Or en Russie, on a brisé entièrement l'appareil bureaucratique, on n'en a pas laissé pierre sur pierre, on a chassé tous les anciens magistrats, dispersé le parlement bourgeois et l'on a donné une représentation *beaucoup plus accessible* justement aux ouvriers et paysans ; *leurs* Soviets ont remplacé les fonctionnaires, ou bien *leurs* Soviets ont été placés au-dessus des fonctionnaires : ce sont *leurs* Soviets qui élisent les juges. Ce fait à lui seul suffit pour que toutes les classes opprimées reconnaissent que le pouvoir des Soviets, c'est-à-dire cette forme de la dictature du prolétariat est un million de fois plus démocratique que la plus démocratique des républiques bourgeoises. [...]

Kautsky interroge : à quoi bon la dictature, du moment qu'on a la majorité ? Or Marx et Engels nous expliquent :

« Pour briser la résistance de la bourgeoisie

Pour inspirer la crainte aux réactionnaires

Pour maintenir l'autorité du peuple armé contre la bourgeoisie

Pour que le prolétariat puisse réprimer ses adversaires par la force.

On peut défaire d'un coup les exploiters, par une insurrection victorieuse dans la capitale ou une révolte des troupes. Mais à part quelques cas très rares, exceptionnels, on ne peut les anéantir d'un seul coup. »

Et voici ce que Lénine croit être le coup de grâce de l'Histoire :

« Ces lignes ont été écrites le 9 novembre 1918. Dans la nuit du 9 au 10, la nouvelle parvenait d'Allemagne que la révolution avait pris un départ victorieux, d'abord à Kiel et dans les autres villes du Nord et du littoral, où le pouvoir est passé aux mains des Soviets des députés ouvriers et soldats, puis à Berlin, où le Soviet a également pris le pouvoir en main. La conclusion qu'il me restait à écrire pour ma brochure sur Kautsky et la révolution prolétarienne devient superflue. »

Lénine, *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, 10 novembre 1918.

Ces lignes sont écrites alors que depuis un an déjà se déchaîne *La Terreur sous Lénine*<sup>17</sup>. Que depuis le 7 décembre 1917, la Tchéka (« la Commission extraordinaire panrusse près du Conseil des commissaires du peuple pour combattre la contre-révolution et le sabotage »), interdit les journaux autres que bolchéviks, traque, extermine, les anarchistes, mencheviks, socialistes-révolutionnaires, démocrates, libéraux, membres des partis autres que le parti communiste ; multiplie les arrestations arbitraires, les rafles d'otages, les tortures, les exécutions de masse – ouvriers, paysans, soldats –, sous la direction de Félix Dzerjinski (1877-1926), dit « *Félix de Fer* ». La Tchéka, c'est le *comitatus* dont parle Tacite dans *La Germanie*, la bande armée, les compagnons du chef. C'est le noyau dur, « *l'État profond* » sans lequel aucune entreprise étatique n'est viable<sup>18</sup>. Cette police bolchevique, infestée de sadiques et d'éléments du *lumpen proletariat*, atteint en peu de jours des sommets de terreur réduisant l'Okhrana tsariste au rang de service scrupuleux et timoré.

« Selon Soljénitsyne (I, 220), il y eut, de 1826 à 1905, 894 condamnations à mort en Russie. En 1906, la répression de la révolution de 1905 aurait fait 1310 victimes. [...] Trotsky, dans son 1905, donne une estimation beaucoup plus importante. "Du 9 janvier 1905 jusqu'à la convocation de la première Douma qui eut lieu le 27 avril 1906, le gouvernement du tsar fit massacrer plus de 15 000 personnes ; environ 20 000 furent blessées (et beaucoup moururent) ; 70 000 individus furent arrêtés, déportés, incarcérés." Admettons le chiffre de 20 000 morts. [...]

La Terreur a officiellement duré dix-neuf mois et demi (septembre 1918 - 15 janvier 1920), ce qui donne une moyenne annuelle de 1,5 million de morts. [...] Si l'on voulait polémiquer, on pourrait affirmer que sous Lénine l'intensité de la Terreur était le double de celle régnant sous Staline "en période de croisière". » [Baynac, Urjewicz, Skirda, 1975]

---

<sup>17</sup> Jacques Baynac, Charles Urjewicz, Alexandre Skirda, *La Terreur sous Lénine*, éd. Le Sagittaire, 1975.

<sup>18</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, éd. L'Échappée, 2008.

La Tchéka ouvre une multitude de camps de concentration et de travail forcé, servant tacitement et volontairement de camps de supplice et d'extermination. Seuls les nazis feront pire – heureusement pour « *L'Hypothèse communiste* ». Mais il est vrai que l'histoire est écrite par les vainqueurs, les historiens staliniens et non par les hitlériens. Rien – et surtout pas la révolution et la guerre civile –, ne peut excuser ni atténuer la barbarie massive, démente et sanguinaire des tortionnaires bolcheviks. La Tchéka servira de modèle à la Gestapo nazie <sup>19</sup>.

Cette caricature du « *bolchevik au couteau entre les dents* » que les communistes et leurs compagnons de route n'ont cessé de republier pour moquer les outrances des « *anticommunistes primaires* » ; cette caricature qui fait encore la une de *Fakir* (n°69, mars-avril 2015) ; eh bien, cette caricature n'en était pas une ; elle était même bien en-deçà de la réalité et des massacres à la mitrailleuse de tous ceux qui n'apportaient pas aux bolcheviks le concours d'une furie égale à la leur.

Il n'est que trop facile de donner raison à Kautsky et de jouer les dissidents de *talk show*, un siècle trop tard, tels les « *nouveaux philosophes* » des années 1970, à la remorque de Soljénitsyne, et dont certains avaient participé à la dictature interne de la Gauche Prolétarienne (Glucksman, Lardreau, Jambet, Dollé, Benoist, BHL, etc.). Il est plus difficile de résister aux conformismes et aux emballements actuels de l'extrémisme et de l'autoritarisme ; insurrectionnalisme, anarcho-autonomisme, islamo-gauchisme, post-féminisme, lgtbisme, déconstructionnisme, etc. De toute une mouvance rogue, obtuse, maussade et butée, aigrie d'elle-même, toujours prompte à se servir de « *la lutte contre la domination* » comme d'un gourdin pour imposer sa domination en milieu militant.

Plus judicieuse aussi, la remarque de John H. Kautsky, suivant lequel, en dépit d'un vocabulaire marxiste, Lénine n'est en fait qu'un intellectuel nationaliste et moderniste forcené, issu d'un pays arriéré, usant du marxisme et de son langage « *scientifique* » pour arracher la

---

<sup>19</sup> Jan Valtin, *Sans patrie ni frontières* [1941], éd. Actes Sud, coll. Babel, 1997.

Russie à son arriération et la projeter dans l'industrialisation. Projection réussie en vingt ans de terreur, de massacres, de famines, de travail forcé. En 1940, l'URSS est la deuxième puissance industrielle du monde, ce qui vaut toujours à Staline la dévotion d'un Domenico Losurdo, par exemple, philosophe communiste italien. Pour John Kautsky, il faut rapprocher la révolution russe de 1917 des révolutions mexicaine et chinoise, de 1911 et 1919. Et Lénine, de Sun Yat-sen, Attaturk et de tous ces dictateurs modernistes du *tiers-monde*, souvent équipés d'un pidgin « marxiste » et « anti-impérialiste », qui ont sévi dans toute l'Afrique et l'Asie, après la deuxième guerre mondiale et la décolonisation (Mao, Ho Chi-Min, Soekarno, Castro, Nkrumah, Nasser, Boumediène, etc.). Leur révolution n'était pas socialiste ni prolétarienne, mais industrielle et nationale : il fallait rattraper l'Occident. Le dépasser. Puis l'écraser.

Cependant que Lénine publie sa brochure contre lui, *le renégat Kautsky* devient brièvement sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères dans l'éphémère gouvernement SPD-USPD, issu de la révolution de novembre 1918. Il en profite pour publier les documents relatifs aux crimes de guerre du régime impérial. Il tente en vain, selon son petit-fils John H. Kautsky, d'éviter le bain de sang de janvier 1919 en proposant sa médiation aux spartakistes et au gouvernement du SPD. Enfin il prononce le réquisitoire auquel Trotski tâchera de répondre l'année suivante : *Terrorisme et Communisme. Contribution à l'Histoire des Révolutions*.

Dans "Socialisme et barbarie", sa préface à *La Terreur sous Lénine*, Jacques Baynac résume les conclusions de 60 ans de critique du bolchevisme par ses opposants marxistes. Elles recourent souvent les analyses de Kautsky :

« L'expérience historique théorisée par Marx et Engels pour qui "la révolution diminuera en effusion de sang, en vengeance et en fureur dans la proportion exacte où le prolétariat s'enrichira d'éléments socialistes et communistes", fait ressortir le terrorisme étatique de la révolution du *Capital* et en donne la clé. C'est le léninisme, réponse historique du *Capital* à l'incapacité de la bourgeoisie à le gérer, qui

porte en lui la terreur d'État comme la nuée l'orage (NB. "*Le capital en général* est, certes, contrairement aux capitaux particuliers, 1° une simple abstraction [mais] 2° le capital en général a une existence *réelle*, différente de tous les capitaux particuliers et réels" – cf. *Grundrisse*, tome 1). »

« Ainsi la révolution n'avait pas éclaté au maillon le plus faible du Capital, mais au maillon le plus faible de la bourgeoisie. L'enjeu de la première phase avait été de désigner le substitut à cette classe débile. Toutefois, comme le bouleversement était le fruit de la contradiction entre un mode de production pré-capitaliste décadent et un mode de production capitaliste ascendant, les bolcheviks se retrouvèrent au pouvoir *en tant qu'instrument de la révolution du Capital* alors même qu'ils se voulaient et se croyaient le fer de lance de la révolution anticapitaliste. Condamnés à jouer le rôle historique de la bourgeoisie, à créer prolétariat et industrie dans un pays profondément arriéré, ils ne pouvaient y parvenir qu'en accentuant encore ce qui les avait mis en cette position : leur peu de goût pour la démocratie allié à un « flair » stratégique peu commun.

Pourtant, dès 1918, Lénine avait annoncé : "*Si la révolution tarde en Allemagne, nous devons nous mettre à l'école du capitalisme d'État allemand.*" Mais à lier son sort à celui de la révolution occidentale, il se masquait encore la réalité. Que la révolution en Allemagne eût lieu ou non, en Russie c'était et ce devrait nécessairement être le capitalisme et il faudrait, tôt ou tard, mettre en accord les "superstructures" juridiques et politiques avec "l'infrastructure" économique réelle. Pour l'heure, Lénine pensait s'en tirer par la violence. Il faudra, concluait-il, "*imiter [l'Allemagne] de toutes nos forces, ne pas craindre les procédés dictatoriaux pour accélérer cette assimilation occidentale par la Russie barbare, ne pas reculer devant les moyens barbares pour combattre la barbarie*". Ce n'était plus "socialisme ou barbarie" mais socialisme et barbarie.

De nécessité on fit vertu et on baptisa ce procès, typiquement capitaliste, accumulation socialiste. Mais comme Engels l'avait constaté, "*la violence ne peut pas faire l'argent ; elle peut tout au plus emporter de l'argent déjà fait et cela même ne sert pas à grand-chose*".

*Le Capital* avait trouvé son cheval de Troie. Introduit par les Russes dans le mouvement ouvrier international à l'occasion de la bolchevisation des fractions les plus combattives de la classe ouvrière

occidentale, il gâcha les faibles chances révolutionnaires du moment. Rosa Luxemburg avait vainement averti que *“le danger commence au moment où, faisant de nécessité vertu (les bolcheviks) cristallisent en théorie de toutes pièces la tactique à laquelle ont contraint ces fatales conditions [...] ils rendent ainsi au socialisme international [...] un mauvais service, quand ils prétendent introduire dans son fonds toutes les erreurs commises en Russie, sous la contrainte de la nécessité...”* (*La Révolution russe*). Ayant de la sorte détruit, peut-être définitivement, la révolution prolétarienne mondiale, l'URSS, isolée, s'était condamnée au *“socialisme dans un seul pays”*. Et, donc, à Staline. »

L'émancipation du prolétariat sera l'œuvre des léninistes eux-mêmes :

« “En faisant cela, [Lénine] adoptait le modèle capitaliste de l'organisation au sens le plus général et l'introduisait au sein du mouvement ouvrier (comme l'avait fait selon des variantes différentes la social-démocratie). L'organisation était divisée en dirigeants et exécutants, et elle se posait, globalement, comme un dirigeant face à cet exécutant de la révolution qu'était le prolétariat. *Le type de travail* des militants était celui d'exécutants. Et, aspect ultime, mais le plus important, la conception de la théorie révolutionnaire sous-tendant le modèle organisationnel et le type d'activité impliqué, et le contenu de cette théorie, étaient restés essentiellement capitalistes – et cela déjà dès Marx lui-même”, explique et commente Castoriadis dans un *Entretien* (Paris, 1975) dont on n'est pas forcé d'accepter totalement la dernière incidente. [...]

La prédiction faite en 1877, par Marx à Mikhaïlovsky allait se révéler exacte : *“Si la Russie, avait-il écrit en français, tend à devenir une nation capitaliste [il lui faudra] préalablement transformer une bonne partie de ses paysans en prolétaires ; et après cela, amenée au giron du régime capitaliste, elle en subira les lois impitoyables, comme d'autres nations profanes.”* [...]

Et c'est ce qui arriva. Les putschistes restèrent sourds aux objurgations des autres révolutionnaires. Ils ne voulaient entendre que l'appel à la dictature qu'un prolétariat ultra-minoritaire et même pas unanime leur renvoyait, plus comme un écho de leurs propres appels que par conviction profonde ou par nécessité. Ils s'étaient mis à la tête de la révolution paysanne capitaliste sans vouloir en convenir, jusqu'à

ce que les “faits têtus” les rappellent brutalement à une plus juste appréciation des réalités. Mais alors il serait trop tard pour faire marche arrière ; de là l'étonnante schizophrénie de l'idéologie léniniste et, plus encore, stalinienne. [...]

Lénine, marginal des marginaux, fut contraint de se substituer d'abord à la bourgeoisie, ensuite au prolétariat, et de faire de son Parti le nouveau centre réclamé par la société. Il avait à réaliser à la fois les programmes de la bourgeoisie et du prolétariat, seulement compatibles au niveau de la réalisation du programme du Capital même, lequel s'incarna dans la couche amenée au centre de la société et qui, de ce fait, se constitua rapidement et inexorablement en nouvelle classe. D'où les embarras de son idéologie, les contradictions de sa politique. [...] Lénine n'avait pas le choix : le contenu serait capitaliste et la forme serait proclamée socialiste. Équilibre éminemment instable qui ne pouvait durablement résister aux poussées contradictoires des diverses composantes du mouvement réel : le mouvement du "capital particulier" porté principalement par le mouvement paysan (et accessoirement par le mouvement ouvrier) et le mouvement révolutionnaire du Capital. La militarisation (et, en ce sens, Trotsky, une fois encore, voyait clair) et/ou la Terreur étaient seules susceptibles de cimenter cet édifice chimérique. [...]

Au total, un capitalisme d'État policier. »

Jacques Baynac, “*Socialisme et barbarie*”, 8 juillet 1975.



## 5. 1917 : L'État et la révolution

Le bref été de « l'anarchiste » Lénine. Les ouvriers aux commandes des centrales nucléaires ; selon Lénine ; selon les néo-anarchistes ; selon le Comité invisible. La technologie nucléaire est « neutre ». Tout dépend du propriétaire de la centrale et de son usage.

Mais revenons à la définition léniniste et scientifique du communisme – le pouvoir des conseils plus l'électricité – et tâchons de l'appliquer à notre situation concrète. Ainsi chez EDF, sur chaque barrage, dans chaque centrale, SuperPhénix, Iter :

« C'est nous-mêmes, les ouvriers, qui organiserons la grande production, dit l'ouvrier Lénine, en prenant pour point de départ ce qui a déjà été créé par le capitalisme, en nous appuyant sur notre expérience ouvrière, en instituant une discipline rigoureuse, une discipline de fer maintenue par le pouvoir d'État des ouvriers armés [...]

Une fois les capitalistes renversés, la résistance de ces exploités matée par la main de fer des ouvriers en armes, la machine bureaucratique de l'État actuel brisée, nous avons devant nous un mécanisme admirablement outillé au point de vue technique, affranchi de "parasitisme", et que les ouvriers associés peuvent fort bien mettre en marche eux-mêmes en embauchant des techniciens, des surveillants, des comptables, en rétribuant leur travail à *tous*, de même que celui de *tous* les fonctionnaires "publics" par un salaire d'ouvrier. [...]

Dans toutes ces entreprises, la technique prescrit une discipline absolument rigoureuse, la plus grande ponctualité dans l'accomplissement de la part de travail assignée à chacun, sous peine d'arrêt de toute l'entreprise ou de détérioration des mécanismes, du produit fabriqué. Dans toutes ces entreprises, évidemment, les ouvriers éliront des délégués qui formeront une sorte de parlement. »

Lénine, *L'État et la révolution*, août 1917.



Ici, nous rappelons l'ouvrier Lénine, la quantité se change en qualité :

« Si *tous* participent à la gestion de l'État, le capitalisme ne peut plus se maintenir. Et le développement du capitalisme crée, à son tour, les *prémises* nécessaires pour que "tous" puissent réellement participer à la gestion de l'État. Ces prémisses sont, entre autres, l'instruction générale déjà réalisée par plusieurs des pays capitalistes les plus avancés, puis "l'éducation et la formation à la discipline" de millions d'ouvriers par l'appareil socialisé énorme et complexe de la poste, des chemins de fer, des grandes usines, du gros commerce, des banques, etc., etc.

Avec de telles *prémises économiques*, on peut fort bien, après avoir renversé les capitalistes et les fonctionnaires, les remplacer aussitôt, du jour au lendemain, pour le *contrôle* de la production et de la répartition, pour *l'enregistrement* du travail et des produits, par les ouvriers armés, par le peuple armé tout entier. (Il ne faut pas confondre la question du contrôle et de l'enregistrement avec celle du personnel possédant une formation scientifique, qui comprend les ingénieurs, les agronomes, etc. : ces messieurs, qui travaillent aujourd'hui sous les ordres des capitalistes, travailleront mieux encore demain sous les ordres des ouvriers armés.) » (*Ibidem*)

SuperPhénix, donc. Iter. Ou n'importe quelle centrale du Tricastin, complexe chimique, métallurgique, électronique, etc. Grâce à leur discipline de fer, à l'instruction, l'éducation, la formation, acquises sous le capitalisme, les ouvriers en armes, propriétaires associés en tant que classe – non pas de leur entreprise particulière mais de toute la machine industrielle – et réunis en conseil – en assemblée générale –, élisent une sorte de parlement ; embauchent les ingénieurs, les techniciens, les comptables, les surveillants (pour surveiller qui et quoi, au fait ?), salariés au même tarif qu'eux ; et gèrent ces entreprises avec la ponctualité, la rigueur et la discipline requises par leur taille, leur complexité, et la technique. – *Bis, ter, et ad libitum*. Lénine ne peut trop exalter la discipline « *rigoureuse* », « *militaire* », « *de fer* », rabâcher la nécessité de cette force des armées – *donc* – force des entreprises qui militarisent leur organisation – *donc* – force ouvrière organisée sur le mode militaro- industriel. Et l'on pense soudain à Karel Capek qui, en 1921, dans son roman, *Rossum's Universal Robots*, crée le terme de « robot », d'une racine slave

« *rabot* », travail/travailleur, pour désigner l'automate esclave. L'année même où des milliers d'habitants de Petrograd et de marins de Kronstadt, soulevés contre la dictature des bolcheviques, sont abattus, emprisonnés, exilés par l'Armée rouge, sous la direction expresse de Trotski, avec le furieux soutien de Lénine. Pauvres Slaves, dont le nom avait déjà servi à nommer les esclaves dans toute l'Europe, dès le Moyen-âge. Et dire qu'il y a encore des impies pour douter de la prédestination.

La technique selon Lénine, qui confond sous ce terme ce que l'on nomme aujourd'hui technologie, est à la fois impérative dans ses exigences pratiques, et politiquement neutre. Elle réussit le miracle d'organiser l'entreprise en fonction de ses impératifs sans effet sur les rapports de force entre la chiourme et les gardes-chiourme ; entre ouvriers et « personnel d'encadrement » : techniciens, ingénieurs, administrateurs, officiers et sous-officiers de la production. Pour rendre ce miracle possible, il faut et il suffit que l'abstraction « classe ouvrière » possède collectivement et nominalement l'appareil général de production ; et que localement, l'assemblée générale, le conseil ou « soviet » des ouvriers, sinon sa représentation, ses délégués élus en une « sorte de parlement », constitue chaque direction d'entreprise.

« Ici, tous les citoyens se transforment en employés salariés de l'État constitué par les ouvriers armés. Tous les citoyens deviennent les employés et les ouvriers d'un seul "cartel" du peuple entier, de l'État. »  
(*Ibidem*)

Par exemple, les ouvriers de SuperPhénix, ou de n'importe quel site de production, socialisés, disciplinés par des décennies d'un travail complexe, dangereux, segmenté, répété, sous la direction des ingénieurs et chefs d'équipe, et la surveillance des gardes et de la sécurité, se réunissent en assemblée générale (soviet), élisent leur parlement et leurs délégués (avec mandat impératif ? Et révocables à tout instant ?), embauchent les spécialistes (ingénieurs, scientifiques, comptables, administrateurs), les gardes et la police du site, qui travaillent désormais sous leur direction, au même salaire qu'eux. Cette fable industrielle reste aujourd'hui la profession de foi des

fanatiques de Lutte Ouvrière et de leurs rivaux du Parti Communiste, qui garantissent la sûreté des centrales nucléaires « sous contrôle ouvrier » ; c'est-à-dire d'eux-mêmes.

Que si l'on trouve insuffisantes ces assurances prises par la classe ouvrière contre ses propres agents et auxiliaires, afin de conserver sa toute neuve domination, rien n'empêche d'y ajouter les ingénieux mécanismes conçus depuis la Commune de Paris pour garantir l'égalité et la fraternité : rotation des tâches, postes et responsabilités, charges et fonctions collectives, afin de prévenir toute spécialisation et reconstitution d'un pouvoir personnel ou factionnel ; prohibition du vote et décisions par consensus, à l'unanimité ; stricte parité hommes/femmes pour ceux qui n'auront pas dépassé cette triste dichotomie héritée de la vieille société hétéronormée et « genrée » ; assemblée générale séparée pour que l'expression des hommes ne brime pas celle des femmes ; *idem* pour les « gays », les « minorités visibles », les « différemment aptes » titulaires d'un quota de représentation au prorata de leur nombre ; division de l'assemblée générale en groupes de parole, voire en groupes affinitaires, pour offrir aux timides, aux mal parlants, et à tous ceux qui n'ont rien à dire, les meilleures conditions d'expression possibles.

On dirait par exemple que la commission femmes de Malville s'occuperait du plutonium pour cette année, mais l'an prochain, ce sera le club « gay », tandis que la section « hétérosexuels, blancs, » se chargerait des déchets, en remplacement du conseil handi-arabe affecté au traitement de la cuve de sodium. Et comme le groupe EdF compte nombre de sites, fournit tous les secteurs économiques et géographiques de France, et même ses homologues des pays voisins, les relations entre ces multiples entités, la planification, la production et la distribution de cette fourniture, obéiraient aux mêmes règles. Ce qui vaut pour l'électricité et le nucléaire, vaudrait bien sûr pour la chimie, l'automobile, l'agro-alimentaire – Doux, PSA, Arkema, pour citer des entreprises dont les licenciements et les fermetures d'usines ont fait quelque bruit.

Rendu à ce point, on se souvient soudain de l'objection majeure d'Oscar Wilde contre le socialisme : « *Trop de réunions* ». Mais ce qui est une objection pour Oscar Wilde, pour quiconque vit, respire, jouit en-dehors de la politique et des perpétuelles empoignades autour du pouvoir, offre au contraire un irrésistible attrait aux ratés de l'existence, incapables de vivre par eux-mêmes. À tous ces cafards, crampons, punaises de comité, qui sont là pour faire nombre – figurant *le peuple* assemblé – et à qui, en échange de cette figuration, on feint d'accorder la parole et de l'importance. De ces gens qui n'ont pas de vie personnelle ou collective, en dehors de la politique et qui viennent là parce que c'est gratuit, ça les occupe et que non seulement leur présence ne peut être refusée (c'est la démocratie), mais elle est de surcroît appréciée (en tant que simulacre de démocratie). Pour peser dans la décision, il faut aller à la réunion. Pour emporter la décision, il faut rester jusqu'à la fin de la réunion, quitte à la faire traîner le plus possible afin de décourager les adversaires. C'est ainsi qu'il faut lire les propositions d'Eric Hazan et de Kamo concernant l'organisation des « *communes* » et des « *groupes de travail* », dans leur programme de *Premières mesures révolutionnaires*.

« Une façon de procéder serait que s'y retrouvent celles et ceux *qui ont envie d'y participer* – qui s'intéressent à la question, qui ont réfléchi sur le sujet, qui ont ou avaient un emploi dans le secteur – bref, des volontaires. Il n'y a guère de risque que l'on se bouscule pour participer à de tels groupes par opportunisme ou recherche d'avantages matériels, vu que la fonction n'apportera aucun privilège financier mais plutôt un sacrifice de temps, une dépense d'énergie, un bouleversement de vie – raisons pour lesquelles elle ne pourra être qu'assez brève, avec une relève par roulement.

Les groupes de travail n'auront pas de président mais un coordinateur pour l'organisation matérielle des séances, leur enregistrement, leur diffusion, etc. Pour traiter des questions difficiles, ils pourront inviter des spécialistes scientifiques ou techniques, qui n'auront rien de commun avec les experts de naguère : choisis parmi les partisans du nouveau cours, ils participeront aux discussions à égalité avec n'importe qui. Ainsi par exemple le comité chargé du démantèlement du nucléaire pourra comprendre des travailleurs des

centrales, des habitants des environs, des militants des collectifs antinucléaires, des physiciens, des ingénieurs et techniciens de l'électricité et des autres sources d'énergie, sans qu'aucun de ces membres ne puisse se prévaloir de l'argument d'autorité.

Quant aux "décisions" prises, la meilleure façon de s'assurer qu'elles soient sensées réside, non pas dans un "contrôle populaire" toujours manipulable, mais dans leur mode d'application. En l'absence d'exécutif central, ce sera aux groupes de travail eux-mêmes d'organiser la mise en œuvre des mesures qu'ils auront proposées. Être directement confronté à ce qu'implique pratiquement une mesure, devoir emporter la conviction générale, cela dissuade de suggérer des solutions irréalisables ou dictées par tel ou tel intérêt invouable. »<sup>20</sup>

Remplacer « *l'avant-garde* » par des « *agents de liaison* », les « *présidents* » par des « *coordinateurs* », les « *experts* » par des « *spécialistes* », mettre des guillemets à « *décisions* », c'est à la fois se payer de mots et la tête du lecteur. Ramené à sa plus simple expression, tout ce laïus qui paraphrase *L'État et la révolution*, signifie : en pratique, ceux qui agissent, décident. Et ceux qui agissent, dans des secteurs tels que le nucléaire surtout, sont ceux qui *savent*. Mais on peut mettre en scène cette prise de pouvoir avec la participation de multiples acteurs et figurants afin de jouer, pour un temps du moins, la pantomime des *soviets* et de la démocratie directe. On sait comment à quelques mois de distance, avant et après le coup d'État d'octobre, le même stratège qui avait écrit *L'État et la révolution* rédigeait les décrets de création de la Tchéka. Il faut être un bien benêt citoyen ou libertaire pour prêter à des auteurs qui jouent à Staline et Kamo, à des comparses de Badiou qui de livre en livre font l'apologie de Robespierre, Blanqui, Lénine, de l'insurrection, de l'organisation, du communisme, la moindre sincérité démocratique. Leurs mots ne sont pas les nôtres. Et quand ils prennent les nôtres, leur sens n'est plus le nôtre. C'est tout l'art de la dialectique, de l'interprétation, de la restriction mentale et de la direction d'intention.

---

<sup>20</sup> Eric Hazan & Kamo, *Premières mesures révolutionnaires*, éd. La Fabrique, 2013.

Mais il y a des amateurs d'usines à gaz parmi les anarchistes et les mutualistes :

« Voyez la Catalogne en 1936. Et la coopérative Mondragon, aujourd'hui au Pays Basque, avec ses dizaines d'entreprises et ses milliers de sociétaires ! »

On connaît l'écueil. En régime capitaliste, coopératives et mutuelles doivent suivre les méthodes des entreprises capitalistes pour survivre à la concurrence. Division du travail, auto-exploitation des salariés, gains de productivité, etc. Elles produisent de la marchandise, de la valeur d'échange et non pas de la valeur d'usage. Elles ne sont pas des îlots de socialisme ni d'anarchie dans l'océan du capitalisme, mais un capitalisme participatif dont la main d'œuvre, ayant intériorisé et repris à son compte les règles d'une saine gestion, lutte pour son entreprise contre les fournisseurs, les clients, la concurrence, etc. Quant aux coopératives catalanes, comme la Commune, elles ont trop peu duré pour qu'on en puisse tirer autre chose que des amas de peuse littérature. Deux faits restent certains :

1) « Toute organisation ne profite jamais et ne profitera jamais qu'aux organisateurs » (Panaït Istrati) ;

2) Plus la taille de l'organisation augmente, plus elle nécessite de hiérarchie et de spécialisation <sup>21</sup>.

Sorti de la horde primitive, il n'y a pas plus d'« organisation anarchiste » que de roue carrée ni d'obscur clarté. Mais libre aux vrais croyants de penser le contraire, de même que les Allemands se crurent sujets du Saint Empire Romain Germanique, de Charlemagne à Napoléon.

Oui, voyez Lénine, lui-même, lors d'une de ses volte-face tactiques n'ayant rien de commun avec une conversion libertaire, prophétisant la gestion de l'État par une simple cuisinière – entendez une *baba*, une ménagère de plus de 50 ans. Il envisageait, il est vrai, une machine d'État simplifiée au maximum par la réunion de la société,

---

<sup>21</sup> Olivier Rey, *Une Question de taille*, éd. Stock, 2014.

l'élimination des classes, de la minorité exploiteuse, une machine d'État débarrassée des fonctions d'oppression qui fondent sa majeure raison d'être. Il est aussi vrai qu'entre le syndicat CGT de l'énergie et la direction d'EdF – par exemple – s'est épanouie des décennies durant une fructueuse collaboration, aux limites de la cogestion, liée à la promotion du nucléaire national, à l'emploi garanti et à la douillette corruption du plus riche comité d'entreprise de France. De loin, dans le flou d'un souvenir enfoui, à condition de confondre nationalisation et propriété commune, classe ouvrière et salariat – en incluant techniciens, cadres, ingénieurs –, on pouvait feindre d'y voir un embryon de communisme : l'électricité, plus le pouvoir des technocrates.

Et qu'avaient-ils de plus en URSS ?



## 6. Marx, Engels, le travailleur et la machine

Critique de la machine dans le *Manifeste du Parti communiste* et dans *Le Capital*. Fusion de la machine d'État et de l'appareil industriel. La vérité sort de la bouche d'Engels : « *Abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est abolir l'industrie elle-même, c'est détruire la filature à vapeur pour retourner à la quenouille.* » Distinction entre l'outil et la machine. L'outil est innocent des usages qu'on en fait. La machine est coupable des conséquences de son usage.

Quarante ans environ, après la critique en armes menée par les luddites, le *Manifeste du Parti Communiste* (1848) dirige contre la société industrielle les armes d'une critique irréfutable.

« Le développement du machinisme et la division du travail, en faisant perdre au travail de l'ouvrier tout caractère d'autonomie, lui ont fait perdre tout attrait. Le producteur devient un simple accessoire de la machine, on n'exige de lui que l'opération la plus simple, la plus monotone, la plus vite apprise. [...] Bien plus, la somme de labeur s'accroît avec le développement du machinisme et de la division du travail, soit par l'augmentation des heures ouvrables, soit par l'augmentation du travail exigé dans un temps donné, l'accélération du mouvement des machines, etc. L'industrie moderne a fait du petit atelier du maître-artisan patriarcal la grande fabrique du capitalisme industriel. Des masses d'ouvriers, entassés dans la fabrique, sont organisés militairement. Simples soldats de l'industrie, ils sont placés sous la surveillance d'une hiérarchie complète de sous-officiers et d'officiers. Ils ne sont pas seulement les esclaves de la classe bourgeoise, de l'État bourgeois, mais encore, chaque jour, à chaque heure, les esclaves de la machine, du contremaître, et surtout du bourgeois



fabricant lui-même. Plus ce despotisme proclame ouvertement le profit comme son but unique, plus il devient mesquin, odieux, exaspérant. »

On ne saurait mieux dire. Pourtant, quelques lignes plus tard se formulent la funeste distinction entre rapports de production et moyens de production, et la critique des briseurs de machine accusés de vouloir « *reconquérir la position perdue de l'artisan du Moyen-âge* ». Comme si les moyens de production n'imposaient pas leurs exigences propres, et leurs propres effets sur les rapports de production. Comme si l'on pouvait, sans se payer de mots, instaurer un taylorisme « rouge », communiste. Comme si l'on pouvait distinguer la machine d'État et la machine industrielle quand leur symbiose, du vivant même de Marx et d'Engels, accélérât de décennie en décennie, pour aboutir aujourd'hui au « complexe militaro-industriel » et à « l'e-gouvernement »<sup>22</sup>.

Marx et Engels étant des génies jusque dans l'erreur, c'est à ce dernier qu'il revient d'avoir livré en octobre 1872, soit dix-sept mois après la Commune et ses leçons, une charge irrésistible autant qu'involontaire, contre la société industrielle. Dans un article de trois feuillets intitulé « De l'autorité », aussi bref que fulgurant, bien au-dessus, en tout cas, des volumes de ratiocinations anarchistes sur le sujet, Engels s'en prend aux « *antiautoritaires* », à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, ennemis du « *principe d'autorité* ».

« *Il suffit de leur dire que tel ou tel acte est autoritaire* pour qu'ils le condamnent. On abuse tellement de cette façon sommaire de procéder qu'il est nécessaire d'examiner la chose de plus près. Autorité, dans le sens du mot dont il s'agit, veut dire : imposition de la volonté d'autrui sur la nôtre ; et, d'autre part, autorité suppose subordination. » Or « l'industrie moderne a remplacé les petits ateliers de producteurs isolés par de grandes fabriques et usines où des centaines d'ouvriers surveillent des machines compliquées mues par la vapeur ; [...] Partout l'action combinée, la complication des processus dépendant les uns des autres se substituent à l'action indépendante des individus. Mais qui dit action combinée, dit organisation ; or, l'organisation est-elle possible

---

<sup>22</sup> Pièces & Main d'œuvre, *L'Industrie de la contrainte*, éd. L'Echappée, 2011.

sans autorité ? [...] Supposons, pour nous placer entièrement au point de vue des antiautoritaires, que la terre et les instruments de travail soient devenus la propriété collective des travailleurs qui les emploient. L'autorité aura-t-elle disparu ou bien n'aura-t-elle fait que changer de forme ? Voyons. »

Suit l'exemple de la filature de coton, qu'Engels avait de bonnes raisons de connaître dans toutes ses minuties, contraintes, imprévus,...

« ...questions qu'il faut résoudre sur-le-champ, sous peine de voir s'arrêter immédiatement toute la production ; qu'elles se résolvent par la décision d'un délégué préposé à chaque branche du travail ou, si possible, par un vote de la majorité, la volonté de chacun devra toujours se subordonner ; c'est dire que les questions sont résolues autoritairement. »

Et vient le coup de grâce :

« Le mécanisme automatique d'une grande fabrique est bien plus tyrannique que ne l'ont jamais été les petits capitalistes qui emploient des ouvriers. Pour les heures de travail, tout au moins, on peut inscrire sur la porte de la fabrique : *Lasciate ogni autonomia voi che entrate !* [Vous qui entrez, laissez toute autonomie !] Si, par la science et son génie inventif, l'homme s'est soumis les forces de la nature, celles-ci se vengent de lui en le soumettant, puisqu'il en use, à un véritable despotisme indépendant de toute organisation sociale. Vouloir abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est vouloir abolir l'industrie elle-même, c'est détruire la filature à vapeur pour retourner à la quenouille. »

Voulez-vous, comme Gandhi, retourner au rouet et à la quenouille ? Engels est d'une parfaite conséquence ; c'est le prix à payer pour abolir l'industrie elle-même, c'est-à-dire, cette *forme-là* d'organisation autoritaire. Cela ne signifie nullement qu'on abolirait l'autorité elle-même *sous ses multiples autres formes* : familiale, clanique, sociale, religieuse, scientifique, violente ou morale, etc.

Et voyez comme on est loin du positivisme bêta, de l'illusion cartésienne de « *se rendre comme maître et possesseur de la nature* ».

Engels donne d'autres exemples de nécessité d'une autorité impériale, d'une « *volonté dominante qui tranche toute question*

*subordonnée* », les chemins de fer – qui seront l’obsession de Lénine et de l’immense Russie rouge –, le navire en pleine mer, cher aux capitaines d’entreprises.

« Lorsque j’avance de semblables arguments contre les plus furieux antiautoritaires, ceux-ci ne savent que me répondre : “*Ah ! Cela est vrai, mais il ne s’agit pas ici d’une autorité que nous donnons à des délégués, mais d’une mission !*” Ces messieurs croient avoir changé les choses quand ils en ont changé les noms. Voilà comment ces profonds penseurs se moquent du monde. »

Quiconque a si peu que ce soit pratiqué les milieux radicalistes ne peut qu’éclater de rire à cette raillerie d’Engels, tant ce réflexe de se payer de mots a chez eux perduré ; et encore n’avait-il pas connu « *la décision par consensus* » et les palabres interminables, pour qu’enfin l’autorité de tous s’impose à chacun. La mode « *performative* » consistant à abolir les noms pour abolir les choses, en une sorte de reformulation de la *novlangue* orwellienne. Ainsi, pour flatter la vanité collective et accréditer la fiction de l’égalité universelle, est-il recommandé dans les cercles déconstructionnistes d’« *abolir* » le sujet, l’auteur – le *moi* est haïssable –, toute référence autre qu’une coulée impersonnelle, mutante et passive. Et bien sûr, « *hybride* » et « *disséminée* ». Pour reprendre un exemple célèbre : Ce n’est plus la chienne qui court. Ni même la course qui chienne.

Mais peut-être, pourrait-on, avec beaucoup de hâte et de témérité, s’interroger au conditionnel sur l’éventuelle occurrence d’un « *couru* », ou d’une « *courance* » chienne ?

Aussi n’avons-nous plus de partis, mais des « *réseaux* ». On ne dirige plus, on « *coordonne* ». On ne décide plus, « *il a été décidé* ». On ne vous refuse plus la parole, simplement « *il n’a pas été prévu de temps de parole pour vous.* » Nos déconstructeurs croient (ou feignent de croire) qu’ils ont changé les comportements quand ils ont changé les formes grammaticales. Voilà comment ces bien-pensants se moquent du monde.

Si les antiautoritaires ne savent que répondre aux arguments d’Engels, ou des niaiseries, c’est qu’ils partagent avec lui cette foi

dans le Progrès, dans « *le développement de la grande industrie et de la grande agriculture* », développement quasi-« naturel », curieusement situé hors du champ politique et protégé de toute discussion, tant ce développement et son intérêt vont de soi pour les antiautoritaires comme pour les marxistes. Une dévotion persistante parmi les derniers radoteurs de la Fédération anarchiste et du Parti communiste où se chevrotent encore des hymnes à la « neutralité » des technosciences <sup>23</sup>.

Mais le génial Engels a lâché un aveu qui fauche également communistes et anarchistes :

*« Vouloir abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est vouloir abolir l'industrie elle-même. »*

C'est précisément ce que veulent les luddites.

« Une lettre envoyée à un Mr Smith à Huddersfield datée du 9 mars 1812 signée par "Le général de l'armée des redresseurs de torts, serviteur" donne un aperçu de l'approche luddite : "Monsieur, on vient de m'informer que vous possédez un de ces haïssables cadres (machines terminant la filature de la laine équivalant au travail de quatre à cinq ouvriers). Mes hommes ont souhaité que je vous prévienne qu'il est dans votre intérêt de les démonter. Veuillez noter que si vous n'obtempérez pas avant la fin de la semaine prochaine, j'enverrai un de mes lieutenants et au moins trois cents hommes pour les détruire."

La lettre poursuit : "Nous ne déposerons pas les armes avant que la Chambre des Communes vote une loi pour interdire toute machine nuisible à la communauté, et annule la loi qui punit de pendaisons ceux qui détruisent les machines." "Toute machine nuisible à la communauté", telle est en un mot la raison de la révolte luddite. Les luddites ne s'opposaient pas aux machines en tant que telles (beaucoup travaillaient sur des métiers à tisser assez sophistiqués), mais plutôt aux machines nuisibles aux individus en général et à leurs chères communautés depuis longtemps établies. Ils se révoltaient non contre toute technologie, mais contre celle qui laminait leurs modes de vie, de

---

<sup>23</sup> Pièces & Main d'œuvre, "Anarchisme ou chimiothérapie ?", 6 décembre 2008 et Los Amigos de Ludd, "Les hackers et l'esprit du parasitisme", 25 mai 2010. [@PMO]

travail, brisant les liens familiaux et communautaires pluriséculaires. »<sup>24</sup>



Une chose est sûre. À l'opposé des anticapitalistes d'aujourd'hui, on ne peut accuser Marx et Engels d'avoir ignoré l'invasion des machines, ni les conséquences de cette invasion pour les ouvriers ni sur l'emballement de l'économie. Paul Boccara, un économiste du Parti communiste, préface ainsi l'édition du *Capital* publiée aux Éditions Sociales en 1977.

« Au centre de la révolution industrielle du XVIII<sup>e</sup> siècle, Marx place la machine-outil. Avec la machine-outil, l'outil commence à être mû par un mécanisme et non par la main de l'ouvrier : "C'est la machine-outil qui inaugure au XVIII<sup>e</sup> siècle la révolution industrielle. Dès que l'instrument, sorti de la main de l'homme, est manié par un mécanisme, une révolution s'est accomplie. Le nombre d'outils avec lequel un homme peut opérer en même temps est limité par ses propres organes. C'est l'organe de l'opération manuelle, que la révolution saisit laissant à l'homme la nouvelle besogne de surveiller la machine et d'en corriger les erreurs de sa main." (Livre 1<sup>er</sup>, p.268-269)

L'ouvrier commence à jouer un nouveau rôle. Le travail parcellaire du prolétaire de la fabrique tend à être réduit à la surveillance, à la correction, au service de machines- outils de plus en plus exigeantes, et aussi à boucher les trous de la mécanisation en agissant lui-même comme une pièce du mécanisme, bref à être un "accessoire conscient" de la machine. La prolétarianisation se développe alors avec la diminution de la qualification des travailleurs manuels. Elle se développe aussi en raison de la concurrence désormais insoutenable pour les artisans. En effet, sorti de la main de l'ouvrier, l'outil mû par un mécanisme matériel peut dépasser les limites étroites de l'organisme individuel du travailleur, en force, vitesse, etc. Le moteur mécanique, comme à ce stade la machine à vapeur, n'est qu'une condition fondamentale de l'essor de cette révolution technique, caractérisée par la machine-outil. Marx parle de révolution industrielle, car ces transformations vont permettre progressivement à l'industrie de prédominer dans la production. »

---

<sup>24</sup> Kirkpatrick Sale, "Une brève histoire des Luddites", in *L'Ecologiste* n°3, 2001.

Le chapitre XV, sections IV et V, du Capital, traite de *la fabrique et de la lutte entre le travailleur et la machine* :

« La spécialité qui consistait à manier pendant toute sa vie un outil parcellaire devient la spécialité de servir, sa vie durant, une machine parcellaire. On abuse du mécanisme pour transformer l'ouvrier, dès sa plus tendre enfance, en parcelle d'une machine qui fait elle-même partie d'une autre. [...]

Dans la manufacture et le métier, l'ouvrier se sert de son outil ; dans la fabrique, il sert la machine. Là, le mouvement de l'instrument de travail part de lui ; ici, il ne fait que le suivre. Dans la manufacture, les ouvriers forment autant de membres d'un mécanisme vivant. Dans la fabrique, ils sont incorporés à un mécanisme mort qui existe indépendamment d'eux. [...]

Sous sa forme-machine, au contraire, le moyen de travail devient immédiatement le concurrent du travailleur. (Note 130) Le rendement du capital est dès lors en raison directe du nombre d'ouvriers dont la machine anéantit les conditions d'existence. Le système de la production capitaliste repose en général sur ce que le travailleur vend sa force comme marchandise. La division du travail réduit cette force à l'aptitude de détail à manier un outil fragmentaire. Donc, dès que le maniement de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail s'évanouit en même temps que sa valeur d'usage. L'ouvrier, comme un assignat démonétisé, n'a plus de cours. Cette partie de la classe ouvrière que la machine convertit ainsi en population superflue, c'est-à-dire inutile pour les besoins momentanés de l'exploitation capitaliste, succombe dans la lutte inégale de l'industrie mécanique contre le vieux métier et la manufacture, ou encombre toutes les professions plus facilement accessible où elle déprécie la force de travail.

Le caractère d'indépendance que la production capitaliste imprime en général aux conditions et au produit du travail vis-à-vis de l'ouvrier se développe donc avec la machine jusqu'à l'antagonisme le plus prononcé. (Note 133) C'est pour cela que, la première, elle donne lieu à la révolte brutale de l'ouvrier contre le moyen de travail. Le moyen de travail accable le travailleur. Cet antagonisme direct éclate surtout lorsque des machines nouvellement introduites viennent faire la guerre aux procédés traditionnels du métier et de la manufacture. Mais, dans la

grande industrie elle-même, le perfectionnement du machinisme et le développement du système automatique ont des effets analogues.

(Note 134) Le but constant du machinisme perfectionné est de diminuer le travail manuel, ou d'ajouter un anneau de plus à l'enchaînement productive de la fabrique en substituant des appareils de fer à des appareils humains.

(Note 154) Les ouvriers rejetés d'un genre d'industrie peuvent certainement chercher de l'emploi dans un autre, mais s'ils le trouvent, si le lien entre eux et les vivres rendus disponibles avec eux est ainsi renoué, c'est grâce à un nouveau capital qui s'est présenté sur le marché du travail, et non grâce au capital déjà fonctionnant qui s'est converti en machine. Encore leurs chances sont-elles des plus précaires. En-dehors de leur ancienne occupation, ces hommes, rabougris par la division du travail, ne sont bons qu'à peu de chose et ne trouvent accès que dans des emplois inférieurs, mal payés, et, à cause de leur simplicité même, toujours surchargés de candidats.

De plus, chaque industrie, la tapisserie, par exemple, attire annuellement un nouveau courant d'hommes qui lui apporte le contingent nécessaire à suppléer les forces usées et à fournir l'excédent de forces que son développement régulier réclame. Du moment où la machine rejette du métier ou de la manufacture une partie des ouvriers jusque-là occupés, ce nouveau flot de conscrits industriels est détourné de sa destination et va peu à peu se décharger dans d'autres industries, mais les premières victimes pâtissent et périssent pendant la période de transition. »

Mais après ce réquisitoire aigu et plus argumenté qu'aucun autre jusqu'alors prononcé contre les méfaits des machines à l'encontre des ouvriers, voici le point de contradiction où Marx s'oppose à Ludd, séparant les machines et le machinisme, les moyens de production, de leur mauvais usage social. Du point de vue technique, selon lui, la machine, le moyen de production, ne sont passibles d'aucun autre jugement que technique justement. Sont-ils efficaces ? Cette efficacité est-elle optimale ? Voilà ce qui compte.

Du point de vue social, à qui profite cette efficacité optimale ? À la multitude ouvrière ou à la poignée de capitalistes ? Qui touche les

dividendes du capital investi, grossi de la plus-value extorquée aux ouvriers et des bénéfices accomplis sur la vente des marchandises ? Pour Marx et l'engance progressiste, une autre machine est possible. Une machine à visage humain dont les rouages et les composants humains seraient les propriétaires et les bénéficiaires, qu'ils dirigeraient collectivement à travers leur coopération consciente, volontaire, en fonction des besoins et des capacités, collectifs et individuels. La fin de l'exploitation, l'intégration, la participation aux décisions et aux bienfaits de la machine, garantissant l'épanouissement des facultés humaines et leur réalisation.

C'est le même analyste génial qui écrit plus haut :

« Des mathématiciens et des mécaniciens, dont l'opinion est reproduite par quelques économistes anglais, définissent l'outil une machine simple, et la machine un outil composé. [...] Mais cette définition ne vaut rien au point de vue social, parce que l'élément historique y fait défaut. »<sup>25</sup>

Et qui confond maintenant l'outil et la machine dans son exemple du couteau, aussi dépourvu d'élément historique que social. Or le couteau – « *machine simple* » s'il en fut – et l'une des premières fabriquées par nos aïeux du paléolithique, relève de ce qu'Ivan Illich a nommé les « *outils conviviaux* », ceux qui favorisent, ou du moins ne dégradent pas l'autonomie. Savoir, que chacun peut s'en faire un et s'en servir. Dans ce cas *Homo faber* maîtrise son outil et ne le sert pas. Au contraire, l'ouvrier qui travaille sur un massicot ou une emboutisseuse ; ou le technicien qui travaille sur un laser ; ne peuvent fabriquer eux-mêmes une machine ou un système de production – des outils on ne peut plus « *composés* » – qu'ils ne maîtrisent nullement, mais dont ils sont les serviteurs. La machine et le système entraînent l'hétéronomie de l'humain. Sa dépendance et son asservissement dont nulle fiction juridique ne peut l'affranchir. Mais voici l'argument de Marx :

---

<sup>25</sup> Ch. XIV, section IV : *La division du travail dans la manufacture et dans la société.*



« La machine est innocente des misères qu'elle entraîne ; ce n'est pas sa faute si, dans notre milieu social, elle sépare l'ouvrier de ses vivres. Là où elle est introduite, elle rend le produit meilleur marché et plus abondant. Après comme avant son introduction, la société possède donc toujours au moins la même somme de vivres pour les travailleurs déplacés, abstraction faite de l'énorme portion de son produit annuel gaspillé par les oisifs. »

C'est surtout dans l'interprétation de ce fait que brille l'esprit courtisanesque des économistes.

D'après ces messieurs-là, les contradictions et les antagonismes inséparables de l'emploi des machines dans le milieu bourgeois n'existent pas, parce qu'ils proviennent non de la machine, mais de son exploitation capitaliste ! Donc, parce que la machine, triomphe de l'homme sur les forces naturelles, devient entre les mains capitalistes l'instrument de l'asservissement de l'homme à ces mêmes forces ; parce que, moyen infailible pour raccourcir le travail quotidien, elle le prolonge entre les mains capitalistes ; parce que, baguette magique pour augmenter la richesse du producteur, elle l'appauvrit entre les mains capitalistes ; parce que l'économiste bourgeois déclare imperturbablement que toutes ces contradictions criantes ne sont que fausses apparences et vaines chimères et que, dans la réalité et, pour cette raison, dans la théorie, elles n'existent pas.

(Note 155) Certes, ils ne nient pas les inconvénients temporaires, mais quelle médaille n'a pas son revers ! Et, pour eux, l'emploi capitaliste des machines en est le seul emploi possible. L'exploitation du travailleur par la machine, c'est la même chose que l'exploitation des machines par le travailleur. Qui expose les réalités de l'emploi capitaliste des machines s'oppose donc à leur emploi et au progrès social.

(Note 156) Ce raisonnement ne rappelle-t-il pas le plaidoyer de Bill Sykes, l'illustre coupe-jarret ? "Messieurs les jurés, dit-il, la gorge d'un commis-voyageur a sans doute été coupée. Le fait existe, mais ce n'est pas ma faute, c'est celle du couteau. Et voulez-vous supprimer le couteau à cause de ses inconvénients temporaires ? Réfléchissez-y. Le couteau est un des instruments les plus utiles dans les métiers et l'agriculture, aussi salubre en chirurgie que savant en anatomie et joyeux compagnon dans les soupers. En condamnant le couteau vous allez nous replonger en pleine sauvagerie !" »

Pour le capitaliste (*le coupe-jarret*), l'assassin est innocent. C'est le couteau le coupable. Mais on ne va pas supprimer un outil si utile par ailleurs, si coupable soit-il en cette occurrence.

Pour Marx, le couteau est innocent. *Dual*, neutre, ambivalent. Tout dépend de son usage et de son usager, c'est-à-dire de son possesseur. Il ne fait pas la différence entre le couteau, « *machine simple* », la tronçonneuse et le laser industriel, « *outils composés* ».



## 7. Lénine et Linhart contre « l'aristocratie ouvrière »

Leur apologie du « prolétaire sans qualité ». Il y a « quelque chose de démocratique » dans l'ouvrier-masse (et dans le robot). Les prolétaires ont une patrie – qui n'est pas la patrie des prolétaires. Conscience de clan et conscience de classe. Communisme primitif et patriotisme primitif. Rouges-bruns et bruns-rouges. Théorie mimétique et « décence commune ». Le roman national et le parti de la « *Destruktion* ».

Il manque une histoire de la formation de la classe ouvrière française. On verrait peut-être qu'avec sa défense de la qualité de l'ouvrage et de la qualification de l'ouvrier, le luddisme voisine avec le corporatisme et le compagnonnage<sup>26</sup>. Une défense perpétuée par les ouvriers qualifiés, « professionnels », jusque dans les ateliers de la « grande industrie » ; ceux-là même qui font grève 44 jours et livrent leur baroud d'honneur en 1913, aux usines Renault, contre l'introduction du taylorisme, « le système du chronomètre ». On ne saurait trop souligner l'horreur de Lénine pour cette *aristocratie ouvrière*, butée, clanique, traditionaliste ; indifférente voire hostile aux masses croissantes de simples manœuvres.

Ni celle de Robert Linhart, le léniniscule de la rue d'Ulm, disciple d'Althusser à Normale Sup', Président-fondateur de l'UJCM (l'Union des Jeunesses Communistes Marxistes-Léninistes), en 1966, et co-fondateur de la Gauche Prolétarienne (1969) :

« Ces mêmes dirigeants syndicalistes qui peu avant la guerre de 1914, mobilisent la classe ouvrière contre le taylorisme, se rallieront à leurs

---

<sup>26</sup> Agricola Perdiguer, Mémoires d'un compagnon, 1854.

bourgeoisies respectives dans la grande boucherie internationale. [...] À l'Ouest, l'acharnement à défendre le "métier" dévoilera comme son envers l'attachement aux valeurs bourgeoises du "patriotisme". [...] Aux États-Unis, la situation est encore plus tranchée. La résistance la plus déterminée à l'implantation du taylorisme est le fait de syndicats de métier de l'American Federation of Labor – organisation corporatiste et égoïste d'ouvriers qualifiés, qui exclut et écrase la masse des prolétaires sans qualification. »

Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor*, éd. Seuil, 1976.

Ce qui n'empêche pas le journal *L'Humanité*, suivant la sempiternelle pratique communiste, de charogner cent ans plus tard la mémoire de ces ouvriers réactionnaires<sup>27</sup> ; comme l'avaient été celles de la Commune et de la Résistance.

Quelle surprise. Les prolétaires ont une patrie – bien plus que les Krupp et les Schneider qui les envoient au massacre réciproque, tout en ménageant leurs intérêts mutuels de part et d'autre des tranchées, et à travers la Suisse, si neutre, si commode, si pourrie. C'est même si bien le cas qu'à peu près chaque fois qu'il leur faut choisir entre la lutte de classes et le conflit ethnique ou la guerre nationale, les prolétaires se ruent à la gorge les uns des autres plutôt qu'à celles de leurs maîtres et exploiters. Quitte à remettre les comptes domestiques, le sentiment patriotique prévaut sur le sentiment de classe.

Naturellement, on peut mépriser ce « *patriotisme bourgeois* », déblatérer sur « *l'aliénation* » et l'inconscience de classe des prolétaires. Lénine et Linhart, ces intellectuels fanatiques et abstraits, assoiffés de pouvoir à la tête d'une bureaucratie totalitaire globale, ne peuvent trop les vitupérer et piétiner.

Au rebours d'Orwell, qui, dans ses écrits de guerre fait l'éloge du patriotisme populaire face à la menace hitléro-stalinienne. Son prophète, Michéa<sup>28</sup>, cite ainsi ce passage de "*My Country Right or Left*", écrit en 1940 :

---

<sup>27</sup> *L'Humanité*, 12 juin 2004 et 15 mars 2013.

<sup>28</sup> In Jean-Claude Michéa, *Orwell, anarchiste tory*, éd. Climats, 1995.

« Pendant plusieurs années l'approche de la guerre a été pour moi un cauchemar et il m'est même arrivé de faire des discours et d'écrire des pamphlets contre elle. Mais la nuit précédant l'annonce du pacte germano-soviétique je vis en rêve que la guerre avait commencé. C'était un de ces rêves qui - quel que soit par ailleurs leur sens freudien - ont le pouvoir de vous révéler la nature réelle de vos pensées. Il m'enseigna deux choses : d'abord que je ne serais guéri que lorsque cette guerre longtemps redoutée aurait éclaté : ensuite que j'étais un patriote du fond du cœur, que je ne commettrais ni sabotage ni quoi que ce soit contre mon propre camp, que j'appuierais cette guerre, que je me battrais si possible. Je descendis chercher le journal qui annonçait le voyage de Ribbentrop à Moscou. La guerre allait donc venir, et le gouvernement – même si c'était le gouvernement de Chamberlain – serait assuré de ma loyauté. »

Orwell, *Écrits politiques (1928-1949)*, éd. Agone, 2009.

Mais en 1941, à l'heure de l'invasion, c'est aux « frères russes » que le pragmatique Staline en appelle pour mener « *la Grande Guerre patriotique* ». Sur son lit d'agonie, en 1949, Orwell écrit *1984*. Son double, Winston Smith, militant travaillé par sa conscience exprime à la fois les vues du Parti et ses propres doutes.

« S'il y a un espoir, écrivait Winston, il réside chez les prolétaires. [...] Ils ne se révolteront que lorsqu'ils seront devenus conscients et ils ne pourront devenir conscients qu'après s'être révoltés. » [...]

En réalité, on savait peu de choses des prolétaires. Il n'était pas nécessaire d'en savoir beaucoup. Aussi longtemps qu'ils continueraient à travailler et à engendrer, leurs autres activités seraient sans importance. Laissés à eux-mêmes, comme le bétail lâché dans les plaines de l'Argentine, ils étaient revenus à un style de vie qui leur paraissait naturel, selon une sorte de canon ancestral. Ils naissaient, ils poussaient dans la rue, ils allaient au travail à partir de douze ans. Ils traversaient une brève période de beauté florissante et de désir, ils se mariaient à vingt ans, étaient en pleine maturité à trente et mouraient, pour la plupart, à soixante ans. Le travail physique épuisant, le souci de la maison et des enfants, les querelles mesquines entre voisins, les films, le football, la bière et, surtout, le jeu, formaient tout leur horizon et comblaient leurs esprits. Les garder sous contrôle n'était pas difficile. [...]

On n'essayait pourtant pas de les endoctriner avec l'idéologie du Parti. Il n'était pas désirable que les prolétaires puissent avoir des sentiments politiques profonds. Tout ce qu'on leur demandait, c'était un patriotisme primitif auquel on pouvait faire appel chaque fois qu'il était nécessaire de leur faire accepter plus d'heures de travail ou des rations plus réduites. Ainsi même quand ils se fâchaient, comme ils le faisaient parfois, leur mécontentement ne menait nulle part car il n'était pas soutenu par des idées générales. [...]

Comme l'exprimait le slogan du Parti : "Les prolétaires et les animaux sont libres". »

Le matériau humain qu'il faut à Lénine et Linhart, ces ingénieurs des âmes, c'est l'ouvrier-masse, le tâcheron frais débarqué de sa campagne, ignorant, modelable, ajustable à n'importe quelle machine ou chaîne de production. Le prolétaire sans qualité, insecte social, et pour cette raison même ayant tout à gagner à l'instauration de la fourmière technologique – et *communiste*.

« Il y a en effet quelque chose de démocratique dans le travail d'OS, en ce qu'il est à la portée d'un très grand nombre d'individus, dont il requiert des qualités simples et semblables. Il tend à l'homogénéité de la main d'œuvre. » [Linhart, 1976]

Il y a en effet quelque chose de démocratique dans la robotisation.

On ne sait trop si l'espoir réside chez les prolétaires, comme l'écrit Winston, ni même s'il y a de l'espoir. Et ce n'est pas de lui que nous le saurons, puisque au rebours d'Orwell, il a préféré joindre « *la Fraternité* », une pseudo-conspiration fomentée à l'intérieur du Parti-État pour démasquer ses opposants, plutôt que de se fondre dans la foule. Mais peut-être *la Fraternité* est-elle ici le pseudonyme du POUM ? Ce Parti Ouvrier d'Unification Marxiste avec lequel Orwell combattit durant la révolution espagnole ; et dont les militants furent emprisonnés et fusillés par les communistes staliniens – espagnols, russes et kominterniens<sup>29</sup>. La vision de Winston, peu prometteuse, sinon véridique, embrasse une masse bestiale, grégaire, physique, écrasée par le travail et les plus grossiers

---

<sup>29</sup> George Orwell, *Hommage à la Catalogne*, 1938.

soulagements, maintenue et soudée jusque dans chacun de ses éléments par un sentiment politique profond – un seul, pas deux –, non pas l’Idée communiste mais un patriotisme primitif – l’instinct de la horde ? – auquel on peut faire appel chaque fois qu’il est nécessaire de leur arracher de nouveaux sacrifices. Ivrogne et patriote. Le portrait craché de la classe ouvrière anglaise, irlandaise, polonaise, russe, française, etc., bornée à boire et à brailler dans ses estaminets – jusqu’à l’arrivée de la télévision du moins. Il y a du « nous » cependant chez ces ivrognes belliqueux, du « nous » contre « eux » : les habitués de l’assommoir d’en face, la bande du quartier d’à côté, les compagnons d’un autre métier ou d’une autre société, les natifs et ceux d’ici contre les nouveaux-venus et ceux d’ailleurs, les partisans de notre équipe, de notre champion, de nos couleurs, de notre village, contre ceux de la ville ou du pays voisin. Les nôtres contre les autres.

Sans doute, s’ils pouvaient se battre contre les messieurs des classes supérieures, les assommeraient-ils volontiers, mais l’organisation sociale est précisément faite pour éviter de mauvaises rencontres. Les messieurs, d’autre part, se font représenter dans ces occasions par des bandes supérieurement armées, entraînées, organisées et payées – vigiles, gardiens, gendarmes, soldats, policiers, hommes de main – eux-mêmes recrutés dans le peuple. Cela n’empêche pas de s’y attaquer, quoique avec des fortunes diverses, mais cela réduit la rixe aux combattants en présence physique – les gueux contre le guet ; effaçant de la vue et de la conscience des prolétaires, les commanditaires, bénéficiaires et détenteurs de la force publique et de la violence légale. Absents du champ clos, les messieurs ne sont pas perçus comme des rivaux, dans la mesure même où ils ne sont pas perçus du tout. Assis en spectateurs sur les cimes de la société, ils contemplent avec ennui ces basses agitations. Du moins est-ce la routine quotidienne. Car on ne saurait trop souligner leur goût pour les sports de sang, combats de chiens et de boxe, chasse et guerre, leur férocité organisée face à l’ennemi extérieur et à la sédition sociale. Ainsi les S.A.S, « Special Air Services », modèles de toutes les unités spéciales du monde, remontent :

« ...aux armées privées organisées et encadrées par la classe dirigeante britannique pour protéger ses intérêts, et principalement pour écraser les rebelles irlandais. Régiments d'élite, les S.A.S. le sont tant par les talents particuliers qu'on exige d'eux que par le mode de recrutement particulier. L'un des trois régiments S.A.S., le 21<sup>e</sup> S.A.S. Regiment (Artists) Territorial Army, créé après-guerre, est un régiment de réserve, et de l'armée territoriale, principalement chargé d'intervenir en Grande-Bretagne. L'ancêtre direct du 21<sup>e</sup> S.A.S. est un régiment territorial, les Artists Rifles. Fondé en 1860 par un certain Edward Sterling, il s'agit d'une unité d'élite composée essentiellement de membres des professions libérales et d'artistes qui participent à l'entraînement et aux activités du régiment sur une base volontaire ; ils achètent eux-mêmes leur uniforme, leurs armes et doivent même payer un droit d'entrée, toutes dispositions qui réduisent l'appartenance au régiment aux classes aisées. (Note : En 1893, une analyse des Artists Rifles donnait le panorama social suivant : artistes (peintres et sculpteurs), 4,54 % ; avocats, 12,39 % ; ingénieurs civils, 5,99 % ; architectes, 11,79 % ; docteurs, 11,33 % ; autres professions, 54,96 %.) »

Roger Faligot, *Guerre spéciale en Europe*, éd. Flammarion, 1980.

Où l'on voit que les *yuppies* de la *creative class* – en fait le personnel de la technocratie –, chasseurs, cavaliers, marins, alpinistes, *sportmen*, loin d'être un ramassis de mauviettes empotées sont parfaitement aptes à mater les braillards costauds du prolétariat et du sous-prolétariat en cas de menace.

« Les Artists Rifles sont très liés aux classes dirigeantes dont ils peuvent défendre les intérêts en cas de conflit interne, et constitue une "fabrique d'officiers" pour d'autres régiments réguliers en cas de conflit international. À certains égards, ce régiment est comparable à la Garde nationale française, surtout après 1830. » (*ibidem*)



Au fond, ce « *patriotisme primitif* » souligné par Orwell n'est-il pas l'autre nom, l'autre face du « communisme primitif » que les anthropologues, les historiens et les théoriciens révolutionnaires attribuent à cette même horde primitive. Entre nous, tout en commun. Hors de nous, tout à part. Ça mien, ça tien. Chacun chez



soi et les vaches seront bien gardées. Sans frontières, pas d'échanges. Il en faut pour que le vol, la *razzia*, le don et le commerce, suivant leurs rites compliqués et rigides, organisent les rapports entre vous et nous. Entre toi et moi. S'il n'y a pas *d'autre*, de qui pourrais-je bien recevoir et accepter ? À qui pourrais-je bien rendre ? Comment pourrions-nous « *nous enrichir de nos différences* », comme nous y oblige l'idéologie Benetton, *world music, no border*, si nos différences sont exécrées, écrasées ? Si les Tibétains sont sinisés de gré ou de force et les Français américanisés ? Avec qui pourrais-je bien entrer en relation et pourquoi faire, s'il n'y a que du *pareil au même* ? Si la broyeuse du capitalisme mondialisé et ses alter-capitalistes *sans frontières*, concassent et malaxent toutes les cultures originales/originelles pour fournir des flux de *contenus* à tous leurs canaux et terminaux de marchandises ?

Et ce collectivisme identitaire de partageux hordesques, ou cet identitarisme collectiviste d'hordesques partageux, ne sont-ils pas l'avèrs et le revers du communautarisme, cette idéologie spontanée de la horde. On sait qu'il y eut en Allemagne, en Russie et ailleurs des « nazis-communistes » et des « nationaux- bolcheviques » sans compter d'autres hybridations avec des courants anarchistes et conseillistes<sup>30</sup>. Il pourrait y en avoir n'importe où, n'importe quand. Il se pourrait que le national-socialisme - la passion et la solidarité nationales - soit l'idéologie spontanée du peuple et de la classe ouvrière de même que le multiculturalisme libéral et « sans frontière » est l'idéologie du « secteur tertiaire », de la technocratie mondialisée à l'ère des « services », de « *l'économie de l'information et des connaissances* ». L'hitlérisme et l'extermination des juifs ont rendu un fier service à « *l'idée communiste* » (Badiou), en incarnant le pire de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, qui lui reviendrait sinon, de l'URSS léniniste au Kampuchéa polpotien. Voyez là-dessus le livre de François de Smet, *Reductio ad Hitlerum. Une théorie du point Godwin* (éd. PUF, 2014).

---

<sup>30</sup> C. Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, éd. Denoël, 2003.

Le fascisme italien était infiniment moins monstrueux, y compris pour ses opposants, que le stalinisme, le maoïsme et leurs diverses déclinaisons. Gramsci (1891-1937), communiste opposant à Staline, n'aurait pas tant survécu dans les prisons soviétiques, qu'il ne le fit dans celles de Mussolini<sup>31</sup>. Le fascisme était un technocratisme futuriste et militariste. Nombre de juifs furent membres du parti fasciste. Nombre d'entre eux furent nommés à des postes importants par Mussolini qui n'était pas plus judéophobe dans sa vie privée et amoureuse. Sa volte-face – l'adoption de lois antijuives – ne date que de 1938 et de l'alliance avec Hitler. Elles résultent du misérable mimétisme, du misérable opportunisme du *Duce* qui ne voulait pas être en reste d'extrémisme vis-à-vis de son rival. L'hitlérisme reste, 70 ans après sa chute, la meilleure, et finalement, la seule protection du bolchevisme dans toutes ses variantes (léniniste, trotskyste, stalinienne, etc.) ; et ce, malgré toutes leurs collusions et traits communs.

On comprend que les résidus, de près ou de loin, de la décomposition du communisme en ravivent sans cesse le souvenir et le réflexe de rejet. C'est le chantage au fascisme, à l'accusation de fascisme, qui leur sert de bunker et de missile nucléaire : d'assurance-vie. C'est l'histoire du pire qui protège celle du « *socialisme réel* », et empêche sa mise au ban de l'humanité, avec ses crimes de masse, leurs auteurs, leurs apologistes et « compagnons de route », leurs disciples et leur idéologie. C'est l'extermination des juifs, « *crime contre l'humanité* », qui interdit d'héritage et d'héritiers le national-socialisme – et le fascisme par association.

Cependant que les héritiers du social-nationalisme (du socialisme « *en un seul pays* »), les héritiers de Lénine, Staline, Mao, Castro, Pol Pot et les autres – quels que soient leurs massacres et leurs bagnes-, peuvent toujours cultiver « *l'hypothèse communiste* », plaider les circonstances, les erreurs, les déviations, vanter le nom et l'héritage de l'autre machine de terreur du XX<sup>e</sup> siècle et espérer un retour de puissance. Comme Dieu est innocent des péchés de l'église, « *l'idée*

---

<sup>31</sup> Franco Lo Piparo, *Les Deux prisons de Gramsci*, CNRS éditions, 2014.

*communiste* » est innocente des crimes du Parti. Sans Hitler, sans l'extermination des juifs, il en serait de même du fascisme que le temps aurait d'ailleurs usé et transformé. Des auteurs aussi respectables, aussi célébrés dans *Le Monde*, qu'un Badiou ou un Lossurdo plaideraient pour « *l'hypothèse fasciste* ». Un fascisme ayant « *tiré le bilan du XX<sup>e</sup> siècle et de Hitler* ». De Franco et de Mussolini peut-être. De Doriot, Deloncle et Déat, ces communiste et socialistes passés au fascisme.

En France même, des fous meurtris de nos romans national et social tentent sans fin de réveiller le sentiment primitif, rouge-brun et viscéral, de la horde. Au fond, ne serions- nous pas mieux *entre nous*, entre Français et sans-culottes, ayant raccourci les tyrans et chassé les invasifs ? *Nous*, disons, entre ouvriers, paysans, artisans, boutiquiers, employés et petits patrons, Fracs et Gaulois, Bretons et Provençaux, Basques, Alsaciens, faubouriens et campagnards. *Nous le Tiers*, le Tout de la Nation. La plèbe, le peuple, c'est-à-dire le nombre. D'une racine indo-européenne *pele, plethos* : la foule, la pléthore, le plein, le pluriel, la plupart, etc. Quitte à accueillir et à tolérer *en otages*, suivant des règles strictes et en nombre limité des *hôtes* étrangers. Mais là encore, suivons les mots. L'*hostis* latin désigne aussi bien l'hôte, l'étranger, que l'*hostile*, l'ennemi<sup>32</sup>. Quitte à admettre dans la horde, parmi *nous*, au cas par cas et suivant de minutieux rites d'initiation, les *horsains*, comme on dit en Normandie, les *forains*, selon l'ancien français (en anglais, *foreign*, étranger), qui souhaiteraient devenir des *nôtres*, n'importe leur couleur, leur foi, leurs origines, pourvu qu'ils le veuillent avec cœur ; qu'ils participent à la Fête de la Fédération ; souscrivent au serment d'unité et de loyauté nationales ; pourvu qu'ils soient vraiment des *nôtres*, et non plus des *autres*.

*Entre nous*, il faut tout refuser aux *autres* comme faction et tout leur accorder comme individus. Ils ne doivent faire parmi *nous*, ni un peuple dans le peuple, ni un État dans l'État, ni un ordre, une classe,

---

<sup>32</sup> Xavier Delamarre, *Le vocabulaire indo-européen*, éd. Librairie d'Amérique et d'Orient, 1984.

un parti à part. La fusion ou la guerre. Il faut qu'ils soient des *nôtres* individuellement, du fond du cœur, ou retournent chez les *autres*.

La foule contemporaine accomplit, on le sait, le retour le plus rapproché à la horde primitive. Elle est comme elle le milieu naturel de l'inconscient mimétique et de ses polarisations : positives (culte du chef, des héros, des « *idoles* », de certaines idées, émotions, actions) : ou négatives (rejet des bêtes noires, boucs émissaires, souffredouleur, etc.). Lynchage ou adulation, ces pulsions collectives unifient, ordonnent, orientent et meuvent cette masse chaotique plus efficacement que rien d'autre<sup>33</sup>. Bref, horde primitive ou foule post-moderne et sentimentale, la masse, bien avant la destruction des cultures populaires par l'industrie du loisir et du divertissement et ses *mass-media*, paraît tout sauf le terreau nourricier de « *la décence ordinaire* ». On n'en peut guère attendre de ceux qui se groupent pour avoir raison ; dont l'union – le nombre et le suivisme –, le panurgisme, font la force ; et aucune des *dividus* pathétiques, atomisés et sérialisés dans leur foule solitaire. Il se pourrait que la décence, contrairement à l'opinion d'Orwell, ne soit rien moins qu'ordinaire. Mais singulière et individuelle : aberrante. Suivant le lieu commun, les héros ne font que ce que tout le monde aurait fait à leur place. Les autres ne le font pas et pour cette raison haïssent ceux « *qui jouent les héros* ». Les uns cachent des juifs aux nazis, refusent tout mode de vie machinal et vivent contre leur temps ; les autres ne font que leur travail, font comme tout le monde, vivent avec leur temps. Il se pourrait que l'indécence fût ordinaire et la décence extraordinaire. Qu'elle fût d'abord le fait d'individus éparés. Quand ces individus se trouvent, la décence s'en facilite. Quand la masse bascule, la décence fuit l'indécence du camp des vainqueurs. 1944 : les résistants de dernière minute tondent les femmes coupables d'amours allemandes. 1962 : les mêmes, en Algérie, égorgent les

---

<sup>33</sup> Gabriel Tarde, *Les Lois de l'imitation*, éd. Alcan, 1890 ; Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, éd. PUF 1895 ; Elias Canetti, *Masse et puissance*, éd. Gallimard 1960 ; Jean-Michel Ourghoulian, *Un mime nommé désir*, éd. Grasset 1982 ; René Girard, *Le Bouc émissaire*, éd. Grasset 1982.

harkis abandonnés par la France. Ni Orwell ni Michéa ne peuvent mieux définir cette « *common decency* » que par « *ce sentiment spontané essentiellement répandu chez l'homme ordinaire qu'il y a des choses qui ne se font pas* »<sup>34</sup>.

Ce qui est, reconnaît Michéa, « *apparemment d'un vague philosophique total.* » Aussi précise-t-il :

« Ce concept de “common decency” a un double avantage – qui fait que je le traduis rarement en français parce que le mot “common” a deux sens en anglais. D'une part en insistant sur la notion de décence. Un socialisme, c'est une société décente, ça veut dire qu'il y a des critères moraux qui interviennent à tous les niveaux [...] *Decency* contre l'idée que le calcul égoïste – l'égoïsme rationnel de Ayn Rand – suffirait à produire tous les équilibres sociaux nécessaires. Mais d'autre part, c'est une forme de jugement moral qui est common. C'est-à-dire à la fois partagé – non privatisable – et ordinaire. Le *common man*, c'est l'homme ordinaire, par opposé à l'exaltation de l'héroïsme spartiate de la grande tradition républicaine. »

Bref, il y a des choses, dit Michéa par la bouche d'Orwell (ou Orwell par la bouche de Michéa), « *qui ne se font pas* ». Et c'est « *l'homme du commun* », le plus souvent, qui sait ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Mais comme les mots lui manquent – et à Michéa aussi –, celui-ci s'en tire par un exemple. Debby Stevens, une ouvrière américaine, se fait licencier par sa patronne après lui avoir fait don d'un de ses reins pour une greffe. En effet, ça ne se fait pas. Voilà qui rappelle le mot d'un sénateur américain sur la pornographie : « *Je ne sais pas la définir, mais je la reconnais quand j'en vois.* »

Cette apologie du « *common man* » et de la « *common decency* » me fait songer à cette foule de villageois qui, le 16 août 1870, à Hauteveyre, dans le Périgord, ont torturé, puis tué et mangé un jeune homme du voisinage, accusé d'avoir crié, « Vive la République ! ». C'est qu'à l'époque, les ruraux étaient pour l'Ordre et l'Empereur. On le vit bien lors des élections suivantes et durant la Commune. J'y songe d'ailleurs, ainsi qu'à une multitude de faits semblables, chaque

---

<sup>34</sup> *France Culture*, émission Répliques, 2 juin 2012.

fois que j'entends faire l'apologie de la société paysanne et de ses pratiques qui constitueraient notre véritable richesse humaine. J'y songe lorsqu'une quinzaine de jeunes hommes issus de la « *diversité* » se ruent dans le quartier de la Villeneuve, à Grenoble, le 28 septembre 2012, pour battre à mort deux autres garçons, à coups de battes, de couteaux et de bouteilles, à la suite d'une querelle entre jeunes frères. Il semble que les victimes, qui n'étaient même pas blanches, avaient cependant le tort de « *s'en sortir* » ; de passer des bacs pro et de trouver de l'embauche. C'est que les *jeunes des quartiers* n'aiment pas plus la république que les ruraux d'autrefois. Et en fait de « *culture populaire* », ils ne disposent plus que du *mix de trash*, de *gore* et de *rap*, épiced' « *islamisme radical* » et de jeux vidéo, qui dégueule de *Youtube*.

Une multitude d'exemples ne font pas une définition : suivons les mots.

Daigner. Famille d'une racine indo-européenne \*dek- « convenir » représenté en latin par 1) Decet « il convient » et decentia « convenance ». 2) Decus-oris et decor-oris, « » bienséance, « décence », « dignité », d'où decorus, « paré » et « decorare » « décorer ». 3) Dignus « digne », issu de \*dek-nos, d'où dignitas-atias « dignité », dignare et dignari « juger digne » : indignus, « indigne » ; indignari « juger indigne ». Cette racine est peut-être apparentée à celle de docere et discere mais le rapport est obscur et seulement hypothétique.<sup>35</sup>

Le rapport fut-il avéré, il signifierait juste que la décence est ce qui est décent, digne d'être enseigné, et que ce qui est digne d'être enseigné, c'est la décence. Définition circulaire qui nous ramène au point d'interrogation. Si l'on reste sceptique quant à la décence – la morale, le sens commun – des milieux populaires que susciteraient, ou suscitaient jadis, ses conditions de vie, on concédera cependant de grand cœur à Jean-Claude Michéa, la sidérante indécence des intellectuels et des bourgeois, qui ne cesse d'atteindre de nouveaux paroxysmes.

---

<sup>35</sup> Dictionnaire Robert étymologique du français

Mais enfin, toi, Marius Blouin, d'où parles-tu ? insinueront doucement, insidieusement, les inquisiteurs et déconstructeurs du roman national, pleins d'espoir et sachant bien que tout propos peut être retenu contre le mis en examen. Comment tu te *situes* ? Quelle est ta position ?

Mes chers Compatriotes,

Je suis français. Je n'ai rien fait pour l'être.

Je voudrais l'être comme le fut mon grand-père, un Breton rouge et résistant. Je voudrais l'avoir choisi comme Joséphine Baker, Romain Gary (né Kacew), ou le général Dumas, afin de mériter ma joie de l'être ; de lire dans sa langue notre roman national.

Je n'ai pas « *honte de la France* » ni des Français, à l'encontre de ceux-là qui tirent leur fierté de cette honte. Mais la France ne s'est jamais construite, depuis ses fondations, qu'envers et contre le parti de la honte et des destructeurs. Car cette « *déconstruction* » à laquelle nos universitaires se livrent avec la dureté des redditionnistes et des renégats, n'est que la traduction *ad usum Francorum* du mot « *Destruktion* », du nazi Heidegger, par Jacques Derrida. Je n'ai honte que de moi. D'avoir pu si peu pour mon pays et pour son peuple : Petits Blancs des bourgs et des campagnes, Arabes et Noirs des cités, provinciaux des villes et Pieds-noirs du Midi. Expatriés, rapatriés. Arrachés, jetés, dispersés, mêlés. Épaves et naufragés du Progrès qu'on n'arrête pas. Français, Français, Français.

J'ai bien conscience du caractère moisi, rance, nauséabond et pour tout dire, *fachiste*, de ces déclarations. Je n'y peux rien. Je ne veux rien y pouvoir. Et je vous plains d'être sans patrie ni frontières ; comme je plains ces malheureux qui n'ont pas choisi, eux, d'être sans feu ni lieu.



## 8. Les idéologues bourgeois à la tête du parti d'avant-garde

La révolution est une chose trop sérieuse pour être confiée aux ouvriers. Makhaïski, le révolutionnaire qui corrigeait Marx et Trotski. *Intelligentsia*, *apparatchiks*, *nomenklatura* : la technocratie par d'autres noms. Capitalistes de l'avoir et capitalistes du savoir. « Travail simple » et « travail complexe ». « *Prolétaires intellectuels* » ou « *intellectuels bourgeois* » ? Marx : « *un personnel numériquement insignifiant et purement technologique* ». Kautsky : « *La classe capitaliste règne mais ne gouverne pas* ».

Il y eut, bien avant Orwell, des penseurs pour qui l'espoir – s'il y avait de l'espoir – résidait chez les prolétaires. Parmi ces penseurs, Marx et Engels eurent l'originalité de proclamer tout à la fois : que le prolétariat ne pouvait s'émanciper sans émanciper toute la société des classes et des conflits de classe ; et que cette émancipation devait être l'œuvre des prolétaires eux-mêmes, selon la devise de la I<sup>e</sup> Internationale. Quelle place cette émancipation universelle par le prolétariat laissait-elle aux membres des autres classes populaires (petits industriels, petits commerçants, artisans, paysans), et aux penseurs comme Marx et Engels ? Celle de ralliés, auxiliaires et subordonnés.

« De même que, jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et, notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique. »<sup>36</sup>

---

<sup>36</sup> *Le Manifeste du parti communiste*, 1848.



C'est-à-dire Marx, Engels, Kugelmann, Liebknecht, Kautsky, Lénine, Trotski et toute l'engeance des profs de fac marxistes à la tête de leurs *Sentier Lumineux*, *Angkar* et autre *Organisation*. « *L'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique* » désigne par un train de cinq grands mots abstraits, compliqués et, sans doute, plus grandioses encore en allemand, la capacité de former des idées politiques générales, pour toute la société ; par opposition à l'incapacité du prolétaire brut rivé à ses revendications immédiates, matérielles, à se hausser au-dessus de sa conscience « *trade-unioniste* », spontanée, comme le dit bien l'ami Lénine.

Corollaires :

1) « *Sans théorie révolutionnaire, pas de parti révolutionnaire* ».

2) Cette « *conscience révolutionnaire* » produite par des « *idéologues bourgeois* » doit être importée de l'extérieur dans la classe ouvrière par ces mêmes idéologues bourgeois, devenus des intellectuels révolutionnaires, la fameuse *intelligentsia* des cadres fondateurs et dirigeants du parti révolutionnaire.

Les prolétaires avaient changé depuis les révoltes luddites et les résistances partout en Europe à l'instauration du bagne industriel. Les messieurs, les patrons, l'État et leurs propres syndicats les avaient si bien domestiqués que le gendre de Marx, Paul Lafargue, dut leur rappeler, en juin 1881, *Le Droit à la paresse*. Au plaisir mitigé de son beau-père et sans grand écho d'ailleurs, sauf un texte de Malévitch en 1921, *La Paresse comme vérité effective de l'homme*. Non seulement les prolétaires ne se plaignent plus de trimer à en crever, dans des conditions terribles, mais hommes ou femmes, ils tirent de leur endurance au travail une fierté, voire une supériorité malsaine, pourvu que la paye et autres « avantages matériels » soient à la hauteur. Voyez les mineurs, mieux payés dans nombre de pays et en France, où ils sont logés, chauffés, soignés, etc., par les compagnies. Sans doute ces avantages sont conquis de haute lutte, mais les grévistes rescapés de *Germinal* (1885) ne veulent pas la révolution, à la fureur de l'anarchiste Souvarine qui fait sauter la mine. Ils font

grève pour leurs emplois. La devise de cette aristocratie ouvrière, « *Un vrai mineur voit son sang tous les jours* », n'est pas sans rappeler celle du général Lasalle, « *Tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un Jean-Foutre* ». Hussards du travail, ouvriers des batailles, c'est la même chair à machines. Le même héroïsme réversible d'un front à l'autre, que déploie aujourd'hui le prolétariat en Chine, en Inde, au Bangladesh et dans la plus grande part de l'hémisphère sud. Héroïsme que ne leur disputent guère les transfuges de la bourgeoisie, têtes pensantes du mouvement historique. Ce qui fait dire aux mauvais esprits que les idéologues bourgeois, *alias* intellectuels révolutionnaires, ne se rallient au prolétariat qu'à condition d'en prendre la tête – à la direction du parti d'avant-garde.



L'un des premiers à préférer cette raillerie fut un révolutionnaire polonais, Jan Waclav Makhaiski (1866-1926), du temps où Pologne et Finlande appartenaient à l'empire russe. Que *l'intelligentsia* révolutionnaire parlait aussi bien le français et l'allemand que le russe ; débattant à partir de la lecture directe des écrits de Marx, Engels, Kautsky, Lénine et Cie. Ce qui n'empêchait pas l'appel au peuple, la volonté forcenée, désespérée, de se lier à lui, de le rallier à la révolution. Les rebelles de ce temps-là n'avaient pas encore découvert l'avantage des verbiages entre soi, en groupes *affinitaires*, ni celui de lire les commentaires de énième main des universitaires « *radicaux* », plutôt que les originaux. Intellectuel déclassé, Makhaiski fait quatre mois de prison, à trente ans, pour contrebande de publications subversives. Il récidive l'année suivante, en 1892, avec un appel à la lutte aux ouvriers polonais, avec « *nos amis, les ouvriers russes* », contre « *le tsar et les capitalistes* ». Universaliste et anti-patriote, Makhaiski vomissait les particularismes qu'on nomme aujourd'hui, ethnique, communautaire, identitaire. Sentence : trois ans de prison, plus cinq ans de relégation en Sibérie. Si huit ans de condamnation pour un tract qui ne fut même pas distribué vous paraît dur, songez qu'après le coup d'État bolchevique, les mêmes faits valaient la mort. Comme ils les valent toujours dans nombre de dictatures militaires, partidaires ou

religieuses de l'ex-« *camp socialiste* » et de l'ex-Tiers-monde – mais toujours « *anti-impérialistes* ».

Les conditions de vie des exilés en Sibérie auraient de quoi rendre envieux plus d'un radicaliste ou soixante-huitard contemporain. Les bannis de toutes tendances et de tous partis résidaient en communautés dans les villages isolés de la taïga, parfois avec leurs familles, sous la garde assez lâche de la police, d'où de fréquentes évasions. L'État leur allouait des subsides. Les livres circulaient. Ils avaient tout le loisir de lire, d'écrire et de débattre, ce qui, somme toute, est l'idéal de l'intellectuel radical. Dans son village d'exil, Makhaiski eut la chance de trouver une bibliothèque en plusieurs langues et des compagnons de débat – des adversaires –, comme Trotski, contre qui aiguïser ses critiques.

Lisez *Le socialisme des intellectuels*, recueil de textes choisis, traduits et magnifiquement présentés par Alexandre Skirda<sup>37</sup>.

Pour aller à la racine, ayant disséqué Marx et *Le Capital*, Makhaiski y découvrit une monumentale bévue ou mystification, comme il vous plaira. On sait que selon l'économie marxiste, la plus-value est la différence entre la valeur ajoutée par le prolétaire aux produits de son travail et le salaire payé pour la reproduction de sa force de travail. S'il faut 4 heures à un ouvrier pour produire l'équivalent du salaire de sa journée de 8 heures (ou plus), alors tout son temps de travail au-delà de ces 4 heures est *gratuit*, puisque non payé. Cette plus-value extorquée au prolétaire par le capitaliste pour sa dépense personnelle, son épargne et son investissement dans l'entreprise constitue le fonds même de l'exploitation du premier par le second. Mais entre le capitaliste de l'avoir qui se taille la part du lion de la plus-value et le gibier prolétaire, Makhaiski dénonce *les capitalistes du savoir*, qui, forts de leur *capital culturel*, se taillent, eux, la part des hyènes.

---

<sup>37</sup> Publié en 1979, ce livre est introuvable et a été réédité par nos soins : < <http://archive.org/details/MakhaiskiIntelsoc> >. [NdE]

Comment nommer cette classe de prédateurs ? Makhaïski parle d'*intelligentsia*. Cette classe intellectuelle qui fournira pendant des décennies les *apparatchiks* du Parti et de la *nomenklatura*, avant de muter encore en *oligarques* et *nouveaux Russes*. Peu importe que le capital financier soit privé ou public, réparti entre capitalistes de l'avoïr, ces cochons tirelire, ou détenu en indivision par les capitalistes du savoir, ces taupes à grosse tête. Les deux catégories fusionnent d'ailleurs largement. Mêmes écoles, mêmes diplômes, mêmes valeurs, mêmes milieux, etc. La bourgeoisie capitaliste ne pourrait diriger les affaires du monde sans recevoir et transmettre à ses enfants la meilleure éducation possible ; de même que les autres bénéficiaires de cette éducation, intellectuels bourgeois, ne peuvent qu'accéder à la direction des affaires du monde. On ne peut pas plus l'empêcher, qu'on ne peut empêcher l'huile de remonter à la surface de l'eau. Quel que soit le régime, on a toujours besoin de spécialistes et de compétences. Forts de leur seul capital culturel, les héritiers peuvent ainsi reconstituer leur fortune et leur pouvoir à travers les révolutions. De génération en génération, les mêmes ont accès aux services et aux magasins réservés, aux séjours, aux voyages, aux résidences, à tous les privilèges, matériels et immatériels, qui récompensent leur rôle indispensable.

Karl Kautsky, secrétaire d'Engels, éditeur des derniers volumes du *Capital* et maître à penser de la II<sup>e</sup> Internationale durant trois décennies :

« Dans ce stade économique, les armées seules fournissent l'occasion d'organiser des grandes masses. Les grands capitaines sont aussi de grands organisateurs. La production capitaliste transplante dans l'industrie la tâche d'organiser de grandes masses d'hommes. Ce sont comme on le sait, les capitalistes qui sont leurs capitaines et leurs généraux, et ainsi tous ceux qui se distinguent parmi eux sont d'éminents organisateurs.

Le capital, en conséquence, estime fort et paye largement ceux de ses employés qui ont le talent de l'organisation, ceux-ci se multiplient et un

régime prolétarien les emploiera utilement. Nous ne condamnerons pas à l'inaction les directeurs des fabriques et des trusts. »<sup>38</sup>

Mais qui en aurait douté ? Dans l'expression « *socialisme scientifique* », c'est le mot « *scientifique* » qui importe. Qu'est-ce que la *Révolution industrielle* sinon l'application industrielle de la science ? Qu'est-ce que l'industrie, sinon l'organisation scientifique de la production (Taylor, Stakhanov), basée sur l'exploitation scientifique de la matière et des producteurs ? Qu'est-ce que la Révolution socialiste, sinon l'application de la science aux rapports sociaux ? Quantification (statistiques) et réification (« *traiter les faits sociaux comme des choses* », Durkheim) ; et voilà pourquoi une révolution socialiste, scientifique et industrielle – mais ces trois termes sont transitifs –, ne peut qu'employer les directeurs de fabriques et des trusts.

Skirda traduit « *intelligentsia* » par « *les intellectuels* ». Le mot a quelque chose d'incommode en France où il a servi d'insulte contre les auteurs dreyfusards, Zola, Mirbeau, Anatole France, etc., avant d'être retourné en terme honorifique. De Sartre à Voltaire, il en est venu à désigner ces consciences célèbres, penseurs, écrivains, professeurs, engagés contre l'injustice officielle et/ou celle de la foule. Dans sa recension du *Socialisme des intellectuels*, et de façon courante, Jean-Pierre Garnier pointe la « *petite bourgeoisie intellectuelle* » (PBI), préposée aux tâches de conception, d'implémentation, de supervision et de contrôle<sup>39</sup>. En fait sous le nom d'*intelligentsia*, Makhàïski comprend les « binoclards », « les cols blancs aux mains blanches », haïs des prolétaires russes, et en termes socio-professionnels, les fonctionnaires des administrations, les membres de professions libérales et les organisateurs de la production : bureaucrates, avocats, journalistes, médecins, notaires, scientifiques, spécialistes, ingénieurs, techniciens, chimistes, agronomes, contremaîtres, cadres, comptables, directeurs, gérants, etc.

---

<sup>38</sup> *La Révolution Sociale*, 1902 (édition française Marcel Rivière et Cie, 1912).

<sup>39</sup> J-P. Garnier, "L'État, la cuisinière... et les intellectuels", in *Etudes de marxologie*, juin 1981.

Ceux qu'à l'Ouest on nomme dès 1919 d'un mot qui vise leur caractéristique commune et essentielle, « technocrates » et « technocratie » (William Henry Smith, dans la revue *Industrial Management*). Bref, cette classe dont le reproche majeur aux capitalistes de l'avoir est de *mal gérer le système*, et qui pose en permanence sa candidature *alternative* à la direction des affaires. Jean Therme, technarque grenoblois, haut dirigeant du Commissariat à l'énergie atomique, membre du groupe de la Commission européenne en charge des technologies d'avenir, le déclare : « *Tous les élus nous aident et nous relaient à Paris* »<sup>40</sup>. C'est vrai. Tous les partis – y compris le Front National – représentent aujourd'hui la technocratie, avec des variantes suivant leur électorat et leur degré général de progressisme, mais surtout la gauche *innovante*, du parti socialiste au Nouveau Parti Anticapitaliste en passant par les écologistes<sup>41</sup>.

Les marxistes, les communistes de toutes obédiences et bien d'autres courants révolutionnaires ont de bonnes raisons de voir dans l'intelligentsia technocratique des « *prolétaires intellectuels* », innocents de toute exploitation plutôt que des « *capitalistes du savoir* ». C'est qu'en dehors de quelques ouvriers autodidactes, la plupart des révolutionnaires professionnels sont des professionnels révolutionnaires pour qui le marxisme, mis à jour en léninisme, semble aussi évident et applicable qu'un manuel de gestion d'entreprise. C'est aussi que rompus aux tâches d'organisation et de direction, ils sont les seuls à même d'entreprendre la longue et complexe prise du pouvoir – et sa conservation. Dès 1922, nous dit Skirda :

« le recensement panrusse des membres du parti communiste russe [...] relevait la présence de plusieurs milliers d'anciens anarchistes, mencheviks, socialistes-révolutionnaires et bundistes.[...] Sans compter tous ceux qui s'étaient casés dans les rouages de l'appareil d'État. »<sup>42</sup>

---

<sup>40</sup> *Le Monde*, 25 février 2001.

<sup>41</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Sous le soleil de l'innovation, rien que du nouveau !*, éd. L'Échappée, 2013 ; TomJo, *L'Enfer Vert*, op. cité.

<sup>42</sup> Jan Waclav Makhaiski, *Le Socialisme des intellectuels*, 1979.

C'est-à-dire que ces anarchistes, mencheviques, socialistes-révolutionnaires, bundistes, etc., n'étaient pas moins avides de pouvoir que les bolcheviques, simplement ils n'étaient pas dans la bonne filière. Erreur promptement réparée.

« *Prolétaires intellectuels* » ou « *capitalistes du savoir* » ? Le diable selon Makhaïski est dans l'assimilation des tâches intellectuelles, « *travail complexe* », aux tâches manuelles, « *travail simple* », ou si l'on veut la confusion – intéressée – entre tâches de direction et tâches d'exécution. Tous les « travailleurs » sont égaux, même si la distinction revient aussi vite que Marx l'a enfouie, entre les « *prolétaires intellectuels* » et les « *prolétaires manuels* ». Tous les travailleurs sont égaux, mais les prolétaires intellectuels sont bien plus égaux que les manuels. Makhaïski épingle parmi d'autres passages ce paragraphe du *Capital* :

« Le travail qui est considéré comme travail supérieur et complexe par rapport au travail social moyen est l'expression d'une force de travail dont le coût de formation est plus élevé, dont la production coûte plus de temps de travail et qui a, par conséquent, une valeur supérieure à celle du travail simple. Lorsque la valeur de cette force est plus élevée, elle s'exprime évidemment en un travail supérieur et se matérialise par conséquent, *dans les mêmes laps de temps*, dans des valeurs proportionnellement supérieures. »<sup>43</sup>

Makhaïski en déduit que Marx privilégie par là même les fonctions de direction et de gestion par rapport aux tâches d'exécution. Le coût des années passées à la formation de la "force de travail complexe" correspond à l'accumulation d'un "savoir", qui est plus qu'une force de travail : un "capital", qui doit être rentable et rémunéré par des dividendes sous la forme de hauts revenus. [...]

---

<sup>43</sup> Ce passage ne figure pas dans la traduction française classique de Jules Roy, tout en étant en bonne place dans l'édition originale allemande et dans la traduction russe. Cela peut s'expliquer par les corrections directes apportées par Marx dans le « but de rendre la traduction plus accessible au lecteur » (« Avis au lecteur », rédigé par Marx pour l'édition française). Ce passage a été rétabli, en annexe, dans l'édition de Maximilien Rubel (*Économie*, t. 1, p. 1650), que nous prendrons systématiquement comme référence : Karl Marx, *Œuvres. Économie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965 et 1968, 2 vol. [note de Skirda]

Marx est accusé par Makhaiski de dissimuler la rémunération des “travailleurs intellectuels”, en particulier leur consommation provenant des bénéfiques tirés de l’accroissement de productivité, et la part consacrée à la reproduction héréditaire de l’élite culturelle : l’éducation des générations suivantes.

La société capitaliste utilise pour la formation des forces intellectuelles qui lui sont indispensables son fonds spécial, le “revenu net de la nation”, la somme globale de la plus-value nationale, le “revenu net” de la société bourgeoise se trouve entre les mains des familles bourgeoises, sous formes de propriétés héréditaires. Chaque génération de salariés privilégiés, de “l’intelligentsia”, absorbe au moment de son éducation une partie de la plus-value nationale. C’est ainsi qu’ils deviennent une force de travail “hautement qualifiée”, de “grande qualité” et d’une “valeur supérieure”. Cela signifie que *c’est justement en raison de ce qu’ils ont absorbé une certaine somme de la plus-value, qu’ils acquièrent, selon la logique du pillage, le droit de percevoir ultérieurement, sous forme d’un salaire attribué pour l’éducation reçue, le produit non payé du travail d’autrui, du labeur du prolétaire.*

Et dire que tout cela est présenté comme un *salaire attribué en fonction de leurs capacités individuelles!* La société bourgeoise transmet à sa descendance une partie de la plus-value, appropriée sous forme de rémunération correspondant à un travail de “grande qualité”, “supérieur”, et ainsi la plus grande richesse de l’humanité – le savoir – devient le monopole héréditaire de la minorité privilégiée. [...] les talents, les penseurs, les inventeurs ne peuvent naître que dans ce milieu. Afin que ce dernier puisse réaliser avec “justice” ses “connaissances et capacités individuelles particulières”, non seulement le prolétariat a été dépouillé de son héritage séculaire, mais il l’a été également de sa capacité d’utiliser normalement son organe naturel : le cerveau. »<sup>44</sup>

Skirda enfonce le clou dans une note en bas de page :

« Un autre passage de Marx, relatif à la critique du programme de Gotha, traite de ce même sujet : “Le droit des producteurs est *proportionnel* au travail qu’ils fournissent. L’égalité consiste en ce que le travail fait fonction de *mesure commune*. Toutefois, *tel individu est physiquement ou intellectuellement supérieur à tel autre, et il fournit*

---

<sup>44</sup> A. Skirda, Présentation du *Socialisme des intellectuels*, 1979.



*donc en un même temps plus de travail ou peut travailler plus longtemps. Le travail, pour servir de mesure, doit être calculé d'après la durée ou l'intensité, sinon il cesserait d'être un étalon de mesure. Ce droit égal est un droit inégal pour un travail inégal. Il ne reconnaît aucune distinction de classe, puisque tout homme n'est qu'un travailleur comme les autres, mais il reconnaît tacitement comme un privilège de nature le talent inégal des travailleurs, et par suite, l'inégalité de leur capacité productive. C'est donc, dans sa teneur, un droit de l'inégalité, comme tout droit.*" (Économie, t. I, p. 1419-1420, Marx, Œuvres, op. cit.) On notera l'ambiguïté de la mesure du travail, durée ou intensité, qui autorise toutes sortes de supputations.

Dans le troisième livre du Capital, Marx effleure la question du "salaire spécial d'un directeur". Il justifie d'abord la fonction : "le travail de surveillance et de direction apparaît nécessairement partout où la production revêt la forme d'un processus socialement coordonné et non celle d'un travail isolé de producteurs indépendants. [...] C'est là un travail productif qui doit être exécuté dans tout système de production coordonné." (Économie, t. II, p. 1146, 1147 à 1149)

Ainsi la fonction de direction et de surveillance serait plus utile et nécessaire aux simples ouvriers qu'à leurs patrons ! Marx confirme ici le bien-fondé de la critique makhaisévienne. » (*ibidem*)

Marx confirme ici que pour lui :

1) Les hommes ne sont pas égaux en force physique ni en capacités intellectuelles.

« Le droit par sa nature, ne peut consister qu'en l'application d'une même unité de mesure. Mais les individus inégaux (et ce ne seraient pas des individus différents s'ils n'étaient pas inégaux) ne sont mesurables d'après un étalon commun qu'autant qu'on les considère d'un même point de vue, qu'on ne les saisit que sous un aspect *déterminé*. Par exemple, dans le cas présent, cela signifie qu'on ne les considère *comme travailleurs*, qu'on ne voit rien de plus en eux, qu'on fait abstraction de tout le reste. »<sup>45</sup>

2) Qu'à durée ou intensité de travail égales, leur production est inégale.

---

<sup>45</sup> Marx, *Critique du programme de Gotha*, 1875 (Éditions Sociales, 2008).

3) Que le travail « *complexe* », c'est-à-dire intellectuel, le travail de direction de la production vaut davantage que le travail « *simple* », manuel, d'exécution de la production.

« Or, de même que dans la société civile un général ou un banquier joue un grand rôle, tandis que l'homme pur et simple fait triste figure, de même en est-il du travail humain. C'est une dépense de la force simple que tout homme ordinaire, sans développement spécial, possède dans l'organisme de son corps. Le travail simple moyen change, il est vrai, de caractère dans différents pays et suivant les époques ; mais il est toujours déterminé dans une société donnée. Le travail complexe (*skilled labour*, travail qualifié) n'est qu'une puissance du travail simple, ou plutôt n'est que le travail simple multiplié, de sorte qu'une quantité donnée de travail complexe correspond à une quantité plus grande de travail simple, dont elle ne représente par conséquent qu'une quantité déterminée. » (*Le Capital*, ch. I)

Et qu'il faut donc maintenir une hiérarchie des salaires. À chacun selon ses mérites. À travail inégal, salaire inégal.

On a vu tout le bien que Kautsky pensait des employés doués du « *talent d'organiseurs* » et qu'il n'était pas question pour lui, « *en régime prolétarien* », de « *condamner à l'inaction les directeurs des fabriques et des trusts* ». Ni le « *camp socialiste* », de la Chine populaire à la banlieue rouge, ni le « *socialisme réellement existant* » de la prise du Palais d'Hiver en octobre 1917 à la chute du mur de Berlin en 1989 n'ont jamais réduit « *les directeurs* » à l'inaction. Ils ont même, à l'inverse, dirigé l'action pendant 70 ans, et perdu la partie contre les directeurs du Monde libre. Et un fait certain à propos du fidèle Kautsky, c'est qu'il n'a jamais pensé autre chose que Marx et Engels – sauf erreur de sa part.

On trouve dans le premier livre du *Capital*, un nombre réduit de remarques ayant trait au « *travail simple* » et au « *travail complexe* », ce qui prouve, venant d'un analyste aussi méticuleux que Marx, que cette question n'en était pas une pour lui, les « *directeurs* » n'étant pas suspects d'émerger en classe distincte, et encore moins en classe dirigeante.

Il définit d'abord la puissance ou force de travail comme :

« l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles. » (*Le Capital*, ch. VI)

Il raille le capitaliste qui joue au travailleur :

« Notre ami, tout à l'heure si gonflé d'outrecuidance capitaliste, prend tout à coup l'attitude modeste d'un simple ouvrier. N'a-t-il pas travaillé lui aussi ? Son travail de surveillance et d'inspection ne forme-t-il pas aussi de la valeur ? Le directeur de sa manufacture et son contremaître en haussent les épaules. » (*Le Capital*, ch. VII)

Ils haussent les épaules, parce que ce « *travail complexe* » d'inspection et de contrôle, eux l'effectuent vraiment. C'est-à-dire qu'ils forment de la valeur, mais produisent-ils de la plus-value ?

Voici que la notion de « *travail complexe* » se brouille et se diversifie.

« En examinant la production de la plus-value, nous avons supposé que le travail approprié par le capital est du travail simple moyen. La supposition contraire n'y changerait rien. Admettons, par exemple, que comparé au travail du fileur, celui du bijoutier est du travail à une puissance supérieure, que l'un est du travail simple et l'autre du travail complexe où se manifeste une force plus difficile à former et qui rend dans le même temps plus de valeur. Mais quel que soit le degré de différence entre ces deux travaux, la portion de travail où le bijoutier produit de la plus-value pour son maître ne diffère en rien qualitativement de la portion de travail où il ne fait que remplacer la valeur de son propre salaire. Après comme avant, sa plus-value ne provient que de la durée prolongée du travail, qu'il soit celui du fileur ou celui du bijoutier. D'un autre côté, quand il s'agit de production de valeur, le travail supérieur doit toujours être réduit à la moyenne du travail social, une journée de travail complexe, par exemple, à deux journées de travail simple. Si des économistes comme il faut se sont récriés contre cette "assertion arbitraire", n'est-ce pas le cas de le dire, selon le proverbe allemand, que les arbres empêchent de voir la forêt ! Ce qu'ils accusent d'être un artifice d'analyse est tout bonnement un procédé qui se pratique tous les jours dans tous les coins du monde.

Partout, les valeurs des marchandises les plus diverses sont indistinctement exprimées en monnaie, c'est-à-dire dans une certaine masse d'or ou d'argent. Par cela même, les différents genres de travail, représentés par ces valeurs, ont été réduits dans des proportions différentes, à des sommes déterminées d'une seule et même espèce de travail ordinaire, le travail qui produit l'or ou l'argent. » (*Le Capital*, ch. VII)

Bref la force de travail qualifiée, voire très qualifiée, qui exige une formation plus longue et supérieure, plus coûteuse – mais qui rapporte plus pour une même unité de temps qu'une force de travail simple – produit de la plus-value en fonction du même mécanisme de prolongation du travail. Comparez les coûts de formation d'un terrassier, d'un maître maçon et d'un ingénieur des ponts et chaussées. Mais, dirait Makhaïski, voyons qui paye en fin de compte la formation des élèves ingénieurs et le budget de l'enseignement supérieur. Soit ces frais incombent à la Nation et l'ensemble des contribuables payent la formation des *capitalistes du savoir*. Soit les familles payent ces frais, grâce à l'exploitation directe ou indirecte de la plus-value, et ainsi se transmet de génération en génération le patrimoine culturel et matériel. Il y a des exceptions à la règle, le fils de famille décadent qui dilapide son héritage, et le fils du peuple énergique qui fait fortune ; mais on ne juge pas de la règle par ses exceptions. Si donc un bijoutier (un ouvrier qualifié à l'époque de Marx) ou un contremaître remboursent en quatre heures de travail, le salaire reçu pour huit heures de travail ou plus, le reste de leur journée est un don au capital. Du travail *gratuit*. Dans le fourre-tout du « *travail complexe* », Marx range aussi bien le savoir-faire (technicien, ingénieur) que le savoir-diriger (contremaître, comptable, cadre, directeur), fonctions qui naissent et croissent avec les moyens de production et le nombre d'individus qui « *coopèrent* », de gré ou de force à la production.

« Si donc la direction capitaliste, quant à son contenu, a une double face, parce que l'objet même qu'il s'agit de diriger est, d'un côté, procès de production coopératif et, d'un autre côté, procès d'extraction de plus-value – la forme de cette direction devient nécessairement

despotique – les formes particulières de ce despotisme se développent à mesure que se développe la coopération.

Le capitaliste commence par se dispenser du travail manuel. Puis quand son capital grandit et avec lui la force collective qu'il exploite, il se démet de sa fonction de surveillance immédiate et assidue des ouvriers et la transfère à une espèce particulière de salariés. Dès qu'il se trouve à la tête d'une armée industrielle, il lui faut des officiers supérieurs (directeurs, gérants) et des officiers inférieurs (surveillants, inspecteurs, contremaîtres), qui pendant le procès de travail, commandent au nom du capital. Le travail de surveillance devient leur fonction exclusive. Quand l'économiste compare le mode de productions des cultivateurs ou des artisans indépendants avec l'exploitation fondée sur l'esclavage, telle que la pratiquent les planteurs, il compte ce travail de surveillance parmi les faux frais. Mais s'il examine le mode de production capitaliste, il identifie la fonction de direction et de surveillance, en tant qu'elle dérive de la nature du procès de travail coopératif, avec cette fonction, en tant qu'elle a pour fondement le caractère capitaliste et, conséquemment, antagonique, de ce même procès. Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel ; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste. Le commandement dans l'industrie devient l'attribut du capital, de même qu'aux temps féodaux la direction de la guerre et l'administration de la justice étaient les attributs de la propriété foncière. » (*Le Capital*, ch. XIII)

En clair, « *la coopération* », c'est-à-dire la mobilisation d'un nombre croissant de travailleurs au sein d'une entreprise, d'une armée industrielle, exige – quels que soient les rapports de production, capitalistes ou socialistes – la direction et l'encadrement de cette armée par un corps d'officiers et de sous-officiers (directeurs, gérants, surveillants, inspecteurs, contremaîtres) qui commandent tantôt au nom du capital, tantôt au nom du travail et des travailleurs. Quand ils commandent au nom du capital, ils contribuent à l'extraction de plus-value. Quand ils commandent les ouvriers au nom de la classe ouvrière, ils contribuent à leur émancipation et à leur domination économique. Pour ce travail « *complexe* », ayant exigé une formation plus longue et difficile qu'un travail « *simple* », mais qui rapporte davantage pour une même unité

de temps, ils touchent un salaire « *spécial* », c'est-à-dire plus important. On trouve beaucoup moins d'ingénieurs, d'inspecteurs, de surveillants, de comptables, de cadres et de directeurs que de manœuvres, et la journée de ces « *travailleurs intellectuels* » produit beaucoup plus que celle d'un manœuvre. Il faut donc, suivant leurs mérites, payer les uns beaucoup plus que l'autre.

Par ailleurs, ce n'est pas sa position de directeur industriel qui fait un capitaliste du capitaliste – puisqu'il peut déléguer cette fonction à un salarié –, mais au contraire sa position de capitaliste qui, à l'époque industrielle du capitalisme, fait de lui un chef d'industrie investissant du capital dans l'activité la plus apte à sa reproduction. Suivant l'analogie de Marx, le roi n'est point le roi parce qu'il est chef d'armée ; il devient au contraire chef d'armée parce qu'il est le roi. C'est du moins la règle dynastique, mais on sait, pour le coup, les innombrables exceptions à cette règle et les innombrables chefs d'armée devenus rois, après avoir, ou non, renversé le roi. Kautsky a vu l'émergence de la *technocratie*, et la façon dont celle-ci, après avoir servi les capitalistes, pourrait sinon les supplanter, du moins former avec eux un alliage indissoluble.

« Mais les capitalistes n'ont ni le temps, ni la tranquillité, ni les connaissances préliminaires indispensables pour s'occuper d'art ou de science. Les conditions préalables d'une participation régulière à l'administration des affaires publiques leur font même défaut. Comme l'art et comme la science, cet office cesse d'être exercé par les classes dominantes. Elles l'abandonnent à des salariés, aux bureaucrates. La classe capitaliste règne mais ne gouverne pas. Elle se contente de commander au gouvernement. La noblesse féodale à son déclin, en devenant une noblesse de cour, s'est satisfaite du même emploi. Mais ce qui chez elle, est le produit de la corruption, de la renonciation à ses fonctions sociales découle, au contraire, pour la classe capitaliste, de ses devoirs sociaux, appartient à son essence.

Quand une classe jouit d'une puissance si considérable, elle peut se maintenir longtemps après qu'elle est devenue superflue et même nuisible. Et plus l'autorité publique est forte, plus aussi une classe dominante s'en prévaut, plus elle s'attachera opiniâtrement à ses privilèges, mais elle sera disposée à des concessions. Mais assurer ainsi

sa domination, c'est donner encore plus d'acuité aux antagonismes de classe, c'est ménager un caractère d'autant plus violent à la catastrophe politique quand elle finira par se produire. »<sup>46</sup>

Quoi de plus superflu que Liliane Bettancourt, propriétaire de L'Oréal, sinon Arnaud Lagardère, héritier du groupe Lagardère ? Quoi de plus nécessaire que les cadres et PDG de ces entreprises, issus des meilleures écoles du capital et dont la rémunération, outre des salaires en millions d'euros, comporte des primes de bienvenue, de résultat, de départ, ainsi que des paquets d'actions ? Mais aussi, quoi de plus nécessaire qu'un Steve Job, un Bill Gates, un Larry Page, un Zuckerberg, un Jeff Bezos et tous ces ingénieurs, technocrates de la plus haute volée, issus des meilleurs instituts de technologie, fondateurs d'Apple, Microsoft, Google, Facebook, Amazon, etc. Ou si l'on veut des exemples hexagons que Xavier Niel, patron fondateur de Free et actionnaire du *Monde*, André-Jacques Auberton-Hervé, PDG fondateur de Soitec, Jean-Michel Karam, PDG fondateur de Memscap et tant d'autres ? C'est-à-dire les phénix du capitalisme au XXI<sup>e</sup> siècle, à l'ère technologique ?

Ceux-là ne sont pas des capitalistes au sens strict, des rentiers et spéculateurs, possesseurs d'un capital mais des représentants de cette classe dirigeante, qui riches de leur expertise et de leurs capacités incarnent l'initiative et l'activité face à des actionnaires plutôt passifs et réactifs. Les premiers ont des idées et trouvent toujours le capital, privé, public ou mixte pour les financer (*venture capital*, fonds d'amorçage, fonds de soutien à *l'innovation*, Caisse des dépôts et consignations, partenariats publics/privés, fonds d'investissements privés ou publics, fonds souverains, etc.) Les seconds ont de l'argent et ils cherchent des idées pour ne pas le perdre et même pour le faire fructifier. Cependant, les plus dégénérés rejetons du *capitalisme de l'avoir* rencontrent les héritiers du *capital culturel* dans ces écoles où ils acquièrent des connaissances, des idées et des relations communes, préalables à leurs alliances et projets communs. Le corpus intellectuel et culturel nécessaire à leur condominium social.

---

<sup>46</sup> Kautsky, *La Révolution Sociale*, 1902.

Quand Marx écrit *Le Capital*, ces « *capitalistes du savoir* », maîtres du « *capital culturel* » paraissent quantité si négligeable, qu'un analyste aussi perçant ne soupçonne pas même l'importance qualitative et quantitative qu'ils pourraient prendre.

« Dans la fabrique automatique, la division du travail reparait tout d'abord comme distribution d'ouvriers entre les machines spécialisées, et de masses d'ouvriers, ne formant pas cependant des groupes organisés, entre les divers départements de la fabrique, où ils travaillent à des machines-outils homogènes et rangées les unes à côté des autres. [...]

La classification fondamentale devient celle des travailleurs aux machines-outils (y compris quelques ouvriers chargés de la chaudière à vapeur) et de manœuvres, presque tous enfants, subordonnés aux premiers. Parmi ces manœuvres, se rangent plus ou moins tous les *feeders* (alimenteurs) qui fournissent aux machines leur matière première. À côté de ces classes principales prend place un personnel numériquement insignifiant d'ingénieurs, de mécaniciens, de menuisiers, etc., qui surveillent le mécanisme général et pourvoient aux réparations nécessaires. C'est une classe supérieure de travailleurs, les uns formés scientifiquement, les autres ayant un métier placé en dehors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agrégés. Cette division du travail est purement technologique. » (*Le Capital*, ch. XV)

C'est moi, bien sûr, qui souligne les dernières phrases.

« La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production et donc les rapports de productions, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. » (*Le Manifeste du Parti communiste*)

Comment l'auteur de ce génial diagnostic en 1848 peut à ce point manquer l'importance et la signification de cette « *classe supérieure de travailleurs* », « *d'ingénieurs et de travailleurs scientifiques* », « *numériquement insignifiante* », « *purement technologique* » ? Purement technologique ! C'est-à-dire insignifiante dans l'absolu, socialement et politiquement. Une classe *neutre* comme sa spécialité – la technologie. On sait que pour ses apologistes, « *tout dépend de*



*l'usage qu'on en fait* », « *Bon ou mauvais* », « *Capitaliste/ socialiste/ écologiste/ anarchiste / révolutionnaire, etc.* ».

Trente-cinq ans plus tard, en 1902, l'honnête Kautsky, qui est tout sauf un renégat, ne peut s'empêcher de remarquer l'émergence de cette *intelligentsia*.

« De même que le prolétariat, la classe des intellectuels est encore une des particularités du mode de production capitaliste. J'en ai déjà fait plus haut la remarque : ce mode occupe si bien les classes dominantes qu'il ne leur reste plus le goût ni le loisir d'assurer l'administration des affaires publiques ou de se consacrer aux arts et aux sciences comme le firent l'aristocratie athénienne ou le clergé au plus beau temps de l'Église catholique. L'activité intellectuelle la plus élevée, réservée jadis aux classes dominantes, est abandonnée aujourd'hui à des travailleurs salariés, et le nombre de ces fonctionnaires, ingénieurs, artistes, savants de profession, ne cesse de s'accroître rapidement.

Ils forment la classe de ce qu'on appelle les "intellectuels", "la nouvelle classe moyenne". Mais elle se distingue surtout de l'ancienne bourgeoisie par l'absence d'une conscience de classe. Quelques-unes de ces couches possèdent bien une certaine conscience professionnelle d'état, et surtout une certaine vanité professionnelle, mais les intérêts sont trop spéciaux pour qu'ils puissent donner naissance à une conscience de classe commune. Ses membres se rallient aux classes et aux partis les plus différents ; ils leur fournissent leurs défenseurs intellectuels. Les uns combattent pour les intérêts des classes dominantes au service desquelles beaucoup d'intellectuels sont tenus d'entrer par profession. D'autres ont fait leur la cause du prolétariat. Mais la plupart sont restés enfermés jusqu'ici dans le cercle d'idées des petits-bourgeois. Beaucoup d'entre eux ont leurs origines dans la petite bourgeoisie ; de plus, leur situation dans la société a de l'analogie avec celle de la petite bourgeoisie, ils forment une classe intermédiaire entre le prolétariat et les classes dominantes. Ce sont ces couches qui, comme nous l'avons fait observer plus haut, témoignent de plus en plus de sympathie au prolétariat et au socialisme. Elles n'ont pas d'intérêt de classe précis, par profession elles sont très accessibles aux vues scientifiques ; aussi des considérations intellectuelles peuvent-elles très bien les amener à certains partis politiques. La banqueroute théorique

de l'économie bourgeoise, la supériorité du socialisme devaient forcément leur apparaître. [...]

Il n'existe peut-être pas de salon où l'on ne se heurte à un ou plusieurs socialistes. Si ces cercles d'hommes cultivés signifiaient la bourgeoisie, sans doute nous aurions partie gagnée, et la révolution sociale serait superflue. [...]

Mais ils ne forment qu'une partie de la bourgeoisie. Ils écrivent, il est vrai, et parlent en son nom, mais ne déterminent pas son action. C'est sur ses actes et non sur ses paroles que l'on juge une classe ou un homme.

De plus, cette fraction de la bourgeoisie qui témoigne des sympathies prolétariennes en forme la partie la moins propre au combat et la moins combative. Autrefois, certes, quand même dans la masse des gens cultivés, le socialisme était flétri comme un crime, comme une démente, les éléments bourgeois ne pouvaient venir au mouvement socialiste qu'en rompant avec tout leur monde. Quiconque abandonnait alors les sphères bourgeoises pour aller au socialisme avait besoin, pour le faire, d'une énergie, d'une passion et d'une conviction révolutionnaires beaucoup plus grande qu'il n'en fallait à un prolétaire. Et, en thèse générale, ces éléments étaient les membres les plus révolutionnaires du parti et nourrissaient les idées les plus radicales. Il en est tout autrement aujourd'hui : le socialisme est accepté dans les salons, il n'est plus besoin d'une énergie particulière, il n'est plus nécessaire de rompre avec la société bourgeoise pour porter le nom de socialiste. Rien d'étonnant dès lors que ces nouveaux-venus restent imbus des idées et des sentiments traditionnels de leur classe. »<sup>47</sup>

On voit paraître ici certains poncifs sur les « *intellectuels* », classe molle et moyenne, flottant entre capitalistes et ouvriers, trop diverse et dispersée pour acquérir une conscience d'elle-même, que ses goûts, sa formation et ses origines inclinent à l'opinion et à la contemplation plus qu'à l'action. *L'intellectuel radical* (Marx, Engels, Bakounine) constituant l'exception dépassée. C'est qu'en Europe, entre 1848 et 1902, le socialisme, en se diffusant s'est embourgeoisé. Ce n'est d'ailleurs qu'un début. Le bourgeois salarié, lecteur du journal *Le Monde* et du *Nouvel Observateur*, habitué du Lubéron et

---

<sup>47</sup> Kautsky, *La Révolution Sociale*, 1902.

du festival d'Avignon depuis deux générations, peut-il être autre chose que socialiste ou écologiste ? Oui, il peut être « *communiste* » à la mode Badiou, universitaire gendelette, d'un Hazan ou d'un Vidal, éditeurs de *La Fabrique*, d'*Amsterdam*, de *La Revue des Livres*, ou d'un Julien Coupat, communiste héritier – mais blanquiste chic – qui font roucouler d'aise leurs *groupies* et *alter ego* des media « *de qualité* » ; *Le Monde*, *France Culture*, *Les Inrocks*, etc. C'est une tradition. Kautsky note déjà, dans *Terrorisme et communisme*, en 1919, que :

« la théorie blanquiste ne posait pas de très grandes exigences aux facultés intellectuelles et appelait surtout à l'action immédiate. Elle exerçait beaucoup d'attrait sur les hommes d'action. Mais elle trouvait beaucoup plus de partisans parmi les intellectuels, surtout les étudiants, que parmi les ouvriers. [...] Les proudhoniens formaient en France, sous le deuxième Empire, le véritable parti des ouvriers, tandis que les blanquistes étaient surtout un parti d'étudiants. »

C'est de blanquisme, de culte du complot, du comité « invisible », de violence dictatoriale – de dictature *sur* le prolétariat et de violence contre les autres courants révolutionnaires – que Kautsky et Rosa Luxemburg accusent Lénine, Trotski et leur implacable petit appareil de « *professionnels* ». De petits salauds. Le goût du pouvoir, de la violence et de la manipulation ne s'est pas perdu avec eux. On voit que non seulement les intellectuels de la classe moyenne sont capables de la férocité la plus résolue, la plus disciplinée et la mieux organisée. Mais surtout, que sous couvert d'altruisme, de servir le peuple et la classe ouvrière, ils dissimulent une conscience de classe aussi aigüe et compacte que tacite.

Rappel : « *Toute organisation ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs* » (Panaït Istrati). Nul n'en est plus conscient dans la défense de leurs intérêts que ces maîtres de l'organisation, membres de *l'intelligentsia* et du parti de la technocratie. Makhaiski l'avait bien dit, mais *Au pays du mensonge déconcertant* (Anton Ciliga), sa vérité fut aussitôt refoulée par le parti des vainqueurs, technocrates communistes et assimilés. Elle le fut 72 ans durant en

URSS, elle l'est toujours chez leurs résidus et rejets, partout où ils arrivent à tenir ou à reprendre pied, car là se cache le secret de leur insondable ignominie. Dans leur fausse conscience et leur fausse appartenance de classe. D'où leur susceptibilité, leur violence verbale de meute (puisque provisoirement, ils ne peuvent en exercer d'autre), dès qu'on pointe leur duplicité, leur double pensée, leur double discours – à eux ! Les héros, martyrs et dépositaires exclusifs du Bien : les communistes.



## 9. Intellectuels bourgeois, bourgeois salariés : des technocrates

Les mutations de *la classe de loisir* (Veblen). Le technocrate est progressiste. Social démocrate. Il se soucie de sa *qualité de vie* et va au Festival d'Avignon.

Autre confirmation, celle de Jean-Claude Milner, normalien supérieur, disciple d'Althusser et de Lacan, dirigeant de la Gauche prolétarienne, notable linguiste, revenu, comme nombre de ses pareils, de Mao à Moïse (sans compter les imitateurs revenus à Pierre, Paul ou Mahomet). Dans *Le salaire de l'idéal. La théorie des classes et de la culture au XX<sup>e</sup> siècle*, paru en 1997, il découvre que loin du rentier balzacien ou fin de siècle, tel que Proust en connut jusqu'à ce que la Première guerre mondiale leur apprit la mortalité de leur civilisation, *la plupart des bourgeois modernes sont salariés*.

« Plus précisément, ils se sont faits les hérauts de la modernité même. Leurs supports d'élection sont les professions nées des innovations technologiques (ingénieurs) ou de l'État industriel moderne (fonctionnaires). Réciproquement, l'explosion technologique du XX<sup>e</sup> siècle fournit la base de leur mutation sociale. C'est donc tout un que de pointer cette évolution technique et de reconnaître que, par elle, on touche au paradigme bourgeois. Si la toute-puissance de la technique est consubstantielle au capitalisme, alors le changement du paradigme de classe l'est aussi. Modernité technique et modernité sociale vont de pair. Si l'on convient de réserver le nom de « moderne » à ce qui accompagne la science et la technique du XX<sup>e</sup> siècle, alors la bourgeoisie rémunérée est bien la seule bourgeoisie moderne. [...] Lorsqu'on parle de moderniser une société bourgeoise, cela n'a donc qu'un seul sens : d'un même geste et d'une même décision, s'ouvrir à l'innovation technologique et augmenter le nombre de bourgeois rémunérés, que ce soit en embourgeoisant certains rémunérés non bourgeois ou en appauvrissant certains bourgeois rentiers, pour les contraindre à se laisser rémunérer. [...]

Ce que le XX<sup>e</sup> siècle voit donc émerger en Occident, ce ne sont pas seulement les bourgeois rémunérés en général, ce sont les bourgeois salariés : cadres, ingénieurs, fonctionnaires, employés, techniciens, etc. Du même mouvement que la bourgeoisie rémunérée devient majoritaire dans la bourgeoisie, la bourgeoisie salariée devient majoritaire dans la bourgeoisie rémunérée. C'est pourquoi il est non seulement commode, mais aussi légitime, de désigner le tout par la partie. La bourgeoisie salariée vaut pour l'ensemble de la bourgeoisie rémunérée et, à travers elle, pour l'ensemble de la bourgeoisie. »

Cette bourgeoisie rémunérée (avocats, médecins, « professions libérales »), et cette bourgeoisie salariée (ingénieurs, techniciens, cadres, fonctionnaires), nous les connaissons maintenant ; ce sont ces « *capitalistes du savoir* » démasqués par Makhaiski, cette *intelligentsia* ou technocratie en conflit et collaboration avec les « capitalistes de l'avoïr » (actionnaires, financiers, banquiers) pour la gestion des affaires, l'exploitation du prolétariat (essentiellement délocalisé ou remplacé par des machines), et l'extorsion de la plus-value. Si Milner a assez de sens du ridicule pour ne pas travestir des ingénieurs et chercheurs en « *prolétaires intellectuels* », il ne va pas jusqu'à critiquer la distinction marxiste entre « *travail simple* » (manuel) et « *travail complexe* » (intellectuel), entre dirigeants et exécutants. La liste des marchandises et donc le salaire nécessaire à la reconstitution de la force de travail vendue peut donc légitimement varier suivant ses caractéristiques : manuelle ou intellectuelle, qualifiée ou brute, etc.

« Il est parfaitement conforme à la logique économique du salaire qu'une compétence se paie et qu'un système de juste prix doive payer une force de travail qualifiée plus cher qu'une force de travail non qualifiée. »

La question traitée par Milner n'est pas la justice ou l'injustice de cette « *logique économique du salaire* », mais ce qu'il nomme « *sursalaire* » ou « *surtemps* », les deux étant réversibles suivant que le bourgeois reçoit un surcroît de salaire ou un surcroît de temps libre, sans commune mesure avec les nécessités de reproduction de sa force de travail. Aux prolétaires, le salaire « *fondamental* », incompressible, destiné à couvrir leurs besoins vitaux et la reconstitution de leur force

de travail (voyez chez Foxcon, en Chine et dans le textile au Bangladesh). En attendant le « *revenu universel* » réclamé par les héritiers du marxisme, afin que les producteurs de plus-value périmés par les machines puissent continuer à s'abrutir en toute quiétude sur leurs écrans – du pain et des jeux – et surtout à *consommer*. Sinon, d'où le capital trouvera-t-il les moyens de son auto-accumulation et du Progrès machinal ? Les machines paieront. Leurs impôts financeront le revenu universel, les services sociaux, les retraites des ex-salariés. La demande, la consommation des machines tireront la croissance, le marché, l'activité des entreprises, l'économie.

Aux bourgeois, le *sursalaire du loisir*, nécessaire à leur culture et à leur reproduction élitaire (voyez Avignon, *Les Rencontres de Pétrarque*, le *week-end*, la semaine de 35 heures et toute la pâtée culturelle à l'intention des festiveaux).

Milner :

« On mesure ici ce qu'a d'éternellement abominable le mot d'ordre *Arbeit macht frei*, et ce qu'avait d'occasionnellement profond l'intuition de Paul Lafargue d'un droit à la paresse. »

Lafargue :

« La grande expérience anglaise est là, elle démontre irréfutablement que, pour puissancer la productivité humaine, il faut réduire les heures de travail et multiplier les jours de paye et de fêtes, et le peuple français n'est pas convaincu. [...] Pour forcer les capitalistes à perfectionner leurs machines de bois et de fer, il faut hausser les salaires et diminuer les heures de travail des machines de chair et d'os. »

Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1880.

Le bourgeois salarié étant le seul à jouir d'une vie sociale digne et honorable :

« Tout "projet de société" se ramène à la question : "Quel plan pour accélérer la généralisation du sursalaire ?" (ou ralentir sa raréfaction, version triste). »

On sait qu'à cette question le bourgeois de gauche, social-technocrate, a répondu par la technification, l'automatisation et

l'informatisation générale de la société. La substitution des machines à la paysannerie, à la classe ouvrière et aux employés des services, la promotion des plus qualifiés de leurs enfants et l'extinction démographique des catégories périmées. « *Vers l'Humanité de métier* », dirait de Gaulle ; la surhumanité – réduite mais supérieure – des ingénieurs, techniciens, cadres, scientifiques, débarrassée du poids mort et des innombrables bouches inutiles de la sous-humanité brute ; à la seule technocratie servie et asservie par les machines.

Malevitch :

« Le système socialiste développera davantage encore la machine, c'est là tout son sens. Son sens consiste à libérer le plus possible la main d'œuvre du travail, en d'autres termes, de faire de tout le peuple travailleur ou toute l'humanité un maître aussi oisif que le capitaliste qui reporte sur les mains du peuple tous ses calcs et tout son travail. L'humanité socialiste reportera ses calcs et sa sueur sur les muscles des machines et garantira aux machines un travail illimité, qui ne leur laissera pas une minute de répit. Dans l'avenir, la machine devra se libérer et reporter son travail sur un autre être, se débarrassant du fardeau de la société socialiste, se garantissant elle aussi le droit à la "paresse". »

Milner :

« Dans le nom même de social-démocratie, se retrouve à nu le couple fondamental : définition strictement numérique de la domination et programme d'accroissement numérique de la classe dominante. La social-démocratie est de ce fait l'idéologie naturelle de tout bourgeois salarié pour peu qu'il ait choisi d'espérer. »

Qu'il ait choisi d'espérer du moins dans l'arrivée et le maintien au pouvoir de sa classe : *Le socialisme des intellectuels* selon Makhaiski. Ou le *collectivisme bureaucratique* selon Bruno Rizzi. C'est la même chose, mais on y revient. Le comique, c'est que Milner retrouve Bourdieu quand il constate l'existence séculaire en Occident de l'institution scolaire comme fabrique de bourgeois du savoir. Bourdieu que tout à son obsession identitaire, Milner avait taxé d'antisémitisme, et précisément pour cette thèse sur la reproduction héréditaire des élites.



Émission *Répliques* sur *France Culture*, le 13 janvier 2007. Milner :

« Vous raisonnez, je veux bien que ce soit par référence à Bourdieu. J'ai ma thèse sur ce que veut dire "héritiers" chez Bourdieu : les héritiers, c'est les Juifs ! [...] Je crois que c'est un livre antisémite. »

Milner de nouveau, dans *Libération*, le 10 février 2007.

« Les *Héritiers* m'ont toujours fait penser à une anecdote que Sartre rapporte dans *La Question juive*. Un jeune Français "de souche" qui vient de rater l'agrégation s'étonne qu'un dénommé Bloch soit, lui, arrivé premier. Je pense que tout le fil de la pensée de Bourdieu sur l'école et le collège vise à ce plus jamais un Bloch ne puisse arriver premier à l'agrégation. »

Et le même Milner enfin, dans son livre, *Le Salaire de l'Idéal* :

« Quoique héritées de l'Antiquité et du Moyen Age, elles [l'école, l'université] assurent une fonction strictement moderne : accroître le nombre des bourgeois, au-delà des limites de la propriété. Elles le font notamment par la collation des grades ; tout grade universitaire devient un titre, entendons un titre de créance sur le salariat bourgeois, c'est-à-dire le sursalaire.

Comme ce titre est réputé dépendre de la maîtrise de quelque savoir théorisé, le sursalaire en retour peut être dit dépendre de cette maîtrise. Grâce au sophisme d'induction illégitime, tout sursalaire s'en trouve du coup justifié en son principe. »



## 10. Epilogue

Kautsky échappe aux nazis, et Makhaïski aux bolcheviks. Sauvés par la mort. Fasciste, communiste ou libérale, la modernité technologique et la classe technocratique s'imposent partout. Les « Trente glorieuses » permettent à la classe ouvrière occidentale de réaliser fugitivement ses aspirations bourgeoises. Avant de disparaître. La classe ouvrière des « pays émergents » suit déjà sa trace.

Qu'advint-il de Kautsky ? Il vieillit.

Il écrivit volume sur volume de polémique contre les bolcheviks ou d'autres *Doktoren* de la social-démocratie austro-allemande. En 1927, il publia son monument sur *La conception matérialiste de l'histoire*, réédité en 1988 par son petit-fils John H. Kautsky aux États-Unis (Yale University Press). Il fuit l'Autriche et les nazis, lors de l'*Anschluss*, en 1938, et mourut l'année suivante, à 84 ans, à Amsterdam. L'un de ses fils fut emprisonné à Buchenwald et sa femme, Louise, mourut à Auschwitz, en 1944. Voici son épitaphe, rédigée en 1939 par Paul Mattick (1904-1981), un ancien de la Ligue Spartacus et de la Jeunesse Socialiste Libre, émigré en 1926 aux États-Unis et devenu un théoricien critique du marxisme <sup>48</sup>.

« Karl Kautsky : de Marx à Hitler.

[...] Ainsi Kautsky était convaincu que l'épisode fasciste serait suivi d'un retour "à la normale", à une démocratie abstraite toujours plus socialiste qui parachèverait les réformes amorcées à la glorieuse époque de la participation des socialistes au gouvernement. Or il crève les yeux

---

<sup>48</sup> Paul Mattick, *La révolution fut une belle aventure. Des rues de Berlin en révolte aux mouvements radicaux américains (1918-1934)*, éd. L'Échappée, 2013.

que la réforme fasciste est aujourd'hui la seule réforme du capitalisme qui soit objectivement possible. De fait "le programme de socialisation" que les sociaux-démocrates n'osèrent jamais réaliser du temps qu'ils détenaient le pouvoir, a été en grande partie réalisé par les fascistes. De même que les revendications de la bourgeoisie allemande ne furent pas satisfaites en 1848 mais après, par la contre-révolution qui suivit, le programme de la social-démocratie a été accompli par Hitler.

C'est à Hitler en effet, non à la social-démocratie, que de vieilles aspirations socialistes, tels que l'*Anschluss* de l'Autriche et le contrôle étatique de l'industrie et des banques, doivent d'être entrés dans les faits. C'est Hitler, non la social-démocratie, qui a proclamé le 1<sup>er</sup> mai jour férié. Et d'une manière générale, il suffit de comparer ce que les socialistes disaient vouloir mais ne firent jamais, avec la politique pratiquée en Allemagne depuis 1933, pour s'apercevoir que Hitler a bel et bien réalisé le programme de la social-démocratie, mais en se passant de ses services. Comme Hitler, les sociaux-démocrates combattent à la fois le bolchevisme et le communisme et, comme lui, préfèrent la mise en place d'instances de contrôle étatique à un système de capitalisme d'État aussi poussé que le système russe. Mais les sociaux-démocrates n'eurent jamais l'audace de prendre les mesures qu'exigeait l'exécution de ce programme et ce fut Hitler qui s'en chargea. De même que Kautsky s'était révélé incapable d'imaginer seulement que la théorie marxiste pouvait déboucher sur une pratique marxiste. Il n'arriva pas à comprendre qu'une politique de réforme capitaliste doit avoir des effets pratiques et que telle fut précisément l'œuvre du fascisme.

Dans un discours prononcé en 1872, après la clôture du congrès de l'Internationale de La Haye, Marx lui-même déclarait :

"L'ouvrier doit saisir un jour la suprématie politique pour asseoir la nouvelle organisation du travail. [...] Mais nous n'avons pas prétendu que pour arriver à ce but les moyens sont identiques. [...] Et nous ne nions pas qu'il existe des pays comme l'Amérique, l'Angleterre [...] où les travailleurs peuvent arriver à leurs buts par des moyens pacifiques." »

Paul Mattick, *Living Marxism* n°7, juin 1939.

Vous avez bien lu. Hitler a réalisé une partie du programme social-démocrate – l'annexion de l'Autriche, le contrôle de l'industrie et des banques – que le parti social-démocrate n'a jamais osé mettre en

œuvre. L'invasion de la Pologne ne le rendait pas pire que Staline, son co-envahisseur. C'est l'extermination de 6 millions de juifs, planifiée, exécutée, revendiquée *en tant que telle*, qui fait de lui le maître étalon du Mal, quand la Terreur rouge (1918-1920), exterminait sans le dire 2,4 millions d'« *ennemis de classe* » et de « *contre-révolutionnaires* » ; et la terreur sous Staline, au moins 20 millions de morts, dans le non-dit de ces crimes qui vont de soi, qui vont sans dire. Avec le silence et le déni complices de la militance et de l'intellocratie occidentale, droites dans leurs « *positions de classe* ». Mais « *c'est un point de détail* » comme dit Le Pen ; et Badiou, le nécromancien de « *l'Idée communiste* » :

« le comptage des morts est la dimension zéro de la polémique politique. »<sup>49</sup>

Ce qui compte, c'est le but de ces crimes pour l'humanité : son bonheur, la vérification de « *l'hypothèse communiste* ».



Qu'advint-il de Makhaïski ?

On sait que jusqu'en février 1917, et davantage encore jusqu'en octobre, les bolcheviques – *léninistes* – ne formaient qu'un groupe révolutionnaire parmi tant d'autres, et bien plus semblables qu'on ne l'imagine, dans leurs structures, leurs tactiques, leurs pratiques : appareil légal, organisation de combat, revue théorique, feuilles d'agitation, groupes locaux, etc. Ce qui explique, par exemple, que les militants de toutes obédiences, des anarchistes aux sociaux-démocrates, se retrouvèrent dans les « *soviets* », ces assemblées générales plus ou moins structurées, plus ou moins élargies aux masses des sans-parti suivant les flux et reflux des soulèvements de 1905 à 1917.

---

<sup>49</sup> Alain Badiou, Marcel Gauchet, *Que faire. Dialogue sur le communisme, le capitalisme et l'avenir de la démocratie*, Philo éditions, 2014.

Cette multiplicité a été enfouie, occultée par le pouvoir communiste, comme celle des sectes messianiques en Judée fut occultée par la papauté. Il y eut donc un mouvement makhaïkiste, notamment en milieu ouvrier, à Irkoutsk, Ekaterinoslav, Vilnius, Biélostock, Varsovie, Saint-Pétersbourg, publiant tracts et brochures, participant comme les autres « à l'action directe contre le tsarisme et ses sbires » (Skirda), et imprégnant les syndicalistes surtout, d'un « makhaïskisme » diffus. À prendre connaissance de ses idées, on se dit que beaucoup de choses, sinon toutes, sont énoncées de longtemps, sinon de toujours, et toujours niées, tues, tuées, par les vainqueurs et dicteurs de l'Histoire, en l'occurrence communistes, alliés et satellites de toutes nuances. Puis, on ne peut s'empêcher d'être ému par ce Polonais ingénu et flamboyant qui, tel l'enfant des *Habits neufs de l'empereur*, dit ses quatre vérités à la technocratie révolutionnaire, bouffie d'ambition, bientôt triomphante, et meurt à temps en 1926, pour ne pas avoir à en payer les conséquences.

— Que l'*intelligentsia* technocratique constitue une classe, définie selon le théoricien Eugène Lozinsky, par l'origine commune de ses sources de revenu, donc par la communauté de ses intérêts économiques fondamentaux, donc par l'identité de ses relations plus ou moins conflictuelles avec les autres classes.

— Que dans sa lutte pour supplanter la bourgeoisie financière et propriétaire, la technocratie est prête à se battre jusqu'au dernier ouvrier, comme la bourgeoisie s'est battue jusqu'au dernier sans-culotte des villes et des campagnes, pour renverser l'aristocratie.

— Que le « socialisme scientifique » ou marxisme, ainsi que ses rivaux, constitue sous diverses déclinaisons l'idéologie révolutionnaire des « *capitalistes du savoir* », en lutte contre les « *capitalistes de l'avoir* ».

— Que pour s'émanciper, s'emparer de l'avoir comme du savoir, la classe ouvrière doit s'organiser par elle-même, *entre manuels* et à l'exclusion des diplômés ; et recouvrer tout ou partie de la plus-value extorquée.

Bref, ce n'est qu'en affirmant son droit à la paresse et en devenant à son tour une classe de loisir<sup>50</sup>, que le prolétariat peut créer les conditions de sa libération intellectuelle et matérielle. D'où « l'économisme » buté des makhaiskistes, leur « syndicalisme obtus », revendications salariales, matérielles, ou de réduction du temps de travail, qui enragent les bolcheviques et leurs semblables.

C'est à l'Ouest que la classe ouvrière s'est le plus rapprochée de l'objectif de Makhaiski. Dès les années 1880, des lois sociales émoussent l'horreur de sa condition. Quels que soient la violence des batailles de classe, le sang versé, les discours révolutionnaires, les masses ouvrières et leurs organisations misent plutôt sur « le Progrès », sur le réformisme et la prise du pouvoir par les élections. La science et la technique, par l'abondance de leurs produits, favorisent l'idée d'un partage, d'une participation ouvrière à la prospérité moderne. Il règne un optimisme stoïque, obstiné et patient, « *ça va dans le bon sens* ».

Le pillage des colonies, « l'État social » et le « compromis fordiste », les « Trente glorieuses », les reconstructions et l'expansion consécutives aux deux guerres mondiales, l'automatisation et les gains de productivité ont permis de diviser par deux ou trois les temps de travail tout en multipliant d'autant les salaires. Des années 1920 aux années 1970, nombre d'enfants d'ouvriers « *s'en sont sortis* », se hissant parmi les cols blancs, sur fonds de croissance des services et du secteur tertiaire, signe et facteur d'enrichissement général suivant les économistes. Les ratés du système scolaire, restés à l'usine, se contentent de frigos, télévisions, voitures, logements à crédits, quitte à reporter leurs désirs d'ascension sur leurs enfants.

On sait comme la société de consommation, des loisirs, du Spectacle, et le divertissement industriel de masse ont ruiné les espoirs mis dans l'émancipation d'une classe ouvrière rendue à l'oisiveté partielle, au noble *otium*, négation de l'ignoble *negotium*. Supermarchés, télé quatre heures par jour et camping de masse au

---

<sup>50</sup> Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, éd. Gallimard, 1899.

Cap d'Agde. Ce prolétariat, partiellement et temporairement embourgeoisé, s'est comporté en basse bourgeoisie. Contrairement à ce que glapissaient les groupuscules étudiants des années 1965-75 (anarchistes, trotskystes, maos et marxistes-léninistes), loin de trahir la classe ouvrière, les partis communistes d'Occident furent la parfaite expression de son désir d'embourgeoisement, de cet hédonisme bas de gamme des *beaufs* (simili-cuir).

Voyez les analyses du communiste Michel Clouscard, auteur de l'expression « *libéral-libertaire* ». Aussi lucide dans sa critique du soixante-huitisme (les clients de la FNAC), que bas de vue dans son ouvriérisme consommateur (les clients de Darty). Et au contraire de ce que divaguent les fantômes du communisme, il n'y a aucune raison pour que les nouveaux prolétaires issus des « *pays émergents* » et des anciennes colonies, avec ou sans papiers, agissent autrement. Les ouvriers chinois ne veulent pas de révolution – ils n'en ont que trop subies –, mais du travail, des hausses de salaire, des lois sociales et tous les biens de consommation, si factices soient-ils, dont jouissent depuis des décennies leurs collègues occidentaux. Ils les veulent quitte à leur prendre par la concurrence de leur force de travail et la puissance ressurgie de l'empire chinois. Ceux qui bravent toutes les épreuves pour, après des milliers de kilomètres et des mois de voyage, forcer les murs de l'Occident, ne le font ni pour « *payer nos retraites* », ni pour devenir les « *fossoyeurs du système qui les a produits* » et encore moins les supports des lubies militantes, mais pour *réussir* ; ou du moins *s'en sortir* eux aussi. Ils veulent ce que nous avons.

Marius Blouin

ne veut pas transformer le monde ni changer la vie.

À défaut de retrouver les espèces, les peuples et les pays perdus,  
il voudrait plutôt la vie sauve pour les rescapés du Progrès.

Un vœu d'une nostalgie aussi vaine que répréhensible,  
et donc cela n'a pas d'importance.







## Chapitre 3

# Ludd contre les Américains

*Bellamy, Smyth, Veblen, Ford & Scott*

« Demandez à tout bon Français qui lit tous les jours son journal dans son estaminet ce qu'il entend par progrès, il répondra que c'est la vapeur, l'électricité et l'éclairage au gaz, miracles inconnus aux Romains, et que ces découvertes témoignent pleinement de notre supériorité sur les anciens, tant il s'est fait de ténèbres dans son malheureux cerveau et tant les choses de l'ordre spirituel s'y sont si bizarrement confondues ! Le pauvre homme est tellement américanisé par ses philosophes zoocrates et industriels qu'il a perdu la notion des différences qui caractérisent les phénomènes du monde physique et du monde moral, du naturel et du surnaturel. »

Charles Baudelaire, *Sur l'exposition universelle de 1855*.

« La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous la partie spirituelle, que rien parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou antinaturelles des utopistes ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie. »

Charles Baudelaire, *Écrits intimes*.

« Sur son terrain propre, celui de *l'économie politique*, le mouvement socialiste des trente dernières années a méconnu la colossale importance de la technologie nouvelle qui, réalisant d'immenses progrès, a augmenté, dans des proportions colossales, la capacité de production de l'industrie tout en amoindrissant la main d'œuvre. La classe ouvrière, divisée en aristocratie et couches inférieures, a perdu son homogénéité ; la technologie en a voué une partie grandissante au chômage chronique et à la démoralisation ; les techniciens ont acquis dans la société une position stratégique de premier ordre. Il est tout à fait raisonnable de parler de la révolution industrielle du temps présent et de conclure que cette révolution bouleverse les proportions, les rapports, la condition des classes sociales. Sans doute est-ce de ce fait que des catégories sociales considérées par le marxisme classique comme secondaires par rapport au prolétariat et à la bourgeoisie, les classes moyennes renouvelées, ont joué dans l'histoire récente un rôle décisif : bureaucratie russe, fascisme, nazisme, fronts populaires. Une étude nouvelle de la technologie dans ses rapports avec la structure même de la société, s'impose. Elle révélerait probablement que l'affaiblissement des classes ouvrières par la technologie moderne a joué un rôle plus grand dans les défaites du socialisme européen que la myope modération du réformisme et le machiavélisme élémentaire du Komintern. »

Victor Serge, *Masses* n°3, juin 1946.

## 1. *Looking Backward*, 1888

Où l'on découvre un roman social et manifeste politique, l'un des plus grands *best seller* du XIX<sup>e</sup> siècle. Où Edward Bellamy prophétise la société technocratique de l'an 2000, avec dix ans d'avance sur H.G. Wells et cent ans d'avance sur son temps. Où l'on assiste à la naissance d'un mouvement bellamyte, aux États-Unis et en Europe, matrice du mouvement technocratique. Où l'on voit le « nationaliste » Bellamy et « l'anarchiste » Kropotkine sympathiser dans la défense des mêmes causes.

La fin du premier chapitre (*Ludd contre Marx*) résumait et analysait longuement *Le Dormeur se réveille*, un roman assez méconnu de H.G. Wells, publié en feuilleton, en 1898, en volume, en 1910, annonciateur des luttes de classes à venir entre prolétaires et technocrates. Le héros du livre de Bellamy, *Looking Backward*, paru dix ans plus tôt, en 1888 et traduit en français en 1891 sous le titre, *Cent ans après ou l'an 2000*, vit, comme celui de Wells, l'étrange aventure de s'éveiller d'un long et mystérieux sommeil, pour découvrir l'étonnant monde futur. Si Wells a plagié le canevas de Bellamy, il fait de l'éveil de son dormeur un cauchemar dystopique au contraire du rêve utopique de Bellamy.

L'Américain comme l'Anglais voyaient l'avènement triomphal du capitalisme industriel – anglo-saxon – de leurs empires respectifs. Ils professaient tous deux des opinions progressistes et – sauf plus amples informations – il est impossible de dire pourquoi l'Anglais H. G. Wells, a dénoncé l'émergence de la technocratie, comme nouvelle classe oppressive, liée au règne des machines, quand l'Américain Bellamy exaltait au contraire les perspectives d'abondance ouvertes

par ces mêmes machines. À moins d'avoir recours aux stéréotypes culturels : le naïf optimisme de la jeune Amérique *versus* l'ironie pessimiste de la Vieille Angleterre ? Il y a plus de vrai que de faux dans les stéréotypes culturels qui représentent le stade spontané, rudimentaire et populaire de la sociologie. Mais quoi qu'en disent sociologues et militants de gauche, l'existence a beau précéder la conscience, les opinions des individus s'affranchissent souvent des déterminations socioculturelles.

Edward Bellamy (1850-1898) avait entamé une carrière de journaliste, à New York, interrompue dès l'âge de 25 ans par les atteintes d'une tuberculose qui le tua à 48 ans. Entre-temps, il trouva l'énergie de publier des romans, de se marier et même d'avoir des enfants. Oublié de tous, sauf de quelques historiens et militants, *Looking Backward* fut le plus grand succès de librairie du XIX<sup>e</sup> siècle, aux États-Unis, derrière *La case de l'Oncle Tom*, de Harriet Beecher Stowe. Il s'en vendit 200 000 exemplaires en un an, ce qui dit quelque chose de l'esprit de *L'âge d'or* américain, l'âge des capitaines d'industrie, des barons du rail, des aciéries, du pétrole et de la fin de *la frontière* – du *Far West*. Qu'est-ce qui passionnait tant les lecteurs de *Looking Backward* qu'ils ne trouvaient ni chez d'autres auteurs, ni dans les autres livres du même auteur ?

À Boston en 2000, Julien West s'éveille d'un sommeil entamé en 1887. Le docteur Leete l'a détérré dans une pièce, en creusant le sol de sa maison. Celle de Julien avait brûlé. Sous l'affable guidance du docteur Leete, de son épouse et de leur fille Edith (*the human interest*), Julien découvre une société toute d'harmonie, de justice et de prospérité qui lui inspire de cruelles comparaisons avec sa propre époque de pauvreté et d'inégalité. M. Leete lui explique que le problème ouvrier a disparu avec le *service industriel* ; l'organisation du travail qui enrôle les travailleurs de 21 à 45 ans. Après quoi, ils sont à la retraite, comme dans la légion romaine. Les machines assurent la production, les opérateurs n'ont qu'à les surveiller et les entretenir. Cette révolution des moyens de production entraîne évidemment celle des rapports sociaux. L'avidité, la férocité, la

défiance, l'insécurité et la folie relèvent du passé. L'argent est aboli. Les prisons ont laissé place aux hôpitaux. L'État approvisionne les citoyens à travers les magasins nationaux. Tout le monde jouit du même revenu, y compris les invalides (préfiguration du « revenu universel » réclamé par une kyrielle de benêts contemporains). Un conseil international règle les échanges commerciaux (l'Organisation mondiale du commerce ?), ce qui indique la déplorable persistance des frontières. Mais – innovation majeure – chacun est titulaire d'une carte de crédit à la consommation, délivrée par la communauté industrielle, valide dans le monde entier, et *ça*, nous savons bien, nous autres, passagers mobiles d' « un monde qui bouge », grouillant de touristes, de migrants, *d'expats* et d'hommes d'affaire, ce que *ça* change. Aussi peu importe la persistance de frontières administratives dans un monde unifié par son mode de vie, de production et de consommation. La fin du roman nous apprend qu'il ne s'agit que d'un rêve de Julien West, mais nous connaissons les suites de ce rêve devenu réalité : l'enchaînement des consommateurs au règlement des traites, pour des objets de consommation sans cesse renouvelés ; l'euthanasie du mouvement ouvrier, révolutionnaire en paroles, syndicaliste en actes. C'est ainsi que l'insurrection se termine au supermarché, et en vols *charter*.

Outre des ventes fabuleuses, le livre de Bellamy eut la singulière fortune d'entraîner des effets politiques, importants et durables. Ce dont rêvent tous les écrivains *engagés*, mais qui les élude pour la simple raison qu'ils ne font jamais que *suivre* des idées émises par des instances politiques. *Looking Backward* est aussitôt republié en Angleterre par une maison d'édition militante, avec un index et un supplément résumant l'ouvrage, afin de l'étudier dans les cours du soir politiques<sup>76</sup>. De quelle société à venir, *Looking Backward* est-il le manifeste ? En voici quelques aperçus.

---

<sup>76</sup> Cf. Edward Bellamy *Looking Backward*, 1888. Ce résumé figure en annexe de l'édition française, *Cent ans après ou l'An 2000*, réalisée par nos soins : < <http://archive.org/details/BellamyAn2000> > [NdE]

« Ce qu'on appelle conflits sociaux ainsi que tous les problèmes issus de la division du travail et de ses conséquences ont été résolus grâce à l'alliance de la nation tout entière au sein d'un partenariat d'affaires généralisé, tous, hommes et femmes, étant des partenaires égaux. » Chacun choisit son occupation en fonction de ses goûts et de ses aptitudes. Un système d'avantages et de désavantages matériels égalise l'attraction des différentes carrières afin de disposer partout du personnel nécessaire. En cas de surnombre, on choisit les plus compétents. Les femmes ne travaillent qu'entre femmes et sous la direction d'autres femmes, afin d'échapper à la domination masculine. Elles ont, comme les infirmes qui souhaitent concourir au bien commun, des tâches adaptées à leurs caractéristiques physiques. Les enfants sont entretenus par la société nationale. »

« Cela signifie que le devoir des citoyens envers l'industrie est établi sur la base même sur laquelle repose actuellement leur devoir envers l'armée. On considère de nos jours que les citoyens ont le devoir de se battre pour leur pays et l'on a donc jugé que c'était également leur devoir de travailler pour lui ; et l'on pense qu'il va de soi que pour être efficace, le travail, comme le combat, exige un système et une unité d'action. En fin de compte, on organise la nation en vue de la paix comme on l'organise en vue de la guerre. »

« En organisant l'industrie sur la base d'une obligation mutuelle entre le citoyen et la nation, entre la nation et le citoyen, le devoir a entièrement remplacé le contrat en tant que fondement de l'industrie et ciment de la nation. »

« Mais alors que le partage égal est la règle en ce qui concerne le rôle que chacun joue dans la production annuelle de la nation, les honneurs et les distinctions, les charges dues au rang et à l'autorité, dans l'industrie, dans l'armée et dans le gouvernement, sont accordés aux hommes et aux femmes selon leurs mérites respectifs et l'excellence de leurs réalisations, afin que les meilleurs puissent diriger et commander, et que l'espoir d'être comblé d'honneurs encourage tout un chacun à faire de son mieux. Par exemple, dans une communauté qui ne reconnaît aucune autre différence, un homme ne reçoit pas plus de pain, de viande et de vêtements parce qu'il travaille deux fois plus que son voisin, mais il y gagne infailliblement autorité et position supérieure, accompagnée du rang social correspondant. Quant à la règle qui régit l'égalité des parts entre tous les travailleurs, quelles que soient

leurs aptitudes, elle n'est que l'extension de la règle qui fixe l'uniformité des salaires et que les syndicats actuels rendent pratiquement obligatoire dans les corps de métier particuliers. »

« On nous décrit la richesse de l'ensemble de la société de l'an 2000 comme étant très supérieure à ce qu'elle est actuellement. Ceci est dû en partie à la continuité du progrès scientifique pendant un siècle, qui a considérablement enrichi le monde actuel par rapport à celui du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, on la doit également aux énormes gains positifs et aux économies négatives dans l'emploi de la force de travail qui résultent du remplacement de la lutte inefficace actuelle, qu'engendrent la planification gouvernementale et ses innombrables actions contradictoires et mutuellement destructrices, par des méthodes scientifiques d'organisation et d'unification du système industriel. »

Résumons le résumé. La société idéale de l'an 2000, suivant Bellamy, c'est une entreprise nationalisée, hiérarchisée, centralisée et dirigée en fonction des compétences, où chacun produit selon ses capacités et reçoit selon ses besoins qui sont les mêmes pour tous. Une société dont la prospérité croissante repose sur le progrès scientifique, la rationalité technicienne et l'essor des forces productives.

C'est en somme l'idéal affiché par le socialisme bureaucratique en URSS, dans tout le camp socialiste et jusque dans les banlieues satellites de France et d'Italie, par les partisans de l'économie planifiée et des nationalisations. Même si la réalité fut moins vertueuse que l'idéal, que ce soit sous le rapport de l'égalité des revenus, de la compétence des dirigeants ou de la dévotion civique des partenaires de la société nationale au bien commun.

Un mouvement bellamyte surgit spontanément dès l'automne 1888, porté par des « professionnels » des classes moyennes : enseignants, juristes, médecins, journalistes, pasteurs, souvent frottés de théosophie, mais toujours indemnes de la moindre notion d'anarchisme ou de socialisme. Le thème de la méritocratie sature *Looking Backward*. Les mots « mérite », « récompense », « habileté » et « talent » reviennent 49 fois dans la traduction française de Paul Rey. Pour ces intellectuels citoyens, ancrés dans la vieille tradition démocratique (cf. Tocqueville), l'idée de renverser le règne avilissant et corrompeur des *barons voleurs*,

par une révolution non-violente, et de remédier aux maux sociaux (inégalité, pauvreté, chômage, etc.) en nationalisant l'industrie et en confiant sa gestion aux gens compétents – ingénieurs, techniciens, cadres – semble le bon sens même. Des « Clubs Nationalistes », ainsi qu'ils se nomment, se fondent à Boston, New York, Chicago et dans 162 villes, avec une forte prédominance – 65 clubs – en Californie : l'Amérique de l'Amérique.

Bellamy, lui-même, après s'être défendu d'avoir écrit un manifeste politique, plonge dans l'action avec son propre journal, *The New Nation*. Il s'explique avec ingénuité, dans une lettre privée sur cette étiquette de « nationaliste ». Si la radicalité de ses opinions, dit-il, le rend « plus socialiste que les socialistes, lui n'a jamais eu l'estomac pour ce mot de socialiste ». Et d'abord c'est un mot étranger, dont toutes les suggestions semblent étrangères.

« Pour l'Américain moyen, il pue le pétrole, évoque le drapeau rouge et toutes sortes de nouveautés sexuelles ; ainsi qu'un ton injurieux à l'égard de Dieu et de la religion, que nous, du moins dans ce pays, traitons avec respect. [...] Quoi que les réformateurs allemands et français choisissent de s'appeler, socialiste n'est pas un bon nom de parti pour réussir en Amérique. Aucun parti ne peut, ni ne devrait réussir qui ne soit totalement et ardemment américain et patriotique en esprit et en suggestions. »

Il reste non moins vrai, en retour, que, depuis 1945, nul parti dans l'Hexagone, n'a réussi, ni n'aurait pu réussir, en se proclamant « Parti Nationaliste », « totalement et ardemment français et patriotique ». Pour l'Hexagone moyen, éduqué dans « la honte de la France » et « l'ouverture à l'Autre », une telle déclaration ne pourrait que « rappeler les heures les plus sombres de notre histoire » et vaudrait engagement dans la Milice – n'en déplaît aux morts du Vercors et des Glières.

Le mouvement nationaliste connaît des hauts et des bas. Son mensuel, *The Nationalist*, circule à 9 000 exemplaires. Il se rapproche des « populistes » du *People's Party* – encore un gros mot dans le vocabulaire de la gauche européenne. Aux États-Unis, il désigne



alors, ingénument, un parti de défense du peuple (comme Robin des Bois), des fermiers surtout, de l'Ouest et du Sud, qui butent à la fois sur les confins du continent et sur le mur d'argent des industriels et des banquiers. Il n'y a plus de *Far West*, la conquête est terminée sur la *West Coast*, aux rives du Pacifique. *The history of United States is a story of real estate*. Les populistes opèrent plutôt sur le flanc gauche du champ politique. Ici et là, ils s'allient avec des syndicats ouvriers et le Parti Démocrate. Eux aussi réclament la nationalisation des chemins de fer dont ils dépendent pour la vente de leurs produits, et celle du télégraphe. Mais ils refusent l'alliance avec les organisations noires et jamais n'affleure à leur conscience l'idée que leur éviction ne fait que répéter celle des tribus indiennes. Les gros mangent les petits. Le Parti du Peuple absorbe les Clubs Nationalistes, le Parti Démocrate absorbe le Parti du Peuple. Bellamy arrête *The New Nation* en 1894 et revient à la littérature.

Wells et lui ne sont peut-être pas si éloignés l'un de l'autre. Le premier fera, dans les années 1920, un bout de route avec Staline et les communistes russes. Le second publie en 1897 la suite des aventures de Julien West, *Egalité*, un livre salué par Kropotkine, où apparaissent des causes promises à des succès inégaux : défense des femmes, de la nature, des animaux.

Anarchistes et socialistes diffusent en tract, des années durant, aux États-Unis et en Europe, un chapitre d'*Egalité* intitulé *La Parabole du réservoir d'eau*. Bellamy y ramène tout le mécanisme du système capitaliste à celui du marché de l'eau (le réservoir) et explique comment les capitalistes s'étant emparé de toutes les ressources en eau, payent les porteurs d'eau, un sou le seau, pour remplir le réservoir, avant de le leur revendre deux sous le seau, quand ils ont soif. Le réservoir déborde cycliquement ; les patrons propriétaires débauchent les porteurs d'eau qui ne peuvent plus se payer à boire ; les maîtres de l'eau détruisent et gaspillent la ressource, arrosent leurs pelouses, se baignent dans leurs piscines, plutôt que de baisser le prix de l'eau : *Business is business*. Les porteurs d'eau crèvent de soif. Les maîtres leur font la charité de quelques gouttes, mais « elles sont très

amères » et le peuple murmure. Les maîtres recrutent alors les plus costauds des porteurs et les arment en milice pour mater toute révolte. Quand le niveau du réservoir a suffisamment baissé, les maîtres de l'eau réembauchent les porteurs jusqu'à la prochaine crise de surproduction, aussi fatale que la pluie après le beau temps.

Après que porteurs et patrons ont éprouvé tous les faux prophètes, devins économistes et prêtres religieux, surviennent les *agitateurs* qui dévoilent au peuple les mystères de l'économie politique et l'appellent au soulèvement.

« Peuple stupide, combien de temps te laisseras-tu tromper par un mensonge et croiras-tu, pour ton malheur, ce qui n'est pas ? [...] Comment se fait-il que vous ne puissiez vous procurer de l'eau du réservoir ? N'est-ce pas parce que vous n'avez pas d'argent ? Et pourquoi n'avez-vous pas d'argent ? N'est-ce pas parce que vous ne recevez qu'un seul sou à chaque seau que vous portez au réservoir, qui est le Marché, mais que vous devez rendre deux sous pour chaque seau que vous retirez, pour que les capitalistes puissent toucher leur bénéfice ? Ne voyez-vous pas comment le réservoir doit ainsi nécessairement déborder, rempli à la mesure de ce dont vous manquez, abondé de votre manque ? Ne voyez-vous pas également que plus durement vous travaillerez, plus diligemment vous rechercherez et apporterez de l'eau, plus les choses iront de mal en pis et non de mieux en mieux, tout cela à cause du profit, et cela pour toujours ? »

Les prolétaires porteurs demandent alors aux *agitateurs* ce qu'ils doivent faire

« Et les *agitateurs* répondirent :

Choisissez-vous des hommes modestes pour aller et venir devant vous, pour commander vos équipes et ordonner votre travail, et ces hommes seront comme l'étaient les capitalistes ; mais, attention, ils ne seront pas vos maîtres comme l'étaient les capitalistes, mais vos frères et vos officiers qui feront votre volonté, et ils ne prendront aucun profit, mais chaque homme aura sa part comme les autres, de sorte qu'il n'y ait plus de maîtres et de serviteurs parmi vous, mais seulement des frères. Et de temps en temps, quand vous le jugerez bon, vous choisirez d'autres hommes modestes, à la place des premiers, pour ordonner le travail. »

Le peuple fit comme les vrais prophètes lui avaient dit : une révolution. Il y eut un grand soir et beaucoup de lendemains radieux :

« ... Et la bénédiction de Dieu s'étendit sur cette terre à jamais. »

J'avoue que je n'ai pas le cœur de rire de ces pieuses fadaises, ni des braves types qui les ont écrites, lues, répandues ; qui y ont cru pendant des décennies sans jamais soupçonner qu'une fois aux commandes, ces « hommes modestes » – aussi compétents que les capitalistes pour ordonner la production – ne lâcheraient plus leurs positions de pouvoir et de prestige. Qui n'ont jamais soupçonné que la nationalisation, l'étatisation, la propriété publique des moyens de production et d'échange, n'empêchaient nullement la persistance d'une classe dirigeante de *décideurs*, consciente d'elle-même et de ses intérêts, opprimant et exploitant les *exécutants*. De technocrates dominant *du simple fait de leur expertise* (ingénieurs, techniciens, cadres, scientifiques) la masse ignare des manants, et s'appropriant en indivision, sous forme de privilèges (nourriture, vêtements, logements, soins médicaux, voyages, villégiatures, etc.), le surplus autrefois capté sous formes de rentes, dividendes, bénéfices, etc.

Rarement un texte n'a montré avec autant de candeur l'interchangeabilité, la réversibilité, entre capitalistes de l'avoir et capitalistes du savoir – leur similitude proche de l'identité. La critique vulgaire, sous-marxiste, sous-anarchiste, ne voit jamais que *le richard* dans le chef d'entreprise, le détenteur paresseux du capital, incapable en dehors des intrigues financières. Loin de là, les entrepreneurs du XIX<sup>e</sup> siècle – comme ceux des *start up* et des PMI aujourd'hui – sont souvent, et avant tout, *l'ingénieur de la boîte*. C'est même sur la base de cette compétence (outre les études de marché) que leurs banques et leurs associés leur fournissent le capital d'investissement. Cela va si bien de soi que l'État, les ministères, la Caisse des dépôts et consignations, l'Union européenne, les collectivités locales, les centres de recherche et les universités, multiplient aujourd'hui les fonds d'investissement pour soutenir la création et le développement des entreprises. Il n'y faut qu'un brevet, un certificat de propriété déposé ou acheté, sur telle ou telle

innovation, le parrainage d'un professeur ou d'un homme d'affaire – mais ils ont désormais la double qualité – et le frais diplômé du MIT, de Polytechnique, d'une multitude d'écoles moins prestigieuses, peut *créer sa boîte et de la valeur*. C'est ainsi qu'Alphabet, la maison mère de Google surpasse aujourd'hui Apple, qui avait elle-même surpassé IBM, en termes de capitalisation boursière. Autant de méga-entreprises jouant un rôle écrasant dans la transformation emballée du monde contemporain, récemment créées et possédées par de jeunes ingénieurs ; non pas héritées de vieilles familles capitalistes <sup>77</sup>.

Les « hommes modestes », révolutionnaires professionnels ou professionnels révolutionnaires, n'ont pas fini de nous étonner.

Bellamy eut une postérité durable et diverse. Un *Bellamy Partij* naquit en 1927 aux Pays-Bas. Ses idées, ses romans, son nom ressurgirent dans les années 1930 aux États-Unis, parmi les références du mouvement technocratique – résurgence lui-même des Clubs Nationalistes : *Technical Alliance*, *Continental Committee on Technocracy*, *Technocracy Inc.*, etc.



---

<sup>77</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Sous le soleil de l'innovation, rien que du nouveau !*, éd. L'Echappée (date).

## 2. Où l'ingénieur William Smyth donne son nom à la technocratie

1919. Distinguant ainsi une nouvelle classe sociale déjà vieille de plusieurs décennies et inaperçue du marxisme, comme de la sociologie. Proposition d'étendre l'économie de guerre au temps de paix et de faire des États-Unis une « démocratie industrielle rationalisée », sous la direction scientifique des technocrates compétents. Mobilisation totale et permanente en vue de la guerre économique internationale.

En cette année 1919, Paul Valéry débute son essai sur *La crise de l'esprit*, par la célèbre sentence :

« Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. »

Cette conscience funèbre hante également, parmi bien d'autres, un certain William Henry Smyth, ingénieur et inventeur à Berkeley en Californie, membre de sociétés savantes telles que l'*American Economic Association* et la *Royal Economic Society of Great Britain*. Inquiet des fureurs de son temps, la guerre mondiale, la révolution bolchevique et ses répliques, l'agitation de l'*Industrial Workers of the World* (l'IWW-ism), M. Smyth médite sur l'évolution de l'espèce humaine, l'avenir de « la race » (blanche) et « le conflit social ». C'est l'après-guerre brutal et précipité, de *Manhattan Transfer*, de *42<sup>nd</sup> Parallel* et *1919*, décrit plus tard par Dos Passos. William Henry Smyth livre son *eurêka*, sa formule du gouvernement idéal dans une série d'articles pour le journal *Industrial Management* : la *technocratie*. Un néologisme et un système scientifico-politique qui

préfigurent la « *machine à gouverner* » et la cybernétique de Wiener en 1948. Même paysage, l'écroulement du monde dans le chaos post-guerrier. Même issue de secours, la rationalité scientifique, impersonnelle et désintéressée.

Le feuilleton de M. Smyth tient de la conférence du Rotary Club, du prêche au temple, de la harangue à la salle communale. Discours à la première personne, ronflant et fleuri, criblé de Majuscules pour Magnifier l'Envergure des Idées et des Termes employés, adresses aux lecteurs, répétitions pédagogiques, exemples personnels, images et expressions triviales. On parle bon sens à l'homme de la rue. De *Main Street*. Pour lui dire quoi ?

La plus grande leçon de la guerre, c'est qu'attendu un objectif national, clair et partagé, il ne faut qu'une Direction désintéressée et compétente pour atteindre cet objectif. Ce qu'ont montré ces deux années (1917-1918), durant lesquelles les États-Unis se sont transformés en machine de guerre. En réelle Nation Industrielle, organisée pour la première fois, rationnellement, par une Administration (*management*) Industrielle Nationale. La coordination de la Connaissance Scientifique, du Talent Technique, de la Compétence Pratique et de la Main d'œuvre de toute la communauté ont rendu possible cette Force Nationale Unifiée et l'accomplissement de son Objectif National Unifié.

*« Pour cette expérience unique de la Démocratie Industrielle rationalisée, j'ai forgé le terme de "Technocratie". »*

Mais encore ?

Les processus industriels impliquent des compétences spécialisées et des formations techniques expertes, rendues effectives par une coordination intelligente.

« L'exemple de la guerre.

Entre les hauts officiels du Bureau des Industries de Guerre [...] et les membres d'un « Club de Millionnaires » une faible différence était discernable.

Charles M. Schwab, le magnat de la finance, et Schwab, l'organisateur de la guerre, étaient la même personne.

Tous ces hommes apportaient à leur boulot social, national, exactement le même talent qu'ils avaient employé pour eux-mêmes, associalement et a-nationalement. Le travail qu'ils faisaient, leur fonctionnement immédiat, était le même qu'avant. Mais quelle différence dans le résultat social !

Ils agissaient pour un objectif différent. C'est ce qui fait vraiment toute la différence. »

Une Démocratie Industrielle efficiente requiert, selon M. Smyth, la direction des possesseurs de ces formations techniques et compétences spécialisées. C'est-à-dire une Industrie Nationale dirigée par les Technologues. Une Nation de libres travailleurs, égaux socialement et scientifiquement organisés pour leur mutuel bénéfice et leur objectif unifié. Comme la ruche, la fourmilière, la termitière et tous les insectes sociaux – mais ces comparaisons ne sont pas de M. Smyth.

En revanche, il dit très bien qu'il faut lever et organiser une armée de Scientifiques, de Technologues, de compétences exceptionnelles. Une Direction Scientifique pour l'accomplissement des Objectifs Nationaux. Et coiffer cette armée d'un Conseil National, une sélection de Scientifiques, de Directeurs et de Managers, au sommet de l'Administration Industrielle Nationale, afin de diriger la Démocratie Industrielle Rationalisée.

La Science Moderne, dit M. Smyth, la Science Expérimentale, née avec la vapeur et les machines de précision est la cause, la base et le pivot de cette ère d'inventions, Notre Âge Industriel. Impersonnelle comme la Nature, ni bonne ni mauvaise en soi, apte au pire et au meilleur, elle peut, sinon tout, toujours plus, au fur et à mesure de son expansion. Faut-il abandonner l'évolution de la Société et de la Nation au hasard et à l'irrationnel ? Ou l'Humanité doit-elle faire consciemment son histoire ?

Smyth pense comme Engels. La Science propulse l'avènement de la Technocratie, d'une humanité technicienne d'elle-même et du monde.

Tout est machine, selon M. Smyth (et beaucoup d'autres, de Descartes et La Mettrie, à Wiener et Moravec) : le Monde, la Nature, la Nation, la Société, l'Armée, l'État, la Cité, le Corps humain. Aussi mécanisés qu'un moteur à combustion ou un navire de guerre. Le navire, autre lieu commun à Engels et Smyth<sup>78</sup>. Tout conducteur de Ford T connaissant sur le bout des doigts les rouages de sa machine ne peut souhaiter qu'une chose : qu'elle tourne rond, petite machine dans la grande machine, et que nul détraquement, éruption de masses, révolution bolchevique, ne provoque de destruction sociale et mécanique. Le seul moyen de l'empêcher, c'est l'Evolution Sociale Dirigée vers un Objectif National : la Technocratie. Au socialisme scientifique qui hante l'air du temps, M. Smyth oppose un capitalisme scientifique. Les Ploutocrates, les Prédateurs Cupides et Rusés, les Financiers, ont leur fonction dans sa nouvelle machine sociale. Fournir le capital et tenir les comptes. Mais ils cèdent la primauté à la nouvelle classe dirigeante des Scientifiques, Ingénieurs, Techniciens, Cadres, Directeurs (*Managers*) – les Technocrates.

Quant aux masses laborieuses et grégaires, dont l'activité, l'expression et l'idéal se résument à l'effort musculaire, à la vie pratique immédiate, à la production et à la reproduction (comme dans 1984), M. Smyth note avec une regrettable pertinence qu'elles ne souhaitent pas l'abolition des Dirigeants, mais de bons Dirigeants. Des Dirigeants modernes, rationnels, qui régleront au mieux le fonctionnement de la machine sociale.

Autres facteurs favorables au projet technocratique : l'immensité, la richesse en matières premières et en terres agricoles des États-Unis, un État-Continent, « *vide* » dit M. Smyth – c'est-à-dire vidé de ses premiers habitants – bien situé et d'un seul tenant. La jeunesse et le dynamisme d'un peuple d'inventeurs, de scientifiques, d'ingénieurs, de techniciens, par opposition à la vieille Europe, surpeuplée, surexploitée, sur-dévastée. Les tendances récentes à la Centralisation du Gouvernement, à la Concentration des Richesses et

---

<sup>78</sup> F. Engels, *De l'autorité*, 1874.



à l'Unification des Industries Mécaniques. Smyth s'arrête dans son projet de coordination et de rationalisation économique, juste où commencent les bolcheviques russes. Il ne formule pas le terme de planification centralisée autoritaire, même si l'idée est là.

Bref, il s'agit de transformer l'économie de guerre exceptionnelle en guerre économique perpétuelle.



### 3. Thorstein Veblen contre « le Système des prix »

Où l'auteur de la *Théorie de la classe de loisirs* appelle à la formation de « soviets de techniciens ». Son analyse dans *Les Ingénieurs et le système des prix*. Critique de l'incompétence capitaliste, du sabotage capitaliste, de la propriété absentéiste, des crises de surproduction. Éloge de « l'économie réelle » et dirigée, de la planification. Tout le pouvoir aux technocrates !

C'est en 1919 également que Thorstein Veblen (1857-1929) publie une série d'essais dans le *Dial*, rassemblés en 1921 sous le titre *The Engineers and the price system*, et traduits 50 ans plus tard en français avec un titre modifié, *Les Ingénieurs et le capitalisme*.

De Veblen, économiste et sociologue, on ne connaît en général que son premier livre, *Théorie de la classe de loisir* (publié en 1899 aux USA), qui est en fait dérivée de la théorie mimétique (Aristote, Gabriel Tarde, Gustave Le Bon – et plus tard Freud, Elias Canetti, René Girard). L'attention et l'admiration d'autrui passant ici-bas pour le souverain bien, ou *prouvant* du moins que l'on est possesseur des souverains biens, puisque l'on est contemplé, envié, imité, l'homme riche et puissant étale ses richesses et sa puissance par sa *consommation ostentatoire*. Il flambe ; il en met plein la vue ; il s'ingénie à trouver des manières plus excentriques, *distinguées*, somptuaires, de gaspiller ses biens, aidé en cela par des conseillers avisés. Certes, le vaniteux prouve ainsi sa dépendance envers autrui, son regard et son opinion, mais cette dépendance lui échappe (ou l'indiffère) tant qu'il sert de modèle à la masse. Tant que sa consommation ostentatoire sert de modèle à la consommation de

masse. L'imitation étant l'hommage le plus sincère envers le modèle imité.

La vanité dispose évidemment de toutes sortes de canaux d'expression, mais celui de la consommation a des conséquences économiques et sociales. Notamment quand les *filthy riches*, les salement riches, se multiplient<sup>79</sup>. Quand l'homme de goût, l'homme riche et puissant, le *prescripteur de tendances*, jette son dévolu sur tel produit, tel service, etc., il les rend désirables. La demande bondit, le prix aussi. La production et le commerce doivent suivre. Des industries, des marchés, se créent ou s'effondrent. Il ne s'agit en fait que d'acheter « de la face », du *standing*. L'objet de consommation s'anéantit dans l'acte de consommation. Pour le même prix, le consommateur pourrait brûler son argent en place publique, comme certains rois de l'Antiquité et les Indiens de la côte Ouest brûlaient leurs trésors (*potlatch*). Il pourrait faire du mécénat ou de l'évergétisme, de la dépense pour la cité – mais la mode s'en est perdue. L'objet ou le service consommés servent à la fois de prétexte et de quittance pour le consommateur : *Il en a eu pour son argent. Le spectacle de sa dépense* est une opération publicitaire. Cette dépense enviable n'est pas une simple gifle à la pauvreté du grand nombre, mais aussi un investissement judicieux. Elle prouve qu'on *a les moyens*, et comme *on ne prête qu'aux riches*, elle renforce ainsi son crédit. Il est moins stupide pour un milliardaire de payer 60 millions de dollars un homard en acier poli de Jeff Koons (qui plus est, défiscalisés) que de jeter cet argent, sous l'oeil des caméras, dans le feu d'un barbecue.

Dans les années 1970, le personnel universitaire faisait carrière en pourfendant le capitalisme. Sans doute, est-ce pourquoi *The Engineers and the price system* devint *Les Ingénieurs et le capitalisme* ; le mot était plus vendeur. Cependant, ce n'est pas au capitalisme en soi que s'en prend Thorstein Veblen, mais au « *propriétaire absentéiste* » – par analogie avec les propriétaires terriens qui laissaient le soin de leurs domaines à leurs fermiers et régisseurs. Il dénonce l'actionnaire passif,

---

<sup>79</sup> Hervé Kempf, *Comment les riches détruisent la planète*, éd. Seuil, 2007.

le capital financier, les spéculateurs des banques et des fonds d'investissement. Il défend ce que les syndicats et les derniers porte-voix de la gauche ont nommé voici quelques années « *l'économie réelle* », l'industrie, les entreprises, les producteurs contre les vampires spéculatifs. Les ingénieurs – et non les ouvriers – représentant pour lui, la vraie classe productive, intelligente, compétente, disciplinée. La seule capable d'arracher le pouvoir aux « propriétaires absents » ; d'entraîner la classe ouvrière à sa suite et de faire ce qu'elle fait déjà ; organiser et diriger la production. Elle est en somme l'équivalent du prolétariat marxiste-léniniste, une avant-garde virtuelle de professionnels révolutionnaires.

Dans son premier chapitre, Veblen disserte sur la nature et les usages du sabotage. Il remonte au sens français du mot et à l'histoire de cette « *tactique de résistance passive* ». Le sabotage, dit-il, vient du mot sabot, ce lourd soulier de bois qui force son porteur à *traîner des pieds*. Le sabotage n'est pas d'abord le fait de détruire machines ou produits, explique-t-il, mais d'en faire le moins possible.

Il s'agit selon la définition de l'IWW (Industrial Workers of the World), d'un « *retrait conscient de l'efficacité* ». Les hommes d'affaires se livrent au sabotage autant et plus que les ouvriers, ainsi le *lock-out* répond à la grève qui est du sabotage avant la lettre. Mais surtout, *ils sabotent la production afin de maintenir la rareté et le prix des produits*. Il ne s'agit pas de produire au mieux des ressources et des besoins des consommateurs, *mais en fonction du marché et de ses capacités d'achat*. L'intérêt du propriétaire absentéiste, paresseux et jouisseur n'est pas d'investir son argent dans l'innovation, les nouvelles machines, l'embauche de personnel, l'intensification et l'extension de la production. L'abondance l'obligerait à écraser les prix de vente au bénéfice des pauvres et du peuple, sans avantage pour lui.

« Un profit raisonnable, en pratique, signifie toujours le plus large profit possible. »

Aussi, dans les périodes de « *surproduction* » voit-on les capitalistes détruire les produits, industriels ou agricoles, afin de maintenir les cours, plutôt que de vendre à vil prix. Ou bien ils sabotent la

production (licenciements, chômage partiel, ralentissement d'activité, grève de l'investissement). A ce premier type de sabotage s'ajoute le gaspillage conscient des capitaux – dans le marketing et la publicité par exemple –, des matières premières, des forces humaines, des équipements sous-utilisés et des produits finis qui relèvent de l'anarchie générale du système des prix. Marx avait déjà théorisé sur les crises de surproduction et l'anarchie capitaliste dont les gâchis et l'irrationalité ont toujours scandalisé les producteurs eux-mêmes, ouvriers et ingénieurs. C'est là-dessus que Veblen fonde sa critique du « sabotage », de la « propriété absentéiste » et son apologie de la technocratie.

En fait, dit-il, si le pays prospère, c'est en dépit des entrepreneurs et grâce aux technologistes qui s'ingénient à produire et à innover malgré leurs actionnaires et financiers. Contrairement à William Henry Smyth, il ne reconnaît pas même aux *businessmen* le mérite d'avoir mis en place une économie de guerre efficace durant le conflit. Ils n'ont fait que le minimum, l'évident, l'inévitable, aux dépens de « *l'homme du commun* » qui « *a gagné la guerre et perdu son gagne-pain* ». L'augmentation de la production, des forces productives et des capacités industrielles, dit Veblen, est due avant tout aux progrès de la technologie depuis 150 ans (c'est-à-dire depuis l'invention de la machine à vapeur en 1750). Elle résulte de la science et de l'expérience accumulées qui sont des possessions communes, en indivision, de l'humanité. Sa colère froide et caustique envers les hommes d'affaires – et les bureaucrates de l'administration qui adoptent leurs méthodes et servent leurs intérêts – se conjugue avec un pro-bolchevisme naïf et sentimental. L'exemple type du sabotage gouvernemental, c'est pour lui le tarif douanier qui pénalise les importations et permet aux entrepreneurs nationaux de maintenir leurs profits aux dépens des consommateurs. Il aime les révolutionnaires russes pour la terreur rouge qu'ils inspirent aux capitalistes américains. Il les admire de combattre depuis deux ans les armées blanches et les corps expéditionnaires étrangers dans des conditions épouvantables. Il fait l'éloge de l'économie dirigée, centralisée, rationalisée, planifiée. Il note cependant que cette

résistance économique serait impossible si la Russie était déjà un État industriel avancé. C'est au contraire parce qu'elle est un vaste pays agricole, épars et arriéré, que les Russes peuvent encore produire de quoi se nourrir et tenir.

Veblen ne blâme pas les pionniers de la révolution industrielle, les industriels proprement dits, dessinateurs, bâtisseurs de fabriques, de moulins, de moteurs et de machines-outils. Il s'en prend aux *managers*, aux financiers apparus avec le développement de l'industrie. La croissance de l'entreprise entraîne un renforcement de la division du travail entre les ingénieurs, absorbés dans le détail de la production quotidienne et les commerciaux et financiers en charge de la stratégie générale. Quand la taille des entreprises et du secteur industriel atteint des dimensions nationales et internationales, au stade des *trusts*, la subordination des ingénieurs à l'état-major financier devient totale. Veblen émet une critique économique et non pas morale. Il méprise les *businessmen* en tant que profiteurs, tout en reconnaissant qu'ils n'ont pas le choix. La tâche des « *experts en prix, profits et manœuvres financières* » est d'obéir au système, de s'aligner tacitement ou par des ententes secrètes, sur les prix de la concurrence, afin de maintenir leurs profits et leurs parts de marché, sous peine de faillite.

Cependant, malgré le sabotage des « *capitaines de finance* », l'innovation technologique s'accélère avec la croissance des entreprises et de l'industrie. Elle requiert des compétences toujours plus pointues – qui échappent aux profanes et aux financiers. Ces derniers ignorent toujours plus les besoins de la production, en investissements, en machines, en locaux, en organisation, etc. Quant aux technologistes, ils s'irritent toujours plus de l'incompétence, du sabotage et du pouvoir des financiers. L'appareil industriel fonctionne, dit Veblen, parce qu'il n'a pas atteint un stade d'intrication et d'intégration qui rendrait intolérable tout « *dysfonctionnement* ». Parce que les ingénieurs ne cessent de pallier par leurs ingéniosités, l'incurie et l'incompétence des *managers*. Les technologistes, c'est le personnel de la société industrielle. C'est-à-

dire que le bien-être de la société dépend de leur contrôle et de leur compétence. Les financiers les emploient par obligation, parce qu'ils en ont besoin pour faire de l'argent, mais ils le font à contrecœur. Les technologistes, selon Veblen, commencent à développer « *une conscience de classe* » et à s'indigner du gaspillage, de la pagaille, de la mauvaise gestion de l'industrie par les financiers et les propriétaires absentéistes. Et ils se demandent ce qu'ils pourraient y faire. Leur domaine, le rôle de l'ingénieur rompu à « *la logique têtue de la technologie* », c'est « *la performance tangible* » et non pas le boniment ni les prestidigitations de la finance. Ce « *corps de spécialistes technologistes* » se découvre le gardien du bien-être de la société et la direction du système industriel. Moins nombreux et plus homogènes que les membres de la classe ouvrière, ils sont en outre leurs officiers et meneurs dans la bataille quotidienne de la production. Ils ne représentent pas un pour cent du personnel industriel, mais une grève générale des spécialistes des technologies écroulerait vite le vieil ordre des saboteurs de la finance et de la propriété absentéiste. Le pourront-ils ? Le voudront-ils ?

L'Histoire, selon Veblen (qui « marxise » quelque peu), enseigne qu'aucune révolution ne peut réussir, à moins de répondre aux exigences matérielles de la situation qui la provoque. Aucun renversement de l'ordre établi en Amérique n'est possible, à moins d'être entrepris par une organisation assez compétente pour s'emparer de l'ensemble de la production industrielle, et pour la gérer de manière plus efficiente que ses anciens possédants. Veblen passe en revue les forces ouvrières. L'American Federation of Labor ? Intégrée au système des prix et tout juste bonne à marchander, non à produire. Les *wobblies* de l'IWW, qui effraient tant les autorités ? Des chasseurs de chimères derrière le drapeau rouge, de volubiles bavards aux étranges langages, trop inorganisés pour diriger un appareil industriel de haute technologie. Une provocation pourrait bien sûr déclencher des émeutes, mais sans stratégie révolutionnaire, pas de révolution, dit Veblen, qui maintenant « léninise », en référence au soulèvement avorté de 1905, en Russie. Et cette stratégie, dans une société moderne et industrielle, ne peut se définir qu'en termes

d'organisation technique et de *management* industriel. Toute révolution, au XX<sup>e</sup> siècle ne peut être qu'industrielle – de même que toute contre-révolution. Veblen a sa propre version des « rapports de production » entravant « le développement des forces productives » au point de rendre la révolution inévitable. Pour lui, ce sont les intérêts et les méthodes de *management* du *business*, production et distribution, qui contrarient le développement technologique et le bien-être de la société. Même si, bien sûr, à la date où il écrit (septembre 1919), le système n'a pas atteint le point de rupture. Et tant que les conditions n'auront pas mûri, la classe révolutionnaire (les technologistes) ne pourra pas s'emparer de l'État industriel et le faire fonctionner pour le bien de tous.

Parmi les facteurs de révolution, Veblen note la contradiction d'intérêt entre « *la population de base qui travaille pour gagner sa vie* », et « *la communauté des affaires qui fait des affaires pour le compte des propriétaires absents* ». Une contradiction vouée à s'élargir et à fournir ses troupes à l'avant-garde technologique des professionnels révolutionnaires. Si la production industrielle était gérée par des techniciens compétents en vue d'une production maximale de biens et de services, au lieu de l'être par des hommes d'affaires ignorants, uniquement soucieux du profit maximal, nul doute que la production serait multipliée par plusieurs centaines de pour cent. Et les prix divisés d'autant. Veblen décrit une administration industrielle suivant un « *plan* », « *un schéma vaste et équilibré d'administration technologique.* » « *Un genre d'industrie moderne – mécanisé, spécialisé, standardisé,* » « *hautement productif* ». Les conditions techniques de cette industrie productive devenant de plus en plus exigeantes avec chaque avancée des « *arts industriels* », elles drainent toujours plus, et de façon toujours plus urgente, « *les sources naturelles de l'énergie mécanique* », les matières premières de tous les pays, « *en dépit de l'obstruction des frontières nationales et des animosités patriotiques; car la technologie mécanique est impersonnelle, dépassionnée, et son but est très simplement de servir les besoins humains* » C'est-à-dire que la technologie est « *sans frontière* » comme on dit puis. Elle est



globalisante ; qu'il s'agisse des réseaux de transport et de communication, des marchandises et des hommes, des flux financiers et des pollutions radioactives. La circulation accélérée du capital et de ses effets est d'abord un fait technologique et n'est possible que grâce à la technologie. Elle culmine aujourd'hui avec Internet et les porte-conteneurs, vecteurs de la mondialisation emballée. L'implacable conséquence de cet emballage circulaire c'est la destruction de tout particularisme local et la production d'une population uniforme sous le trompe-l'œil des différences superficielles. Une population de consommateurs interchangeables gérée par la technocratie mondialisée aux commandes de l'appareil technologique global. Du reste, on peut dire de cette technocratie à peu près tout ce que Marx disait de la bourgeoisie et de ses accomplissements révolutionnaires grandioses, dans *Le Manifeste du Parti communiste*. L'opposition que dresse Veblen entre les financiers et les technologues est surévaluée. Elle relève surtout d'une contradiction entre l'impatience des hommes d'action et la lenteur des processus, sous l'influence placide des « *propriétaires absents* ». L'alliage des deux classes au sein de la technocratie est indissoluble. Elles vivent en symbiose, entre elles, et avec *le Système technicien* (cf. Jacques Ellul, 1977).

Comme tous les progressistes de son temps, Veblen voit dans les technosciences un pur et simple moyen de combattre la pénurie des siècles passés qu'il attribue aux faiblesses productives plutôt qu'aux systèmes sociaux. Il est cependant assez lucide pour voir que « *la Révolution Industrielle* », ainsi désignée avec des majuscules, a entraîné un bouleversement économique, sociologique, politique, qui met « *les peuples civilisés* » à la merci du nouveau mode de production et de cette nouvelle classe technologique, seule capable de diriger l'appareil industriel. Dès lors, dit-il, la question de la révolution en Amérique, ou dans tout pays industriel avancé, se résume en pratique à : que fera la guilde des techniciens ?

« Et donc les chances d'un quelconque Soviet en Amérique, ne peuvent être que les chances d'un Soviet de Techniciens. »

Hélas, formés, payés, commandés par « *les Intérêts Acquis* », les techniciens, ingénieurs et experts industriels ont constitué jusqu'ici une espèce inoffensive et docile, heureuse de se plonger dans les rouages de la machinerie quotidienne et de recevoir sa pâtée en échange. La conscience des technologistes, confinés par expérience aux murs de leur « boîte » et aux besoins pratiques d'une production particulière, peut-elle s'élargir à l'ensemble de la production industrielle et nationale ? Pourraient-ils s'organiser à l'échelle continentale - à l'échelle internationale- afin d'exproprier les « *propriétaires absents* » et de prendre en charge l'économie générale ? Veblen examine la question dans son dernier chapitre intitulé *Un mémorandum sur la faisabilité d'un soviet de techniciens*.

Les conditions d'une telle entreprise requièrent de mûres délibérations parmi les techniciens les plus compétents. Il y faut la coopération intelligente de milliers de spécialistes dans tout le pays et dans toutes les branches industrielles. Il faut mailler, noyauter l'ensemble des forces industrielles, mettre sur pied une organisation couvrant les secteurs de l'énergie, des matières premières et de la main d'œuvre, recruter le soutien agressif du personnel qualifié dans les transports, les mines et la grande industrie. Voilà, en bref, la version veblenienne du parti de professionnels révolutionnaires. Il n'envisage pas d'insurrection ni de lutte armée. Les « *propriétaires absents* » et « *les Intérêts Acquis* » devraient selon lui abdiquer, certes de mauvais gré, devant une situation échappant à leur contrôle. À moins que « *les Gardiens de l'ordre établi* » n'aient recours aux armes et aux drapeaux, tout devrait se passer de la façon la plus simple et banale. Il suffit d'une loi pour abolir « *la propriété absentéiste* », destituer un régime nocif au bien commun et le reste s'ensuivra. C'est à la propriété absentéiste que Veblen s'attaque, non pas à la propriété privée. Pour lui, la propriété collective sous forme de société constituée *ad hoc* est inévitablement absente, et donc proscrite. Il ne critique pas la propriété d'un atelier par l'artisan qui y travaille, ni celle d'une maison par la famille qui l'habite, mais *les revenus passifs*. Ceux des propriétaires et actionnaires qui touchent loyers, rentes et dividendes. Veblen ne précise pas qui restera

propriétaire des grands moyens de production et d'échange ; il ne parle pas d'étatisation, de fédération ni de coopératives. Il ne dit pas, « l'usine à celui qui y travaille », « l'industrie au personnel industriel », ni « à la Nation », ni même « au Peuple ». Soit la chose va sans dire, soit il ne veut pas la dire. Il semble qu'il n'y ait pas plus de propriété des usines, des barrages, des chemins de fer dans son soviétisme technicien, qu'il n'y avait jadis de propriété des bois, des terres ni des rivières : simplement des usagers. Un Eden rousseauiste peuplé de bons sauvages où les fruits étaient à tous, et la terre à personne. Propriétaires ou non, les chasseurs-cueilleurs pratiquaient une « gestion » plus ou moins collective et avisée, de leur milieu. Certains y ont longtemps vécu et d'autres ont disparu, après l'avoir dévasté. Il est possible que certains individus au sein du clan primitif aient eu, pour toutes sortes de raisons, plus d'autorité que les autres sur la gestion collective du milieu (les vieux, les chasseurs, le shaman ?). La division du travail et la gestion d'une usine particulière, ou de l'appareil industriel, en l'absence de propriété privée, font des technocrates et de la technocratie les propriétaires *de facto*, en indivision, des grands moyens de production et d'échanges. L'appareil industriel s'autonomise de la société qu'il domine, d'où il tire ses ressources et où il trouve ses récipiendaires. L'appareil industriel n'est en fait que l'autre nom de l'État industriel, avec sa classe dirigeante (la technocratie administrative, productive, militaire, etc.), et ses exécutants, la « base » ouvrière et employée. La technocratie ne peut évidemment gérer l'État et l'appareil industriels qu'au mieux de ses intérêts propres et aux dépens des autres. Et son intérêt premier, c'est la croissance de l'appareil industriel, de ses structures, de ses procédures, de sa puissance.

À ce pouvoir industriel, Veblen donne le nom de « *directorat* », qui devait sembler pour lui, en 1919, le sens et la fonction du Soviet suprême. Naturellement, les pouvoirs et devoirs du futur « *directorat* » seront principalement d'ordre technologique ; d'autant que le bien-être matériel de la communauté constituerait le but de cette prise de contrôle du système industriel par un *management* plus compétent. Il en serait de même dans le cas improbable où les partisans du vieil

ordre établi organiserait une opposition armée, puisque les opérations de guerre – y compris la logistique –, relèvent désormais de la technologie. Veblen ne le dit pas, mais je le redis, moi, une fois de plus : la technologie est la poursuite de la guerre totale, par tous les moyens technologiques. Et sachant que la guerre était elle-même la poursuite de la politique – nationale ou internationale – par d'autres moyens, il s'ensuit que guerre totale et techno-totalitarisme sont à peu près synonymes. Mais on y reviendra.

Il s'agit, dit Veblen, d'instaurer un « *Régime du travail* » gouverné par les techniciens. Lesquels effectuent déjà la véritable gestion du système industriel. Ce sont eux qui représentent la communauté et ses intérêts dans le système industriel. C'est à eux qu'il appartient de recenser les ressources disponibles, machines, équipements ; de mettre en pratique les connaissances technologiques indispensables à la production industrielle et aux besoins de la communauté en biens de consommation. Il leur revient de planifier et de diriger le travail en exerçant une « *surveillance créative* ». Les soviets de techniciens prendront le pouvoir dès qu'ils s'accorderont pour le faire, et il ne leur faudra pour cela, que quelques semaines de grève et d'action. Cette prise de pouvoir éclair rappelle les *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, le reportage de John Reed sur le coup d'État de 1917. Ces soviets de techniciens maîtrisent naturellement la technique de la prise de pouvoir <sup>80</sup>.

Le nouvel ordre industriel étant destiné à corriger les défauts de l'ancien, les pouvoirs et devoirs du nouveau *Directorat* consisteront pour l'essentiel à en finir avec les gaspillages pour attribuer à chaque industrie les ressources nécessaires en énergie, équipement, matières premières, main d'œuvre, etc. Il aura donc la haute main sur le système de transport, ce qui permettra également d'allouer les biens et provisions aux centres de consommation. Pour des raisons d'« *efficience* », le « *Directorat central* » devrait être de taille réduite, et former un « *conseil exécutif* » comprenant des *Ingénieurs des*

---

<sup>80</sup> Malaparte, *Technique du coup d'État*, 1931 ; Trotski, *Histoire de la révolution russe*, 1932.

*Ressources* et des représentants compétents des systèmes de transport et de distribution. Ce conseil exécutif travaillerait en consultation avec les représentants qualifiés des différentes branches industrielles et avec toute la ramification des comités et sous-comités locaux. Ainsi, aucun équipement, ni personnel ne restera inemployé. Le Directorat disposera à la fois d'un service exécutif, les *Ingénieurs de Production* et d'un service de conseil et de planification, les *Economistes de Production*. C'est que la guerre a montré quels types d'hommes et d'organisation devaient diriger l'industrie en vue d'une production maximale. Des hommes et une organisation voués à « *la performance tangible* ». Il se pourrait que le gros de la population, éduqué sous la domination et dans le respect des *businessmen*, s'insurge contre cette prétention des techniciens aux responsabilités. Le public les percevant quelque peu comme une fraternité fantastique de cinglés hyper spécialisés, un point de vue souvent partagé par les techniciens eux-mêmes. Aussi « *les Intérêts Acquis* » ne devraient pas s'alarmer dans l'immédiat.

Cependant, toute faction envisageant un tel mouvement devrait s'y préparer suivant deux axes :

- 1) Une enquête sur les conditions existantes, les voies et les moyens disponibles.
- 2) L'édification d'un organigramme d'organisation pratique et le recensement du personnel disponible.

Soit en langage léniniste, « *l'analyse concrète de la situation concrète* ». Et ce travail d'enquête et d'analyse devrait s'accompagner de réflexions et délibérations parmi les membres du groupe en question, ainsi que de consultations auprès de technologistes extérieurs, mieux au fait des moyens disponibles, et prêts à se lancer dans une aventure sans récompense garantie.



## 4. Raymond Aron enterre Veblen

L'économiste libéral étend la critique de la bourgeoisie capitaliste (occidentale) à la bourgeoisie bureaucratique (soviétique). Plus lucide que Veblen et bénéficiant d'un demi-siècle de recul, il se défie du technocratisme et de « la pensée issue des machines ».

Raymond Aron rend hommage à Veblen dans sa préface à la *Théorie de la classe de loisir. Avez-vous lu Veblen ?* (Gallimard, 1970) – avec son mélange habituel de probité courtoise et de condescendance professorale.

« Veblen qui aurait vu dans la crise de 1929, survenue quelques années après sa mort [en fait l'année de sa mort, NdR], la confirmation de ses analyses, dans les agressions allemande et japonaise l'accomplissement de ses prévisions, aurait été déçu par les deux régimes les plus typiques de notre époque, celui de l'Union soviétique et celui des États-Unis. Dans l'un comme dans l'autre, il aurait retrouvé l'inégalité et l'injustice, l'enrichissement sans cause, le pullulement des profiteurs, la subordination des producteurs aux spéculateurs ; la disparition du système des prix en Union soviétique laisse la place non aux soviets d'ingénieurs mais à une autre classe privilégiée qui, elle aussi, dans la mesure où elle en a les moyens, cherche à symboliser la réussite et le privilège par l'étalage des signes extérieurs de l'argent. Le veau d'or n'a pas accompagné dans la tombe la propriété privée des instruments de production. [...]

Ce que Veblen détestait dans le capitalisme américain, c'était la propriété mobilière, le propriétaire absent, le marchand de biens, les spéculateurs immobiliers, les *Yankees* qui, installés sur place avant les immigrants, avaient édifié leur fortune sans mettre la main à la pâte, en achetant et revendant non des réalités mais des abstractions et, avant tout, la suprême abstraction, l'argent. La mobilisation sous forme d'actions, de tout le capital, agricole ou industriel, voilà ce que le fils du

fermier du Middle West avait connu, voilà l'ennemi qu'il avait rencontré et qu'il ne cessa de combattre jusqu'à la fin de sa vie. [...]

La référence à l'évolutionnisme, le refus de l'utilitarisme fournissent les instruments théoriques : pourtant, la critique de l'économie politique, Veblen ne l'a pas d'abord *pensée* en lisant les classiques et les marginalistes, il l'a *éprouvée*, vécue, au spectacle de la contradiction entre le travail sans profit et le profit sans travail, entre le fermier pauvre qui peine sur la terre et le marchand de biens qui achète et vend les abstractions, sans mettre la main à la pâte. Les ouvriers d'industrie, les salariés ne figurent pas les exploités par excellence : tous les travailleurs des champs et des usines, du haut en bas de l'échelle, ingénieurs et techniciens compris, subissent la domination des hommes d'argent, des financiers qui règnent sur la société et accumulent une fortune que ne justifie aucune participation à la production ou à l'enrichissement de la collectivité. [...]

Tel me semble le sens de la critique veblénienne de l'économie politique, critique profonde, quelles que soient les insuffisances de l'élaboration conceptuelle. Je la résumerais volontiers par des formules telles que celles-ci : en une civilisation dominée et enrichie par l'industrie, les capitalistes – financiers ou spéculateurs – sont rois. Ou encore : le capitalisme est un régime qui prospère par l'industrie pour la plus grande gloire et richesse des non-industriels. Ou encore : la richesse vient de l'industrie et les hommes d'argent l'accaparent.

Critique de l'économie politique d'inspiration sociologique, qui ne comporte peut-être pas de mise en forme théorique (au sens où les économistes prennent le mot théorie), critique à coup sûr datée, pertinente à l'égard du capitalisme sauvage, spéculatif de l'Amérique entre 1880 et 1900, mais qui garde une pertinence particulière à l'égard de n'importe quelle économie de marché. Dès lors que le capital, au sens matériel du terme, la terre et les machines, comporte une mobilisation permanente en valeurs mobilières ou marchandes, il y a place pour des profits sans travail, pour des enrichissements par spéculation, pour des financiers qui achètent et vendent des titres abstraits de propriété sur les biens de production.

Le fils de paysan norvégien retrouverait l'équivalent du contraste entre les marchands de terre et les paysans dans le contraste entre le travail industriel et la suprématie des vendeurs, même si les grandes

entreprises ne dépendent plus des banques. Il demeure vrai, en un certain sens, que la société industrielle, sous sa forme capitaliste, soumet le producteur au commerçant. Mais Veblen ne s'est jamais demandé ou, du moins, il n'a jamais précisé qui déterminerait la répartition des ressources, qui assurerait l'allocation optimale des moyens de production le jour où le marché, avec ses abus inévitables, ses financiers et ses spéculateurs, serait chassé du temple. Il a évoqué les soviets d'ingénieurs, il a manifesté quelque sympathie pour la révolution soviétique à ses débuts. Les Soviets ne survivent qu'en nom : la réalité s'en est perdue depuis longtemps. [...]

On a baptisé la philosophie de l'histoire, esquissée par Veblen, d'interprétation *économique* ou *technique*. Jugement qui me paraît partiellement vrai. La technique, les « arts industriels », les outils disponibles, les moyens de production, tout l'appareil à l'aide duquel s'exerce l'instinct artisan crée ce qu'il y a de nouveau, d'original, de valable dans la civilisation. Il est vrai, également, que l'industrie, selon Veblen, transforme progressivement les manières de penser. L'ouvrier, le contremaître, l'ingénieur ne peuvent produire selon les lois de la science et les impératifs des machines sans acquérir progressivement une mentalité étrangère aux superstitions, aux mythes, à l'univers abstrait de l'argent, aux traditions dynastiques. Sur cette ligne, l'humanité irait vers le règne du travail pacifique et de la pensée scientifique. Par instants, Veblen suggère la quasi-fatalité ou, du moins, la probabilité d'un aboutissement conforme à la nature la plus profonde de l'homme. [...]

Le surplus, la plus-value que s'attribuent les capitalistes ne résulte pas du mécanisme de la production, de l'achat de la force de travail à sa valeur marchande, valeur inférieure à la quantité de valeur qu'elle produit, elle résulte de la manipulation du système des prix par les « propriétaires » ou du prélèvement, par ces derniers, du produit additionnel dont le mérite revient non à eux-mêmes mais au savoir et au savoir-faire collectif, à l'amélioration des procédés technologiques. La critique se présente en termes tout à la fois économiques et moraux. Veblen tient pour évident que les capitalistes « sabotent » la production, qu'ils réduisent le volume de celle-ci au-dessous du niveau accessible afin d'accroître leurs profits. Il ne se lasse pas de montrer - par illustrations peut-être et non par démonstration - que les financiers, en trafiquant des titres de propriété, par le recours au crédit et par l'émission de valeurs mobilières, échafaudent des édifices de papier,



voués quelque jour à l'écroulement puisqu'ils reposent sur des fictions. En attendant, ils prélèvent sur les authentiques producteurs une dîme exorbitante, ils maintiennent les salaires bas et ils gonflent leurs profits. Ils freinent l'amélioration du sort de tous que permet le progrès de la technique, à seule fin d'accumuler les richesses et d'en jouir en les étalant aux yeux de tous. [...]

L'optimisme à long terme de Veblen ne dispose, semble-t-il, en dernière analyse, que de deux arguments, aussi fragiles l'un que l'autre : l'homme serait, en son être ultime, pacifique plutôt que prédateur, le progrès de la science et de la technique répandrait, à travers toutes les classes de la société, une manière de penser, une discipline d'action et de réflexion incompatibles avec les jeux de la politique, les ambitions de conquête, les superstitions patriotiques ou religieuses. Le premier argument reste, dans la meilleure hypothèse, indémontrable, à supposer qu'il constitue une proposition susceptible de vérité ou de fausseté. [...] Quant au deuxième argument, la transformation de la manière de penser par la discipline des machines, le voici, en une expression caractéristique, dans le style de Veblen lui-même.

“Le processus machiniste n'offre aucun aperçu des problèmes du bien et du mal, du mérite ou du démérite, si ce n'est en fait de causation matérielle ; ni des fondements ou des puissances contraignantes de la loi et de l'ordre, si ce n'est cette loi et cet ordre qui s'appliquent mécaniquement et que l'on peut exprimer en pression, température, vélocité, limites élastiques, etc. La technologie machiniste ne connaît pas des règles convenues de la préséance ; elle ne sait rien des bonnes manières ni de l'éducation, et n'a que faire des attributs de la dignité. Son mode de connaissance et de déduction se fonde sur les lois de la causation matérielle, et non pas sur celles de la coutume immémoriale, de l'authenticité, du décret autoritaire. Son assise métaphysique, c'est la loi de cause et d'effet, laquelle, dans l'esprit de ses adeptes, a remplacé jusqu'à la loi de raison suffisante. Il renie toute une série de vérités convenues ou d'institutions héritées, une série très étendue, on peut même dire universelle. C'est à peine s'il s'accorde mieux avec les vérités plus récentes dont le XVIII<sup>e</sup> siècle a fait ses conventions, celles des droits naturels, de la liberté naturelle, de la religion naturelle, qu'avec les normes plus anciennes du vrai, du beau et du bon qu'elles ont remplacées. Ici l'anthropomorphisme, quel que soit son déguisement, n'a ni utilité ni puissance.” (cf. *The Theory of Business Enterprise*)

Soit, répondra le lecteur. La pensée issue des machines, en termes de causes et d'effets, ignore les conventions juridiques, le droit naturel, la liberté naturelle, la religion naturelle. Elle refuse l'anthropomorphisme, les raisonnements à partir de postulats universels, favorables au conservatisme. Mais quelle sorte d'économie, de politique, d'idéologie, répondra aux exigences de la pensée mécanicienne ? L'homme ne vit pas seulement de travail et de pensée mécanicienne. À renvoyer aux instincts prédateurs, à la mentalité archaïque, tout ou presque de ce qui détache du mécanisme industriel, Veblen accule finalement au choix entre la résignation à la comédie humaine et la confiance, plutôt passive qu'active, dans le progrès à long terme du travail pacifique. À moins qu'écartant la philosophie évolutionniste, il ne tire de la critique l'indication des réformes possibles qui, toutes, s'inspireraient de la prééminence de l'industrie sur les affaires dans l'intérêt même des affaires, guettées par les crises et par l'écroulement des pyramides de crédits. [...]

Certes, les articles écrits au lendemain de la révolution de 1917, le mépris à peine dissimulé à l'égard des syndicats ouvriers ou des paysans, pris dans le même système des affaires, des compromis, des profits partagés que les bourgeois et les capitalistes, les allusions aux soviets d'ingénieurs fournissent des arguments à la "gauche veblénienne", qui viserait à liquider par la force le règne de l'argent. La critique du monde des affaires peut inspirer également des réformes qui modifieraient progressivement le rapport des forces entre ingénieurs et commerçants, propriétaires fictifs (*absentee ownership*) et producteurs.

L'économiste, l'historien inclinent à condamner l'antithèse veblénienne – celle du capitaliste et du producteur – puisqu'en fait la régulation pécuniaire (ou monétaire) des entreprises apparaît, à la lumière de l'expérience, aussi bien occidentale que soviétique, la condition de rendement ; la planification soviétique n'a pas trouvé le substitut à la comptabilité monétaire pour assurer l'allocation rationnelle des ressources. Le profit devient le critère du succès, aussi bien industriel que commercial, la mesure du surplus que permet l'accroissement de la productivité, due à l'organisation ou au progrès technique. Dans l'économie industrielle, efficacité industrielle et régulation pécuniaire, que Veblen opposait, exaltant l'une et vitupérant silencieusement l'autre, se commandent l'une l'autre et ne se séparent plus.

Faut-il conclure que la critique de Veblen se fonde sur une antithèse que l'histoire postérieure a vidée de sa signification ? Personnellement,

je n'en crois rien. La puissance de ceux qui dirigent les grandes industries constitue toujours une cible, peut-être la cible favorite des radicaux, de ceux qui, outre-atlantique, tiennent la place des socialistes en Europe. De plus et surtout, le contraste entre la rationalité industrielle et la compétition commerciale, entre l'existence médiocre du travailleur aux mains sales et la fortune de ceux qui ne manient que des symboles, des titres abstraits de propriété, contraste que la civilisation américaine accentue jusqu'à la caricature, caractérise en profondeur le type de société que l'on a pris l'habitude d'appeler industrielle. Les sociétés que domine la production, rationalisée par la science, offrent ainsi à une minorité de multiples occasions *to get something from nothing*, de tirer quelque chose de rien, de faire fortune sans contribuer à la fortune collective. En dernière analyse, deux images de la société peuvent inspirer la protestation socialiste : ou les ouvriers exploités par le patronat, ou les producteurs exploités par tous les non-travailleurs, possesseurs des moyens de production (propriété mobilière et propriété immobilière) : spéculateurs, financiers, commerçants. Ces deux images se recoupent partiellement ; le chef d'industrie figure l'ennemi dans l'une et l'autre représentation, en tant qu'exploiteur ou en tant que spéculateur ; propriétaire dans l'un et l'autre cas. Mais dès lors que le dirigeant ne se confond plus avec le propriétaire et que le niveau de vie de l'ouvrier s'élève, les deux représentations tendent à se dissocier, voire à s'opposer ; l'ouvrier cesse d'apparaître comme le damné de la terre ; par l'intermédiaire des syndicats, il s'intègre à l'entreprise et à la société. La version marxiste du socialisme perd une partie de sa force convaincante. La version économiste, ou techniciste, ou veblénienne ne dépérit pas : tous les producteurs, du haut en bas de l'échelle, deviennent les victimes des hommes d'affaires, de loi, d'argent, de Bourse, de publicité. Le saint-simonisme du XX<sup>e</sup> siècle naît : il pourrait se réclamer aussi de Veblen. »

Anti-marxiste et anti-libéral (au sens économique), Veblen rejoint communistes et libéraux au Parti du Progrès et de la Production, suivant le triptyque établi : percées scientifiques, applications technologiques, production industrielle.



## 5. Où John Dos Passos fait l'éloge funèbre de Veblen

Dans *La Grosse galette*, le troisième volume de sa trilogie *U.S.A.*, qui raconte l'histoire des États-Unis, de l'Âge d'or à la Grande crise.

Que devint Veblen ?

John Dos Passos nous le conte, sept ans après sa mort, dans « *L'Amer breuvage* », une séquence de *La Grosse galette*.

« Veblen, un vieil homme au teint gris, à la démarche traînante, oscillant d'un air rancunier à son bureau, la joue dans la main, dévidant dans un flot presque inaudible de phrases sarcastiques et complexes la corde logique et inévitable des réalités terre à terre avec lesquelles une société finira par se pendre, disséquant le siècle avec un scalpel si acéré, si comique, si précis que neuf fois sur dix les professeurs et les étudiants ne se doutaient même pas de son existence, et que les magnats, les orateurs respectés qui ne vendent que du vent et les beaux parleurs acclamés n'ont jamais su qu'il existait.

Veblen posait trop de questions, souffrait d'une incapacité constitutive à dire oui.

Socrate posait des questions, et une nuit, au premier chant du coq, but jusqu'au bout l'amer breuvage.

Mais Veblen, le dégusta à petites gorgées tout au long d'une vie passée dans l'atmosphère étouffante des classes, la poussière des bibliothèques, l'odeur de renfermé des petits appartements qu'un pauvre pédagogue peut s'offrir. Il lutta contre le conformisme, la pédanterie, la routine, les tire-au-flanc derrière leur bureau, les exécuteurs, les recteurs, les larbins adipeux des hommes d'affaires au pouvoir, toutes les grasses sinécures réservées aux béni-oui-oui, mais

n'eut jamais assez d'argent, tous ses espoirs de réussite se virent frustrés. Oui, Veblen but l'amer breuvage. [...]

Ce fut durant ces années-là qu'il rédigea l'essentiel de son œuvre, essayant ses idées sur ses élèves, écrivant lentement la nuit à l'encre violette avec une plume de son invention. Chaque fois qu'il publiait un livre il lui fallait déposer une caution chez l'éditeur. Dans *La Théorie de l'entreprise, L'Instinct du travail soigné, Les droits acquis et l'homme du commun*, Il établit un nouveau schéma montrant une société dominée par le capital monopolisé, esquissa ironiquement le sabotage de la production par les affaires, le sabotage de la vie par le besoin aveugle de bénéfices financiers,

mit en lumière l'alternative suivante : une société en état de guerre étranglée par les bureaux des monopoles, poussée par la loi des rendements décroissants à moudre l'individu de plus en plus fin pour en tirer le maximum de profits ;

ou une société fondée sur le bon sens terre à terre, réglée sur les besoins des hommes et femmes qui travaillent, et sur les possibilités infinies de paix et d'abondance qu'offrent les progrès de la technologie.

C'étaient les années des discours de Debs, de l'extension des syndicats, du discours des IWW sur la démocratie industrielle : Veblen gardait encore l'espoir que la classe ouvrière prendrait un jour en main l'appareil de la production avant que les monopoles n'aient plongé à nouveau dans les ténèbres les nations occidentales.

La guerre trancha : sous le couvert de la phraséologie de Woodrow Wilson, les monopoles s'effondrèrent. La démocratie américaine fut anéantie.

La guerre fournit en tout cas à Veblen l'occasion de s'évader de l'étouffante serre de la vie académique. On lui proposa un poste au ministère du Ravitaillement, il envoya au département de la Marine un projet pour capturer les sous-marins en traînant de grands filets de câbles en acier rigide. (En attendant le gouvernement trouvait ses livres assez déconcertants. L'administration des postes interdit les envois de *L'Allemagne impériale et la révolution industrielle* tandis que les propagandistes s'en servaient pour attiser la haine des Huns au sein de la population. Des enseignants dénoncèrent *La Nature de la paix* tandis

que les experts de Washington en extrayaient des phrases pour étoffer les propos trompeurs et brumeux de Wilson.)

Thorstein Veblen écrivit deux rapports pour le compte du ministère du Ravitaillement : dans l'un il préconisait de satisfaire aux revendications des IWW comme une mesure de guerre et de se concilier les travailleurs au lieu de matraquer et de coffrer tous leurs militants honnêtes ; dans l'autre il soulignait que le ministère du Ravitaillement était une escroquerie d'hommes d'affaires et n'avait cure d'organiser au mieux le pays en vue de l'accroissement de la production. Il suggérait que pour poursuivre efficacement la guerre, le gouvernement devait se substituer aux intermédiaires en fournissant directement aux fermiers les produits manufacturés en échange de leurs produits bruts ;

Mais ce n'était pas du tout en coupant l'herbe sous les pieds des hommes d'affaires que l'administration envisageait de sauvegarder la démocratie universelle,

Aussi Veblen dut-il démissionner du ministère du Ravitaillement.

Il signa la protestation contre le procès des cent un wobblies de Chicago.

Après l'armistice il alla à New York. En dépit de l'oppression des années de guerre, il y soufflait un air plus frais. En Russie la grande tourmente de la révolte avait éclaté, et soufflait vers l'Ouest ; dans ces violentes bourrasques venues du monde nouveau qui se levait à l'Est les masses saturées de guerre commençaient à voir clair. À Versailles, alliés et ennemis, magnats, généraux et politiciens serviles se réfugièrent derrière les volets, à l'abri de l'orage, de la nouveauté, de l'espoir. Dans l'illumination d'un éclair, on put clairement entrevoir, l'espace d'une seconde, de quoi la guerre avait été faite, et ce que serait la paix.

En Amérique, en Europe, les vieillards avaient gagné. Dans leurs bureaux les banquiers poussèrent un soupir de satisfaction, les vieilles dames endiamantées de la classe de loisir retournèrent poinçonner leurs coupons dans le silence raffiné des salles de coffres-forts,

Les derniers souffles d'ozone de la révolte s'étaient évanoués

Au cours des discussions chuchotées dans les bars clandestins.

Veblen écrivit pour le *Dial*,

donna des conférences à la Nouvelle Ecole de recherches sociales.

Il espérait toujours que les ingénieurs, les techniciens, les non-profiteurs, qui avaient les mains sur le pupitre de contrôle, reprendraient la lutte là où la classe ouvrière avait échoué. Il aida à former l'Alliance Technique. Son dernier espoir fut la grève générale en Angleterre.

Il n'y avait donc aucun groupe d'hommes assez audacieux pour prendre en charge la magnifique machine avant que les spéculateurs aveugles et leurs larbins dans les bureaux ne l'eussent irrémédiablement démolie

Et avec elle les espoirs de quatre cents ans ?

Personne n'allait aux conférences de Veblen à la Nouvelle Ecole. Chaque fois qu'un de ses articles paraissait dans le *Dial*, les ventes baissaient.

Le retour à la normale, l'ère nouvelle commençaient avec Harding ;

Veblen lui-même réussit un petit coup à la Bourse.

C'était un vieil homme solitaire.

Sa seconde femme avait dû entrer dans un sanatorium, atteinte du délire de la persécution.

Il ne semblait pas y avoir place pour un homme sans maître.

Veblen retourna à Palo Alto

Vivre dans sa cabane parmi les collines aux tons fauves et observer de l'extérieur les derniers efforts d'accaparement du système du profit qui, ainsi qu'il le dit un jour, sombrait dans les délires systématisés de la démence précoce.

C'est là qu'il acheva sa traduction de la *Laxdaelasaga*.

C'était un vieil homme. Il était très seul. Il laissait les rats des bois prendre ce que bon leur semblait dans son garde-manger. Un putois qui rôdait autour de la cabane était si apprivoisé qu'il venait se frotter contre les jambes de Veblen comme un chat.

Il raconta à un ami que, dans le silence qui l'entourait, il entendait parfois les voix de sa jeunesse lui parler de la Norvège aussi

distinctement que dans la ferme du Minnesota où il avait été élevé. Ses amis trouvaient de plus en plus pénible de lui parler, de plus en plus difficile de l'intéresser à quoi que ce fût. Il déclinait. Les dernières gorgées de l'amer breuvage.

Il mourut le 3 août 1929.

Parmi ses papiers on trouva une note au crayon :

*C'est également mon désir, après ma mort, d'être incinéré, si cela se peut, aussi rapidement et aussi économiquement que possible, sans prière ou cérémonie d'aucune sorte ; que mes cendres soient dispersées dans la mer ou dans quelque grande rivière allant à la mer ; qu'aucune pierre tombale, dalle, épitaphe, effigie, plaque, inscription ou monument de quelque nature que ce soit, ne soient élevés à ma mémoire ou à mon nom, en quelque endroit ou à quelque époque que ce soit ; que nuls nécrologie, mémoires, portrait ou biographie de moi, ni aucune des lettres écrites par moi ou m'ayant été adressées ne soit imprimés, publiés, reproduits d'une manière ou d'une autre, copiés ou divulgués.*

Mais son monument demeure Rivé dans notre langue : Le prisme cristallin et acéré de son esprit. »

John Dos Passos, *La Grosse galette*, 1936.





## 6. Henry Ford, un prophète du Progrès

Où l'on entend le plus célèbre, le plus riche et le plus puissant des industriels de son temps exposer ses idées, dans ses propres termes, sur le machinisme, l'américanisme, la standardisation, l'organisation scientifique du travail, l'innovation, la croissance, les salaires, les prix, la consommation, les loisirs, - bref - le *fordisme*. Où l'on verra que *l'ingénieur* Ford, créateur de sa propre entreprise, partageait avec le mouvement technocratique, le mépris des financiers et du gouvernement inefficaces, à remplacer, selon lui, par l'organisation rationnelle des ingénieurs.

À peine Veblen dispersé en poussière, que paraissait en 1930 *Le Progrès* (en anglais *Moving Forward*), l'un des livres du plus célèbre industriel du XX<sup>e</sup> siècle, Henry Ford (1863-1947).

Célèbre au point d'avoir donné son nom au « fordisme » et au « compromis fordiste ». Le premier désignant un système de production qui fit l'admiration des bolcheviques comme des nazis : taylorisme, organisation scientifique du travail, modèles standard, assemblage à la chaîne, production de masse, en série, afin d'écraser les coûts de revient et de vente. Le second désignant une politique de bons salaires pour limiter la rotation des effectifs sur les chaînes (bien plus coûteuse pour l'entreprise) et de permettre à la main d'œuvre d'acheter les voitures et les produits qu'elle fabriquait.

Ce sont le fordisme et le compromis fordiste qui portèrent l'essor de la société industrielle et de consommation de la Belle Epoque aux *swinging sixties*, même si Ford lui-même n'a jamais eu le dessein de

créer une petite bourgeoisie ouvrière, traquait les syndicalistes dans ses usines et refusait la vente à crédit de ses voitures. Mais un mythe est toujours plus grand que la réalité qui l'inspire. Il est douteux que Ford ait écrit une ligne du livre qu'il cosigne. Il avait un valet de plume pour recueillir sa pensée de sa bouche, de même qu'il ne lisait jamais, paraît-il, la pléthore d'articles judéophobes publiés sous son nom, dans *The Dearborn Independent*, un journal acheté tout exprès pour cette mission et vendu à 700 000 exemplaires. Ce précurseur de « la mort de l'auteur » a également publié un ouvrage en quatre volumes, *Le Juif International*, rassemblant ses harangues du *Dearborn Independent* et traduit en allemand en 1927, pour le plus grand éclaircissement de populaces agitées de cauchemars racistes. Cependant, les opinions d'un homme d'affaire sont des danseuses, entretenues à plus ou moins grands frais, mais ses affaires sont les affaires et l'emportent sur toutes autres considérations.

Ford transforme l'industrie automobile et l'industrie automobile transforme l'Amérique ; ses villes, ses paysages, son mode de vie. Ford transforme l'Amérique et l'Amérique transforme le monde ; ses villes, ses paysages, son mode de vie. Le dieu invoqué dans *Le Meilleur des Mondes* (1932) s'appelle *Notre Ford*. Ford fait des affaires en Australie, en Inde, en Europe, en Amérique du sud, en URSS avec le pouvoir communiste comme en Allemagne nazie avec I.G. Farbenindustrie. Ce sont les affaires des affaires, pas les affaires des danseuses. Ford, aurait dit Lénine, nous vendra la voiture pour l'écraser. Hitler aurait accroché sa photo au mur de son salon. Il aurait dit, je ferai une voiture pour le peuple allemand, elle s'appellera la *Volkswagen* et j'en vendrai plus que Ford n'a vendu de Ford T ! Et je couvrirai l'Allemagne d'un réseau d'*Autobahnen* et je construirai à la place de Berlin, une grandiose capitale pour le *Reich* de mille ans qui s'appellera *Germania* ! Mais peut-être ces déclarations sont-elles aussi fausses que les déclarations de Ford sur *le Juif International*, les complots des Juifs contre la race aryenne ou le caractère fictif des pogroms. Ford produit pour la *Wehrmacht*, via ses filiales allemandes (comme IBM ou General Motors). Il produit

pour l'*U.S Army*. En 1945, Ford a gagné et le monde entier se convertit au mode de vie fordiste.

Ford n'est pas né riche et capitaliste, il l'est devenu, et même l'un des hommes les plus riches de tous les temps. C'était un ingénieur, né dans une ferme du Michigan, comme le professeur Veblen était né dans une ferme du Minnesota, et qui, comme tous ses prédécesseurs et successeurs, de Thomas Edison à Steve Job, a impitoyablement exploité des idées qu'il n'a pas toujours trouvées lui-même. S'il n'a jamais fait partie du mouvement technocratique et s'est même opposé au *New Deal* de Roosevelt, Ford est le type même du technocrate spontané, fanatique de « l'économie réelle » et du *one best way*, intimement convaincu que les problèmes politiques sont des faux problèmes, mal posés et tous susceptibles de solutions techniques.

Il s'oppose au « contrôle par le gouvernement » ou à la « propriété de l'État » parce qu'« il lui manque la faculté d'adaptation, et les bureaucrates ont la manie d'insister sur des règlements ou de s'inspirer de méthodes qui depuis longtemps ont perdu leur raison d'être. Aucune entreprise ne saurait être considérée comme une institution en ce sens qu'elle pourrait continuer indéfiniment sans changer de direction, ou modifier son produit ou se transformer ». Ford déteste les idées générales, « les choses irréelles » comme « la marche générale des affaires » ou « le cycle des affaires ».

« Les périodes de dépression sont tout simplement le résultat d'un manque d'intelligence et de prévoyance de la part des sommités industrielles et financières. »

En tant qu'ingénieur entrepreneur, il réalise dans sa personne la fusion du capital et de la science, de l'avoir et du savoir. En d'autres termes, c'est un *intellectuel organique* de la classe capitaliste qu'il métamorphose par la force de sa réussite et par son prêche progressiste et darwinien en faveur de la révolution perpétuelle des instruments de production. Qu'a-t-il à dire à 67 ans, au pire de la Grande Crise, dans son testament d'économie politique ?

« *Le chemin de la richesse* »

Chaque fois qu'on néglige les lois fondamentales des affaires et qu'on cherche la voie la plus commode (ou qui semble la plus commode), c'est le désastre. Ces lois fondamentales sont, selon moi :

1° Produire une quantité toujours grandissante de marchandises de la meilleure qualité possible ; les fabriquer de la manière la plus économique et la plus excellente, et les pousser sur le marché.

2° Lutter toujours pour l'amélioration de la qualité, pour des prix de vente et des prix de revient plus bas.

3° Augmenter les salaires doucement, mais d'une façon continue. Ne jamais les réduire.

4° Distribuer les marchandises de la façon la plus économique pour que le consommateur puisse profiter du bas prix de revient.

Ces lois fondamentales peuvent être résumées en un mot : rendre service. [...]

Ce que nous savons, c'est qu'il arrive parfois une période dans laquelle les gens n'ont pas l'argent nécessaire pour acheter ce qui contenterait leurs besoins, quoi que ces derniers augmentent sans cesse. [...]

Un marché n'est jamais saturé d'un bon produit ; mais il se sature très vite d'un mauvais, et malgré l'excellence d'un produit à ses débuts, son degré d'excellence ne se maintiendra pas si l'on ne l'améliore pas constamment. [...]

Le juste prix de vente est toujours le prix le plus bas auquel un article peut être produit en tenant compte de tout, et comme une certaine expérience dans la production et le volume des ventes permettra de réduire les frais, le prix de vente peut presque toujours être baissé. [...]

On tend à laisser tranquille ce qui va bien ; mais ce qui va bien ne doit pas rester tranquille. Rien ne saurait être statique. Les choses vont en avant ou elles vont en arrière. [...]

Il ne s'agit pas simplement d'inciter les gens à acheter davantage, mais de leur faire acheter des marchandises qui leur sont utiles. Nous employons le mot "acheter" parce que c'est la seule méthode de distribuer des marchandises que nous connaissions. Nous sommes obligés de nous servir de l'argent. La limite de la production sera atteinte lorsque tout le monde aura toutes les marchandises dont il a besoin ou qu'il peut utiliser pour améliorer son train de vie. Et comme

toute amélioration des produits ou des méthodes de production donne lieu à de nouveaux besoins, le jour de la véritable surproduction est encore loin, très loin. [...]

L'industrie américaine n'hésite jamais à condamner une machine au moment où elle peut s'en procurer une autre qui est meilleure. C'est de l'économie en affaires. [...]

Nos foyers et nos manières de vivre sont encore trop influencés par les traditions de l'Ancien Monde.

Dans notre jeunesse, nous avons connu des gens qui portaient leurs jaquettes jusqu'à ce qu'elles fussent vertes et complètement usées. On les disait "économiques". C'est ce genre d'économie qui s'opposait au progrès. Il n'y avait pas d'échanges, pas de circulation dans le cercle du "rendre service", pas de vie dans cette conduite. Les marchandises sont faites pour être utilisées. C'est même leur seule raison d'être. L'utilisation est la force qui fait tourner le rouage de la vie. Mais, les gens, comment feront-ils pour trouver l'argent pour acheter ces articles ? C'est là la tâche de la direction, de ceux qui sont à la tête. Si nous allons attendre la demande, nous pourrions attendre éternellement. La demande ne crée pas. C'est elle qui est créée. Si nous commençons une large production de marchandises et payons des salaires suffisamment gros, un pouvoir d'achat considérable sera répandu dans le pays qui absorbera les marchandises pourvu qu'elles soient bien faites et vendues à un prix équitable. La vague des échanges, le sang de la société coulera de nouveau. Il n'y a qu'une solution, – et celle de la production en est le début. [...]

L'industrie doit produire des marchandises qui rendent service au public. L'industrie n'a guère comme but de faire vivre des gens. [...] Mais si l'on ne paie pas de gros salaires, et s'il n'y a aucune pression vers des salaires encore plus élevés, alors la production ne sera pas absorbée et il n'y aura aucun motif pour la continuer. Ainsi l'industrie n'a pas été faite en premier lieu pour payer de gros salaires ; mais elle ne saurait vivre en rendant de réels services qu'en payant de gros salaires. [...]

### *La crainte de la surproduction.*

La seule chose pour laquelle nous ne pouvons guère songer au bon marché dans le sens d'une réduction de prix, c'est la main d'œuvre. Les frais de main d'œuvre doivent être tenus bas, mais le seul moyen infaillible d'y parvenir est de tenir haut les salaires. [...]

Pour commencer, nous devons comprendre que la soi-disant surproduction n'a jamais existé jusqu'à nos jours. Les stagnations qui se produisent de temps en temps dans le courant des marchandises qui vont du fabricant aux consommateurs ne semblent avoir aucun rapport avec la quantité des marchandises produites. Au lieu de craindre la véritable surproduction, nous devrions invoquer le jour où il sera possible pour tous d'avoir toutes les marchandises et tous les services désirés. Dès les débuts de l'humanité il y a eu lutte pour les biens. Il n'y a jamais eu une époque où les gens ne demandaient pas un nombre grandissant de marchandises - mais il y a eu des périodes où les gens désespéraient de pouvoir les obtenir et acceptaient d'être pauvres comme un sort inévitable. Certains même arrivaient à s'imaginer que la pauvreté est une vertu et non une maladie sociale. Nous sommes entièrement d'accord avec les moralistes qui prétendent que l'humanité n'a pas été créée uniquement pour posséder des objets matériels, mais il est aussi certainement vrai que nous n'aurons l'occasion de découvrir le but de la vie que lorsque la société aura assouvi complètement ses besoins matériels. De ce fait, nous considérons ce jour de véritable surproduction comme le jour de la délivrance qui nous libèrera des angoisses asservissantes de la vie matérielle. [...]

Toutes les ordonnances, quelles que soient leurs prétentions, tournent autour de la hausse des prix, de la restriction de la production, et de la réduction du pouvoir d'achat des salaires, directement et indirectement. Une ordonnance bien à la mode veut qu'on limite la production jusqu'à ce qu'elle réponde exactement à la demande. C'est là une idée très intéressante, mais elle se base sur l'illusion que la production dépend de la demande. L'inverse est vrai pour les affaires. La demande dépend de la production, et, en conséquence, une baisse de la production fera baisser la demande, si bien qu'avec ce système, production et demande iront ensemble vers le néant. [...]

Ce sont les grands producteurs qui varient constamment leurs méthodes et leurs dessins. Ce sont les petits qui ne peuvent pas changer. Parmi les paysans en Europe et les coolies en Extrême- Orient, la vie est standardisée. Pendant des générations qui ne se comptent pas, ils ont fait la même chose de la même façon. La fabrication à la machine a rendu la vie ici plus variée ; elle nous a donné un choix d'articles divers que nous n'aurions jamais cru possible, et elle a aussi fourni les moyens pour les acheter. Nous standardisons uniquement des grandeurs conventionnelles où cela est utile. [...]

Cela ne veut pas dire que nous allons transformer notre affaire en institution charitable – elle ne durerait pas longtemps sur cette base. Personne ne sera payé si ce n'est pour avoir travaillé. Mais à quoi bon prélever des bénéfices si l'on n'en a pas besoin ? Les salaires des ouvriers sont plus importants pour le pays que les dividendes des actionnaires. Il n'y a qu'une chose à faire avec les bénéfices : les remettre dans l'industrie, qu'ils restent entre les mains de la société ou qu'ils soient distribués comme salaires ou dividendes. [...]

### *Faciliter le travail ou l'économiser ?*

Il semble ainsi que le moment où le peuple commence à s'agiter au sujet d'un mouvement industriel soit exactement celui où ce mouvement vient de périliter ou de changer de forme. Lorsque les prophètes se réunissent pour décider quand et comment la catastrophe surviendra, les conditions qui auraient produit le désastre n'existent plus. Avec les prédictions relatives aux machines, cela a toujours été ainsi. De temps en temps, quelqu'un qui a des connaissances bien incomplètes sur la question, se fait une idée assez vague de ce qui se passe, et se met à vaticiner et à faire le prophète. Ainsi nous avons appris que le monde sera bientôt tellement chargé de machines qu'il n'y aura plus de place pour les hommes.

Certaines machines éliminent la main-d'œuvre, mais ce n'est là qu'une étape dans l'évolution. Une tranchée est creusée plus efficacement par une des machines spécialement inventées pour ce but que par une équipe d'hommes ; mais, il s'agit là d'un changement bienfaisant et humanitaire, car déplacer de la terre avec une pelle n'est pas une occupation pour un être humain. La diminution des frais de creuser des tranchées permet d'en creuser davantage et il en résulte, entre autres choses, que la canalisation est meilleure et que la santé de la population en profite. Les demandes pour des tuyaux affluent ; on enlève des fils hideux et dangereux, et, en fin de compte, la machine à creuser des tranchées est un bienfait pour tout le monde, mais particulièrement pour celui qui creusait autrefois la terre ; car elle lui permet de s'adonner à un travail plus humain et meilleur.

La machine mue par la force motrice n'est qu'un outil et si nous voyons dans les plus grandes et parfaites machines que des outils, toute la question devient plus facile à comprendre. Un mètre est un outil,

mais il n'économise pas le travail en ce sens qu'il exclut la main d'œuvre. Sans mesure, il n'y aurait pas d'industrie.

Un ciseau n'économise pas du travail. Il permet à un homme de faire ce qu'il ne pourrait faire autrement. Un menuisier de valeur sait ériger une plus grande quantité de maisons que mille troglodytes et elles seront de meilleure construction.

Ce ciseau ne « déplace » pas mille hommes. Il fait seulement ce qu'ils ne parviendraient jamais à achever sans outils. Si le menuisier doit d'abord abattre les arbres pour en tirer ses planches avec ses outils, il accomplira bien moins que si on lui fournit les planches. Si l'abattage et le débitage ont été faits sur le chantier en forêt, il aura ses bois tout préparés, et il n'aura qu'à faire intervenir son adresse professionnelle au lieu d'avoir à fournir en même temps un gros effort musculaire. Les machines lui ont rendu service et elles ont facilité le travail. Personne aux États-Unis ne regrette que le métier de ramoneur ait cessé d'exister, et pourtant c'était un métier qui faisait vivre un bon nombre d'hommes. [...]

Je suis dans les affaires depuis un bon nombre d'années et j'ai toujours eu comme principe de ne jamais faire exécuter un travail à la main si on pouvait l'effectuer mieux à la machine. Nous avons remplacé les hommes par des machines aussi rapidement que nous savions le faire. Pourtant, la liste de nos salariés est passée en moins de trente ans de 3 hommes à plus de 100 000. Cela me fait croire que la théorie qui prétend que les machines volent aux hommes leur gain quotidien n'est pas bien fondée. [...]

Nous sommes en train d'entrevoir plus clairement la relation qui existe entre l'homme et la machine. Quand l'outillage mécanique est primitif, l'homme doit être considéré comme faisant partie de la machine et fonctionnant en harmonie avec elle, ce qui rend nécessaire de le restreindre à une seule opération. Nous poussâmes même ce principe très loin, assez pour pouvoir nous rendre compte qu'il n'était qu'une étape. Les ouvriers ont généralement protesté et résisté avec rancœur contre ce qu'on appelle une « direction scientifique ». Ils ont eu raison de ne pas vouloir être des machines.

Nous réglâmes l'allure des hommes sur celles des transporteurs (Note de Marius Blouin. Il s'agit sans doute d'un lapsus des auteurs ou du traducteur. Il faut sans doute comprendre à l'inverse « nous réglâmes l'allure des transporteurs (de la chaîne) sur celle des hommes »), et il en résulte une grosse production bon marché sans



bousculer personne, qui trouve son expression dans le taux de nos salaires et nos prix de vente. [...]

Nous avons commencé en éliminant le travail très dur. Puis, nous avons découvert qu'on pouvait établir des machines qui feraient le travail dit à la main ou celui où une main était indispensable pour guider la machine. Cela nous a mené bien vite aux machines compliquées faisant plus d'une opération à la fois, [...] Une machine automatique n'a besoin de personne pour la guider. La machine quasi-automatique demande un conducteur même si ce n'est que pour introduire les matériaux et pour enlever le produit fini. Chemin faisant nous avons appris que la division minutieuse du travail était basée sur la considération de la force humaine sans tenir compte de ce que les machines pourraient faire. Puis nous avons commencé à trouver des machines qui faisaient plusieurs choses à la fois, et nous avons commencé à grouper les opérations au lieu de les séparer comme auparavant. C'est la voie qui mène aux machines automatiques. [...] Les machines se développent rapidement et remplacent l'ancien artisan dans la production. C'est un pas en avant ; car cela augmente la quantité de la production et les gains possibles des hommes. Si un homme conduit une machine, il produira, par exemple, cent pièces tandis qu'il n'en ferait qu'une seule s'il travaillait à la main. Il en résulte qu'un plus grand nombre d'acheteurs peut avoir ces pièces et que l'ouvrier a obtenu un pouvoir de gain plus élevé. L'homme qui aide à la construction de la machine, qui produit la machine qui fait les marchandises, peut toucher un gros salaire, car il fournit les moyens pour un grand rendement. La machine ne sera conçue peut-être que pour faire une seule opération, mais les mécaniciens qui l'ont construite, ou qui la font fonctionner, doivent avoir une certaine universalité. C'est là une des suites du « machinisme » qu'on n'avait pas prévue. [...]

Ce monde change constamment. Aucune industrie ne saurait s'arrêter, et aucune usine ne saurait le faire. Toute société dans ce pays avance ou recule – selon l'utilité des services qu'elle rend et selon la qualité de son travail. Il est fort agréable de songer à une grosse société industrielle comme à une institution éternelle qui nourrira pour toujours un grand nombre d'employés. Mais, c'est une chimère. Heureusement, quand une industrie s'éclipse, une autre, plus grande, prend toujours sa place.

Ni l'usine, ni l'emploi ne sauraient être considérés comme stables. Ce sont des choses temporaires. Il faut revoir cette idée qu'un emploi est un

moyen de se faire un revenu fixe. Il n'y a rien de fixe, et une industrie existera aussi longtemps qu'elle rendra service. Au-delà de ce point elle perd sa raison d'être. [...]

### *La question des salaires.*

Personne ne saurait prétendre que nos industries actuelles ne produisent pas plus de confort et de loisirs pour le monde que celles d'hier. Si quelqu'un préfère casser la glace dans son seau le matin au lieu d'ouvrir le robinet d'eau chaude, il peut le faire sans être puni par le système industriel actuel. Il est très libéral, ce régime. Un état de prospérité générale déplaît à beaucoup de personnes. Les philosophes surtout en sont fort mécontents. Ils disent qu'il ne saurait durer, et les ronchonners sont enchantés quand ils arrivent à découvrir des familles qui sont dans la misère. Il n'y a pourtant aucune raison pour nous empêcher de jouir toujours d'une grande prospérité qui va en augmentant malgré quelques retours du balancier. [...]

Les salaires comme les bénéfices ont une influence sociale très étendue en soutenant la consommation, et la consommation soutient l'industrie, et l'industrie soutient le travail. Si le maillon « salaires » est faible, la chaîne est faible ; elle se brisera et toute la machine se trouvera arrêtée. [...]

### *La valeur des loisirs.*

Pour que les machines soient véritablement utiles à l'homme, elles doivent faire plus que produire des objets. Elles doivent lui procurer une vie plus intense et meilleure en le sortant des tristes conditions du bon vieux temps où l'on travaillait de l'aube jusqu'à la nuit pour gagner tout juste sa vie, une pauvre et dure vie. [...]

Convenablement conduite, la machine doit donner à celui qui la mène un revenu suffisant pour acheter ce qu'il produit, et en plus elle doit lui permettre des loisirs. Ces loisirs sont d'une importance capitale pour la consommation des objets que la machine fabrique. En 1914, nous avons porté nos salaires minima à cinq dollars par jour, et quelques années plus tard, nous avons fixé le minimum à six dollars par jour. [...] En septembre 1926, nous avons commencé à réduire la semaine de travail à cinq jours de huit heures chacun. [...]

Les événements ont pleinement démontré que la semaine de cinq jours donne un rendement supérieur à celui de la semaine de six jours. Notre production n'a pas été réalisée en bousculant les ouvriers, ou en faisant quelque autre sottise équivalente. L'augmentation de rendement est surtout due au meilleur travail de nos machines et à l'intérêt accru de nos hommes. [...]

Dans un tel arrangement, le facteur humain est à envisager de deux angles différents. D'abord, il faut comparer le rendement réel avec le rendement théorique. Deuxièmement, il s'agit de créer des loisirs qui amélioreront le train de vie, et augmenteront ainsi la consommation. Nous avons trouvé - comme tout le monde - que huit heures par jour constituent la limite pour un bon rendement du temps en ce qui concerne l'ouvrier d'usine moyen. [...]

L'effet de tout ceci sur la consommation est évident. Les industries de ce pays cesseraient bien vite si l'on revenait à la journée de dix heures, car les masses n'auraient pas le temps de consommer les objets produits. Par exemple, un ouvrier ne pourrait se servir de son automobile, s'il était tenu d'être à l'atelier de l'aube au crépuscule. Et ceci influerait sur une foule de choses, car l'automobile, moyen de transport facile et rapide par excellence, permet aux gens de voir ce qui se passe dans ce monde - ce qui mène vers une vie plus large, demande une nourriture plus abondante, des objets plus divers et de meilleure qualité, un plus grand nombre de livres, plus de musique - davantage de tout. [...]

Si l'on avait introduit la journée de huit heures il y a vingt ans, dans toutes les industries, on aurait favorisé la pauvreté et non la richesse. Si nous avions préconisé la semaine de cinq jours il y a dix ans, nous aurions eu le même résultat.

C'est l'avènement de la grande corporation capable d'utiliser les forces motrices et des machines spéciales de précision, de réduire les gaspillages de temps, de matériaux et d'énergie humaine, qui a permis de réaliser la journée de huit heures. [...]

L'importance des loisirs pour la consommation impose, pour ainsi dire, la semaine courte. La plus grande partie des marchandises est consommée par ceux qui les produisent. C'est là un fait qu'il ne faut jamais oublier. C'est le secret de notre prospérité. [...]

Pour l'utilisation rationnelle des loisirs l'expérience devra nous guider. Autrefois, il n'y avait pas de loisirs. Il n'y avait que de la paresse. Il ne faut pas beaucoup de temps pour gagner de quoi tout juste vivre,

c'est-à-dire pour avoir les articles de consommation les plus courants, la nourriture et les vêtements. La subsistance a été gagnée très tôt dans la journée industrielle. Cette besogne est terminée lorsque la matinée est à peine commencée. C'est une erreur de dire qu'il faut tout notre travail pour gagner notre vie. Mais, de nos jours on a besoin de tant de choses en dehors de la « subsistance » que le montant nécessaire pour nous faire vivre n'est qu'une très faible partie de ce que nous gagnons. Il y a des milliers de choses qui entrent en compte ; toutes les nécessités matérielles, confort, avantages, facilités et occasions que la civilisation procure. Nos industries fournissent tout cela en masse, et chaque travailleur en fournit sa part. [...]

Les masses soumises au régime de cinq jours consommeront davantage que celles qui travaillent six jours. Ceux qui ont plus de loisirs, demanderont plus de vêtements. Ils demanderont un plus grand choix de vivres. Ils ont besoin de moyens de transport plus développés. Pour tant de choses, il leur faut davantage.

La consommation ainsi accrue entraînera une production plus grande que celle que nous avons. Au lieu de voir les affaires se ralentir, parce que les gens chôment, elles recevront un coup de fouet par ces loisirs, car c'est dans les loisirs qu'on consomme. Ainsi il y aura un travail plus grand, des bénéfices plus forts, et des salaires plus élevés. L'augmentation des loisirs fera tout juste le contraire de ce que la majorité aura supposé. [...]

### *Pour abolir la misère.*

Notre définition de la misère n'est plus la même. Jadis aucune personne n'était classée comme pauvre, si elle n'était pas en train de mourir de faim. Aujourd'hui, une nutrition insuffisante est plus souvent le résultat d'ignorance que de manque de nourriture. Les gens désirent des marchandises, parce qu'ils veulent vivre, et les marchandises aident à vivre. Au début, les désirs et les choix qu'on fait sont vagues. Mais en s'habituant à l'abondance, le goût, la responsabilité et le discernement naissent. Le seul moyen de sauver un peuple du matérialisme intellectuel consiste à lui donner des richesses en abondance. C'est l'absence de bien-être matériel qui crée la mentalité matérialiste.

Nous avons à peu près appris à nous servir de ce que nous avons et cette utilisation a créé la circulation monétaire. Cela veut dire qu'elle a mobilisé le pouvoir d'achat. Plus cette circulation s'intensifie, plus elle

touche les diverses catégories de public et plus la demande pour des marchandises s'accroît. Plus nous apprendrons à connaître l'utilisation des choses et le rapport entre l'utilisation et le gaspillage, plus cette demande croîtra. Elle diminuera seulement, si nous nous enfonçons dans nos fauteuils et si nous négligeons le développement de notre pays dans l'illusion que nous l'avons déjà développé ou (ce qui est pire) dans l'illusion que nous le développons avec une telle rapidité qu'il ne restera plus rien pour nos successeurs. La possibilité d'épuiser les ressources naturelles du pays n'a jamais été aussi faible qu'aujourd'hui. Les déchets sont réduits jusqu'aux dernières limites. Il y a la réutilisation pour beaucoup de matières, et on trouve constamment des usages nouveaux pour tout ce que nous avons. Nous tirons plus de profit de ce que nous avons et nous nous attaquons moins aux richesses naturelles. On peut obtenir de nos jours tant de sous-produits de ce qui était autrefois du rebut, qu'il est souvent malaisé de distinguer entre les produits et les sous-produits. Par exemple, nous n'employons plus le charbon comme combustible. Pour nous, c'est une matière première chimique qui nous donne une série de dérivés utiles, dont certains sont des combustibles, et la chaleur n'est qu'un sous-produit du charbon. En distillant les déchets de bois nous obtenons des valeurs comparables à celles du bois. Il y a encore du gaspillage aujourd'hui ; mais ce n'est pas le même gaspillage que celui qui irritait nos ancêtres. Ils s'intéressaient aux gaspillages des matières, mais le gaspillage des êtres humains était incompris d'eux. Nous arrivons à des conclusions opposées. Le gaspillage de matières n'est important qu'autant qu'il représente un gaspillage d'êtres humains ; car le gaspillage des matières premières se répare constamment et à notre insu. Les pertes sont compensées. La terre ne cesse jamais de produire ce dont nous avons besoin, et elle s'attache à fournir pour des besoins qui nous sont encore inconnus. Quand des particuliers gaspillent de l'énergie, cette énergie est perdue pour eux individuellement ; mais le grand réservoir d'énergie, dont toute la vie dépend, n'est nullement épuisé ! [...]

Les peureux prédisent toujours que telle ou telle matière essentielle manquera, mais ces pénuries ne se réalisent jamais selon leur plan. Maintes fois, on nous a raconté que les sources de pétrole ne dureront plus que quelques années. D'autres savent que le sol cessera d'être fertile dans le cours des âges et que nous mourrons de faim, et ainsi de suite. [...]

Ne vaut-il pas mieux prendre les choses telles qu'elles sont et se dire que toute pénurie, s'il y en a, entraînera la découverte d'une substance nouvelle, peut-être meilleure, qu'on substituera ? Le pays a déjà tant de

succédané pour le bois, que les intéressés se font du mauvais sang dans la crainte que le public puisse complètement oublier le bois et ses applications. L'avenir lointain nous échappe. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de penser pour aujourd'hui et les jours qui sont tout proches. Sur cette base, il est clair que nous ne nous sommes pas encore mis à nos besognes sérieusement selon nos capacités.

L'ère actuelle de prospérité comparative coïncide avec le développement du transport automobile. Ainsi des millions de chevaux vapeurs mobiles ont été créés et cela a déclenché une réorganisation de tout le pays. Grâce à eux, il y a des milliers de miles de routes et de nouvelles bâtisses près des grands centres. Ils ont fait grandir les villes, et ils ont rapproché les campagnes des villes. Le seul fait de permettre aux gens de circuler et de voir du pays est déjà un facteur suffisant pour changer le caractère du peuple. [...]

Nous avons besoin d'un plus grand nombre de chemins de fer et nos routes sont aussi à développer pour les autos et les camions. Les chemins de fer et les auto-camions ne se font pas de concurrence, comme on le croyait à un moment donné. Chacun nourrit l'autre dans son champ d'action. L'avion se développe et lui aussi aura son champ d'action et créera du travail pour toutes les autres formes de transport ; car il ouvrira de nouvelles régions inaccessibles à présent. [...]

### *Le nouvel artisanat*

L'idée est assez répandue que tous les ouvriers des anciens ateliers mécaniques étaient des spécialistes ou des apprentis en train de devenir eux-mêmes des spécialistes. Cela n'a jamais été ainsi. Même dans les meilleurs ateliers la proportion des mécaniciens de premier ordre était très faible, et la plus grande partie du travail se faisait par des ouvriers à peine entraînés ou de simples manœuvres qu'on embauchait surtout pour leur force. Aujourd'hui, non seulement notre plus bas emploi est infiniment supérieur au plus bas emploi d'antan, mais nos plus hauts emplois demandent une adresse et un savoir que peu des anciens artisans possédaient, s'ils les possédaient. [...]

L'adresse professionnelle et les idées originales n'ont pas été enterrées avec l'âge du « travail à la main ». On a défini l'expert ouvrier, « un artisan, parfois un artiste », et la définition d'un artiste est la suivante : « Quelqu'un qui professe et exerce un art dans lequel l'imagination et le goût gouvernent l'exécution, notamment les beaux-arts comme la

peinture et la sculpture. » On le définit aussi comme « quelqu'un qui montre une maîtrise acquise par l'éducation ou un goût rare dans un art ou une occupation ». C'est cette dernière phrase qui indique l'essentiel. Dans les temps anciens, l'artisan ne montrait que rarement une adresse savante. Le nombre de ceux qui surent acquérir une véritable maîtrise était peu élevé. Bien plus souvent, leur adresse était primitive et leur goût mauvais. Certains collectionneurs voient les mérites des antiquités dans le fait qu'elles étaient « faites à la main ». Elles l'étaient, mais bien grossièrement, ce qui n'a pas l'air de les émouvoir. Depuis l'âge le plus reculé, le potier avait sa roue et le tisserand son métier. C'étaient des machines. Ce qui a surtout changé, c'est la force motrice pour les mettre en marche. Jadis il y avait la force des bras, des jambes, du vent et de l'eau. Aujourd'hui nous avons la vapeur et l'électricité ; mais l'eau et le vent sont encore des éléments fondamentaux dans la production d'énergie mécanique.

Le mot « machine » avait autrefois une signification plus large qu'aujourd'hui. Les voitures, les charrettes, les bateaux, les navires étaient des machines. L'« engin » servait surtout à la guerre ; mais on en avait aussi pour des buts pacifiques. Ce qui est arrivé au cours des siècles, c'est qu'on a inventé de nouvelles machines et des moyens plus efficaces pour les mettre en mouvement. Si de nos jours un industriel voulait se défaire de son outillage qui lui permet de produire beaucoup, vite et bien, pour revenir à des méthodes qui donnaient un moindre rendement, on le jugerait fou. Comme les besoins de l'humanité ont grandi, les moyens de les satisfaire se sont également développés, quantitativement comme qualitativement. L'emploi d'une machine pour fabriquer des objets n'est pas une nouvelle affaire au fond. [...]

Aujourd'hui, nous nous rapprochons des anciens jours ; seulement, c'est une machine qui entreprend et finit la besogne au lieu d'un homme, autant que possible. L'idéal serait d'avoir des machines complètement automatiques partout où il faut un haut degré de précision. Mais nous sommes encore loin de cet idéal, sauf pour quelques pièces très simples. [...]

### *Direction et extension.*

Un système de direction fixe et rigide n'est pas un système de direction du tout, mais tout simplement un système. Toute personne qui veut diriger selon des règles ferait bien de se demander si c'est elle

qui dirige ou si elle est dirigée. Il est, en effet, bon de savoir si l'on dirige son affaire ou si l'on est dirigé par elle. [...] Mais les affaires d'aujourd'hui sont comme le bateau d'un explorateur qui rencontre constamment des conditions nouvelles. Aucun système de direction ne saurait le guider. Tout dépend de l'homme sur la passerelle. Si nous arrivons à comprendre la différence entre un système de direction et un dirigeant, nous aurons fait un bon pas en avant pour envisager les problèmes des affaires naturelles du point de vue de la maîtrise. [...]

Le but de toute entreprise doit consister dans la réalisation de quelque chose d'utile par les procédés les plus économiques. Une affaire qui se gère automatiquement n'existe pas. On ne saurait inventer des méthodes ou des formules capables de remplacer un jugement mûri ou une direction. Un jugement mûri n'est possible que lorsqu'on possède tous les éléments de la chose à juger, et il n'y a pas de direction si le directeur ne sait pas ce qu'il dirige. La direction doit être confiée à une seule personne et, par conséquent, la décision finale doit toujours rester entre les mains d'une seule personne.

Il n'y a pas de place pour la démocratie dans les affaires, si « démocratie » veut dire la formation des principes de direction par les votes d'une foule ou de ses délégués. La théorie du gouvernement démocratique, qu'on applique aux nations, n'a jamais paru assez pratique pour l'essayer dans les affaires ; car elle ne fait rien pour réaliser quoi que ce soit. Elle commence et elle finit avec des discussions. La dite « démocratie » se réduit généralement au pouvoir du meneur de convaincre la majorité des gens que ce qu'il a fait, ou est en train de faire, est excellent et dans leurs meilleurs intérêts. [...]

Ainsi, la démocratie n'est nullement désirable pour les affaires, si nous entendons par « démocratie » que les décisions doivent résulter du vote de nombreuses gens qui ne savent pas ce qui se passe. Pour moi, la démocratie dans la gestion des affaires consiste dans la reconnaissance des mérites et des capacités et dans la préparation pour l'avancement selon les aptitudes de chacun. Car, de cette façon nous pouvons être sûrs que les choses seront faites par ceux qui sont les plus qualifiés pour les faire, et que tout homme sera récompensé selon ses mérites d'homme d'action et non selon ses capacités oratoires. Je n'ai jamais vu quelqu'un capable de faire marcher une voiture en lui parlant, et pourtant il me semble qu'il y ait une idée de ce genre derrière l'idéal démocratique appliqué à l'industrie, au lieu de reconnaître les mérites. [...]



### *La transformation d'une industrie.*

Il est dans l'essence même de la méthode de ne fabriquer qu'un seul article, de construire des machines appropriées et d'arranger les procédés de fabrication de telle manière que la production se fasse le plus économiquement possible. Tous ceux qui concentrent leurs efforts sur un seul article standardisé trouvent forcément à chaque instant des méthodes nouvelles et meilleures par sa fabrication, pourvu qu'ils l'envisagent dans son entité et avec un esprit ouvert et non préconçu. La différence fondamentale entre la vieille méthode industrielle et la moderne est dans le fait que celle-là ne voyait dans la machine qu'une servante de l'homme, tandis que celle-ci regarde l'homme comme l'assistant de la machine. L'ancienne industrie ne connaissait pas les fonctions de la machine, et les économistes professionnels non plus. Les financiers n'y comprenaient rien du tout non plus, et aujourd'hui encore, beaucoup d'entre eux n'arrivent pas à se rendre compte que la direction d'une industrie est autre chose que la possession d'un grand nombre de machines. [...]

Il faut pourtant se rendre compte que cette division et cette décentralisation de notre production imposent une précision jadis inconnue dans l'industrie. Jadis on rodait deux pièces jusqu'à ce qu'elles s'adaptent ; mais on ne savait pas roder un million de pièces pour qu'elles s'adaptent toutes entre elles comme si elles avaient été rodées ensemble. La précision et l'interchangeabilité sont des nécessités fondamentales pour le développement de la production « Service ». L'interchangeabilité, à elle seule, représente une économie simplement inouïe sur l'ajustage à la main. C'est dans cette méthode de production par unités avec interchangeabilité des pièces que réside la grande adaptabilité de l'industrie moderne. [...]

Nous en savions quelque chose. En 1908, lorsque j'avais décidé de fabriquer le modèle T en grande série, nous avions un atelier qui valait les meilleurs du pays de la même importance. Nous aurions pu retenir toutes les machines et nous adapter lentement à de nouvelles méthodes pour construire notre modèle T. Mais dans ce cas, nous n'aurions jamais pu le construire au prix voulu, et à cette époque, le prix faisait déjà partie intégrale du plan, comme aujourd'hui. Nous calculâmes qu'il faudrait 250 000 \$ pour transformer l'atelier selon les projets et 250 000 \$ représentaient une somme formidable à cette époque. Pourtant, nous avons fait ce pas. Nous avons installé des machines spécialement

établies par nous. Le résultat en a été que nous avons fondé une nouvelle méthode de production, la production qu'on appelle « en masse » ou en « série ». Cette production « service » est une des bases de la prospérité de notre pays. À l'époque, nous avons risqué ces 250 000 \$, et on disait qu'il était impossible de fabriquer une automobile convenable à bon marché et que nous étions en train de jeter notre argent par la fenêtre en l'essayant. [...]

Nous pouvons énoncer ici quelques-unes de nos conclusions que nos transformations et déménagements nous ont imposées. Elles paraissent être universellement applicables :

1° La tendance soutenue d'améliorer le produit et les méthodes imposera à la longue un nouveau produit qui incorporera tout ce que l'expérience a enseigné.

2° Un changement pareil ne doit pas être fait à la légère et jamais pour avoir ce qu'on appelle un argument pour la vente - l'argument pour la vente est dans l'article et non dans les riens qui s'y attachent.

3° En plus des réserves à créer pour les réparations et les remplacements normaux, il faut un fonds liquide toujours disponible pour les grosses transformations que le temps ne manquera pas d'imposer.

4° Nous n'avons pas eu à changer un seul de nos principes fondamentaux.

### *La fabrication en série assouplie*

En 1907, l'année qui précéda la naissance du modèle T, l'entretien des routes était surtout une affaire locale.

Aujourd'hui le pays dépense plus d'un milliard de dollars pour ses routes chaque année. Dans le sud, on se servait de charrettes à voie large et on demandait des autos avec une voie de six pieds et de deux pouces pour qu'elles puissent passer dans les sillages. Notre voiture était, en conséquence, un pionnier ; elle a fait son apparition avant les bonnes routes. L'automobile devient le plus puissant stimulant pour la construction et l'amélioration des routes. Avec le grand changement que nos routes ont subi partout, beaucoup des conditions essentielles des débuts perdirent leur raison d'être. On pouvait songer à fabriquer des voitures plus raffinées. Comme le chariot à bêche céda la place à la

voiture, quand les conditions des jours d'exploration eurent disparu, on put songer à fabriquer avec un raffinement plus grand.

Il y a une différence entre un besoin et un désir. Le public peut avoir besoin d'une chose sans le savoir, simplement parce qu'il n'a jamais vu l'objet qui lui est nécessaire. Tel était le cas de l'automobile. Notre conception de ce besoin n'a pas été tout à fait fausse ; mais il était très difficile de stimuler ce désir. [...]

Voici ce que le modèle T a fait en dix-neuf ans – sa contribution au bien-être du pays : notre société a payé en salaires et émoluments un total de 1 970 414 172,29 \$, sans compter l'année 1918, pendant laquelle la société travaillait surtout pour les fournitures de guerre. Ce chiffre représente une moyenne de 100 000 000 \$ de salaires par an pendant dix-neuf ans. [...]

Ces chiffres prouvent ce qu'une seule idée peut faire pour la richesse et le revenu dans ce monde et combien il est stupide de regarder en arrière vers des projets pour redistribuer les richesses, lorsque nous avons devant nous les moyens de créer la richesse. Partout il y a des industries cachées qui ne demandent qu'à être découvertes. Le monde est en train de s'ébranler - et non de s'endormir. [...]

### *L'exportation de nos méthodes.*

Nous vendons nos produits à l'étranger depuis longtemps. Le modèle T a pénétré dans tous les coins du monde. Mais nous n'avons que vendu ; nous n'avons pas fabriqué à l'étranger. La plupart des pièces ont été faites à Detroit et on les a réunies dans les autres pays à la chaîne de montage. Nos filiales n'ont, pour ainsi dire, rien fabriqué. [...] Aujourd'hui, les choses ont grandement changé ; nous pouvons adopter une autre conduite, car l'essentiel est de rendre les plus grands services au plus grand nombre de gens. [...]

En elle-même, l'automobile est déjà, selon nous, le plus puissant moyen de créer de la richesse – que ce soit directement ou indirectement –, pourvu qu'elle soit fabriquée suffisamment bon marché et bien pour être accessible à la grande majorité de la population. Les États-Unis ont mis longtemps pour comprendre que la voiture bon marché n'était pas simplement un faux luxe que le peuple ferait bien d'éviter. L'achat d'une automobile était autrefois l'apanage des riches. Peu à peu on est arrivé à en acheter dans les milieux moins favorisés et aujourd'hui tous peuvent avoir une voiture ; car il y a des voitures d'occasion qui se vendent 50

dollars ou même 25 dollars. Cette diffusion de l'auto a eu un effet inouï sur la richesse du pays. Nous autres Américains possédons des autos ; mais ce n'est pas parce que nous sommes prospères. Nous sommes prospères parce que nous avons des automobiles que nous employons comme outils pour élargir nos champs d'activité. [...]

Nous avons voulu démontrer que la prospérité peut être délibérément créée, et c'est dans ce but que nous nous sommes enracinés à l'étranger. C'est pour le profit des peuples étrangers, et moins pour le nôtre.

Mais, je ne veux nullement dire par là que c'est un esprit de charité qui nous a poussés. Je suis absolument convaincu que la prospérité des États-Unis et la paix du monde dépendent d'un rehaussement du niveau de la prospérité des autres nations. Je suis également convaincu que la politique qui accorde de gros emprunts à l'étranger est aussi désastreuse pour le prêteur que pour l'emprunteur si l'on continue ; car le prêt entraîne l'extravagance et n'aboutit que rarement à la formation d'une entreprise productive. Un beau jour le cumul des emprunts prendra une fin violente. Pour moi, les buts que nous avons en vue peuvent être atteints plus facilement par l'admission des nations intéressées comme co-propriétaires. C'est là la raison pour nos ventes de titres en Angleterre, en Allemagne et en France. En Russie nous avons agi différemment. Nous sommes en train d'y construire une usine d'automobiles pour le Gouvernement Soviétique qu'il dirigera lui-même. Nous entraînons le personnel nécessaire. Nous lui fournissons les plans, les bleus, et nous le tenons au courant de nos perfectionnements techniques. Tout cela nous le faisons au prix coûtant. Si nous voulions simplement vendre notre produit, nous pourrions le faire avec moins de peine ; mais nous pensons que la Russie a besoin d'une industrie d'automobiles pour développer toutes les richesses du pays. Sans elle, elle demeurera une des plaies du monde. [...]

Le système industriel qui est le mien, admet que la pauvreté est une maladie guérissable et que le remède consiste à arranger la production industrielle de cette façon que par des salaires élevés – que l'application d'une grande technique transforme en bas salaires par unité de production – le pouvoir de consommation augmente constamment jusqu'à ce que la pauvreté devienne une affaire volontaire ne dépendant que du désir de travailler. Avec ce système, le pourcentage infime de la population qui ne peut pas travailler à la production pourra être facilement secouru. Il y a plusieurs siècles, des hommes entreprenants

quittèrent l'Europe et la Grande-Bretagne pour s'installer dans un nouveau monde et ils y ont créé de la richesse en développant un continent. De nouvelles idées y sont nées. Pour moi, ladite « invasion américaine » n'est qu'un retour de ces nouvelles idées au sol maternel. Les idées emportées de l'Ancien Monde ont subi une refonte dans le Nouveau Monde à son profit. Je crois que les idées qui sont en train de passer en Europe y seront transformées à leur tour. Elles deviendront plus puissantes et il en résultera un échange des meilleures idées des différentes civilisations et le résultat sera meilleur que si chaque monde s'était développé seul, car l'un possède ce qui manque à l'autre.

Nous savons que les gros salaires avec la grosse production qui en résulte pour donner satisfaction à la grosse consommation, sont les meilleurs moyens pour livrer assaut à la pauvreté. En progressant nous apprendrons davantage sur cette question.

*Il est naturel et conforme au progrès de remplacer le politicien par un ingénieur ; car celui-ci sait réaliser ce que l'autre ne saurait jamais faire. L'ingénieur crée et met de l'ordre tandis que le politicien sait à peine diriger ce qui est disponible actuellement. Un bon ingénieur n'est pas un maniaque de la standardisation. L'homme mécanique, dit « robot », est la création d'un cerveau doué d'une très vive imagination, mais d'une grande ignorance et toute la conception est enfantine, ce qui ne saurait étonner, car elle est basée sur l'erreur que la machine supprime le travail au lieu de le favoriser et qu'elle est destinée à prendre la place des hommes au lieu de produire pour eux. [...]*

*La mission de l'ingénieur c'est la liberté. Avant son arrivée, les hommes étaient fixés à un petit coin de terre. Le rail, l'auto et l'avion ont libéré les hommes. La lumière artificielle a allongé les journées. Une nourriture plus saine et l'hygiène ont augmenté la durée de la vie. L'ingénieur a émancipé la pensée et créé le sentiment qu'on pourrait être maître des éléments et de son entourage. Bref, il a trouvé la société immobile et il l'a rendue mobile. Pourtant, il est accusé par les gens qui ne lisent que dans les livres de vouloir figer le monde dans un moule rigide !*

*La pensée américaine sur les questions et industrielles diffère considérablement de celle du reste du monde. Si l'Amérique a de la valeur pour le monde, c'est parce que l'Amérique est américaine, et sa valeur ne serait pas rehaussée par une transformation.*

[C'est moi qui souligne, Marius Blouin]

## Vers le progrès.

Les choses sont bien meilleures aujourd'hui qu'hier. Demain, cela ira encore mieux. Il est inutile d'être optimiste ou pessimiste ; il suffit d'aller de l'avant en se servant de son intelligence et de l'appliquer à son travail quotidien.

Par exemple, la plupart des théories relatives à la place des machines dans la vie moderne - (qui traitent de ce qu'elles sont et de ce qu'elles font) - paraissent être basées sur n'importe quoi sauf sur l'observation des machines et de leurs effets. On écrit beaucoup ; on pense peu ; et on ne se donne pas la peine d'ouvrir les yeux. Voici quelques sophismes courants :

*La machine économise le travail. Donc elle prend la place des ouvriers et leur vole le droit de travailler.*

La machine ne demande aucune adresse professionnelle de la part des ouvriers et elle les transforme peu à peu en brutes stupides et privées de toute intelligence.

La machine emplit le monde de marchandises et concentre tout le pouvoir dans les mains des propriétaires d'usines, car ils peuvent couper le ravitaillement quand bon leur semble. La machine produit des objets hideux ; le monde est déjà laid et il le deviendra davantage chaque jour.

La machine a supprimé la liberté et les loisirs ; elle transformera peu à peu l'homme en une sorte de machine.

La machine est une peste dont on devrait se débarrasser en principe ; mais, faute de mieux, il faudrait du moins en restreindre l'emploi dans des limites raisonnables.

Il est parfaitement vrai que certains types de machines remplacent des hommes, et s'il y avait assez de ces machines, il n'y aurait pas de travail pour les ouvriers. Mais, alors il n'y aurait pas non plus de travail pour les machines. Car il est probable que les machines existent pour produire beaucoup de marchandises, et si elles pouvaient le faire sans l'intervention humaine, les clients pour leurs produits seraient tellement rares que les machines seraient obligées de cesser leur travail ; car les principaux consommateurs des produits fabriqués sont les salariés. Vouloir se faire du mauvais sang pour le jour où toute l'industrie sera si complètement soumise à la puissance des machines

que les hommes n'y auront plus rien à voir, c'est s'effrayer d'une absurdité. [...]

On dit souvent que le goût du public change et que le fabricant doit suivre le mouvement. Il me paraît que l'inverse soit plutôt vrai ; car dans ces pays où les industriels conservent leurs machines avec les soins pieux que nous réservons plutôt aux antiquités, le goût du public ne change pas. Une année après l'autre les gens y achètent les mêmes articles. Une bonne partie du monde vit encore exactement comme au Moyen Âge.

Les articles faits à la main ne changent pas beaucoup dans le courant des années, et il semblerait que ce soit plutôt le fabricant que le public qui changerait les goûts. [...]

Une entreprise normale et en plein essor doit contrôler ses bénéfices en prélevant une partie qui servira à baisser les prix ou à augmenter les salaires ou à modifier les deux. Nous avons toujours agi dans ce sens ; mais chaque fois que nous avons baissé les prix ou augmenté les salaires, les bénéfices se sont accrus. La pression exercée diminue les frais ; la baisse des prix et la hausse des salaires augmentent les achats et, de ce fait, le volume de notre production, ce qui amène de nouvelles économies.

Pour nous, le prix fait partie du dessin du produit. [...]

À mon avis, cette méthode de faire entrer le prix dans le devis de l'ingénieur est la seule qui soit scientifique. Il ne sert à rien d'établir une pièce de machine et de lui permettre d'être si coûteuse que personne ne peut l'acheter. Au cours de la fabrication, les prix de revient deviennent plus petits, si bien qu'il faut absolument baisser les prix de vente. Cela peut se faire de deux manières. Ou bien on améliore la qualité du produit et on donne davantage à l'acheteur pour son argent, ou on baisse le prix. Il ne suffit pas de choisir une de ces alternatives. La qualité et le fini doivent être constamment améliorés et si jamais il est question de choisir entre la qualité et la baisse, il vaut mieux améliorer la qualité ; car ce faisant on arrivera sous peu à baisser le prix. [...]



## 7. Dos Passos croque Henry Ford dix ans avant sa mort

Jeune campagnard sportif et bien élevé, mécanicien obsessif et obstiné, homme d'affaire opportuniste et rusé, propagandiste antijuif, idole de Hitler et partenaire de Staline, démiurge de la société industrielle et de consommation, et finalement vieil homme nostalgique, collectionneur des vieux outils et des vieux objets, rendus caducs par son activité.

Que devint Henry Ford ?

Il vécut assez longtemps pour assister à la deuxième guerre mondiale et exiger des réparations des gouvernements américains et français pour le bombardement de ses usines de Cologne et de Poissy. Quand il mourut, en 1947, son épitaphe avait été écrite et publiée depuis 1936, par John Dos Passos, dans *La Grosse galette*, le dernier volume de sa trilogie *U. S. A.*, comme celle de Taylor, de Veblen et de tous les personnages de la tragédie américaine de son époque.

« Depuis le jour où il quitta la ferme de son père à seize ans pour trouver du travail à Detroit, dans un atelier, Henry Ford fut un piqué de la mécanique. Ça commença avec les montres, puis il inventa un tracteur à vapeur. Il construisit ensuite une voiture sans cheval, avec une chaudière adaptée de la chaudière à gaz Otto, dont il avait lu la description dans *le Monde et la Science*. À cela succéda une voiture légère à moteur monocylindrique à quatre temps qui pouvait bien avancer, mais ne voulait pas reculer ; enfin, en 1898, il sentit qu'il était assez avancé pour abandonner son emploi à la Detroit Edison Company où il avait gravi tous les échelons, de chauffeur de nuit à ingénieur en chef, afin de consacrer tout son temps à l'étude d'un nouveau moteur à essence, [...] à conduire sa voiture mécanique sur les routes plates et mal pavées de Detroit, assis au levier, et gaiement habillé d'un veston



serré, d'un grand faux col et d'un chapeau melon, à épouvanter avec les violentes explosions de son moteur, les gros chevaux des brasseurs, les minces chevaux de trot et les équipages aux croupes reluisantes,

à chercher enfin des hommes assez dénués de sens pratique pour placer leurs capitaux dans une usine consacrée à la fabrication des automobiles. Il était le fils aîné d'un émigrant irlandais qui, au cours de la guerre civile, après avoir épousé la fille d'un riche fermier hollandais, s'était installé comme fermier près de Dearborn, dans le Comté de Wayne, Michigan ; comme beaucoup d'autres Américains, le jeune Henry grandit en haïssant les éternelles allées et venues dans la boue, les mille travaux de la ferme ; la rentrée et la manipulation du fumier, le nettoyage des lampes à pétrole ; l'ennui, les suées, la solitude de la campagne. [...]

C'était un jeune homme économe qui ne buvait jamais, ne fumait pas, ne jouait pas et ne convoitait pas la femme de son voisin ; mais il n'aimait pas la vie à la campagne. Il retourna à Detroit, et dans le hangar à tuiles rouges qui se trouvait derrière sa maison, il occupa ses loisirs pendant des années, à bricoler sur une voiture mécanique qui serait assez légère pour pouvoir circuler sur les routes argileuses du Comité de Wayne, Michigan. Vers 1900, il avait une voiture pratique à lancer.

Ce n'est que lorsqu'il eut atteint la quarantaine que la Ford Motor Company fut créée et que la production commença à aller de l'avant. [...] Ce n'est pas seulement au sujet de plans de moteur, de carburateurs, de magnétos, d'attaches, de crochets, de goupilles et de matrices, qu'Henry Ford avait des idées ; il en avait aussi sur la vente, Il était persuadé que c'est au bout d'une production massive et bon marché, de bénéfiques rapides, de pièces détachées et standardisées, facilement remplaçables et interchangeables que se trouve la grosse galette.

Ce ne fut qu'en 1909, après des années de discussion avec ses associés que Ford sortit le premier Modèle T.

Henry Ford avait raison.

Cette saison-là, il vendit plus de dix mille boîtes à sardines, dix ans plus tard, il en vendait presque un million par an.

En ces années-là, le plan Taylor surexcitait tous les directeurs d'usines et tous les manufacturiers à travers le pays. La même ingéniosité qui avait permis d'améliorer le rendement d'une machine devait pouvoir améliorer aussi le rendement des ouvriers qui

fabriquaient cette machine. En 1913, le système de la chaîne fut introduit chez Ford. Cette saison-là, les bénéfices furent de l'ordre de 25 millions de dollars ; mais on eut du mal à garder les hommes à l'ouvrage : les ouvriers ne semblaient pas se plaire chez Ford.

Mais Henry Ford ne pensait pas qu'à la production.

Il était le plus grand constructeur d'automobiles du monde ; il payait de hauts salaires ; peut-être que si les bons ouvriers avaient une part (une toute petite part) dans les bénéfices, cela donnerait-il aux hommes de métier l'envie de rester à leur poste. Des ouvriers bien payés pourraient économiser assez d'argent pour s'acheter une boîte à sardines ! Le premier jour où Henry Ford annonça que les travailleurs américains bien bâtis, régulièrement mariés et désirant une situation, avaient la possibilité de gagner cinq dollars par jour (naturellement, on devait s'apercevoir plus tard que ça n'était pas si simple que ça - mais les choses ne sont jamais tout à fait simples) une foule si compacte s'amassa devant l'usine de Highland Park, pendant toute une nuit de janvier où le thermomètre descendit au-dessous de zéro. Qu'il y eut des bagarres à l'ouverture des portes ; que les flics défoncèrent quelques portraits, que les amateurs de situations lancèrent des briques, et que les biens, les propres biens de Ford, furent pulvérisés.

Les gardiens de la compagnie durent même braquer les lances d'arrosage pour faire reculer la foule. [...]

Il y a une chose, en tout cas, qu'il rapporta de son voyage : Le Protocole des Sages de Sion.

Afin d'éclairer le monde, il entreprit une campagne dans le *Dearborn Indépendant* : c'est à cause des Juifs que l'Univers entier ne ressemblait pas au Comté de Wayne, Michigan, tel qu'il était au bon vieux temps des chevaux et des équipages ;

C'étaient les Juifs qui étaient responsables de la guerre, du bolchevisme, du darwinisme, du marxisme, de Nietzsche, des jupes courtes et du bâton de rouge. C'étaient eux qui étaient derrière Wall Street et la finance internationale, sans parler de la traite des blanches, du cinéma, de la Cour Suprême, du rag-time et de la contrebande de l'alcool.

Henry Ford dénonça les Juifs, se présenta au Sénat et poursuivit la *Chicago Tribune* en diffamation.

Il fut la risée de toute la presse asservie de la métropole,

Seulement, quand les banquiers tentèrent de le rattraper au tournant dans ses affaires, il les roula magistralement.

En 1918, afin de racheter pour la somme infime de 75 millions de dollars, des actions minoritaires, il avait été obligé d'emprunter sur traites. En février 1920 il eut besoin d'argent pour payer quelques-unes de ces traites qui étaient venues à échéance. On prétend qu'un banquier alla le trouver et lui offrit toutes facilités, à condition qu'un représentant des banques fit partie du Conseil d'Administration. Henry Ford tendit son chapeau au banquier,

Et se mit en quête de trouver de l'argent par ses propres moyens : il expédia toutes les voitures et toutes les pièces détachées qu'il avait dans ses usines à des représentants en leur demandant le paiement immédiat. Laisser les autres se débrouiller pour emprunter avait toujours été une de ses maximes favorites. Il réduisit sa production et annula toutes ses commandes. De nombreux représentants furent ruinés, mais quand il rouvrit ses usines, il les possédait en toute propriété.

Exactement comme un homme possède une ferme non hypothéquée dont il a payé les impôts. [...]

Mais en 1922, Henry Ford vendit un million trois cent trente-deux mille deux cent neuf boîtes à sardines ; c'était l'homme le plus riche du monde.

De bonnes routes avaient succédé aux étroites ornières tracées dans la boue par le modèle T. La grande prospérité automobile était arrivée. Chez Ford, la production s'améliorait tous les jours : moins de perte, plus de surveillants, de contremaîtres, de « mouches » (quinze minutes pour déjeuner, trois pour aller aux cabinets ; partout, l'accélération-taylorisée : baissez-vous, ajustez le barboteur, vissez l'écrou, enfoncez la tige. Baissez-vous-ajustez-le-barboteur-vissez-l'écrou-enfoncez-la-tige. Baissez-vousajustezlebarboteurvissezl'écrouenfoncezlatige, jusqu'à ce que la dernière parcelle de vie eut été aspirée par la production et que les ouvriers rentrent le soir chez eux, tremblants, livides et complètement vidés).

Ford était le maître de tout, depuis la minute où l'on extrayait le minerai des collines jusqu'à l'instant où la voiture, parvenue au bout de la chaîne, se mettait en marche, par ses propres moyens ; les usines furent rationalisées au dix-millième de pouce, selon l'étalon Johansen ; En 1926, le cycle de la production, depuis l'extraction du minerai jusqu'au moment où la voiture quittait d'elle-même la chaîne, prête à

être vendue, fut ramené à 81 heures. Mais le modèle T était démodé. La prospérité de l'Ère nouvelle et le Plan américain (pas si simple, pas toujours aussi simple) avait tué la boîte à sardines.

Ford n'était plus qu'un fabricant d'autos parmi tant d'autres. Quand le marché de Wall Street s'effondra, Monsieur Ford, le philosophe à la noix, put dire en se frottant les mains : « *Je vous l'avais bien dit. Cela vous apprendra à jouer et à faire des dettes. Le pays en tout cas, est sain.* »

Mais quand le pays en souliers percés, en pantalons déchirés, la ceinture serrée sur des ventres vides,

Quand les hommes aux mains inoccupées, mais bleuies et gercées par le froid du plus terrible jour de gel de mars 1932,

Se mirent en marche de Detroit sur Dearborn, en réclamant du travail et le Plan américain, tout ce qu'on trouva à leur donner, chez Ford, ce fut des mitrailleuses. Le pays était sain, n'empêche que l'on faucha les marcheurs et que l'on en tua quatre. [...]

Henry Ford, le vieil homme, est maintenant passionné d'antiquités.

Il a fait reconstruire la ferme de son père exactement où il se souvenait l'avoir vue quand il était jeune. Il a bâti un village entier de musées pour vieux véhicules, traîneaux, coches, anciennes charrues, moulins à eau, modèles périmés d'autos. Il a fait rechercher dans tout le pays des ménétriers pour lui jouer les bonnes vieilles danses du temps passé.

Il a même acheté de vieilles tavernes qu'il a restaurées, Ainsi qu'il l'a fait pour les premiers laboratoires d'Edison.

Quand il acheta "L'Auberge du bord de la route", près de Sudbury, Massachusetts, il s'arrangea pour que la route où les nouveaux modèles de voitures rugissaient et glissaient dans un sifflement huileux (le nouveau chant de l'automobile) fût détournée.

Mais il fit réinstaller l'ancienne route  
afin que tout pût être  
comme cela avait été  
au temps des chevaux et des charrettes.



## 8. Howard Scott et l'essor du mouvement technocratique

1932. Du cercle d'experts aux défilés en uniformes, de l'apologie du Plan à l'appareil para-étatique, comment la technocratie devient un puissant mouvement de masse, structuré et offensif. Comment Howard Scott rate sa carrière de Chef charismatique. Comment le *New Deal* absorbe les thèmes et les troupes du mouvement technocratique.

Veblen meurt au moment où, à la faveur de la Grande Crise, ses idées connaissent une certaine vogue. Il faut être un spécialiste, tel Joseph Le Breton de La Perrière, auteur en 1934 d'une thèse fort intéressante sur « *La Technocratie* »<sup>81</sup>, ou un lecteur de Wikipedia, ici pillé, pour savoir ce que fut le mouvement technocratique, dans l'entre-guerres, aux États-Unis : pillons donc.

Issu des œuvres de Thorstein Veblen et d'Edward Bellamy, le mouvement technocratique est surtout porté par un certain Howard Scott dont Wikipedia sait peu de choses. Il se dit expert en ingénierie industrielle. Il a travaillé sur des chantiers de construction et comme contremaître dans une cimenterie. En 1919, il ouvre, à Greenwich Village, un cabinet de conseil en ingénierie qui vend des études et statistiques de production industrielle. Il rencontre Veblen à la New School for Social Research où celui-ci donne des cours, tandis que Scott anime un groupe de discussion, en vue de lancer une « Alliance Technique ». Son but qui est de produire une vaste étude de l'industrie nord-américaine, à la façon d'un *Gosplan* soviétique ou

---

<sup>81</sup> Cf. Joseph Le Breton de La Perrière, *La Technocratie*, thèse pour le doctorat, sciences économiques et politiques. Université de Paris-faculté de Droit, 1934.

d'un Commissariat général au plan, séduit assez Veblen et une vingtaine d'autres sommités scientifiques pour que la *Technical Alliance* voie officiellement le jour en 1920.

« Les objectifs de l'organisation, détaillés dans les statuts, sont les suivants :

1. Mettre en évidence les gaspillages et les pertes du système industriel.
2. Estimer l'effort brut humain et matériel pour assurer un confort minimal à tous les membres de la société.
3. Montrer sous forme de graphiques le fonctionnement du système industriel.
4. Proposer un fonctionnement complètement coopératif de la production industrielle et sa distribution. »

L'Alliance Technique se finance en vendant des études, par exemple sur les transports pour le syndicat *Brotherhood of Railroad Signalmen*, une autre pour les *Industrial Workers of the World* (les *wobblies*). Une des plus importantes, celle de Stuart Chase sur les inefficacités industrielles, *The Tragedy of Waste*, est reprise en livre, en 1925. De son côté, Scott publie une série d'articles dans *One Big Union*, le mensuel de l'IWW, où il critique :

« l'inefficacité des politiques et des luttes sociales sous leur forme traditionnelle, qui ne remettent pas en cause le "système des prix" et n'accordent pas assez d'importance aux perspectives ouvertes par une gestion rationnelle de l'industrie, centralisée et optimisée. »

L'Alliance Technique se dissout au bout d'un an, au printemps 1921, en raison, semble-t-il, de difficultés financières, de la mauvaise santé de Veblen et de dissensions entre Scott et les autres membres. Celui-ci poursuit ses activités de conseil en ingénierie et la propagande technocratique dans Greenwich Village avant de ressurgir fin 1931 avec l'*Energy Survey of North America*, où se mêlent anciens de la *Technical Alliance* et nouveaux venus.

Début 1932, Scott rencontre Walter Rautenstrauch, président du Département d'Ingénierie Industrielle de l'université Columbia, un

partisan du taylorisme et de l'organisation scientifique du travail, déjà convaincu du rôle directif que les ingénieurs doivent jouer, selon lui, dans la société.

« Rautenstrauch obtient l'autorisation de l'université Columbia de lancer une étude : *l'Energy Survey of North America* et nomme Scott directeur de cette étude. Le groupe s'installe dans les locaux de l'université, et Ackerman apporte le renfort d'une vingtaine de dessinateurs industriels au chômage. Le but de *l'Energy Survey* est d'évaluer et de représenter le développement industriel des États-Unis durant le siècle précédent, non en termes monétaires suivant l'usage, mais en termes d'unités d'énergie : en année-homme par unité de production, en cheval-vapeur, etc. »

En juin 1932, le *New York Times* rapporte les premiers résultats de l'étude, divulgués par Howard Scott, lors d'un discours à l'*American Statistical Association*. Selon ces calculs, 660 heures de travail par an et par travailleur, en supposant un plein emploi, suffiraient :

« pour fournir un niveau de production et de revenu supérieur à celui existant, dans un système rationalisé et géré non en termes financiers, mais en vue de maximiser le rendement énergétique. »

Ces promesses d'abondance en pleine Dépression font l'effet d'un coup de clairon.

« Le *New York Times* reçoit des centaines de lettres en provenance de chercheurs, d'universités et d'organismes sociaux demandant de plus amples renseignements. En août, une interview de Howard Scott au *Herald Tribune* lui donne une audience nationale et internationale. Howard Scott commence à être invité par des industriels, des financiers ou des intellectuels. Des spéculations à propos d'un nouvel et mystérieux système social et politique, appelé "Technocratie", préconisé par ce petit groupe de chercheurs, commencent à circuler. [...]

En novembre, une série d'articles intitulés "*What is Technocracy?*" dans *The New Outlook*, le magazine du célèbre homme politique Al Smith, sur la base d'interviews d'Howard Scott, popularise les idées technocratiques. Fin 1932, la Technocratie est à la une de tous les journaux. Le *sumum* est atteint en janvier 1933 : sur ce mois seul, le *New York Times* publie pas moins de 60 articles à propos de la

Technocratie, et 41 magazines publient au moins un article sur la Technocratie. De nombreux livres, plus ou moins bien informés, sont écrits et se vendent à des dizaines de milliers d'exemplaires en quelques semaines. » (Source : Wikipédia, article *Technocratie*)

Pour gérer cette pagaille et les contacts extérieurs le groupe de Columbia forme avec quelques sympathisants et des publicistes, un *Continental Committee on Technocracy* (CCT) qui publie deux livres sur le sujet : *Introduction to Technocracy* et *ABC of Technocracy*. C'est dans le premier de ces manifestes que se trouve la définition de la technocratie suivant Howard Scott :

« La Technocratie est un office de recherches fondé en l'année 1920, composé d'hommes de sciences, de technologues, de physiciens, de biochimistes. Il a été organisé pour recueillir et comparer des renseignements sur le fonctionnement physique du mécanisme social de l'Amérique du Nord, et comparer aussi quantitativement la grandeur de ces opérations, avec celles de tous les autres continents du monde. Sa méthode est le résultat d'une intégration synthétique des sciences physiques qui se rapportent à la détermination de toute la série des phénomènes sociaux. Le postulat de base de la Technocratie est que les phénomènes compris dans les opérations du mécanisme social sont métriques (c'est-à-dire mesurables exactement). Elle considère que la science consiste dans l'étude des méthodes qui permettent d'établir la plus grande probabilité. » (*Introduction to Technocracy, by Howard Scott and others*)

En clair, les phénomènes sociaux, pour les technocrates, sont non seulement des *choses*, suivant la définition de Durkheim, mais des choses qu'on peut et que l'on doit mesurer, compter, quantifier, *objectiver*, autrement que par les sondages et les enquêtes d'opinion. C'est à quoi s'emploie aujourd'hui la technologie du *Big Data*, grâce au filet numérique et informatique qui enserre la planète.

Le CCT se considère également comme le bras politique du mouvement technocratique, à l'irritation de Scott qui ne contrôle pas cette nouvelle structure. Des conflits éclatent, d'autant que les *Intérêts Acquis*, comme l'aurait dit Veblen, attaquent les études et la théorie technocratiques, ciblant les erreurs factuelles ou la « dictature



des ingénieurs » résultant fatalement de l'instauration de « soviets d'ingénieurs ». Un article du *Herald Tribune* révèle que, contrairement à ses dires, Scott ne possède ni formation ni diplôme universitaires et qu'il a été licencié de son poste de contremaître pour incompétence et malveillance.

Le CCT riposte par une conférence radiodiffusée de Howard Scott, le 13 janvier 1933, en direct de l'Hôtel Pierre à New York. Cette conférence tenue devant quatre cents économistes, industriels, banquiers, artistes, et retransmise par les réseaux radio dans tout le pays, est une première. Las, à la différence d'un Hitler qui accède au pouvoir au même moment, Howard Scott est tout sauf un orateur. Au lieu de s'en tenir au discours rédigé par le CCT, il improvise, s'embrouille, bafouille, saute du coq à l'âne, multiplie les saillies agressives.

« Cette prestation, alliée aux révélations sur le passé de Scott, provoque l'effondrement du mouvement et de sa médiatisation. En quelques mois, la Technocratie disparaît presque complètement des écrans radars des médias, qui ne relatent plus guère que les soubresauts du mouvement, ou le tournent en ridicule. Le 23 janvier, le mouvement se sépare officiellement : Rautenstrauch, Jones, Ackerman et Henderson, ainsi que le CCT, se dissocient d'Howard Scott. *L'Energy Survey* n'a plus l'autorisation de poursuivre ses recherches à la Columbia University, qui se dissocie officiellement de la Technocratie. Hubbert et Hitchcock restent pour leur part fidèles à Howard Scott. »

Cependant l'échec du grand homme n'est pas celui des masses qu'il a mises en mouvement et qui l'ont porté jusque-là.

« Les idées technocratiques ont frappé un grand nombre d'esprits et provoqué des initiatives spontanées d'organisation et de promotion pendant les années 1933 et 1934. Ces tentatives ont particulièrement pris racine sur la côte ouest et en Californie du sud. Le mouvement technocratique trouve alors un relais dans des organisations telles que l'*Utopian Society* qui comptera jusqu'à 500 000 membres en 1934, l'*EPIC (EndPoverty In California)*, ou le Townsend Plan. En mars 1933, un *American Council of Technocracy* est fondé à Los Angeles pour

tenter de fédérer ces différentes organisations, mais il périclité en 1934 par manque de capacité organisationnelle. »

C'est-à-dire que le mouvement technocratique ne trouve pas son Lénine, son Mussolini, son parti fasciste ni bolchevique, pour unifier, centraliser, diriger les diverses organisations qui se fondent aux États-Unis et au Canada, telle l'*American Technocratic League* de Franklin P. Wood, née à Denver (Colorado), qui « s'inspire des idées technocratiques en ce qui concerne la direction scientifique de la société par des experts techniques et économiques, et le partage économique des ressources, mais insiste plus sur le contrôle démocratique et sur la notion de « démocratie industrielle », en faisant un mouvement d'obéissance presque socialiste.

« À Chicago (Illinois) se développe à la même période le *Technocratic Party*, très inspiré par les idées d'Howard Scott et admirateur de celui-ci et l'*America Technological Society* (AATS), lié à l'IWW et dans la lignée des idées de Veblen. Cette organisation très ambitieuse voulait se construire à l'image de l'organisation de la future société technocratique pour en former un embryon se développant jusqu'à absorber la société tout entière. »

C'est que le mouvement technocratique est « neutre », comme la technologie, et comme le disent les naïfs qui s'en tiennent aux apparences et aux étiquettes. Il y a ainsi une gauche et une droite technocratiques, un fascisme et un communisme technocratiques, des démocrates et des républicains technocratiques (De Gaulle, Roosevelt) ; de même qu'il y a 50 nuances de gris, dans la nuit où tous les chats sont gris. Mais la grisaille technocratique reste la teinte dominante et les nuances, des nuances.

« Pendant ce temps, sur la côte Est, le mouvement originel initié par Howard Scott se réorganise. » Howard Scott fonde *Technocracy Inc.* en mars 1933 pour rassembler ses derniers fidèles. Il végète un an durant malgré la publication d'un manifeste, *Statement for Technocracy* et une tournée de conférences dans le Middle West, sans parvenir à dépasser la trentaine de partisans.

Le CCT, qui avait déjà une certaine indépendance par rapport à Howard Scott s'émancipe complètement sous la houlette de Howard

Loeb et connaît un développement rapide. [...] Dès juin 1933, l'*American Council of Technocracy* de Los Angeles s'allie avec le CCT, ainsi que l'*American Technocratic League de Denver* et d'autres organisations. »

Le CCT organise une convention à Chicago à laquelle sont conviés une vingtaine de groupes, y compris *Technocracy Inc.* et Howard Scott. Celui-ci manœuvre pour apparaître comme l'un des organisateurs de la convention et en prendre le contrôle, mais il gâche tout dans une interview à *Time Magazine*, titrée « *Des baïonnettes pour les technocrates* ». À la question de savoir comment obliger toute la société à se conformer au fonctionnement technocratique – condition nécessaire à la cohérence du système – Scott aurait répondu comme Mirabeau : « Par la force des baïonnettes ».

« Exacte ou non, cette déclaration provoque l'éclatement de la convention, l'AATS se démarquant nettement d'Howard Scott, et détermine la scission du mouvement technocratique en deux factions principales : les partisans d'une prise de contrôle de la société en plaçant des technocrates à des postes clé, attendant patiemment l'effondrement du « système des prix » pour prendre le pouvoir [Tels les bolcheviques en 1917 ; NdR], s'orientent vers *Technocracy Inc.* Les autres, les utopistes, les anarchistes et les diverses sensibilités de gauche rejoignent le CCT. »

Le moment est aux masses militarisées, aux appareils disciplinés, aux machines politiques fonctionnelles, performantes, conquérantes. C'est la voie choisie par Howard Scott, dont la personnalité autoritaire et la soif de reconnaissance ne sont plus un mystère.

« En février 1934, Howard Scott, aidé par une secrétaire – Helen Hockett – et un journaliste de la côte Ouest, Franck Mc Naughton, entreprend une tournée de conférences, de New York à Los Angeles, avec un certain succès, culminant avec une audience de cinq mille personnes à Los Angeles. À la fin de cette tournée, six sections locales de *Technocracy Inc.* sont fondées et en mai 1935 on compte une création de section locale par mois, menant au total d'environ cinq mille adhérents et d'une cinquantaine de sections fin 1935, dont une vingtaine pour la seule région de Los Angeles. »

*Technocracy Inc.* se développe autour du culte de la personnalité – celle de Scott – avec toute une imagerie autour de la Monade, l’emblème du mouvement, reprise du symbole chinois du ying-yang, censé signifier « l’unité, l’équilibre, la croissance et un fonctionnement dynamique sécurisant les processus vitaux ». Pourquoi pas ? Les nazis s’étaient bien emparés du *svastika*, la roue solaire des Indiens.

« L’organisation se développe notablement au Canada et un certain nombre de magazines sont régulièrement publiés : *The Technocrat*, dirigé par Franck Mc Naughton à Los Angeles, *Technocracy Digest* à Vancouver, *The Northern Democrat* à Calgary et *Streamline Age* à Phoenix (Arizona). À la fin des années 1930, *Technocracy Inc.* devient quasiment une organisation paramilitaire, avec uniformes, salut militaire, voitures banalisées uniformément colorées en gris, défilés et parades dans les rues pour annoncer une conférence, organisée avec une précision millimétrée. Dès les fondements de l’organisation en 1933, *Technocracy Inc.* se définit d’ailleurs comme *The Technological Army of the New America*. À la fin des années 1930, les effectifs atteignent dix à vingt mille adhérents et une centaine de sections. »

Selon ses rivaux du CCT (le *Continental Committee for Technocracy*), le but de Scott est d’instaurer « une dictature des techniciens », et son organisation vise à recruter dans les secteurs-clés de l’économie, à éduquer et à entraîner ces recrues, en attendant l’effondrement du système pour prendre le pouvoir.

« Les propres assertions de Scott et de l’organisation sont ambiguës. Dans un des premiers numéros du bulletin de *Technocracy Inc.*, Scott s’exprime en ces termes : “*Technocracy Inc.* peut avoir une action politique, mais pas en tant que parti politique destiné à gérer le système des prix, seulement comme un moyen organisé d’abolir le système des prix”.

Scott semble avoir voulu constituer avec *Technocracy Inc.* un embryon de *Technat* organisé en sections fonctionnelles, et en essayant de créer un “État dans l’État”. Certaines sections reçoivent des formations en “police et communications”, et les sections de l’Ouest américain constituent un *Technet* d’opérateurs radio prêts à organiser des services de secours dans le cas d’un effondrement des communications et services civils. La section de Kansas City se

spécialise en ingénierie chimique, et celles de Phoenix et Vancouver en ingénierie mécanique. »

Au début de la deuxième guerre mondiale, Scott et son organisation adoptent la même posture isolationniste que l'ensemble de l'opinion américaine.

« Scott critique le fascisme comme une tentative désespérée de sauvegarder le système des prix et juge le communisme incapable de résoudre les problèmes de pauvreté et d'inégalité. [...] De plus, l'Amérique du Nord est considérée par la Technocratie comme un système autonome, autosuffisant, et la guerre dans le reste du monde n'est pas censée impacter négativement l'avènement d'un *Technat*. »

En 1940, le Canada interdit *Technocracy Inc.*, à cause de son opposition à la conscription, mais en juillet, Scott opère l'une de ces volte-face tactiques, brutales, typiques des Chefs tout-puissants, Guides et Camarades Suprêmes de l'époque.

« Il perçoit maintenant le fascisme comme un impérialisme armé dont les États-Unis peuvent devenir une cible naturelle. Scott déclare alors vouloir former une défense hémisphérique, consolidant tout le continent nord-américain en une seule entité sociale et culturelle, fondée sur la Technocratie. Les cultures locales, française au Québec, hispanisantes au sud, doivent être "annihilées", et les Asiatiques doivent être exclus du continent, et sont désormais interdits d'adhésion à *Technocracy Inc.*

Scott appelle à une mobilisation générale et à une "conscription totale", impliquant un service obligatoire de trois ans, pour tous les hommes et les femmes de dix-huit à vingt-et-un ans, pour former une force d'un million d'"ingénieurs-techniciens". Les services civils de transport, santé, de finance et de commerce sont appelés aussi à cette conscription totale et nationalisés. »

Comme disaient les maoïstes, experts en alternatives stratégiques : soit la révolution conjure la guerre, soit la guerre provoque la révolution. Quant à la *Guerre totale*, suivant le titre du livre de Ludendorff, paru en 1935, on sait qu'elle mobilise *toutes* les ressources humaines, spirituelles, matérielles de la Nation, organisées

rationnellement sous la seule direction du chef de guerre. C'est à cette mobilisation totale qu'appellent les affiches de *Technocracy Inc.*

« Total Conscription [...] Men, Machines, Materiel and Money  
National Service from All and Profits to None ! »

De la première à la deuxième guerre mondiale, Howard Scott renoue avec le programme de William Smyth devenu, moyennant des variations locales et politiques, le programme de tous les partis totalitaires – les partis les plus fanatiquement « politiques » de l'époque. C'est par le biais « scientifique » et « rationnel » que ce même programme, celui de l'efficacité maximale, perfuse dans les partis démocratiques. Dans un monde de guerres économiques et militaires perpétuelles et ubiquitaires, quel pays, quel parti – qui ? – pourrait s'opposer à l'efficacité maximale ?



## 9. L'historien Philippe Roger contre « l'antiaméricanisme français »

2002. Les Français sont français, arriérés, passésistes, humanistes, libertins, sensuels, intellectuels, technophobes, anticapitalistes, réactionnaires, nationalistes ; grotesquement épris de leur pays, de leur civilisation, de leur « art de vivre », de leur langue, de leur « exception », dans un monde où nous sommes tous américains.

70 ans plus tard, Philippe Roger, un auteur gallo-ricain (chercheur au CNRS, enseignant à l'École des hautes études en sciences sociales), raille la réaction de « Monsieur Perrichon » – du *franchouillard*, si vous voulez – devant le formidable essor de « l'ennemi américain »<sup>82</sup> dans les années 1930. Gigantisme industriel, machinisme, uniformisation de *l'American way of life*, capitalisme financier, constituent quelques éléments de cet « américanisme » qui révulse « les clercs ».

Cette « technophobie » est du dernier *ringard* pour Philippe Roger qui titre son chapitre : *Défense de l'homme. L'antiaméricanisme est un humanisme*. Et la défense de l'homme n'est pas vraiment le fort de notre universitaire. C'est ironiquement qu'il cite en exergue l'un de ces « clercs », indécrottablement français et humaniste :

« Ils affirment qu'ils sont avant tout des ingénieurs, ce qui, aux États-Unis, est beaucoup plus respectable et sérieux que d'être philosophe. »

Raoul de Roussy de Sales, *La Revue de Paris*, 1933.

---

<sup>82</sup> *L'ennemi américain, généalogie de l'antiaméricanisme français*, éd. du Seuil, 2002.

Mais on sait qu'en France aujourd'hui, un philosophe respectable et sérieux ne peut qu'être anti-humaniste, post-humaniste, transhumaniste, etc. – et partisan des droits du robot.

### *Des robots et des hommes*

Mounier écrivait en 1936 : « L'histoire désignera sans doute l'anticapitalisme comme le lieu commun le plus fortuné des années 1930 »<sup>83</sup>. Mais un autre lieu commun (d'ailleurs contigu) pourrait lui damer le pion : l'antimachinisme. Beaucoup plus nettement encore que l'anticapitalisme, qui se déploie surtout aux extrêmes du spectre politique et dans les « jeunes revues » auxquelles pense Mounier, la technophobie est alors la passion française la mieux partagée. Toute l'intelligentsia en est frappée. Technophobes, les « humanistes » à la Duhamel que consterne l'objet « fabriqué par des machines sans âme pour une foule que l'âme semble désertier aussi »<sup>84</sup>. Technophobes, les chrétiens comme Bernanos brandissant le Christ au Calvaire contre les fétides bonheurs modernes ou Paul Claudel, tonnait contre les « idoles non seulement de pierre et de bois mais aussi de fer et d'électricité qui ont des oreilles et qui n'entendent pas (le téléphone) »<sup>85</sup>. Technophobes, les fidèles de l'Action française, mais aussi les jeunes néo-maurrassiens qui, même en rupture de ban, restent prompts à dénoncer l'idolâtrie des « conquêtes mécaniques » qui tiennent lieu de « miracles » à l'Amérique<sup>86</sup>. Technophobes les non-conformistes d'Ordre Nouveau, à commencer par Aron et Dandieu qui définissent leur brûlot de 1931, *Le Cancer américain*, comme un « Discours contre la technique »<sup>87</sup>. Technophobes aussi, quoique sélectifs, des marxistes comme Friedmann, dont l'analyse du « travail en miettes » fait la distinction entre les bonnes machines

---

<sup>83</sup> E. Mounier, « Manifeste au service du personnalisme », revue *Esprit*, octobre 1936.

<sup>84</sup> G. Duhamel, *Scènes de la vie future*, éd. Fayard, 1930.

<sup>85</sup> P. Claudel à Agnès Meyer, 30 août 1929 : *Claudiel et l'Amérique II*, Lettres de Paul Claudel à Agnès Meyer, (1928-1929), Note-Book d'Agnès Meyer, éd de l'Université d'Ottawa, 1969.

<sup>86</sup> Roger Magniez, « Procès de l'Amérique », revue *Réaction* n°3, juillet 1930.

<sup>87</sup> R. Aron et A. Dandieu, *Le Cancer américain*, éd. Rieder, 1931.



(celles qui participent d'une économie collectivisée) et toutes les autres. Technophobes enfin les heideggériens français qui, après la guerre, prendront le relais des humanistes fatigués pour articuler philosophiquement une méfiance conjointe du machinisme et du pays qui en incarne la « civilisation ». Simone de Beauvoir gardera le souvenir très précis du jour de décembre 1939 où Sartre, sur un banc de pierre de Sisteron, lui a expliqué comment, pour Heidegger, « le monde se dévoile à l'horizon des instruments détraqués »<sup>88</sup> ; dix ans plus tard, cette formule qui l'a frappée trouve son emploi dans *L'Amérique au jour le jour* :

« Heidegger dit que “le monde apparaît à l'horizon des instruments détraqués”, et ici les instruments ne se détraquent pas. »

C'est que l'Amérique *fonctionne* : toujours plus efficace et efficiente. Elle tourne rond. Et même quand l'instrument se détraque, qu'une fusée part en fumée avec ses passagers, il ne s'ensuit derrière le panache, aucune apparition d'un monde extérieur, qui serait pure construction métaphysique d'humains trop humains (Français, si vous voulez), mais une analyse précise de l'expérience afin de déterminer les causes de *dysfonctionnement*, avant de procéder à un nouvel essai (*trialanderror*). Ce n'est pas « le monde » qui intéresse l'Amérique en 1949, au moment où la naïve Simone la découvre, mais la cybernétique, la *machine à gouverner* de Wiener et aussitôt, les *cyborgs*, les hommes machines, pour remplacer les humains éphémères et fragiles, lors des longs vols spatiaux, projetés par la NASA.

« La réaction antimachinique qui domine l'entre-deux-guerres relève à la fois d'une angoisse générale – dont témoignent, en Allemagne, *Metropolis* de Fritz Lang (1926) ou, aux États-Unis mêmes, *Modern Times* de Chaplin (1936) – et de la technophobie particulière aux clercs comme corporation. Sur ce terrain, les clercs n'ont pas de mal à incarner une nostalgie nationale. La coquetterie de Cocteau, dans son autoportrait en artisan, reflète un “idéal” qui est celui de la France tout entière. “L'idéal de chaque Français”, note Siegfried en 1927, c'est encore “l'artisanat, forme démodée de la production [...], associée dans

---

<sup>88</sup> S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, éd. Gallimard, 1960.

notre pensée à l'idée de civilisation même". (cf. J. Cocteau, *Lettre*) Et cet idéal, qui n'est "pas compatible avec la fabrication en série", est condamné à court terme par l'américanisation galopante. »

Voici le réquisitoire de Philippe Roger qui a l'avantage de résumer en peu de mots les volumes d'instruction accumulés depuis 1919, contre la France et les Français.

Ces arriérés veulent *rester*. – Quoi ? Eux-mêmes. Français. Humains. Artisans. Intellos (*clercs*) ; et chez eux ; en France ; dans un pays affligé d'une ruralité fantôme persistante, avec des vaches, des villages, des clochers, etc.

Mesure-t-on le scandale et la somme de crimes philosophiques et politiques visés par ces qualifications. Essentialisme (s'imaginer qu'on puisse être *soi-même*), ethnocentrisme (quoique civique), anthropocentrisme, passéisme, nostalgisme, luddisme... Mais comment peut-on être français ? *L'exception française, c'est le retard français*. Le sempiternel retard français que nos élites combattent depuis un siècle. J'ai honte d'être français. Nous avons honte d'être français, nous sommes tous américains. Philippe Roger a honte d'être français – d'ailleurs, il ne l'est pas. Il est gallo-ricain.

Être français, c'est donc être *réactionnaire*. C'est avoir une certaine idée du monde, comme l'américanisme est une certaine idée du monde – mais l'idée contraire. Être français (clerc, artisan, paysan, petit industriel, petit commerçant, bref, Monsieur Perrichon), c'est vouloir, comme le disent Marx & Engels « faire tourner à l'envers la roue de l'histoire » (cf. *Le Manifeste du Parti communiste*, 1848), alors qu'il est si merveilleux de la faire tourner en avant, comme chacun peut le voir par lui-même. C'est être un ennemi du Progrès, des applications industrielles et technologiques de la science, un intellectuel humaniste, « luddite par tempérament », comme le dénonce le physicien C. P. Snow, dans sa fameuse conférence de 1959 sur *Les deux cultures*<sup>89</sup>. Il va sans dire qu'il est bien (positif) d'être progressiste et de vénérer l'incessant devenir, qui est lui-même le

---

<sup>89</sup> Pièces & Main d'œuvre, « *Les deux cultures* » ou *la défaite des humanités*, 15 février 2016.

souverain bien malgré les apparences terrifiantes qu'il revêt le plus souvent (ce sont *les ruses de l'Histoire*, vous comprendrez plus tard). En revanche, il est mal (négatif) d'être réactionnaire ou simplement conservateur, de pleurnicher sur les choses feues, les paysages, les espèces et les peuplades, les vieilles pierres et les vieilles façons, les vieux savoirs et les vieux rêves du vieil homme. Sur *la liberté couleur d'homme* (cf. André Breton). Les regrets sont vains et le vieux monde n'est pas même regrettable.

Être français, c'est être un ennemi de Karl Popper, George Soros et de la *Société ouverte*. C'est être « pétainiste », voire barrésien (la terre, les morts, les racines), voire « fasciste » suivant l'historien Zeev Sternhell<sup>90</sup>, Béhachelle, le « nouveau philosophe » (*L'idéologie française*), Diastème, le cinéaste, et tout ce qui compte dans l'université, le *showbiz* et les médias. C'est être « crispé », partisan de la « société fermée », du « rejet de l'Autre » et du « repli sur soi », depuis Charles Martel et *La Chanson de Roland*. Patience, l'emballlement de la surenchère devrait nous valoir bien d'autres découvertes. Être français en 2100, ce sera peut-être avoir appartenu à une nation de cannibales sadiques, heureusement disparue, qui dévorait chaque année 60 millions de touristes et 200 000 immigrants venus les enrichir de leurs différences, de leurs devises et de leurs activités.

Allez ouste les troglodytes ! Aux poubelles de l'Histoire ! Place au cybernanthrope ! Philippe Roger nous le dit :

« À partir des années 1920, le procès de la machine se double d'une mise en accusation plus vaste qui vise un complexe technico-socio-culturel dont les États-Unis sont le laboratoire et le prototype. On dit désormais : "méthode américaine", "système américain" ou encore (chez André Siegfried) "philosophie de la production américaine". [...] D'autre part, au même moment, le machinisme cesse d'être perçu seulement comme une évolution matérielle imposée par les impératifs de la concurrence. Il apparaît désormais comme l'un seulement des rouages d'une machine sociale organisée autour de lui, mais qui le dépasse. Dans

---

<sup>90</sup> *La droite révolutionnaire, 1885-1914, les origines françaises du fascisme*, éd. Gallimard, 1978.

ce “système”, tout est lié. Présupposés idéologiques et moraux ; techniques de production ; disciplines de travail, d’hygiène et de vie ; relations humaines ; habitudes de consommation : l’*American way of life* est ce tout, indicible autrement que par cette formule tautologique. »

Il s’ensuit pour Philippe Roger, pour la multitude des *universitaires respectables*, des médiatiques qui diffusent leurs discours, des artistes qui les illustrent, des Gallo-ricains qui les absorbent, qu’être « progressiste » (pro-américain, pro-capitaliste, pro-machine, technolâtre, transhumaniste, etc.), c’est être anti-français. Aussi, est-ce sur un ton caustique et avec la suffisance de celui qui roule dans le sens de l’Histoire, unique et inéluctable, qu’il rapporte les premières critiques françaises contre la technocratie américaine.

### *Technocratie et machines à voter*

En attendant, comment nommer cette configuration nouvelle ? Quel mot choisir ou inventer pour désigner pareil dispositif, où la Technique commande à tous les aspects du social ? La difficulté est réelle. Elle explique en partie la multiplication des métaphores – toutes morbides. Aron et Dandieu usent et abusent de celle du cancer. Duhamel, homme de l’art, ne cesse d’appeler à la rescousse infections et bactéries. Quant à Bernanos, arrivant après la Libération dans un champ infectieux déjà bien rempli, il jettera bizarrement son dévolu sur le diabète. Arguant que la civilisation américaine « ne mérite pas le nom de contre-civilisation, qu’elle est une maladie de la civilisation générale » (ce qui était déjà la thèse d’Aron et Dandieu), Bernanos poursuit : « Lui refuser le nom de civilisation serait absurde. Un médecin ne refuse pas le nom de foie à un foie diabétique. » (cf. G. Bernanos. *La Liberté pour quoi faire ?*) Et « ce n’est pas ma faute », conclut Bernanos au terme d’une pesante analogie entre l’Amérique et une « maladie fonctionnelle », non, ce n’est pas sa faute « si on prétend donner à ce diabète mécanique le nom même de civilisation, c’est-à-dire le nom même de ce qu’il est en train de détruire ».

Une tentative faite en 1933 pour sortir de cet embarras sémantique est éclairante par son échec même. C’est celle de Raoul de Roussy de

Sales, présentant au public français la *technocratie*<sup>91</sup>. Car si le néologisme a réussi, l'effort de son promoteur pour l'attacher au « système américain » a échoué. Emprunté aux intéressés eux-mêmes, trop sage pour les discours enfiévrés que les Français tiennent sur l'Amérique, le terme paraît surtout trop étriqué, trop « technique », justement, pour couvrir tous les aspects d'un mal américain sur lequel les commentateurs français ont entassé les hyperboles cataclysmiques. L'infructueuse proposition de Roussy de Sales se heurte à une vision du « système » américain trop englobante déjà pour ne pas se sentir à l'étroit dans cette définition. L'autre intérêt de son article, paru dans *La Revue de Paris* : « Un mouvement nouveau venu des États-Unis : la technocratie », est d'en appeler, face à la « technocratie » telle qu'elle se profile comme idéologie du machinisme dans un contexte libéral, à une réaffirmation du primat du politique.

Doyen des correspondants de presse étrangers aux États-Unis, Roussy de Sales précise que les Américains sont loin d'être d'accord sur une définition unique de la technocratie. Lui-même suggère deux généalogies : d'une part, l'utopie technicienne de l'ingénieur William H. Smyth, qu'il définit comme :

« un système de philosophie et de gouvernement selon lequel les ressources industrielles de la nation seraient organisées et contrôlées par des techniciens pour le bien de la communauté »

D'autre part, la collecte méthodique de données chiffrées et de statistiques économiques qui a lieu depuis 1920 à l'université Columbia sous la houlette d'un autre ingénieur, Howard Scott. Ce chiffrage, qui porte particulièrement sur l'énergie disponible selon les lieux et les époques, démontre qu'un écart fantastique s'est creusé, en trente ans, entre la disponibilité énergétique d'une société traditionnelle et celle d'un pays industrialisé. Une seule turbine moderne, d'une force de 300 000 CV, fonctionnant 24 heures par

---

<sup>91</sup> R. de Roussy de Sales, « Un mouvement nouveau venu des États-Unis : la technocratie », *La Revue de Paris*, vol. 2. 1933. Le mot « technocrate » apparaît au même moment, par exemple chez R. Recouly : ce ne sont pas « ceux que l'on appelle les « technocrates » [qui] géreront la crise actuelle », *L'Amérique pauvre*, Les Editions de France, 1933.

jour, « vaut » 9 millions de fois la puissance que peut déployer le « moteur humain ».

« Par conséquent quatre turbines semblables suffiraient à fournir une force égale à celle de la population ouvrière totale des États-Unis ».

Mais cette prodigieuse démultiplication des moyens énergétiques qui aurait sans doute émerveillé la génération précédente devient en 1933, alors que la crise mondiale atteint son amplitude maximale, source d'inquiétude et non d'exaltation. Les chiffres des technocrates supposés exacts, commente Roussy de Sales, leur sens social est catastrophique. Ces calculs notifient aux hommes leur inutilité définitive : « on n'aura plus besoin d'eux », si ce n'est d'une « petite minorité toujours décroissante d'ingénieurs et d'ouvriers spécialisés ». Luc Durtain, dans « Smith Building », avait donné la vignette de cette raréfaction des hommes dans le « système américain » :

« Sous la surveillance de quelques rares ouvriers, travaille, tel est le système américain, une bande de machines, nègres d'acier. »<sup>92</sup>

Dès lors, reprend Roussy de Sales :

« Comment empêcher que les 14 millions de chômeurs actuels ne deviennent 20 millions l'année prochaine [...] ? »

Naturellement, Philippe Roger et son lecteur d'aujourd'hui *savent* comment les 14 millions de chômeurs de 1933 ne sont pas devenus 20 millions en 1934. C'est d'abord l'histoire du *New Deal* et de l'administration Roosevelt, c'est-à-dire l'avènement de la technocratie et de ses orientations : planification économique, grands travaux fédéraux, Glass-Steagall Act contre la spéculation financière (aboli par Clinton en 1999), création de l'État du Bien-être (*Welfare State*).

En 1936, James Agee et Walker Evans font un reportage terrible chez les Blancs misérables du Sud, publié en 1941 *seulement*, sous le titre *Louons maintenant les grands hommes*<sup>93</sup>. Une misère inimaginable dans un pays aussi passéiste et réactionnaire que la

---

<sup>92</sup> Luc Durtain, « Smith Building », *Quarantième Étage*, éd. Gallimard, 1927.

<sup>93</sup> Nouvelle éd. Pocket, 2003.

France du Front Populaire, que ce soit chez les paysans du Sud, décrits par Giono ou chez les ouvriers des villes qui viennent de conquérir les congés payés.

Quand Steinbeck publie *Les Raisins de la colère* en 1939, sur l'exode des *Okies* vers la Californie, il reste 9,5 millions de chômeurs. Seule la mobilisation économique, dans le cadre de la guerre totale, à partir de 1941, résorba cette énorme poche de chômage et entraîna un cycle de prospérité, avec la reconstruction des pays dévastés par la guerre. Lisez Agee, Dos Passos, Steinbeck.

C'est ensuite l'essor de la société de consommation et du secteur tertiaire, services et commerces, qui fournirent des *jobs* d'employés, cols blancs et vendeurs, aux enfants de l'ancienne classe ouvrière, et une *demande*, le fameux « moral des ménages », pour les biens de consommation fabriqués par les machines et les robots, « sous la surveillance de quelques rares ouvriers. » Ces « trente glorieuses » (1945-1975) se sont achevées avec le premier « choc pétrolier » (1973), suivi de diverses répliques, et avec les progrès foudroyants de *l'innovation* et du capitalisme technologique <sup>94</sup>.

Après 43 ans de « crise », nous voici revenus au même point qu'en 1933, aujourd'hui que les automates, les logiciels et les algorithmes évincent les employés du secteur tertiaire, entraînant un chômage structurel dans les pays avancés. Contre ce chômage, « on a tout essayé » nous a avoué Mitterrand en 1993. Tout sauf le retour à une économie vivrière, paysanne et artisanale, à une consommation frugale, à une société égalitaire, à une démographie réduite.

Pour Ludd, pour Ellul et Charbonneau, ses successeurs des années 1930, l'issue crève les yeux : *il faut rendre la terre aux citadins !* Aux descendants de ces paysans chassés de leurs campagnes, du début de la révolution industrielle (*circa* 1810) à *la Fin des paysans* (Henri Mendras, 1970), *la Fin des terroirs* (Eugen Weber, 1976), *La Fin du*

---

<sup>94</sup> Céline Pessis, Sezin Topçu, Christophe Bonneuil (dir.), *Une Autre histoire des « trente glorieuses »*, éd. La Découverte, 2013.

*village* (Jean-Pierre Le Goff, 2012)<sup>95</sup>. Cette évidence n'a fait que croître avec l'accaparement des terres, en Afrique, en Asie, en Amérique du Sud et en Europe de l'Est, dans les années 2000, par les puissances industrielles (notamment la Chine et le Japon) et les complexes agro-industriels, tel le groupe Bolloré. Il est significatif que ni Ellul, ni Charbonneau, ces parangons de « l'antiaméricanisme » des années 1930, ne soient mentionnés, et encore moins discutés, dans le réquisitoire de Philippe Roger.

À rebours, la seule issue imaginée par le système est la pérennisation du chômage sous la forme du « revenu universel garanti ». C'est-à-dire la création d'un secteur quaternaire d'allocataires, afin de soutenir la consommation et de maintenir la paix sociale. C'est l'idée, moyennant quelques amendements, que soutient la gauche la plus moderne – post-moderne ; des plus stupides post-anarchistes aux plus crapuleux post-communistes et socialistes, sous prétexte de *socialiser* les machines. D'instaurer un usage *socialiste*, collectif, des systèmes cybernétiques et des sous-systèmes technologiques (nucléaires, biotechnologiques, etc.). C'était déjà la ligne d'Engels et de Marx, en 1848, dans *Le Manifeste du Parti communiste*, quand, trente ans après l'insurrection luddite, ils appelaient les ouvriers à ne pas détruire les machines et les marchandises, mais à s'en emparer pour leur propre usage. Maintenant que nous arrivons au fin mot de cette histoire, l'identité profonde du socialisme et du libéralisme, aussi technocratiques l'un que l'autre, apparaît en caractères géants au ciel des « métropoles globales », tandis que fusionnent le capitalisme libéral (alias *le Spectaculaire diffus*), et le capitalisme d'État (alias *le Spectaculaire concentré*), au sein d'un capitalisme technologique *intégré* : alias la *Chinamérique*.

Avec le « revenu universel garanti » c'est la résurrection de la plèbe et de ces clientèles, vivant de distributions de blé et de jeux du cirque, aux crochets et à la merci de l'État romain et des riches patrons. Mais il n'est pas improbable, non plus, que « la roue de l'Histoire » n'écrase

---

<sup>95</sup> B. Charbonneau, J. Ellul, *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*, éd. Seuil, 2013.



toutes ces bouches inutiles et voraces, comme tant de peuples et de classes avant elles. Il suffirait de si peu. Que l'épidémie de stérilité qui sévit dans les pays avancés poursuive sa propagation. Qu'un virus s'échappe d'un laboratoire ou de l'Arctique dégelé. Que l'eau et la température s'élèvent suivant les prévisions les plus officielles.

Mais revenons à Philippe Roger et à sa critique de *l'antiaméricanisme français*.

« Cette présentation de la doctrine technocratique est donc loin, on le voit d'en être l'apologie. La victoire de la Technique est présentée comme une victoire à la Pyrrhus. C'est l'entrée dans un univers "absurde" où l'homme s'obstinerait aveuglément à concurrencer avec ses muscles les formidables machines qu'il a créées précisément pour économiser ses forces et le servir. »<sup>96</sup>

On rejoint ici le thème d'origine marxiste du capitalisme industriel comme « apprenti sorcier » – thème récurrent dans les années 1930, aussi bien chez Friedmann que chez les non-conformistes. Un tel système est-il viable ? Il est à coup sûr invivable pour les hommes. D'où cette alternative : « abolir les machines » ou tirer la conséquence de la dévaluation totale du travail humain en promulguant un « droit » à un « minimum de sécurité » dans l'obtention des biens et services essentiels. Roussy de Sales préconise donc :

« Une nouvelle *Déclaration des Droits de l'Homme* qui fixerait les droits élémentaires de la personne : nourriture, logement, chauffage, lumière, transport. Dans un système où l'homme, économiquement, ne « vaut » plus rien, il est essentiel que le souci de l'homme soit réaffirmé. [...]

Ainsi la "technocratie", avant même de prendre le sens plus étatique et énarquique que nous lui prêtons aujourd'hui, est-elle montrée du doigt, non seulement comme une organisation de la production oppressive pour les producteurs et les consommateurs, mais aussi comme une confiscation de la démocratie. Le club des victimes de l'Amérique s'élargit. L'homme dont les polémistes français prennent la défense n'est plus seulement le travailleur attaché à la machine comme on l'était jadis à la glèbe ; ni le consommateur rivé aux faux désirs qu'on

---

<sup>96</sup> R. de Roussy de Sales, "Un mouvement", *opus cité*.

lui a instillés, ni *l'homo quisquis* façonné par la standardisation. C'est encore l'homme traqué par le contrôle, fiché par les psychologues, catalogué par les experts en « ressources humaines », pesé et jugé au trébuchet des tests d'aptitude. André Siegfried, qui n'a rien d'un gauchiste, n'hésite pas à comparer le test d'intelligence à une « fiche de police » qui « vous suit » et « dont vous ne pourrez plus vous défaire ». C'est enfin le citoyen dépossédé : car comment imaginer que sa souveraineté, claironnée les veilles d'élection et oubliée le lendemain, puisse survivre à cette déchéance absolue, à cette *annulation* qui sera demain la sienne ? Comment sans imposture prétendre que l'homme vivra encore en démocratie lorsqu'il vivra en *technocratie* ? [...]

Ce destin totalitaire, que Bernanos bientôt déclarera inhérent à la « civilisation des machines », est la vérité de l'*American way of life*. Le « système américain » est un bloc. Le machinisme n'y est pas une simple structure matérielle, mais « une forme de vie ». »

Mais comment peut-on préférer *l'art de vivre* (en français dans le texte) à l'*American way of life* ? Voilà un entêtement qui étonne, irrite et amuse notre Gallo-ricain – et à peu près tout le reste des Euro-ricains comme des Américains. Quelle arrogance ! Quelle folie des grandeurs défuntes !



## 10. Brèves banalités sur la haine de *l'idée française*

Que cette haine trouve sa source dans le meilleur, et non pas dans le pire, de la France et des Français. Savoir, une nation *politique* et non pas ethnique, ni théocratique ; une patrie de la liberté personnelle et non pas du conformisme social. Sur la francophobie anglo-saxonne : avis aux jeunes historiens pour un livre à faire. Que « l'exception française » – et son crime – consiste dans sa résistance depuis un siècle à l'émergence de la classe d'avenir ; la technocratie triomphante à *l'américaine*. Rire avec Tati (et avec mon père). C'est bien plus drôle lorsque c'est inutile. Définitions et descriptions de la technocratie. De la technocratie au transhumanisme. Du gouvernement des machines par les hommes au gouvernement des hommes par les machines.

De formidables pensées de l'Antiquité ne subsistent qu'à l'état de fragments, cités dans les réfutations de leurs ennemis, leurs œuvres ayant été détruites. C'est aussi par les inquisitions des Dominicains, leurs incendiaires, que subsiste le peu que l'on sait des doctrines des cathares. Si la technocratie triomphante décidait la destruction des livres inutiles et obsolètes de ses ennemis, après avoir rendu les livres rares et la lecture dérisoire, comme dans *1984* et *Fahrenheit 451*, leur charge critique continuerait quelques temps à produire leurs effets irréductibles, *via* les paraphrases de Philippe Roger et de ses pareils dans leurs réquisitoires.

Avis aux jeunes historiens, il y aurait un livre superbe à faire sur la *francophobie américaine*. Certes, nous avons tous ouï parler du *french bashing* prévalent dans l'aire anglo-saxonne ; ce perpétuel dénigrement de la France et des Français par les tabloïds, les humoristes, les politiciens, les universitaires (sauf évidemment les critiques littéraires), les féministes *dentata*, les animateurs de *talk-show*, etc. Mais une chose est d'avoir entendu la rumeur, une autre de l'avoir vérifiée – par exemple dans la collection de *Times, Newsweek, The Economist & Cie*, depuis 1945. D'avoir aligné toutes les couvertures et les papiers écrits au fiel de la mauvaise joie sur le déclin de la France, détaillé dans tous ses aspects ; sur son « retard » (le retard de M. Perrichon sur Mister Babbit) ; sur ses « exceptions », sources d'esclaffements bovins. Ce sont les échos d'une guerre ancienne.

Anglais et Allemands constituent la plus ancienne couche de l'immigration américaine, la plus nombreuse et sa matrice culturelle, sinistres sectes puritaines de la Nouvelle Angleterre, de l'Ohio, du Wisconsin, de la Pennsylvanie, etc. Henry James en décrit l'engeance dans *Les Bostoniennes* (1886), où le simple fait d'être allé à Paris, d'être frotté de culture européenne ou originaire de la Louisiane, implique une vague obscénité, quelque chose de *risqué* comme disent les Américains. Et l'on sait comme tout candidat à la présidentielle américaine prend soin de dissimuler ses éventuelles attaches françaises, sa connaissance du Français et toute inclination pour ce peuple d'intellos libertins, libres-penseurs et corrompus.

L'histoire de la France depuis 1919, c'est la débâcle finale d'un déclin entamé sous Louis XV, lors du Traité de Paris en 1763. C'est le broyage d'une nation et d'une culture *politiques* (et non pas ethniques ni religieuses) par la machine économique américaine et son *soft power*. Qui perd, gagne, cependant. Les causes perdues étant les plus belles, je resterai français et arriéré, telle cette poignée de Québécois submergés par une marée d'Anglais (*je me souviens !*), incurablement affligé du sentiment pompeux de la nature, de l'humanité, de *la liberté libre*. J'ai tort bien sûr, mais je ne puis m'empêcher de préférer les vaincus aux vainqueurs ; Cyrano,

d'Artagnan, Roland, Vercingétorix, et le rire de Diderot, Rabelais et Poquelin. Que voulez-vous, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile. Ma patrie c'est ma langue et non pas le *globish* ubiquitaire.

Bellamy, Smyth, Veblen, Ford, Scott. « Les Américains ! » s'écrie en 1949, le facteur de *Jour de Fête*, qui fait sa tournée sur son vieux clou, fasciné, écrasé par la puissance et la modernité des postes américaines, après avoir vu leurs avions, trains, voitures, etc., aux *actualités*. Mon père pleurait de rire aux aventures de François le facteur, dans son petit village de campagne, si arriéré, si français. C'est ma mère qui me l'a dit. Il riait des Américains et non pas de François. Que voulez-vous attendre d'un *vieux Blanc*, d'un *beauf*, d'un *franchouillard* né en 1915, tandis que son père tenait les tranchées. Nous savons bien, nous, postmodernes mondialisés de l'an 2000, que « l'exception française » est un euphémisme poli, légèrement ironique, à l'usage des Anglo-saxons et des Gallo-ricains pour « le retard français ».

Nous savons un siècle plus tard – mais qu'est-ce qu'un siècle pour nous dont les grands-pères furent à Douaumont et au Chemin des Dames – que les visions de Smyth et de Veblen ont vaincu ; que nous subissons chaque jour les effets de la guerre économique ; que le capitalisme scientifique (privé) l'a emporté sur le socialisme scientifique (capitalisme d'État) ; que dans un cas comme dans l'autre, la classe d'avenir, la classe motrice appelée à régner, n'était pas le prolétariat industriel, évincé chaque jour davantage par la machinerie informatisée, mais la technocratie. La classe qui conçoit et dirige l'autoproduction de ce monde-machine suivant ses normes et procédures impersonnelles, rationnelles et fonctionnelles.

Infiniment créatifs, les sociologues ont forgé nombre de locutions et de périphrases pour ne pas appeler un chat, un chat : « *la nouvelle petite bourgeoisie* » (Pierre Bourdieu), « *la classe de l'encadrement capitaliste* » (Alain Birh), « *la classe de service* » (Catherine Bidou), « *la petite bourgeoisie intellectuelle* », selon Jean-Pierre Garnier qui la résume ainsi :

« Classe intermédiaire, médiane ou moyenne, elle est avant tout une classe *médiatrice* préposée dans la division capitaliste du travail entre dirigeants et exécutants aux tâches de médiation (conception, organisation, contrôle et inculcation. »<sup>97</sup>

Ce qui échappe aux sociologues – comme tant d'évidences qui nous éludent – c'est que cette classe a depuis longtemps dépassé sa fonction médiatrice pour fusionner avec la classe capitaliste. Symbiose économique et pratique. Culture, idéologie, moyens et procédés communs, rationalité commune. Innombrables hybridations entre technocrates et capitalistes. Les héritiers des « *capitalistes de l'avoir* » et ceux des « *capitalistes du savoir* »<sup>98</sup> partagent les mêmes écoles, les mêmes diplômes, le même *habitus*, s'épousent, se reproduisent et divorcent entre eux, etc., en dépit des stratifications et contradictions, entre leurs hautes et basses couches. Ces conflits n'altèrent pas plus la domination de l'alliage technocapitaliste qu'ils ne menaçaient jadis l'alliage de la noblesse et du clergé au sein de l'aristocratie féodale.

La grande Guerre, la Première guerre mondiale, la première guerre scientifique, industrielle et technologique illimitée, la première *guerre totale* (Ernst Junger, 1930. Carl Schmitt, 1932. Erich Ludendorff, 1935), en ce qu'elle mobilise *toutes* les forces intellectuelles, émotionnelles et matérielles des nations belligérantes, accomplit la révolution invisible de cette nouvelle classe moyenne, imprévue de la sociologie marxiste. Elle consacre son avènement et lui donne une prééminence qu'elle ne lâchera plus.

Sans doute l'histoire et la préhistoire ont connu à l'échelle tribale, ou à celle de la cité, ces sièges et conflits à outrance qui mobilisent toute la population – femmes, enfants, vieillards, esclaves – bien au-delà des guerriers et s'achèvent souvent par des exterminations entières. Du 20 avril 1792 au 18 juin 1815, de Valmy à Waterloo, la levée en masse des soldats citoyens, sous la dictature du Comité de Salut public, puis de la

---

<sup>97</sup> J.-P. Garnier, "Des classes sans lutte ?", revue *Utopie critique* n°51, juin 2010.

<sup>98</sup> P. Bourdieu, J.C. Passeron, *Les Héritiers*, éd. de Minuit, 1964.

bureaucratie impériale, a permis à la France de vaincre, vingt ans durant, les armées professionnelles de l'Europe coalisée<sup>99</sup>.

Le nouveau, en 1914-18, c'est le déchaînement apocalyptique des forces destructives et le perfectionnement de leur système. Le but de la science, c'est la puissance, productive et destructive. Le but de la science déchaînée, c'est la puissance déchaînée, productive et destructive. Aux États-Unis, en Europe, en Russie durant la guerre civile, l'effort de guerre, la rationalisation forcée de l'organisation économique, administrative et militaire, engendrent un nouveau type de société sous la direction des technocrates. C'est dans cette classe de professionnels révolutionnaires, détenteurs du capital expert, que Lénine recrute ses révolutionnaires professionnels. Ils fourniront de génération en génération les *apparatchiks* du Parti et de la *nomenklatura*, avant de muter derechef en *oligarques* et *Nouveaux Russes*.

Quel que soit le régime, capitalisme d'État, capitalisme privé ou mixte, on a besoin de spécialistes dont le capital savant, à tout moment convertible en capital financier et/ou matériel, leur vaut une situation privilégiée. La réciproque n'est pas moins vraie. Les héritiers des grandes fortunes ne se contentent pas de naître. Tout le folklore des « *filis à papa* » et de « *la jeunesse dorée* » ne les empêche pas de recevoir une haute éducation, générale et spécialisée, qui les rend à même de gérer leurs entreprises et de parler d'égal à égal avec leurs experts. De même que tout diplômé du MIT ou de Polytechnique peut aujourd'hui prétendre, dans « *l'économie de la connaissance* », à la création d'une *start up*, voire d'un « *géant du net* ». Il y a homologie et percolation (culturelle, économique, matrimoniale), entre capitalistes de l'avoir et capitalistes du savoir. Et ce mélange tend vers la fusion et l'homogénéisation.

À l'ère technologique, tout pouvoir doit se faire technocratique ou périr. L'État, l'armée, l'entreprise sont technocratiques (et mutuellement intégrés). Le capital, public ou privé, est

---

<sup>99</sup> David A. Bell, *La Première guerre totale*, éd. Champ Vallon, 2010.

technocratique. La transformation technocratique du monde ne laisse rien en dehors d'elle. Aucun aspect de la vie, de l'humain, des sociétés, de la terre. Sa volonté de puissance illimitée, son mouvement de rationalisation, d'« optimisation » absolutiste, absorbe tout ce qui est, en vue de produire tout ce qui n'est pas. La dynamique technocratique est de principe totalitaire et ne peut être que totalitaire. De même que la version la plus réaliste, la plus logique et victorieuse du totalitarisme ne peut être que technocratique. « *Et qu'est-ce que l'État totalitaire, sinon une technique – la technique des techniques ?* »<sup>100</sup>. La *Silicon Valley*, talonnée par la Chine, présente aujourd'hui le type le plus avancé de ce capitalisme techno-totalitaire, qui broie les milieux, les espèces, les peuples, les classes, les humains, pour nourrir son expansion.

L'appel de Smyth a été entendu. La poursuite et l'amplification de ce qui avait si bien réussi en 1917-1918, a fait des États-Unis, une machine de guerre économique perpétuelle, organisant sous une direction nationale unifiée l'armée scientifique, technologique et industrielle d'un État continent, selon un plan rationnel et en vue d'objectifs prioritaires. Il s'agit dès 1919 d'optimiser l'emploi des ressources, des hommes, leurs compétences, la production, etc., sur le modèle du « *Système Taylor* » et de « *l'organisation scientifique du travail* » mis au point avant guerre (*The principles of management*, 1911), avec sa division du travail entre les concepteurs – les ingénieurs des méthodes et des machines – et les exécutants, c'est-à-dire les ouvriers. C'est aussi la préfiguration du *National Defense Research Committee* (1940), de l'*Office of Scientific Research and Development* (1941) et de la *National Science Foundation* (1950). Trois organismes dirigés par Vannevar Bush, chercheur en électronique, pionnier de l'ordinateur et d'Internet, et stratège du Plan Manhattan. Parmi les élèves et collègues de Bush, Claude Shannon et Norbert Wiener, les auteurs de la théorie de la communication et de la cybernétique, c'est-à-dire de « *La Machine à*

---

<sup>100</sup> George Bernanos, *La France contre les robots*, éd. Robert Laffont, 1947.



*gouverner* »<sup>101</sup>. La machine de guerre ne peut être, d'abord et avant tout, qu'une machine à gouverner. Chacun sait aujourd'hui que l'économie politique des États-Unis est à peine moins libérale que celle de la Chine – sinon bien plus subtile. De même que la politique *sociétale* de la Chine est à peine moins libertarienne que celle des États-Unis, celle-ci n'ayant pas atteint le même degré d'anomie morale et d'hégémonie consumériste que ceux-là. Et les deux systèmes ayant achevé leur intégration au sein du capitalisme planétaire unifié. Mais revenons aux mots. Au moment où la technocratie déjà vieille de quelques décennies, apparaît dans le langage, c'est-à-dire à la conscience.

« *Technocratie*. Substantif féminin, souvent péjoratif. Système (politique, social, économique), dans lequel les avis des conseillers techniques (dirigeants, professionnels de l'administration) déterminent les décisions en privilégiant les données techniques par rapport aux facteurs humains et sociaux ; par métonymie, le groupe social participant à ce système.

Étymologie et historique. 1934 (Larousse, Mens.t.9, p.326). Composé des éléments formants techno- (de technique) et -cratie- « Je suis le maître », probablement par l'intermédiaire de l'anglo-américain *technocracy* (1919. W.H. Smyth in *Industrial Management* dans NED suppl.) » (*Trésor de la Langue Française*, Tome 15, 1992)

« Dans l'entre-deux-guerres, la technocratie émerge comme nouvelle "économie" du pouvoir. C'est l'époque aux États-Unis où les normes et objectifs d'*effectiveness* (efficacité) et d'*efficiency* (efficience) s'exportent vers les protocoles de l'administration publique. Le premier terme renvoie au "rendement du travail ou à la vitesse du succès d'une opération, d'un projet", le second à l'"utilisation optimale des ressources financières, humaines et matérielles". [...] Si le terme *technocratie* apparaît en 1919 dans la revue *Industrial Management*, sous la plume d'un ingénieur et inventeur de Berkeley (Californie), William Henry Smyth, il ne s'impose réellement qu'à la faveur de la crise de 1929. C'est l'époque où la technocratie secrète ses utopies. Ainsi

---

<sup>101</sup> Pierre Dubarle, "Vers la machine à gouverner?", *Le Monde*, 18 décembre 1948 ; Norbert Wiener, *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains*, éd. Christian Bourgois, 1971.

la grande idée de Howard Scott, qui popularise le mot, est-elle d'utiliser directement les sciences physiques pour résoudre les problèmes sociaux. Et, pour ce, de réaliser une enquête monumentale sur les ressources énergétiques des États-Unis destinée à définir des "aires continentales" devant être placées sous le contrôle tout-puissant des techniciens. »<sup>102</sup>

Par exemple, *Oceania, Eurasia, Estasia*.

Le principe technocratique est simplissime. Étant données les conditions initiales, et toutes choses égales par ailleurs, il n'existe jamais qu'un seul meilleur moyen (*one best way*) d'atteindre l'objectif établi. Les meilleurs spécialistes étant les mieux aptes à définir les meilleurs objectifs et les meilleurs moyens, le meilleur gouvernement possible ne peut être que celui des meilleurs experts possibles. La technocratie est une aristocratie fondée sur la connaissance, l'expertise et la compétence. Dès lors que toute situation, tout objectif et tout moyen sont réductibles aux données techniques, il n'y a plus de place pour les opinions (*doxa*), mais uniquement pour les sciences (*épistémé*) et les scientifiques. Ce sont « *les faits* » qui décident, ou plutôt *ceux qui décident des faits*. Il n'y a plus lieu de débattre, ni de place pour la politique et la démocratie. Ces chaos d'ignorance, d'erreurs et de passions, volcans de subjectivité humaine. L'État et ses serviteurs se projetaient de longtemps comme un « appareil », une « machine » constituée de « rouages », « purement fonctionnelle » (le plus froid des monstres froids), et pilotée par une « tête pensante », un gouvernail dont les différentes factions tentaient de s'emparer. Le gouvernement des experts culmine dans *le système expert* et *la machine à gouverner*, inaccessibles par définition à l'erreur humaine. Il n'y a pas de fonctionnement, de processus de décision, plus objectif ni rationnel que celui de l'ordinateur. L'ultime trace de subjectivité humaine réside dans le programme originel, dans l'esprit de ceux qui l'ont rédigé et qui y ont inscrit leurs connaissances et leurs objectifs. Ces faiblesses se corrigeront avec les progrès de « *l'intelligence*

---

<sup>102</sup> Armand Mattelart, *La Globalisation de la surveillance. Aux origines de l'ordre sécuritaire*, éd. La Découverte, 2007.

*artificielle* » et notamment de « *l'apprentissage profond des machines créatives* », à l'ordre du jour de la Silicon Valley <sup>103</sup>.

Plus les processus de calcul machinal s'auto-perfectionnent, plus ils s'affranchissent des facteurs humains qui affectaient leur élaboration par les ingénieurs. Si l'administration des machines, par les hommes, remplace d'abord le gouvernement des hommes, ce sont bientôt les machines elles-mêmes qui se gouvernent et administrent les hommes-machines.

**Marius Blouin,**

décembre 2010 – octobre 2016

Marius Blouin

est issu d'une minorité en voie d'extinction :  
les blonds aux yeux bleus.

Mais il n'en tire ni fierté ni honte  
et ne participe à aucune marche « non-mixte ».

Il fait par ailleurs de l'histoire, de l'économie et de la philosophie,  
sans avoir jamais été philosophe, économiste ni historien,  
en honnête homme et non pas en pédant *spécifique* et diplômé,  
ce qui lui évite de radoter la *French theory*  
des universitaires gallo-ricains.



---

<sup>103</sup> *Le Monde*, 22 avril 2015 et 13 novembre 2015.



## Chapitre 4

# Machines arrière !

## *Des chances et des voies d'un soulèvement vital*

Une revue universitaire vient de nous poser l'une de ces questions qui remplissent les bibliothèques de livres et les penseurs d'angoisse depuis 1945 :

« Quelle forme est-il encore envisageable de donner à la résistance ?  
Peut-on espérer voir se lever les populations superflues contre le capitalisme technologique et ses soutiens politiques ? »

Il faudrait pour répondre à pareilles questions avec une certitude *scientifique*, maîtriser la théorie du chaos et connaître la situation dans *toutes ses conditions initiales* et *toutes les chaînes de réactions* qu'elles peuvent déclencher. Heureusement, ni les *big data*, ni les logiciels des sociologues et de la Rand Corporation, malgré tous leurs modèles, ne peuvent encore traiter l'avenir comme un mécanisme programmé.

Le plus sage serait de dire, oui, on peut espérer un tel soulèvement, mais ses formes, par nature, sont indéterminables, et c'est d'ailleurs ce qui en fera un véritable soulèvement et lui donnera une issue possible. Nous n'obéissons à nul destin. Tant qu'il y aura de la vie et de l'humain, l'irréductible liberté nous ouvrira une issue de secours.

Il y a cependant derrière ces deux questions, une troisième informulée, qui se résume classiquement par : « Que faire ? » Et à laquelle tout partisan de l'émancipation s'efforce de répondre, en

paroles et en actes. Que peut cet individu ? Que peut-il avec ses semblables pour transformer la situation donnée ? Et d'abord quelle est cette situation ? Qui sont les superflus ? Qu'est-ce qui les *émeut* ? Comment leur vient la critique ? Que sont les radicaux et comment peuvent-ils révéler aux superflus, le contenu même de leur rêve ancien ? Quelles sont les oppositions entre extrémistes et radicaux, et pourquoi les extrémistes sont les pires ennemis de toute radicalité ? Quels buts et moyens peuvent se fixer les partisans du soulèvement vital ?

Il ne s'agit pas ici d'un traité systématique. Nous avons tâché d'articuler sous une forme claire et sommaire, des éléments retenus de nos lectures, de nos observations, de notre expérience depuis quelques lustres : des matériaux de base. *La pensée et le passé*. Le rêve ancien du monde. La clarté des humanités. Des éclairs de Marx, Pascal, Rabelais. Un retour sur Debord et « la construction des situations ». Les ZAD, le Chiapas et l'État islamique. L'anthropologie mimétique et le refus des politiques identitaires. Une théorie des idées et des propositions pratiques.

Faute d'avoir à offrir, comme d'autres, un grandiose plan stratégique, nous avançons les quelques directions dont nous sommes sûrs, jusqu'à ce que les faits les contredisent, pour servir ce que de bon semblera.

**Question :** *À l'aube de l'ère industrielle, les briseurs de machines ont démontré le rôle prépondérant du système technique dans l'assujettissement au capitalisme, sa violence (sociale et policière) et la conscience aigüe qu'en avaient ceux qui la subissaient. Cette conscience semble avoir disparu, laminée par le fétichisme de la technique qui anime aujourd'hui la majorité des personnes qui en sont pourtant victimes. Quelle forme est-il encore envisageable de donner à la résistance ? Autrement dit : sans présager du futur, peut-on espérer voir se lever les populations superflues contre le capitalisme technologique et ses soutiens politiques ? Quels sentiments retirez-vous, dans cette perspective, de l'expérience de vos propres luttes ?*

Les résistances à la machine – et surtout à la machination subséquente des hommes – précèdent de beaucoup la révolte luddite (1810-1814) à laquelle vous faites allusion. Nous avons repéré l'exemple, à Lyon, de la plus grande grève de l'Ancien Régime, 15 000 émeutiers, durant une semaine, en août 1744, contre l'introduction des métiers mécaniques conçus par le Grenoblois Jacques Vaucanson ; célèbre par ailleurs pour ses automates, le *Canard*, le *Joueur de flûte* ; et pour avoir tenté de construire cet *Homme machine* qui inspira le traité éponyme de La Mettrie <sup>1</sup>.

Il est remarquable que les ouvriers lyonnais, souvent des artisans indépendants, à domicile, se soient moins dressés contre la machine que contre les changements de règlement qu'elle entraînait, et qui les pliaient désormais aux *diktats* de l'industrie naissante. Des machines à leur main, des outils perfectionnés, après tout, ils en avaient, ils en fabriquaient, mais ils restaient *leurs propres maîtres* et celui de leurs machines. Ils n'en étaient pas les esclaves, ils n'étaient pas directement subordonnés aux patrons des fabriques ni soumis à la discipline de fabrique.

---

<sup>1</sup> Olivier Serre, *Vaucanson ou le prototype de l'ingénieur*, mai 2009 [@PMO].

Cette résistance, sensible lors de multiples épisodes de la Révolution française, perdura longtemps au XIX<sup>e</sup> siècle – voyez *Technocritiques*<sup>2</sup> et *L'Apocalypse joyeuse*<sup>3</sup>.

Cette conscience qu'on doit dire humaine – par opposition à l'inconscience machinale – a disparu de deux façons. Matériellement avec les hommes qui la portaient. Intellectuellement avec le marxisme et le léninisme qui éliminèrent du mouvement ouvrier les éléments de critique endogènes et autonomes, pour y substituer la dictature de leurs théories technocratiques<sup>4</sup>.

Comme le dit Staline, pas d'hommes, pas de problème. Les émeutes de Lyon, en 1744, se terminent par des pendaisons et des condamnations aux galères. De même le soulèvement luddite entraîne le vote d'une loi punissant de mort le bris de machines et nombre de luddites sont déportés en Australie.

Cette classe ouvrière, battue et re-battue lors de multiples et héroïques insurrections, durant 150 ans, décimée de ses chefs et meneurs, spécialement assassinés, s'est trouvée noyée par l'immigration paysanne de masse qui a fourni la nouvelle classe ouvrière de masse, sans métier, sans tradition, sans conscience. Les manœuvres, les OS, directement ajustables aux machines.

De même, sans Indiens, pas de problème indien. L'Ouest est grand ouvert à l'immigration européenne qui déverse au même moment ses foules misérables à Ellis Island, pour en faire la plus grande puissance industrielle des temps modernes.

Les Indiens se sont trouvés face à deux façons de perdre. Devant l'invincible supériorité que le progrès des technosciences donnait aux

---

<sup>2</sup> François Jarrige, *Technocritiques, du refus des machines à la contestation des technosciences*, éd. La Découverte, 2014 ; édition de poche, avec une postface inédite, éd. La Découverte, 2016.

<sup>3</sup> Jean-Baptiste Fressoz, *L'Apocalypse joyeuse, une histoire du risque technologique*, éd. Seuil, 2012.

<sup>4</sup> cf. Marius Blouin, *De la technocratie, 1-Ludd contre Marx ; 2-Ludd contre Lénine, 3-Ludd contre les Américains*, 2015-2016 [@PMO].



armes de l'envahisseur, soit ils se ralliaient aux façons de l'Homme blanc par souci d'efficacité – comme le firent les Turcs et les Japonais. Mais alors, ils perdaient, en un combat d'ailleurs bien incertain, ce qui était leur raison de combattre : leurs coutumes, leurs traditions, leurs croyances, etc. ce que les anthropologues nomment leur culture, et qui charrie le pire et le meilleur.

Soit ils se fortifiaient dans leurs cultures – comme le firent les Afghans et les Ethiopiens – et ils perdaient alors, balayés de leurs propres terres par le nombre et les armes des migrants. Sans bisons, sans territoires de chasse et de nomadisme : pas d'Indiens.

Les Turcs et les Japonais de l'ère Meiji ont survécu à la rencontre des armées techno-industrielles parce qu'ils disposaient d'États forts et anciens, de populations nombreuses et de cultures qui leur permettaient d'assimiler rapidement les ressorts du progrès technologique. Ils ne sont plus des Turcs ni des Japonais, mais des *Jeunes Turcs* et des néo-Japonais.

Les Afghans et les Ethiopiens ont survécu parce que leurs montagnes, sauvages et reculées, combattaient avec leurs peuples guerriers, viscéralement ancrés dans leurs fois religieuses et le sentiment national ; et parce que cela n'avait pas tant d'importance, à l'époque, de les conquérir. Cependant l'Ethiopie se modernise et s'industrialise et la guerre laissera un jour l'Afghanistan comme elle a laissé le Vietnam aujourd'hui : modernisé et industrialisé. Il n'y a plus d'autres ; il n'y a plus d'ailleurs.

Certains se reposent sur une « justice poétique », comme disent les Américains, sur la justice immanente qui coïncidera avec l'effondrement du techno-capitalisme sous le poids de ses contradictions. Ce qui revient à ramener par la porte de derrière, la divine providence qu'on avait jetée par la fenêtre. Ainsi Debord, en 1971, dans *La Planète malade* :

« “La révolution ou la mort”, ce slogan n'est plus l'expression lyrique de la conscience révoltée, c'est le dernier mot de la pensée scientifique

de notre siècle. Ceci s'applique aux périls de l'espèce comme à l'impossibilité d'adhésion pour les individus. [...]

Ces deux mouvements antagonistes, le stade suprême de la production marchande et le projet de sa négation totale, également riches de contradictions en eux-mêmes, grandissent ensemble. Ils sont les deux côtés par lesquels se manifeste un même moment historique longtemps attendu, et souvent prévu sous des figures partielles inadéquates: l'impossibilité de la fonction du capitalisme. »

Et pourtant il fonctionne toujours 45 ans plus tard, sans que le texte de Debord, comme *Le Manifeste du Parti communiste* ou *L'Apocalypse* de Saint Jean, ait perdu un mot de leur pertinence ni de leur actualité. C'est la force des prophéties non datées. La révélation approche. Les contradictions grandissent. La planète agonise, mais, suivant le poncif, il s'agit d'une agonie sans fin plutôt que d'une fin sans agonie. L'épidémie de « désaffiliation » (dissidence, sécession, exclusion, etc.) s'étend aux masses après avoir frappé les individus, sans que l'on voie poindre à l'horizon la révolution – qui pourrait pourtant éclater d'un coup, attendue et inattendue, suivant l'usage des révolutions. Voyez le Printemps arabe.

Où est le sujet révolutionnaire, sans lequel il n'y a pas de projet révolutionnaire ?

Quelle est la théorie révolutionnaire, sans laquelle il n'y a pas de parti révolutionnaire ?

Où est le parti révolutionnaire, sans lequel, selon les révolutionnaires professionnels, il n'est pas de révolution possible ?



Les ennemis du Progrès, comme les Indiens, ont le choix entre deux façons de perdre.

Soit ils considèrent que la fin est dans les moyens, ils refusent – à la manière des Amish – de *vivre avec leur temps*. Ils se retirent dans des isolats temporels, à la campagne, au sein de micro-sociétés et de micro-réseaux, dans l'espoir, au mieux, que leur exemple soit

contagieux, au pis, d'assurer leur salut individuel. S'ils sortent de leur refuge pour attaquer le *système*, ils sont vaincus, sauf exception ; comme les Indiens, avec leurs arcs et leurs flèches, furent vaincus, sauf exception. On ne peut pas éternellement se gargariser du Larzac et de la Little Big Horn.

Soit ils considèrent que la fin justifie les moyens et ils retournent contre l'ennemi, les armes de l'ennemi. C'est la position des communistes, de Lénine, de Trotski<sup>5</sup> des nationalistes des pays colonisés, des islamistes aujourd'hui. C'est possible parce que ces courants croient à la *neutralité* des moyens scientifiques, technologiques, industriels, militaires, etc. Le Progrès est neutre, les moyens sont neutres, tout dépend de leur usage, de ce qu'on en fait, de *leur fin*. Ainsi l'arme nucléaire devient-elle morale, dès qu'elle devient rouge, communiste, ou verte, islamique. Les drones auraient toutes les vertus s'ils attaquaient Israël, les États-Unis et l'Europe, etc. Cette souplesse morale s'étend d'ailleurs aux moyens politiques et guerriers. La fin justifie la terreur : les massacres de septembre 1792, l'extermination des anarchistes et des populistes par le Guépéou bolchevique, et les moyens théorisés par l'État islamique dans *la Gestion de la terreur*, afin de purifier le monde de ses mécréants. C'est ainsi que la Révolution perfectionne l'État hérité de l'autocratie russe ou de l'absolutisme royal et que la technologie, conçue et développée en Occident, *transforme le monde*, modernise/ américanise/ occidentalise tous ceux qui prétendent l'employer contre l'Occident. Et en fin de compte, « nous sommes tous américains » – mais comme les Américains eux-mêmes – moyennant quelques gris-gris culturels et identitaires, que l'on soit afro-américain, sino-américain, juif américain, hispano-américain etc., ou gallo-ricain pour les résidents de l'Hexagone.

Si les ennemis du Progrès, au nom de l'efficacité et du pragmatisme, utilisent les moyens du Progrès pour combattre le Progrès, il leur faut devenir de *meilleurs progressistes que les*

---

<sup>5</sup> Trotski, *Leur morale et la nôtre*, 1938.

*progressistes*. Il leur faut, pour vaincre les progressistes sur leur terrain, devenir de meilleurs ingénieurs et techniciens, utiliser mieux de meilleures machines, de meilleurs systèmes et réseaux. Les spécialistes et les experts instaurent aussitôt leur domination et prennent le pouvoir chez les ennemis du Progrès comme ils l'ont pris chez les progressistes. Technocratie contre technocratie, l'identité profonde entre les deux adversaires l'emporte sur l'opposition de surface, et le combat cesse faute de combattants.

Ainsi a-t-on vu en 1989 la fusion du capitalisme privé et du capitalisme d'État, la fusion du *spectaculaire concentré* et du *spectaculaire diffus* dans le *spectaculaire intégré*. Ainsi voit-on l'avènement du techno-capitalisme mondialisé sous l'emprise et l'absorption de la *Chinamérique*, avec la gravitation l'une vers l'autre, et l'imbrication des deux superpuissances, qui s'empruntent mutuellement de nombreux traits. Ainsi voit-on les *hackers*, les *makers* et les alter-spécialistes prendre le dessus, au nom des nécessités pratiques, dans les milieux justement dits « alternatifs », cependant que les négristes théorisent un communisme technocratique où les *multitudes* n'auraient qu'à s'emparer des GAFA (Google, Amazon, Facebook, Apple & Cie) et de l'appareil cybernétique pour les faire fonctionner à leur service.

La technologie, comme tous les moyens, n'est pas neutre (*ne-uter* : ni l'un, ni l'autre) ; elle est ambivalente (*ambi* : ceci & cela), voire polyvalente. Elle *n'interprète pas le monde* comme la philosophie spéculative, elle le *transforme* ainsi que ceux qui l'utilisent. De moyen en vue d'une fin, elle devient sa propre fin et celle de ses utilisateurs.

Là où il y a action, il y a réaction – égale en force suivant Newton et la physique. Aujourd'hui comme hier, le capitalisme produit son *négatif*. Hier, les prolétaires industriels, « *ses propres fossoyeurs* » et les crises économiques qui manifestaient « *la révolte des forces productives contre les rapports modernes de production* » (Engels & Marx). Aujourd'hui les masses immenses et croissantes de *superflus*, qu'on les nomme exclus, expulsés (Saskia Cohen), nègres (Achille Mbembe) ; l'effondrement du milieu naturel et des conditions

physiques de la vie humaine ; la chute emballée du taux de profit qui exige en retour des investissements financiers, des prédatons sur le milieu et des gains de productivité toujours plus démentiels.

L'exemple canonique étant la production des « puces » électroniques, ce composant de base, matériel (*hardware*), emblématique de la société technologique et de l'économie de la connaissance. Or le coût unitaire et le prix de vente des puces ne cesse de s'effondrer, en même temps que diminue leur taille et qu'augmente leur vitesse de calcul – *mais* – l'investissement dans une fonderie, une *fab*, est devenu si vertigineux que des entreprises concurrentes doivent s'associer lorsqu'elles se risquent à en construire une. Ainsi l'Alliance qui regroupe Motorola, TSMC et STMicroelectronics, en 2002, à Crolles, près de Grenoble, pour construire une *fab* à 3 milliards d'euros (dont 543 millions de subventions publiques) : le plus gros investissement industriel en France, depuis dix ans. Malgré les multiples soutiens de la puissance publique à tous les échelons, du municipal à l'europpéen, l'Alliance, qui pille les eaux des massifs voisins et bouleverse par sa seule présence le paysage et le marché de l'immobilier, ne cesse de changer de partenaires et de licencier des centaines de salariés, au gré des cycles du marché des semi-conducteurs, en voie de concentration, et des luttes à mort entre constructeurs. La superfluité – la prolétarianisation – frappe même les ingénieurs et les techniciens. La part des salariés dans les coûts de production devient toujours plus marginale. Les ouvriers – les « opérateurs » des salles blanches – se réduisant depuis longtemps à une minorité quantitative et qualitative, par rapport aux machines et aux strates supérieures de personnel. Une classe ouvrière réduite à des éléments épars, submergée de robots et de bataillons d'ingénieurs, a perdu toute chance d'être le sujet de l'ultime révolution.

Tel situ-marxien qui n'aurait rien appris ni oublié verrait là de quoi se réjouir. La prophétie a pris un certain *retard historique* qui n'invalide pas sa justesse de principe. Nous aboutissons à la situation prévue par *Le Manifeste* et reformulée par les activistes d'Occupy

Wall Street : d'un côté « les 1 % », les ploutocrates qui concentrent 99 % des richesses ; de l'autre, les multitudes, les 99 % qui se partagent les 1 % restant. Il n'y a plus qu'à entonner « *C'est la lutte finale...* » Voire. Les superflus sont aujourd'hui vraiment superflus. Inutiles comme producteurs concurrencés par l'informatique et l'automatisation. Insolubles comme consommateurs au point d'en être à quémander une allocation d'existence universelle. Ils n'atteignent même pas à la dignité des prolétaires au sens originel, ceux qui n'ont que leurs enfants à offrir à la cité. Les multiples techniques de reproduction artificielle déjà au point et sans cesse améliorées suffisent bientôt aux besoins en ressources humaines des entreprises et des collectivités, ainsi qu'aux projets parentaux des technarques et de la technocratie : les 1 % mentionnés plus haut.

Cependant les superflus mangent, boivent, respirent, s'habillent, se logent, circulent, consomment. Dans un monde de raréfaction des ressources en eau, en nourriture, en espace, en énergie et minéraux, ils ne sont pas seulement superflus, mais nuisibles. La technocratie n'a que faire d'opprimer les superflus. Elle se soucie comme d'une guigne de leur assurer les conditions d'existence qui leur permettent au moins de vivre dans la servitude. Elle se moque de leur assurer une existence d'esclaves parce que leur existence d'esclave est pur gaspillage. Le règne de la technocratie repose sur les machines, sur la symbiose du *cyborg* (cyber-organisme), de l'homme bionique (bio-électronique). Il faut prendre au sérieux le discours *transhumaniste* des entrepreneurs et scientifiques de la Silicon Valley qui a déjà gagné leurs pareils en Asie et en Europe. Même si les faits ne sont pas encore, ne sont pas toujours, au niveau des proclamations, l'idéologie de *L'Homme augmenté*, de l'eugénisme technologique, de l'espèce supérieure des cybernanthropes (Henri Lefebvre) infecte les élites scientifico-entrepreneuriales. Voyez cette page du journal *Le Monde*, dans son cahier *Économie & entreprise* du 11 février 2016 :

« Repousser les limites du corps avec la technologie. Le Forum Netexplo distingue les innovations qui cherchent à stimuler le vivant ou à y intégrer du numérique. "L'idée de la fusion entre l'homme et la

machine n'est pas nouvelle, mais cette quête s'accélère avec l'utilisation du *big data*". »

Il ne s'agit plus d'assurer un « Reich de mille ans » à la « race des seigneurs » mais la domination éternelle de cette espèce supérieure.

La piétaille de gauche a toujours protesté contre l'existence d'« une humanité à deux vitesses », attestée par l'inégalité des qualités et des espérances de vie. Il s'agit ici de créer deux humanités, des surhommes et des sous-hommes, d'une mutation de la lutte de classes en lutte d'espèces. Cette création est en cours, même si, *stricto sensu*, les deux « espèces » resteront inter-fécondes. C'est la fameuse prédiction du cybernéticien transhumaniste, Kevin Warwick, « *Ceux qui refuseront de s'augmenter seront les chimpanzés du futur* »<sup>6</sup>. On sait ce qu'il est advenu des chimpanzés sous la domination planétaire des humains. À quoi la gauche progressiste (*Politis*, *Le Nouvel Observateur*, France Inter, *Le Monde*, etc.) riposte par la revendication de l'augmentation pour tous et toutes – prise en charge par la Sécurité sociale, sans doute, dans le droit fil de l'allocation universelle d'existence. Comme si l'élite technocratique avait le moindre intérêt à maintenir en vie et à « augmenter » la masse vorace des superflus à laquelle elle dispute ce trognon de terre résiduel. L'analyse froide et rationnelle dont elle est seule capable, grâce à ses *think tanks*, la mène plutôt à la conclusion qu'il faut se débarrasser de ces bouches nuisibles. L'art d'y parvenir est ensuite tout d'exécution. Stérilisation *via* l'empoisonnement chimique ou la contrainte légale ; dégradation des conditions de vie et baisse de l'espérance de vie ; catastrophes « naturelles » et technologiques, épidémies, famines, guerres...

Cette planète serait très vivable pour une élite de un ou deux milliards de technocrates, maîtrisant sa reproduction et son environnement, *fonctionnant* en symbiose avec sa machinerie automatisée.

Les superflus savent bien qu'il y a des superflus et des nécessaires ; ils savent qu'ils font partie des superflus, mais tant que leur existence individuelle n'est pas directement menacée, cette conscience reste

---

<sup>6</sup> Journal *Libération* du 12 mai 2002.

sans conséquence. Il n'y a pas de lieu, de moment, ni de pratique qui rassemblerait les superflus et où se forgerait une force collective agissante. Il y a tout au plus des ersatz d'identité (les clubs de supporters, les « tribus » juvéniles) et de la conscience aliénée (l'islam et ses rivaux mimétiques).

L'individu superflu se moque de la survie ou non des superflus, en tant que catégorie. Aucune fierté, aucune force ne peut se fonder sur la conscience de sa superfluité. L'individu superflu approuverait plutôt, au contraire, l'extinction tacite, en douceur, de sa personne et de sa catégorie. Il est d'ailleurs captif, comme vous l'avez noté, de l'idéologie technocratique qui lui est continuellement inculquée, à la fois par son mode de vie dans la technosphère et par les appareils de formatage scolaires, médiatiques et socio-culturels. Et puis il est trop occupé à se distraire à mort (Neil Postman). Ce qu'il souhaite au mieux pour lui-même et pour ses enfants, c'est « de s'en sortir », le passage dans la catégorie des nécessaires grâce à quelque miracle. Mais dans « un monde qui bouge », de « mobilité », de « flexibilité », de « recyclage permanent », d'emploi à l'heure ou à la tâche, il décroche tout au plus des missions de bouche-trou entre deux machines et en attendant qu'une troisième le remplace.

D'où pourraient naître les hommes et la conscience humaine, capables de penser la déshumanisation du monde et de s'y opposer ? Et surtout de s'y opposer avec la moindre chance de succès, alors que tant de générations et de héros, autrement résolus et armés, intellectuellement et militairement, et qui combattaient dans un rapport de forces moins défavorable, furent écrasés. C'est de leurs défaites, aussi, que nous restons anéantis. Pour mémoire, la dernière insurrection victorieuse en France remonte à février 1848<sup>7</sup>.

Et d'ailleurs, qu'y a-t-il à sauver et à défendre ? Qui veut vraiment risquer ce qui lui reste de vie pour un monde irrémédiablement dévasté de ses animaux et milieux naturels, dégradé pour tout

---

<sup>7</sup> Pièces et main d'œuvre, *Terreur et Possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, éd. L'Echappée, 2008.



l'avenir prévisible de déchets et de pollutions radioactives. Ce monde décrit en 1968 par Philip K. Dick dans *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* où les humains paient au prix fort la compagnie d'un cheval, d'un canard, d'un mouton ; ou à défaut, celle d'un automate, d'un simulacre d'animal.

Ce n'est pas tout-à-fait par hasard si les explosions de violence que nous voyons parmi nous, y compris dans nos « sociétés avancées », présentent ce caractère de folie furieuse, aveugle, absurde, nihiliste et suicidaire qu'on associe au désespoir. « Vous aimez la vie, nous aimons la mort » disent les tueurs – tous les tueurs – et non pas seulement les fanatiques islamistes. On avait compris qu'il ne fallait pas compter sur eux pour défendre les baleines et les forêts de Bornéo, ni les loups et les tritons des bocages. Ceux-là se sont reconnus comme des humains en trop, superflus et *expendables*. De la chair à bombe. Ils ont ratifié l'évaluation que le système faisait d'eux. On ne peut être plus loin des « terroristes délicats » dont parle Camus dans *L'Homme révolté*.

La conscience ne peut renaître qu'avec la sortie de la superfluité.

C'est vers le passé que se tournent les révoltes et les révolutions. C'est *dans le temps* que les peuples et leurs meneurs vont chercher l'image d'un monde et d'une société moins dégradés. Ils n'agissent jamais, ils *réagissent* ; ils se défendent, ils n'attaquent pas. Ce sont les innovateurs et leurs mortifères innovations qui les réduisent à l'insurrection, *en leur rendant la vie impossible* par les changements qu'ils leur imposent. De quoi faire ricaner les beaux esprits qui haïssent la nostalgie et ironisent, « *Ah oui, c'était mieux avant !* » Les beaux esprits sont progressistes : ils ne sont pas du côté des arbres, des baleines, ni des tritons. Pas même du côté des hommes.

Certes, cette image du passé est forcément mythifiée, du moins en partie, et nous sommes loin d'en regretter tous les us et coutumes, mais elle est *émouvante*, ce qui vaut mieux que d'être *mobilisatrice*. C'est ce mirage, ce passé, qui, depuis un demi-siècle, dans les « sociétés avancées », ramènent des hommes à la campagne, en

groupes ou en solitaires. Ceux-là sortent de la superfluité. Ils témoignent pour les autres que *c'est possible*, éveillant du coup la vision d'une *sortie en masse*. Ils portent en actes la critique du Progrès, née avec le Progrès lui-même, il y a deux siècles. Précisons pour les malentendants : le progrès technoscientifique contre le progrès social et humain <sup>8</sup>.

On dira, quelques milliers, quelques dizaines de milliers de dissidents en 50 ans, elle n'est pas pressée votre révolution, le système a de beaux jours devant lui. Ces îlots de dissidence – un bien grand mot pour de bien pauvres choses – dans un océan de soumission ne le menacent en rien. Escapisme, apolitisme. Autosuggestion plutôt qu'autogestion (J.P. Garnier). Ces robinsonnades sous les caméras des satellites, dans les mailles du filet informatique et de ses capteurs RFID, semblent des *reality shows*, de cruelles expériences en vase clos, mises au point par des chercheurs en sciences humaines et sociales. Si leur exemple devenait contagieux, si la population désertait massivement le *système* au point de le menacer dans son existence, on verrait alors un pouvoir terroriste et archi-minoritaire se déchaîner comme il l'a toujours fait – et avec succès. Faut-il vous rappeler vos défaites ?

C'est vrai, les dissidents n'ont pas de *beaux jours* devant eux. Ils n'ont pas le temps, les quatre siècles de diffusion que les chrétiens mirent à se répandre dans l'Empire – mais leur Royaume n'était pas de ce monde. Et finalement l'Eglise et l'Empire conclurent sur leur dos, un beau mariage de raison. Le désastre va plus vite que la conscience du désastre et l'emporte. C'est le cas prévu par *Le Manifeste* de cette lutte qui finit, certes, « par une transformation révolutionnaire de la société tout entière », mais une transformation hideuse et sans retour.

L'urgence est donc de savoir si ce dissentiment qui affecte certains groupes et individus est le type d'une idée neuve, apte à se reproduire

---

<sup>8</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Progrès technoscientifique, progrès social et humain*, juin 2014 [PMO].

et à se développer ou l'ultime lueur d'une idée morte, ayant traversé l'espace-temps pour venir enfin s'éteindre. Et d'abord, d'où vient cette idée ? Comment vit-elle ? Comment se propage-t-elle ?



Elle naît évidemment de l'expérience, de la comparaison directe entre les conditions de vie passées et présentes. C'est pourquoi les innovateurs s'acharnent à dénigrer et à détruire les facteurs de transmission (la famille, l'école, la culture) pour livrer la jeunesse à la seule autorité du showbiz, des mass media et des pairs d'âge. La dictature, présentéiste et amnésique, de l'innovation s'appuie sur la jeunesse, flattée, dupée, génération après génération, pour s'imposer. Ainsi, l'actuelle promotion des *digital natives*, ennemie de l'écrit autant qu'amie de l'écran. L'idée du « retour à la campagne » et de la « défense du vivant » qui touche certains jeunes, résulte d'une transmission ayant échappé aux plus strictes mesures de prophylaxie (parents, grands-parents, livres au grenier, journaux à la cave...). Il arrive ensuite que le porteur de l'idée la communique à ses proches, voire à ses *amis virtuels*, sur Internet. Une idée qui s'empare des têtes se transforme en force matérielle, pour le pire ou le meilleur. Elle active des passages à l'acte. La nature virale, mimétique et épidémique, des idées est un poncif trop ressassé pour qu'on y insiste. De fait, elles peuvent circuler plus vite que l'électricité, s'emparer instantanément d'une population. Si notre salut en tant qu'espèce, en tant qu'*animaux politiques*, réside dans la conscience, alors non seulement nous devons produire des idées, mais surtout des *producteurs d'idées*. Pascal :

« Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »

*Ceci tuera cela*. Soit le techno-totalitarisme tue la pensée – c'est plus qu'en voie d'être fait. Soit la pensée tue le techno-totalitarisme. Ainsi le milieu anti-industriel avait remis en circulation, voici des années, l'idée de « Réappropriation des savoir-faire », déjà présente

dans les communautés post-soixante-huitardes. Heureuse idée, destinée à rendre un peu d'autonomie vis-à-vis de la *Mégamachine*, à ceux qui la mettraient en pratique ; à conserver des vieilles pratiques ; à renouer avec cette expérience directe, avec cette sensibilité qui façonne les réfractaires à la société industrielle. Nombre de textes, parmi les plus intéressants de l'époque, sont issus de cette mouvance, qu'on peut lire notamment à *L'Encyclopédie des Nuisances* et dans *Notes & Morceaux choisis*, le bulletin de Bertrand Louart. Cette idée de « réappropriation des savoir-faire » circule dans les squats, les communautés, les ZAD, les ateliers et les jardins collectifs et chez bien des gens qui vivent à l'écart, seuls ou en famille. Elle est un point d'ancrage et un point de départ. Elle donne du recul et matière à penser à ceux qui la mettent en pratique, sans prétendre un instant s'être affranchis du système, au sein d'on ne sait quelle Utopie enfin trouvée. Il n'y a pas d'ailleurs, mais des idées nées de la pratique et qui suscitent de nouvelles pratiques, en un perpétuel va-et-vient cumulatif entre l'expérience et la théorie. Une fois passé le seuil du mouvement spontané, de la réaction instinctive née de l'existence même des sujets – et il est aussitôt passé –, ce sont la réflexion et la critique qui commandent la pratique.

En tête de la réappropriation des savoir-faire, il faut donc classer la réappropriation de la pensée et du savoir-penser. Les moines du Moyen Âge et leurs ouailles ont sans doute beaucoup appris de l'expérience du défrichage des forêts, de leur mise en culture, de la création de milliers de communautés villageoises. Ils ont appris des techniques agricoles et quelques règles de ce que le babil contemporain nomme « le vivre-ensemble ». Ces mêmes techniques et ces mêmes règles que la technocratie libérale-libertaire s'est acharnée à détruire et que d'aucuns s'efforcent maintenant de recueillir. Ils ont surtout appris à penser et à se réappropriier la pensée des Anciens. D'où l'héroïque labeur des copistes, sauvant les lambeaux de la culture gréco-latine, parfois transmise par les Arabes, enfouie sous les ruines de l'Empire, ravagée par les envahisseurs extérieurs et les guerres intestines. D'où la philosophie médiévale, la restauration des Humanités – la Renaissance. On peut, à partir de la

pratique agricole, avoir l'idée du collier de trait et du soc de charrue. On peut, à partir de la vie quotidienne, réguler les rapports entre les hommes et les femmes, entre vilains et seigneurs, d'une manière beaucoup plus équilibrée qu'on ne l'imagine d'ordinaire<sup>9</sup>. On ne peut pas réinventer Platon, Aristote, Epicure, ni le trésor d'émancipation amassé durant des siècles pour la postérité : enquêtes, logique, dialectique, etc. Toutes ces méthodes qui développent le langage – grammaire et vocabulaire – et permettent à l'homme de verbaliser et de penser sa situation, d'en avoir l'idée, c'est-à-dire la représentation (*eidos* : forme, image, icône, idée), et ainsi d'y pouvoir quelque chose. Et nous ne nous remettons jamais de l'irréparable incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Certes les Pères de l'Église et les théologiens ont intégré une part de l'héritage philosophique, mais la lettre de Gargantua à Pantagruel, datée « d'Utopie, ce dix-septième jour du mois de mars », exulte du renouveau, du bond de quinze siècles accompli en quelques décennies grâce aux traductions.

« Les temps étaient encore ténébreux, se ressentant du malheur et des calamités causés par les Goths qui avaient mis à sac toute bonne littérature ; [...]

Maintenant toutes les disciplines sont rétablies, et l'étude des langues instituée : le grec, sans lequel c'est une honte qu'on se prétende savant, l'hébreu, le chaldéen et le latin ; l'imprimerie qui fournit des livres si élégants et si corrects, est en usage, elle qui a été inventée de mon vivant par une inspiration divine, alors qu'au contraire l'artillerie l'a été par une suggestion diabolique. [...]

Je vois les brigands, les bourreaux, les mercenaires, les palefreniers d'aujourd'hui, plus doctes que les docteurs et les prédicateurs de mon temps. Que dirai-je ? Les femmes et les filles ont aspiré à cette gloire et manne céleste que sont de bonnes études. »

De bons manuels de rhétorique, de grammaire et de logique sont aujourd'hui aussi utiles que des manuels de jardinage, pour traverser les cataclysmes qui viennent.

---

<sup>9</sup> Federica Fellici, *Caliban et la sorcière*, éd. Entremonde, 2014.

Nous qui ne savons ni le grec, ni l'hébreu, et à qui les temps qui s'enténébrent n'ont permis que de mauvaises études, nous avons proposé la méthode de l'*enquête critique* afin de produire des idées et des producteurs d'idées. Il y a toutes sortes d'enquêtes. Sans détailler ce qui semble un pléonasme – après tout, une enquête devrait *toujours* être critique – il s'agissait de pousser tout un chacun à se « réapproprier la pensée », à fabriquer du sens par lui-même, en enquêtant sur le monde à *partir* de son lieu de vie. Ellul : « Penser globalement, agir localement ». Du concret et du particulier, à l'abstrait et au général. C'est l'exemple que nous avons tâché de développer à partir de la technopole grenobloise qui, de fil en aiguille, s'est transformé en critique du capitalisme mondialisé à l'ère technologique. À une époque où – moyennant de considérables ajustements de la notation – 80 % d'une classe d'âge obtient son bac, c'était un moyen d'auto-éducation que nous propositions. Un moyen concret pour des autodidactes de conquérir cette autonomie si hautement revendiquée. On pouvait croire que ces innombrables bacheliers étaient au moins capables de lire et d'écrire, comme autrefois les élèves de l'école primaire, et qu'ils pouvaient, à partir de là, développer leurs connaissances et leurs idées.

C'était une façon, pour n'importe quel individu, souvent jeune, professant son rejet des « vieux partis autoritaires » et des structures « hiérarchisées » de s'instruire par lui-même. Il n'y avait pas même besoin du cadre collectif, souvent pesant, réducteur et champ clos de conflits sans merci entre égaux – tous plus égaux les uns que les autres.

C'était également pour des gens perdus sous un fatras de théories et un déluge d'informations permanentes, le moyen *le plus juste* d'entrer en politique, par l'enquête concrète de leur situation concrète. On ne peut franchir un obstacle sans *l'attaquer*. Enquêter sur un problème, c'est commencer à le résoudre.

Quel que soit le bout par lequel on le saisit, il suffit de remonter le fil d'Ariane pour sortir du labyrinthe. En fait, quel que soit le fil saisi, il suffit de ne jamais le lâcher pour remonter jusqu'au nœud embrouillé du problème. On peut dire aussi « la source », « la racine », le principe

unifiant d'une multitude de maux : le principe d'efficacité absolue, par exemple, (alias rationalité technicienne) affranchi de tout autre considération. Chaque époque, en effet, présente un caractère particulier, qui l'unifie et qui l'affecte dans tous ses aspects. Ainsi le caractère technologique du capitalisme contemporain depuis la Seconde Guerre mondiale nous serait tôt ou tard apparu, que nous enquêtions sur l'élevage ovin en Lozère, la porcelaine à Limoges, le foot spectacle à Marseille ou plus directement sur l'aviation, les télécoms ou les nanotechnologies dans la technopole grenobloise, à Rennes ou à Toulouse. Dire que la technologie est le front principal ne signifie pas qu'on réduise toute opposition à sa contestation. Ce serait aussi absurde que de se battre « contre la Somme » ou « contre le Rhin » parce qu'à un moment donné la ligne de la Somme ou celle du Rhin matérialise le front principal entre deux armées. Le front principal n'est que le *théâtre majeur de l'action*, celui qui *commande* les fronts dits secondaires et où se décide l'issue du conflit. C'est-à-dire que toute percée ou recul sur ce front se répercute en cascade sur les autres et *transforme la situation*. À aucun moment, il ne s'agit de hiérarchiser les mérites de différentes causes, ni ceux de leurs défenseurs (cause des femmes, des homos, des animaux, etc.). Il s'agit de comprendre, avec le moins de retard possible sur le fait accompli, comment la technologie transforme le monde, villes et campagnes, les hommes et les femmes, leurs corps, les rapports sociaux, le rapport à soi, les idées, etc. Et enfin les rapports de force entre nécessaires et superflus, à l'avantage des premiers, bien sûr. Maintenant, si vous pouvez nous dire quel autre facteur que les technosciences a davantage changé l'homme et le monde depuis la révolution industrielle (*circa* 1800), ou la révolution cybernétique (*circa* 1945), nous serons vraiment intéressés.

Notre idée était donc de susciter des nuées d'enquêteurs autant que de fournir des moissons d'enquêtes. Vous connaissez la rengaine des associations humanitaires : « Donnes du poisson à un homme, il aura encore faim, demain. Apprends-lui à pêcher, il n'aura plus jamais faim. » L'enquête critique se développe en enquête-action au fur et à mesure de l'établissement des faits, de leur explication, de leur publication, de l'implication des individus qui en prennent

connaissance. Elle permet d'élaborer des théories, toujours provisoires, toujours à revoir en fonction de l'évolution incessante des faits rapportés par l'enquête perpétuelle. Par théorie, nous n'entendons pas prédiction, ni prescription, mais ce que les Grecs entendaient eux-mêmes : une suite, une vision *ordonnée* par opposition au *bruit*, au chaos du monde, produit par des myriades d'émetteurs. Et à la fin s'impose le bruit du plus gros, ou du plus grand nombre d'émetteurs.

Nos idées se sont vérifiées dans les faits. Notre enquête s'est développée en action, impliquant des individus et des groupes qui, jamais, « n'ont fait partie » de Pièces & Main d'œuvre, mais que nous avons croisés à certains moments, pour des objectifs précis et limités. Nous ne voulions pas être prisonniers d'un collectif, ni porter le fardeau d'un *comitas*. Cela répondait par ailleurs à un axiome anti-bureaucratique : ce n'est pas l'organisation qui agit, c'est l'action qui organise. Nous avons toujours trouvé les moyens de répondre aux besoins qui se présentaient. Ils s'offrent à ceux qui agissent, tandis que l'action se dérobe à tous les Comités Ran-Tan-Plan qui, sans fin, « se donnent les moyens ». Fétichisme du « programme », de la « plateforme », de la « charte », de l'analyse et de l'organisation impeccables, interminablement discutées à huis-clos, et qui finissent par mourir comme elles ont vécu : sans bruit et sans avoir servi à rien.

L'attention critique que nous avons portée au Laboratoire grenoblois, à son activité, à son mode de fonctionnement (« la liaison recherche-industrie-pouvoirs publics »), à ses innovations, nous a parfois permis d'anticiper : Sur la gestion informatique de tout et de tous, par exemple (puces RFID, biométrie), sur les nanotechnologies et technologies convergentes, les neurotechnologies, la biologie de synthèse, etc. Elle nous a permis d'alimenter des campagnes, de tenir des réunions publiques, d'organiser en 2006, contre l'inauguration du centre Minatec, une manifestation demeurée fameuse, de saboter en 2010 la campagne d'acceptabilité des nanotechnologies de la Commission Nationale du Débat Public (CNDP). Elle nous a permis d'attirer, sur le transhumanisme et le techno-totalitarisme, l'attention



d'une frange de militants, de journalistes et d'universitaires – et surtout de nombre d'isolés qui se croyaient seuls à voir le monstre-machine. De même qu'un paléozoologue reconstitue l'anatomie, l'alimentation et le milieu d'un dinosaure à partir d'un os, nous avons pu, à partir de la technopole grenobloise, reconstituer le technocapitalisme mondialisé (le stade Silicon Valley du capitalisme), désigner et décrire au fil d'une quinzaine de livres et de centaines de textes, nombre de concepts et de phénomènes associés : la police totale (gestion et contention), la société de contrainte (implants cérébraux), la technocratie (l'alliage du capital et de l'expertise), la reproduction artificielle de l'humain, etc. Nous avons reçu un accueil mondain, la reconnaissance rechignée d'un étroit milieu d'initiés, et un échec politique ; les enquêteurs, les producteurs d'idées et les idées ne se sont pas multipliés à la vitesse nécessaire. La conscience du désastre traîne loin derrière l'emballement technologique. Nous-mêmes, qui y passons notre temps et nos efforts, nous peinons à saisir « ce qui se passe », « en temps réel ». Et encore plus à le dire, et à y *répondre*.

Certes, nous avons parlé avec beaucoup de gens. Nous avons suscité des écrits et des écrivains, mais finalement nous n'avons rencontré que ceux qui nous cherchaient. Ou plutôt qui cherchaient un accès à l'écriture, à la publication etc. Des convaincus. Et si ce n'était PMO, c'est d'autres qu'ils auraient trouvés.

Nous avons effroyablement sous-estimé les ravages de « La Fabrique des crétins » et de « L'Enseignement de l'ignorance ». La destruction de l'école et de l'éducation depuis 1968, afin de priver les enfants du peuple des moyens d'intelligence et d'expression claires, de leur situation. Pardon de notre naïveté, nous avons rencontré tant de diplômés, désireux de « nous aider », de « faire quelque chose », en proie à la panique et à la procrastination dès lors qu'on leur proposait – non pas d'*écrire* – mais de *rédigé*r sur tel ou tel sujet qui leur tenait à cœur. Ils en étaient simplement incapables ; et aussi humiliés que les illettrés à qui l'on demande soudain de lire ou de remplir un document.

Nous avons également surestimé la volonté de penser de la basse *intelligentsia* ; associative ou politique, citoyenniste ou radicaliste. Celle-ci inverse la formule d'Ellul : elle pense localement et agit globalement. Elle se vit toujours, à son insu, ou du moins avec évidence, comme le bras local d'un cerveau global. Elle prétend penser, bien sûr, ne serait-ce que pour sauver la face, et contribuer « à son niveau » à l'élaboration du discours convenu. Mais elle ne fait que répéter, souvent de manière indigente, ce qui se dit de source autorisée – quelques auteurs, revues, medias, maisons d'édition, départements universitaires – et qui finit par percoler, via des conférences et des soirées-débat jusque dans les cerveaux du café-citoyen et du squat anarchiste. Outre le rôle de chambre d'échos, ces endroits remplissent une fonction paroissiale de sociabilité. On s'y retrouve entre soi pour se distraire et/ou se disputer devant un verre de vin bio et une quiche aux légumes. Ce qui n'est jamais dit, ni discuté, c'est l'existence réelle de ce centre idéologique, de ce parti fantôme qui tient lieu de Parti officiel, mais dont le fonctionnement est encore plus opaque, oligarchique que celui du vieux Parti, avec un recrutement par cooptation et une absence totale de règles et de contrôle de la direction par les dirigés.

Quand la basse *intelligentsia* prétend « agir local », elle ne fait que répercuter localement une idée ou un mot d'ordre, généralement venus de Paris-Montreuil, en réaction à une question nationale ou internationale. Dans le meilleur des cas, elle cherche fébrilement des exemples locaux qui *illustrent* et vérifient les thèses et les thèmes mis à la mode par « les copains de Paris » et des Parisiens « décentralisés ». Quitte à plaquer artificiellement des mots d'ordre abstraits sur des situations concrètes.

Il y a en fait un immense besoin inexprimé – et *inexprimable* – de prise en charge. Le bas clergé n'a jamais prétendu penser à la place des théologiens, ni demandé l'abolition du Pape, des évêques, de l'église. Mais simplement qu'on lui laisse jouer son rôle de truchement, de porte-parole du peuple et des fidèles auprès des princes, et d'enseignant de la parole divine auprès du peuple et des

fidèles. Les sous-officiers et les contremaîtres n'ont jamais voulu l'abolition des stratèges, des ingénieurs, des généraux ni des patrons. Ils souhaitent tous, au contraire, de *bons chefs* et de *bonnes têtes*, compétents dans leurs fonctions et qui reconnaissent leur propre compétence spécifique de connaissance et d'encadrement de la foule ; leur expertise du terrain. Chacun sa mission. Tout le monde ne peut pas tout faire à la fois.

La prétendue abolition de la hiérarchie et des structures verticales dissimule le plus souvent de nouvelles méthodes de direction, perverses et manipulatrices, et l'apparition de *hiérarchies de fait*, informelles et tacites : le groupe a horreur de l'anarchie <sup>10</sup>.

Et de même au niveau des simples fidèles, des simples soldats, ouvriers, citoyens. Nul ne laisserait le chef ou l'État se mêler de ses affaires, la sphère d'activité, si réduite soit-elle, où il s'estime non seulement compétent, mais *le plus compétent*. La critique des supérieurs commence avec le procès de leur intrusion incompétente, « ils n'y connaissent rien » et pourtant ils veulent obliger « celui qui sait mieux », celui « qui connaît son métier » à des façons dommageables.

Un bon chef doit écouter ses subordonnés, tenir compte de leur avis, et transmettre à l'échelon supérieur. Un bon État doit écouter l'avis des citoyens, en tenir compte, et gouverner au mieux de leur sauvegarde mutuelle. Sans intrusion abusive, ni négligence de ses devoirs.

Plus le territoire est vaste et la population nombreuse, plus s'exprime un besoin d'organisation publique pour prendre en charge ce qui dépasse les capacités et les compétences individuelles : la défense, les infrastructures. Et puis ce qui fut longtemps l'apanage de la gauche, les services publics : transports, santé, enseignement, sécurité ; le social. C'est que contrairement aux intellectuels, « les gens » ont un vif souci, émouvant, du commun et de l'intérêt général. Ils se respectent. Ils se font une haute idée de leurs devoirs, de leurs missions, de leur

---

<sup>10</sup> *Le Monde*, "Les organisations horizontales, mythe ou réalité ? Entretien avec le sociologue Erhard Friedberg", 27 octobre 2015.

conscience professionnelle – y compris quand leurs supérieurs négligent et sabotent. Lâchons le gros mot : ils ont de la *morale*.

Il est cruel de demander à des gens privés de moyens, de structures, de directions, de penser et d'agir par eux-mêmes, afin de pallier l'abandon dont ils sont victimes, sous couvert de lutte contre L'État, l'autoritarisme, « les appareils verticaux », etc. Si l'État manque à ses devoirs, surgissent des États dans l'État pour s'y substituer, mobilisant des particularismes réactionnaires et des méthodes encore plus autoritaires, afin de s'imposer.

Il est cruel de demander à la basse *intelligentsia* de gauche de « penser par elle-même », après avoir « déconstruit » tous ses cadres de pensée : la patrie, la classe, le parti, la république, la nation, le socialisme, etc. pour y substituer une bouillie « multiculturelle », ô combien *fluide*, à base de « diversité », « minorités », « micro-pouvoirs », privilégiant toujours la fraction contre l'individu et le commun.

Notre action, comme démontré par Newton, ne pouvait que susciter une réaction de force égale. Elle a vivement stimulé la sociologie des « controverses techno-scientifiques », officines d'acceptabilité, agences de communication et budgets de tout ce petit personnel de sociologues, créatifs, etc. Elle a suscité un silence assourdissant, une surdité forcenée des partis et associations progressistes, y compris à Grenoble, malgré l'ampleur et la précision de notre enquête sur la technopole et nos multiples interpellations. Une force d'inertie fascinante, capable d'absorber n'importe quel choc, retranchée dans sa fausse conscience et sa routine abrutissante. Toutes sortes de facteurs s'imbriquent dans cette résistance passive : la misère intellectuelle, la mesquinerie de boutique, le calcul politicien et l'intérêt de classe. *Après tout*, le personnel politique et associatif de la technopole est lié idéologiquement et matériellement à la technocratie locale, quand il n'en est pas issu. Il parle donc d'*autre chose* : le Chiapas, la Palestine, les sans-papiers, les migrants, le Front national, etc. Du PS à certains anarchistes, en passant par le PC, le NPA, les Alternatifs, les Verts & Cie, tous les techniciens de la

gauche grenobloise rivalisent en bonnes recettes de gestion de STMicroelectronics. Le mieux que l'on puisse en espérer, ce sont de rarissimes embarras quant aux effets des causes qu'ils soutiennent, et des sortes de concours Lépine pour conserver les bonnes causes, tout en atténuant leurs mauvais effets.

Au fond, nous avons, comme Ellul, fait des choix ignobles par opposition aux choix tenus pour nobles par la militance et l'*intelligentsia*. Nous sommes partis d'*en bas*, des faits, du local et du phénomène technologique, réputé aride et apolitique ; alors que l'intellectuel de gauche part d'en haut, de la théorie, du global et de la politique, de la Grande Politique, voire de la géopolitique et singe les sommités du mensuel *Le Monde diplomatique*. Nul ne méprise davantage la province et le concret que l'intellectuel de province.

Il en fut de même de cette frange de la jeunesse, issue du mouvement anti-mondialisation (1999, Seattle. Gênes, 2001), privée de mémoire, de culture et de tradition par la honteuse défaillance de *La Génération* (celle des soixante-huitardes)<sup>11</sup> ; et qui, courageusement, entreprit de se recomposer une pensée, en allant piocher dans toutes sortes de vieux textes, souvent trouvés sur le net et en s'informant auprès de quelques « anciens » qui avaient l'avantage d'être disponibles, sinon pertinents. Le résultat ne pouvait être, tout d'abord, qu'une salade d'analyses situationnistes, de proclamations des « groupes de guérilla urbaine », d'affabulations « autonomes », de vaticinations diverses (Hakim Bey) et de multiples ingrédients, brassés dans le huis-clos des squats et des boccas alternatifs. Cette remontée dans le temps rencontra vite la *French Theory* (Foucault, Derrida, Deleuze et Gattari), la *déconstruction* et la sociologie de Bourdieu. Elle s'y est perdue. Engloutie dans les sables mouvants du *postmodernisme*. Post-humanisme, post-féminisme, post-colonialisme, post-gauchisme, post-anarchisme, post-communisme, post-antifascisme et antiracisme... Post, post et post.

---

<sup>11</sup> Hervé Hamon & Patrick Rotman, *Génération*, 2 vol., éd. Seuil, 1987.

Arrivée trop tard, dans un monde trop vieux, la génération postérieure s'est pulvérisée en *micropolitiques*, faute de pouvoir former un dessein politique d'ensemble, aux dimensions de la situation où elle patauge. Elle compense cette absence ou cette impossibilité de radicalité par un extrémisme obtus.

La plupart des jeunes *radicalistes* que nous avons croisés ne s'intéressaient pas plus au local et aux technologies que les vieux *citoyennistes*. Ils cherchaient surtout des thèmes d'activisme pour se mettre en valeur, des prétextes à réunions, à hauts cris, conciliabules, opérations d'agit-prop', voire, dans leur plus cher désir, à une émeute réglementaire, avec cagoules, *black block* et bris de vitrines. Il nous incombait de fournir le discours, les faits, les arguments, les textes, justifiant ces envies d'esclandres. Pour peu qu'on *fémînise* les textes collectifs et qu'on ajoute systématiquement « ...*et son monde* » après l'objet de notre opposition – *Contre Ceci et son monde!*... *Contre Cela et son monde!* – comme un répons de messe, nous avions *l'imprimatur*. Peu d'entre eux ont vraiment compris ce qu'étaient les nanotechnologies, les technologies convergentes, ni ce que signifiait l'emballage technologique. Nous étions pour eux, comme pour les gauchistes du NPA, une sorte de commission spécialisée, dans un domaine ésotérique et abscons. On ne s'y *investit* que lorsqu'on n'a rien de plus urgent ou de plus gratifiant à faire ; et on y fait appel quand on a besoin d'une explication ou d'un *intervenant* sur le sujet. Gauchistes et post-gauchistes n'ont jamais admis que nous étions des *généralistes de la politique* et non pas des *spécialistes des technologies*. Il aurait fallu d'abord comprendre que la technologie était devenue la politique de notre temps – la *réelle* politique du capital et de la technocratie – et non pas un simple moyen, susceptible de « dérives » et de « dysfonctionnements ».

Il y a des années de cela, une note étonnante du Centre d'analyse stratégique – ou d'une officine similaire – nous était passée sous les yeux. L'auteur y déclarait que les risques de tension majeurs à venir en France, étaient soit les controverses technologiques (nucléaire, OGM, nanos, etc.), soit les controverses identitaires (ethniques,

confessionnelles, sexuelles, etc.). En tant qu'humains, à qui rien d'humain n'est étranger, nous nous sommes évertués à faire de la lutte contre l'inhumain (transhumanisme, anomie, fanatisme) le souci premier de nos congénères. Devinez qui a gagné.



C'est qu'on ne luttait pas à égalité. Il est tellement plus facile de *mobiliser* la foule (*mob*), à coups de *twitts*, de *punch lines*, de vidéos, de posts sur les « réseaux sociaux », que de « lâcher des hommes libres dans le monde », en leur demandant de lire et d'écrire de longs textes compliqués. Les conflits identitaires sont si faciles à comprendre et à passionner. L'union fait la force. Plus faible l'individu, plus fort le besoin d'appartenance au groupe. Il suffit à l'individu fort d'être ce qu'il fait, sans souci d'identité innée ou acquise. Celui-ci fera de la peinture, de la pêche, de la chasse, de l'élevage, de la critique sociale, et se dira tout au plus, peintre, pêcheur, chasseur, éleveur et/ou critique. Les *dividus* faibles, incapables, passifs ou dont l'activité est méconnue, tirent vanité de l'être et du paraître. Individuellement humiliés, ils se « distinguent » par leurs possessions prestigieuses ou leur appartenance de groupe. Fiers d'être corses, aryens ou du 9-3 ; fiers de leur troupeau de vaches, d'un riad à Ouarzazate ou d'une paire de Nike dernier cri. Chaque *dividu* se croit expert en identités du simple fait de sa propre identité : homme/femme, homo/hétéro, blanc/brun. Le potentiel de division et d'amplification est inépuisable. L'amour-propre, la susceptibilité, le sentiment enragé de soi-même, confondu avec l'appartenance catégorielle, fournit à ces brasiers une huile inépuisable. C'est à la portée de n'importe quel *entrepreneur en identité*, de n'importe quel spécialiste en *marketing*, sur le marché politique ou commercial. Et aux caractères innés (sexe, âge, couleur de peau), non choisis, s'ajoutent les caractères acquis de ceux qui se choisissent *fièrement hallal*, casher ou cathos, et prétendent fonder là-dessus des droits particuliers, voire d'imposer leurs prescriptions et leurs interdictions à toute la société.

Les politiques identitaires sont le plus bas degré de politique. Ce sont les politiques d'histrions au cirque et sur les plateaux télévisés, de beuglards et de brutes, quand le peuple se dégrade en *masses* ; plèbe et populace. Ce sont les batailles de factions, à l'hippodrome de Byzance, entre *supporters* des écuries verte et bleue, ou entre *supporters* « d'Auteuil » et de « Boulogne » dans les tribunes du PSG. Ce sont les querelles sur le sexe des anges ou celui des intersexués quand surgissent les assaillants et les assassins islamistes.

Ce sont des politiques de vanité stupide, de diversion et de division du peuple. A-t-on jamais vu, malgré des décennies d'appels et de propagande, la France d'en bas défilé en masse contre les nuisances qui frappent davantage les quartiers populaires ? Le bruit, l'air et l'eau empoisonnés, la *malbouffe*, les pesticides, les engrais qui infectent et abrègent la vie. A-t-on jamais vu la jeunesse des cités ou la vieillesse des cantons se soucier de l'intérêt général et se joindre aux protestations contre le nucléaire, les chimères génétiques et l'artificialisation du territoire ? Pour toutes les critiques qu'on leur adresse, et qu'ils méritent, les petits-bourgeois « écolos » restent les seuls, et les derniers, à ne pas séparer leurs intérêts de l'intérêt commun, à faire preuve d'*idéalisme* et à se battre pour tous, en même temps que pour eux. Qu'ils gagnent et qu'ils s'y prennent bien pour rallier l'ensemble du peuple à la cause commune est une autre affaire. Mais pour en parler, il faut avoir tenté, une fois, d'éveiller un canton d'éleveurs de porcs ou les banlieusards d'une métropole à la critique radicale.

Demandez à n'importe quel ancien établi, mao ou marxiste-léniniste. Aux derniers prêtres ouvriers et curés des cités. Cela suppose d'y habiter. De se lier aux habitants. D'enquêter. *De ne pas suivre* les idées et les revendications aliénées, aussi populaires soient-elles. De ne pas émettre un langage et un programme tout faits, aussi justes soient-ils dans l'abstrait, mais étranges et incompréhensibles pour la population. De se plonger dans le milieu sans s'y perdre, mais sans heurter. Cela suppose d'écouter, d'observer, de comprendre – « l'analyse concrète de la situation concrète ». De synthétiser les



griefs pour produire des idées radicales (et non pas extrémistes), dont les habitants puissent s'emparer, etc. L'expérience de l'établissement (« aller au peuple ») et de l'enquête de masse, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ont accumulé là-dessus de multiples règles et leçons qu'on ne discutera pas ici. Mais si vous connaissez des volontaires, on ne demande qu'à leur en faire part.

La critique de cet engagement sacrificiel et de l'aliénation de l'*engagé* (*alias* militant) relève du cliché « situ » depuis des décennies. Cet engagement a produit des résultats contrastés suivant les orientations des militants et leurs conditions d'intervention : comparez le bilan des zapatistes du Chiapas avec celui des populistes russes. Il n'y a pas plus sourd que les masses qui ne veulent pas entendre. Le discours d'émancipation sociale et féminine porté dans la population arabe des cités par des militants français n'a jamais eu qu'un succès marginal et superficiel ; de plus en plus mince au fur et à mesure de l'afflux de nouveaux immigrés arabes et du départ des Européens (Français, Italiens, Espagnols, Portugais, etc.). La prédication islamiste des *blédards* algériens dans les années 1990 a conquis et transformé les cités en dix ans. C'était un discours *de l'intérieur*, arabe et musulman, et non pas un discours *de l'extérieur*, laïque et français. Le discours dont avaient besoin nombre de jeunes hommes arabes pour exprimer et justifier leur rejet des Français et de la francisation. Leur refus d'être des Français comme les autres (noirs, blancs, bruns, jaunes), et d'être « humiliés » ; de perdre leur position spéciale, hautaine, dans la famille et la société. Cette fierté virile qui se manifeste d'abord par la soumission des femmes. Le plus humilié des musulmans trouve ainsi dans « ses » femmes (mères, sœurs, épouses) de quoi humilier plus bas que lui et regagner un peu de *self-esteem*. Qu'importe l'effondrement des conditions de vie à qui aime la mort. Qu'importe l'expansion du techno-totalitarisme s'il peut servir à l'instauration de la charia et du califat. *L'islam est la solution à tout.*

Quant à nous, nous savons qu'on ne gagne pas toujours avec le nombre, mais qu'on ne gagne jamais sans lui et moins encore contre lui. Nul à ce jour n'a trouvé d'autre moyen de transformer les idées

en force matérielle, et la critique en actes, que la conviction du plus grand nombre. Comment, alors, lui communiquer ces idées, qui sont d'abord *ses idées* mises à jour par l'enquête, « le rêve d'une chose dont il lui suffisait de prendre conscience pour la posséder réellement » ? – Du moins, si l'on a bonne opinion du monde.

Guy Debord s'était posé la question au moment où l'avènement de la production automatisée ouvrait un nouveau champ de bataille, celui des loisirs, aussitôt colonisés par la télévision et la passivité spectaculaire. Dans le sillage de Brecht, il avait élu « la construction de situations » pour « idée centrale », parmi les nouveaux procédés d'intervention de la critique radicale.

« C'est-à-dire la construction concrète d'ambiances momentanées de la vie, et leur transformation en une qualité passionnelle supérieure. Nous devons mettre au point une intervention ordonnée sur les facteurs complexes de deux grands composants en perpétuelle interaction ; le décor matériel et la vie ; les comportements qu'il entraîne et qui le bouleversent. »

Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale.

La filiation entre ces « constructions de situation », les « zones d'autonomie temporaires » d'Hakim Bey, les « zones d'opacité » du Comité Invisible et les « Zones à défendre », saute aux yeux. L'objectif stratégique de Debord étant d'abolir la coupure entre acteurs actifs et spectateurs passifs, l'abolition du Spectacle qui est l'inversion de la vie, pour faire de tous, acteurs et spectateurs, des viveurs.

Son projet, comme celui de Marx, un siècle plus tôt, est de fournir la théorie, la vision ordonnée du monde, qui permettra aux prolétaires, aux consommateurs – aux superflus, désormais – d'en saisir la réalité pour la transformer.

Marx en 1843, présentant son projet de revue à Ruge :

« Notre devise sera donc : réforme de la conscience, non par des dogmes, mais par l'analyse de la conscience mystique, obscure à elle-même, qu'elle se manifeste dans la religion ou la politique. On verra

alors que, depuis longtemps, le monde possède le rêve d'une chose dont il lui suffirait de prendre conscience pour la posséder réellement. On s'apercevra qu'il ne s'agit pas de tirer un grand trait suspensif entre le passé et l'avenir, mais d'accomplir les idées du passé. On verra enfin que l'humanité ne commence pas une œuvre nouvelle, mais qu'elle réalise son œuvre ancienne avec conscience. Nous pouvons par conséquent formuler la tendance de notre revue en un seul mot : examen introspectif (philosophie critique) de notre temps sur ses luttes et ses aspirations. C'est là une tâche pour le monde et pour nous. Ce ne peut être que l'œuvre de forces réunies. »

Debord en 1957, présentant son projet d'action aux fondateurs de l'Internationale situationniste :

« La théorie situationniste soutient résolument une conception non continue de la vie. La notion d'unité doit être déplacée depuis la perspective de toute une vie – où elle est une mystification réactionnaire fondée sur la croyance en une âme immortelle, et en dernière analyse, sur la division du travail – à la perspective d'instant isolés de sa vie, et de la construction de chaque instant par un emploi unitaire des moyens situationnistes. Dans une société sans classes, peut-on dire, il n'y aura plus de peintres, mais des situationnistes qui, entre autres choses, feront de la peinture. »

C'est-à-dire qu'il n'est pas même question pour Debord, d'être *ce qu'on fait* (peintre par exemple), à la mode existentialiste – intolérable et mutilante spécialisation – mais d'agir en homme complet et total, comme l'homme communiste (renommé situationniste), selon Marx, pratiquant la pêche le matin, la critique sociale le soir, sans se réduire à une identité de pêcheur ni de critique social. On n' « est » rien ; on fait tout. On essaie.

Les *situations* sont des maquettes de vie – des décors, dit Debord – qui entraînent certains comportements, et ces comportements, en retour, modifient le décor, la situation, en un perpétuel mouvement. Que chacun soit – non pas l'acteur – mais le viveur conscient et délibéré, le plus libre possible, de sa propre vie.

La théorie de Marx en appelle à tous, au renversement de la société par de nouvelles structures. La théorie de Debord en appelle à

chacun, à la dissolution de toutes les structures – sauf référence de pure forme aux « conseils ouvriers » – par l'émancipation des individus ; à « lâcher des hommes libres dans le monde ». Mais les comportements sont des *formes* et les formes sont des *idées* : *eidos*, image, icône, idole. Des *représentations*. Ne dit-on pas « donner l'exemple », ou « se donner en spectacle » ? Pour communiquer ses idées au nombre, Debord table évidemment sur ses films et ses écrits, c'est-à-dire un discours *médiatisé*, même s'il ne touche d'abord qu'un public restreint ; mais également sur les constructions de situations, discours *immédiat*, en actes, et dont chacun peut et doit s'approprier la méthode pour la reproduire. Même le *pro-situ*, suiviste et paumé, errant dans *La Société du Spectacle*, peut devenir un vrai situationniste en jetant le livre et en construisant par lui-même telle situation que son désir lui soufflera.

Et d'où lui viendra ce désir ? Cette idée d'agir ainsi ou autrement ?

Debord admet implicitement l'existence d'un invariant anthropologique, qui est le mimétisme, l'imitation des modèles dans les désirs, les idées, les actes, etc. La théorie mimétique qui court de la *mimésis* d'Aristote à la « mémétique » de Dawkins et Jouxte, en passant par Gabriel Tarde, Gustave Le Bon, Elias Canetti, Serge Moscovici et surtout, René Girard, est la plus occultée, quoique la plus vérifiée et la plus pervasive (sous de multiples noms d'emprunt) des innombrables théories de l'humain. Elle s'étend à tous les champs, de l'amour à la guerre, en passant par l'art et l'économie. *La règle de l'art* de Bourdieu en relève tout autant que *l'Œdipe* selon Freud ou la théorie de Veblen sur la *classe de loisir*. Par cela même que nous vivons en société, dans un rapport constant l'un à l'autre, d'imitation ou de distinction, nous sommes tous des *miméticiens*, instinctifs et spontanés ; et nous ne pouvons être autrement. La racine de l'humain, c'est l'humain. Il ne peut y avoir pour l'humain, animal politique, d'autonomie au sens de l'autonomie divine. Il n'y a pas pour lui de *splendide isolement* malgré toutes les comédies du snobisme et de la fausse indifférence qu'il se donne, à lui-même et aux autres. Il n'y a pas d'autonomie parce que si loin qu'il pousse ses désirs, il ne fait que

suivre les désirs d'autrui ou s'en distinguer. Il n'est pas premier ni originel, il ne fait pas ses propres règles (*nomos*). Il ne peut que les violer ou les respecter, de manière plus ou moins consciente, dussent son amour-propre et sa prétention à l'originalité en souffrir. Peu de penseurs furent moins autonomes que Guy Debord, perpétuellement engagé dans de féroces rivalités avec ses modèles rivaux (Isidore Isou, André Breton, Henri Lefebvre, etc.), et ses imitateurs rivaux (tous ses disciples de l'IS, un à un dévorés par ce terrible Saturne). Si un chrétien se définit par « l'imitation du Christ » et revendique avec joie ce modèle par ailleurs inimitable, un situationniste se trouve confronté à la double contrainte d'imiter Debord, sans l'imiter. Ce qui est, comme on sait, une façon efficace de devenir fou, à moins de saisir, comme pour la pêche et l'enquête, qu'il ne s'agit pas tant de s'approprier le produit que la méthode – et – s'il-vous-plaît, de l'améliorer. Confronté au même dilemme, Debord le tranche par un coup de génie digne d'Alexandre face au nœud gordien, la pratique revendiquée du plagiat, sous la forme du détournement qui *améliore les idées*. (*La Société du Spectacle*, thèse 207)

C'est la théorie mimétique que les zadistes tentent de mettre en pratique quand, se posant en modèles, ils appellent à faire « des ZAD partout ». Ils communiquent une idée, à la fois en actes et en paroles, immédiate par leur maquette de vie, leur *construction d'une situation*, et médiante par leur *media center* (Internet) et leurs interventions dans les médias de masse ou *alternatifs*.

La circulation et la reproduction de cette idée, sa réception, dépend ensuite des circonstances : les émetteurs, le terrain, les agents, les destinataires, les récepteurs, les idées rivales qui lui disputent les esprits. Dans le monde des idées, c'est la guerre de toutes contre toutes. Il y aurait une étude éclairante à faire du conflit mimétique entre l'idée radicale des ZAD et l'idée extrémiste du Califat dans les jeunessees en France. En termes de réception, d'attraction, de dynamique, etc.

De même, il faudrait comparer les fortunes respectives des ZAD et des « zones de non-droit », constituées par des *caillera*, comme on

disait jadis, n'ayant jamais lu Debord, Hakim Bey ni Julien Coupat ; et n'ayant pas besoin de lire pour imposer le droit du plus fort.

L'idée radicale, comme il a été maintes fois rappelé, depuis Marx, va à la racine (*radix*), c'est-à-dire à l'homme, « racine de l'homme ». Elle vient du passé. Elle formule son rêve et son œuvre anciens. Sa transmission, de génération en génération, est un mimétisme positif, actif et généreux, qui obéit aux règles minimales du don et de la vie en société : accepter (des anciens) – recevoir (l'idée radicale) – rendre (aux enfants) <sup>12</sup>.

L'idée extrémiste, c'est l'idée folle, poussée à bout, et qui de surenchère en surenchère, se transforme en son contraire. La surenchère étant la distinction du pauvre d'esprit. L'extrémisme est le mimétisme aigri de la rivalité, du ressentiment réactif et narcissique. Il n'accepte rien, il ne reçoit rien : le don l'écrase et l'humilie. Il ne peut ni le reconnaître, ni le rendre. Il se réfugie dans une posture hargneuse, en vrac, on ne lui a rien donné ou si peu, jamais assez ; il n'a rien à accepter, il tient tout de lui-même, de manière innée ou acquise. Il n'a rien à rendre et, en vérité, rien à donner. L'extrémisme est le fruit sec et stérile d'une branche morte ou d'un arbre tranché à la racine. Il n'y a pas eu transmission. L'extrémisme tient lieu de radicalité aux forts en gueule et faibles d'esprit. Les *postérieurs* relèvent de l'extrémisme jusqu'au-boutiste, de l'anti-radicalisme haineux malgré leurs constantes tentatives de récupérer la radicalité et de s'en prévaloir. L'antiracisme radical combat les systèmes d'oppression et de séparation fondés sur la couleur de peau et l'origine ethnique. Le pseudo-antiracisme extrémiste revendique le retour à la séparation afin de se constituer une clientèle captive ; voire le renversement d'une suprématie par une autre. Le féminisme radical combat les systèmes d'infériorisation fondés sur le genre. Le pseudo- féminisme extrémiste revendique la séparation, etc.

La radicalité libère les individus. L'extrémisme renferme les *dividus* dans le groupe et sous le contrôle du groupe.

---

<sup>12</sup> Marcel Mauss, *Essai sur le don*, 1925.

On sait que toutes sortes de facteurs favorisent la contagion mimétique dont l'analogie épidémique relève du lieu commun. La foule, l'inconscient collectif et les médias de masse constituent des tissus conjonctifs de transmission instantanée des idées. Les médias de masse *mobilisent* toujours mieux, toujours plus, depuis un siècle, au fur et à mesure de leur extension et de leur accélération électronique. La fusion entre les masses et les médias s'emballa avec Internet et les « réseaux sociaux » (Twitter, Facebook, YouTube), royaume de la Rumeur Reine et des idées folles, tirées, mitraillées, par des myriades d'émetteurs solitaires ou organisés. La mobilisation et l'extrémisme se nourrissent mutuellement. De même que la radicalité et la démobilisation. C'est à la démobilisation que travaille l'enquête critique, à dissoudre les masses et à former des individus, libres penseurs, immunes aux emballements mimétiques, capables de sauvegarder et de transmettre l'idée radicale.

En pratiquant et en proposant l'enquête critique, afin de produire des idées et des producteurs d'idées, c'est évidemment l'imitation positive que nous avons tenté de susciter, avec le succès que l'on sait. Mais ce que nous avons réussi et raté, et pourquoi, nous ne le savons qu'en partie.

En fait, les questions que vous nous posez : « Quelle forme est-il encore envisageable de donner à la résistance ? Peut-on espérer voir se lever les populations superflues contre le capitalisme technologique et ses soutiens politiques ? » sont de celles qui remplissent les bibliothèques de livres et les penseurs d'angoisse, depuis 1945. Votre formulation même reflète ce pessimisme. Un siècle plus tôt, vous auriez demandé : « Quelle forme prendra la révolution ? Comment soulever la classe ouvrière et ses alliés contre le capitalisme ? » C'est-à-dire *Que faire ?* Question à laquelle Lénine avait répondu en 1902, avec ses implacables pragmatisme et détermination, dans le livre programme du bolchevisme<sup>13</sup>. Nous sommes loin d'avoir un pareil plan d'action à vous proposer, mais à

---

<sup>13</sup> Marius Blouin, *De la technocratie, 2-Ludd contre Lénine*, mars 2015 [@PMO].

défaut, voici quelques directions dont nous sommes sûrs, jusqu'à ce que les faits les contredisent.



Tout d'abord, on ne peut parler de « soulèvement des populations superflues contre le capitalisme technologique » sans préciser qui sont les superflus et à quelle échelle on envisage leur soulèvement. Nous avons désigné les superflus comme des prolétaires ne servant plus à rien (même pas à fournir de la chair à servir), et des consommateurs n'ayant plus de quoi consommer. L'immense classe des sans-rien à la charge et à la merci de la technocratie planétaire.

Nous avons désigné l'infime classe technocratique comme *l'alliage* indissoluble du capital et de l'expertise dont le but est de régner sans fin, en concentrant et en accroissant sans cesse, les moyens de sa puissance. Les technosciences lui offrent les moyens de cette puissance et de se passer du travail humain. La technocratie peut substituer la recherche de la puissance et de l'efficacité à celle du profit capitaliste, comme moteur de son développement, dans le cadre d'une organisation collective (ordre ou caste), limitée à ses rangs.

La question pendante reste celle du sort des superflus. Peuvent-ils retrouver une existence autonome, livrés à eux-mêmes dans les « zones grises » ? Vont-ils s'éteindre « naturellement » sous la combinaison de fléaux divers et d'une stérilité galopante ? Seront-ils exterminés, plus ou moins violemment, par la technocratie ?

Nous forçons le trait bien sûr. Beaucoup diront que nous versons dans la science-fiction catastrophiste. Mais il y aurait lieu de s'interroger sur l'existence et la croissance de ce courant prophétique, sur ce qu'il peut exprimer de conscience réelle de l'évolution historique. Si nous voulons sortir du sempiternel retard de la conscience sur le désastre, il faut cesser de passer de « on n'en est pas là » à « de toute façon, c'est trop tard ».

Un éventuel soulèvement, quelle que soit sa forme, commencerait forcément *quelque part*, comme tous ceux qui l'ont précédé dans



l'histoire du monde. Mais pour réussir, il doit s'étendre partout, au monde entier. C'était déjà l'avis des révolutionnaires de la Belle Epoque que les bolcheviques outrepassèrent dès qu'ils eurent entrevu la possibilité de prendre le pouvoir. Malgré les acrobaties théoriques de Lénine, Trotski & Cie, malgré leur volontarisme et le forçage des circonstances, il n'y eut pas, il ne pouvait y avoir, de « socialisme dans un seul pays ». Et encore moins de communisme. Déjà, l'immense Russie rouge ne pouvait vivre en autarcie, protégée des échanges commerciaux, des progrès technologiques, des conflits internationaux. Le « camp socialiste », lui-même, étendu de la Corée à l'Allemagne, ne put résister au dynamisme du capitalisme technologique. Il ne put en produire qu'une caricature toujours plus retardataire, où le bâton de la contrainte l'emportait sur la carotte de la consommation. Ce qui était vrai à l'époque de l'impérialisme et des colonies l'est plus encore à celle du capitalisme mondialisé et de la « gouvernance mondiale ». Il n'y aura pas plus de « Jardin d'Eden » – au-delà des minuscules communautés et phalanstères déjà expérimentés depuis deux siècles – que de « socialisme en un seul pays ».

Voyez le Chiapas, chef-lieu de toutes les ZAD. Une idée qui a d'autant plus ravi l'imaginaire des altermondialistes, qu'elle était exotique et enjolivée. Les *Zapatouristes* comme tous les « compagnons de route » avant eux, sont allés voir sur place ce qu'ils avaient déjà dans la tête. Mais les limites territoriales et politiques de cette idée, ses capacités de reproduction et d'attraction restent ténues. Sa plus belle conséquence, au bout de vingt ans, c'est sa persistance locale. Il n'y a pas de zapatistes en Syrie, mais l'islam progresse au Chiapas. Le capitalisme mondialisé par la technologie n'a aucune raison d'épargner des enclaves luddites qui seraient à la fois un gaspillage de ressources matérielles et un mauvais exemple politique. Les seuls paradis possibles sont les paradis fiscaux, les îles, les zones à riches, et les cités artificielles que les entrepreneurs de la Silicon Valley projettent de construire *off shore*. C'est-à-dire des lieux hors de portée des superflus, redoutables et inattaquables, et d'où les technoploutocrates, invisibles et immortels, pourront gérer leurs affaires à distance, par liaisons électroniques.



Si ce monde est trop petit pour deux classes, pour la technocratie et les superflus, la première est concentrée ; coordonnée ; consciente d'elle-même. Elle jouit de la *continuité de l'État*, d'une unité de volonté, d'une immense supériorité économique, technologique et militaire. Les seconds sont faibles, dispersés et leur conscience ne va guère au-delà des péripéties de la vie pratique et quotidienne. Malgré les moyens de communication modernes, il n'y a pas encore d'unité de vue, d'intérêts, de pensée, entre les néo-prolétaires d'Asie et d'Afrique, les paysans indiens, les superflus du Maghreb, d'Europe et des Amériques : tout au plus un début de connaissance de leurs intérêts et de leurs rapports mutuels. Et il faudra longtemps avant que cette connaissance ne produise une conscience commune. Or notre affaire n'est pas de renverser un gouvernement, ni un régime, mais une civilisation en voie d'intégration à l'échelle mondiale, qui est l'échelle contemporaine.

Les espérances d'un soulèvement des superflus ne se cognent pas seulement aux conditions nouvelles, objectives et subjectives. Elles se heurtent aux obstacles anciens que le mouvement ouvrier avait dû découvrir et apprendre à franchir – à essayer du moins. Et avant lui, les mouvements paysans et les révoltes serviles. L'obstacle de la dispersion et des discordes tout d'abord, entre individus et groupes dont les consciences spécifiques l'emportent sur la conscience unitaire et s'entrechoquent sans cesse. Les « contradictions au sein du peuple », selon Mao. L'ennemi commun – la technocratie, le capitalisme technologique – est trop loin, trop abstrait (« virtuel »), pour unifier les superflus contre lui, au-delà des plaintes contre « le système ». Concrètement, au jour le jour, ce sont leurs proches, leurs voisins, leurs rivaux (ceux de l'autre rive), qui irritent les superflus et qu'ils haïssent. Ainsi, délinquants et oppresseurs de proximité « qui pourrissent la vie des gens » sont infiniment plus ressentis et haïs, malgré les sermons de la gauche, que les oppresseurs de l'État, du gouvernement, et les délinquants en cols blancs, *traders*, spéculateurs

et affairistes, qui n'apparaissent qu'à la télévision, quand bon le semble à leurs conseillers en communication.

La fin est dans les moyens. La direction d'un soulèvement – ses chefs – dépendent de ses moyens subjectifs et objectifs. Employez la violence révolutionnaire, ce sont les violents et les experts en violence qui s'emparent du soulèvement. Employez le discours religieux, ou nationaliste, ou social et – pour peu qu'il prenne ou que le peuple en soit déjà imprégné –, les religieux, les nationalistes ou les socialistes (anarchistes, communistes, etc.), s'emparent du soulèvement. Mais, à quoi bon, pour nous, un printemps radical, s'il doit tourner à l'hiver sans fin et sanguinaire. Peut-on, dans l'hypothèse d'une sécession de masse – non-coopération, désobéissance civile – éviter la confrontation armée, la prise en tenailles entre les violences étatiques et extrémistes? L'armée et les groupes armés sont par définition des minorités agissantes, avant tout des jeunes hommes en bandes organisées, qui n'obéissent qu'à leurs chefs et ne respectent que les rapports de force. Ils se moquent d'être minoritaires et méprisés. Ils peuvent ensanglanter le plus irénique des soulèvements et s'en emparer ; forcer la population à suivre leur exemple et à choisir entre leurs fureurs jumelles. Peut-on, à l'échelle mondiale, éviter la mobilisation et susciter des myriades de libres-penseurs, capables d'agir sans le support d'une structure autoritaire, ni le combustible d'une idéologie mystifiante? Le pronostic semble désespéré, mais l'instinct des superflus et le rôle des radicaux sont de chercher sans cesse la minuscule issue de secours. Elle existe. Elle est là. Et quand on la voit, on ne voit plus qu'elle, tant elle paraît évidente.

Quant à la résistance aux nouvelles formes d'inhumanité, technologiques et/ou *jihadistes*, nous partageons l'avis de Rabelais, de Pascal et de Marx. Elles ne progressent pas du fait de leur force matérielle mais de notre faiblesse spirituelle, de ce dégoût de soi qui sape toute résistance vitale. Nous devons nous ré-humaniser. Nous ne pouvons nous relever que de la pensée et du passé : non pas commencer une œuvre nouvelle, mais réaliser l'œuvre ancienne avec conscience. Nous devons, au rebours du malheur et des calamités,

qui mettent à sac toute bonne littérature depuis que « nous sommes tous américains », restaurer les humanités et la connaissance des langues mères (les français anciens, langues d'oc et d'oïl, latin, grec, etc.) ; restaurer la transmission, qui est d'abord la transmission du rêve, de l'œuvre et de la mémoire de l'humanité. Or la conscience n'est rien d'autre que cette mémoire continue de soi, d'être et d'avoir été. Sans passé, pas d'avenir. C'est pourquoi les islamistes détruisent les idées du passé, sculptées dans la pierre de Bamyan, Mossoul et Palmyre, inscrites sur les parchemins de Tombouctou. C'est pourquoi les inquisiteurs, les nazis et les pompiers de *Fahrenheit 451* brûlent les livres, tandis que les résistants les apprennent par cœur. C'est pourquoi C. P. Snow, porte-parole de la technocratie triomphante, appelle à l'oubli et à l'inhumation de la culture et des humanités, au profit d'un savoir-faire efficace et absurde, n'ayant d'autre fin que son propre fonctionnement circulaire <sup>14</sup>.

« Celui qui a le contrôle du passé disait le slogan du Parti, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé. »

Et Baudelaire :

« La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous la partie spirituelle, que rien parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou antinaturelles des utopistes ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie. » (*Écrits intimes*)

Il ne suffit pas de protester contre la destruction de l'école, de la langue, de la pensée, de la culture, de la mémoire, ni de se réfugier, chacun pour soi, dans la lecture. Il s'agit de créer un réseau de maisons vouées à la conservation et à la transmission de l'œuvre ancienne de l'humanité. Il faut de la pierre : des bâtiments, des librairies, des salles d'étude. Il faut des programmes, des maîtres, des élèves et de l'argent.

---

<sup>14</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Les deux cultures, ou la défaite des humanités*, février 2016 [PMO].

Il n'a jamais suffi de la réunion mensuelle du « café citoyen » ou du « lieu alternatif », avec son film-débat ou son conférencier en tournée. Il faut, partout, des centres de recherches sauvages qui analysent constamment, concrètement, la situation et lâchent des essais d'enquêteurs dans toutes les situations concrètes.

Il faut sauver tout ce qui peut l'être. Il faut des jardins, des vergers, des potagers ; des semences paysannes et des arches animales. Il faut des ateliers où réapprendre les techniques vernaculaires et autonomes, par opposition aux systèmes technologiques et autoritaires. Il faut donc tout ce qui se fait déjà, depuis des années, de manière éparse et multiple, et qui nourrit ce fond de conscience humaine et vitale, hostile à la mort machine. Mais il le faut de façon beaucoup mieux pensée, beaucoup plus dense et rayonnante. Beaucoup plus sérieuse.

Il s'agit en somme d'instituer une véritable éducation populaire, du meilleur niveau et pour le plus grand nombre. D'ouvrir des écoles partout.

Les résistances n'ont attendu personne pour se donner leurs propres formes, individuelles, collectives, passives, actives, spontanées, réfléchies. Elles couvrent l'éventail qui va de la dissidence intérieure et à la mauvaise volonté (*Je préférerais ne pas...*), à la défiance déclarée (*Je suis contre...*, ou, *je n'achète pas de conserves industrielles*) ; de la sécession individuelle (*Je pars faire du miel en Ardèche*), à l'opposition active (*Tous à Malville ! Tous à Notre-Dame-des-Landes !*) ; de la pétition à la sédition (émeutes, sabotages), des actions éclairs à celles de longue durée (occupation). Toutes sont utiles, voire nécessaires ; aucune n'est suffisante, ni même leur ensemble. Cependant chacun des résistants « fait ce qu'il peut », et même « tout ce qu'il peut », « c'est mieux que rien ». On nous pose souvent la question redoutable de « ce qu'il faut faire », ou de « ce qu'il faudrait faire ». Si nous avons l'imprudence de répondre (l'enquête critique, etc.), les résistants lèvent les bras au ciel et soupirent, « vous, c'est pas pareil », « vous êtes jeunes », « vous êtes nombreux », « vous avez du temps », « des moyens » ; réactions toutes plus flatteuses, mais toutes plus fausses, les unes que les autres – hélas. Ce que les résistants attendent, c'est un tour

de magie qui ne leur demande rien de plus que « tout ce qu'ils font déjà », un simple vœu ; un acte d'opinion. « Ils font partie », « ils soutiennent »... Beaucoup n'espèrent plus qu'en la Catastrophe pour arrêter la catastrophe, mais avec souvent une sorte de complaisance et d'inconséquence. Ils n'imaginent pas concrètement cette catastrophe ; ou alors sans douleur ; ou du moins, après leur mort. Ils déplorent la catastrophe en cours, mais « jusqu'ici, ça va », et s'ils la nomment « catastrophe », c'est davantage par goût des grands mots et de l'exagération militante que par exactitude. La Catastrophe arrivera « un jour », et ce sera un événement subit, d'une violence planétaire.

Cependant, cette attente apocalyptique qui se coule dans le moule culturel et religieux de nombreux peuples, façonne une mentalité anxieuse et désespérée. Elle sature l'esprit du temps et tourmente, de façon latente, celui des superflus. Ainsi s'accumule un fond de désespoir et d'abattement, telle une nappe de naphte, prête à nourrir des feux spontanés, lorsqu'elle affleure la surface, ou à s'embraser en incendie gigantesque, suite à un accident de forage. Aussi attendu soit-il, l'événement, sur le vif, surprend et stupéfie. Après coup, assez vite, les commentateurs rappellent qu'on s'y attendait, que « ça ne pouvait pas durer » ; même si, en fait, « ça durait » depuis si longtemps qu'on ne voyait pas pourquoi « ça » ne pourrait pas durer aussi longtemps – et même toujours – quoi qu'on s'interdît de le dire par piété révolutionnaire. Ainsi vont les catastrophes dont la théorie n'est plus à faire. Soit la catastrophe provoque la révolution, soit la révolution prévient la catastrophe. – sauf, bien sûr, disparition conjointe des deux classes en lutte : technocrates et superflus.

Les radicaux ne choisissent pas les circonstances, ni leurs contemporains. Ils ne choisissent pas les difficultés qu'ils ont à résoudre. Elles sont données. S'ils y échouent, ce n'est pas la faute des difficultés, mais la leur. Si les superflus ne s'emparent pas de leurs idées, c'est qu'elles sont mal formées, c'est-à-dire mal fondées (« *la forme, c'est le fond qui remonte à la surface* », Victor Hugo). Et si elles sont mal fondées, c'est que nous n'avons pas assez enquêté. Que nous n'avons pas identifié les obstacles, ni les moyens de les franchir.

Ainsi, selon une idée commune chez les superflus, « les écolos » défendent la nature au détriment des hommes. Les arbres, les tritons, les paysages, au détriment des ouvriers, des exploitants agricoles et des commerçants ; de l'économie et de l'emploi. Ils y voient une sensiblerie esthétique de citoyens parasites (« assistés ») et/ou privilégiés. Le parti technocratique, gauche et droite confondues, stimule cette opinion afin de maintenir son emprise sur les masses et leur soutien à ses projets.

Il aurait fallu dès le début se donner le nom, c'est-à-dire le drapeau, qui nous désignait vraiment et qui était propre à rallier le peuple. Les amis de la nature sont *d'abord* les amis de l'homme, et c'est parce qu'ils défendent celui-ci, qu'ils défendent celle-là. Nous sommes le vrai parti de l'homme. C'est nous qui défendons les peuples aborigènes contre la destruction de leurs milieux, eaux et forêts, par le progrès techno-industriel. C'est nous qui défendons les paysans du monde contre la destruction de leurs campagnes. C'est nous qui défendons les ouvriers des usines et les habitants des mégapoles contre les nuisances mortifères. Partout et toujours, depuis la révolution industrielle, c'est nous, les esthètes romantiques et les théoriciens radicaux, qui défendons les conditions de vie des hommes ; leur liberté ; leur possibilité, non seulement formelle, mais *réelle*, de subvenir à leurs besoins par eux-mêmes, sans dépendre d'un patron, d'un propriétaire, ni d'un dirigeant. La politique de la terre brûlée n'est pas seulement la conséquence d'un pillage effréné ; elle a aussi pour conséquence l'extermination ou la réduction en servitude de ceux qui vivaient sur cette terre.

Il a fallu le livre de l'historien *américain* Timothy Snyder, *Black Earth*, pour voir le journal *Le Monde*, organe central de la gauche technocratique, s'interroger, avec scepticisme, sur la notion de « génocide écologique »<sup>15</sup>. Mais toutes les guerres de prédation, de conquête des « ressources » et des « richesses », ne sont que des « guerres écologiques » par un autre nom. La destruction

---

<sup>15</sup> *Le Monde* du 6 octobre 2015.

« écologique » nourrit déjà « la catastrophe en cours », l'effondrement social, et ce déferlement de « réfugiés économiques », qui croise en chemin le déferlement technologique.

Si nous sommes le vrai parti de l'homme, nous devons le dire aux hommes et reprendre le nom et le drapeau volés par les partis communistes, socialistes, etc.

Nous devons leur dire que leur vie est liée à celle de la nature, et qu'ils meurent quand elle meurt. Que le parti technocratique n'a rien à leur offrir qu'une survie artificielle et machinale, à la merci de ses besoins et de ses systèmes. Et nous devons le dire avec respect, c'est-à-dire hautement et simplement. Le peuple déteste qu'on le méprise et qu'on lui parle mal sous prétexte de « se mettre à sa portée », comme il déteste qu'on use de la novlangue technocratique pour l'impressionner.

Et si nous devons perdre, perdons au moins sous notre nom et nos couleurs ; et en tenant notre discours.

Nous (Pièces & Main d'œuvre), ne tenons pas plus que ça à nous identifier et à être réduits à une étiquette – à un *prédicat* comme disent les ânes savants. Nous nous sommes dits « simples citoyens » par opposition aux technocrates et aux *radicalistes*, aux extrémistes libertaires, plus proches en effet des libéraux et des libertariens que de la critique radicale. Nous avons encore régressé en revendiquant notre qualité d'« animaux politiques » suivant la définition d'Aristote, au moment où transhumanistes, post-féministes, cyber-féministes et théoriciens *Queer* (tordu) nous expliquaient conjointement :

- 1) *Qu'il n'y avait pas de nature.*
- 2) Que, d'ailleurs, « la nature, c'est fasciste » (Clémentine Autain).



3) Que nous étions voués à devenir des cyborgs ou les « chimpanzés du futur »<sup>16</sup>.

Naturellement, nous nous sommes ralliés aux chimpanzés. Nous aurions pu dire « anarchistes conservateurs », comme Orwell. Nous acceptons provisoirement le terme de « luddite », que peu de gens revendiquent, comme synonyme d'esprit libre et critique. Il nous va tant qu'il n'est pas galvaudé, même si, pas un instant, nous ne mettons nos activités à la même hauteur que celle des briseurs de machines anglais ; si dénigrés, si méprisés par la gauche progressiste.

Cependant, comme ce terme de « luddite » est inconnu en France, il reste soit à le rendre fameux, soit à trouver mieux.

Il faut pour agir un but et des moyens.

Quant au but, nous reprenons notre bien : l'usage partagé des biens communs (de ce qu'il en reste), qui était l'exigence des vrais socialistes et anarchistes du jeune XIX<sup>e</sup> siècle.

L'usage prudent, frugal, des biens communs, qui était celle des vrais « écologistes » du jeune XX<sup>e</sup> siècle (Ellul, Charbonneau et *alii*) ; le contrôle des naissances revendiqué par Armand Robin et les anarchistes des années 1920 (les « néo-malthusiens ») ; la *décroissance* qui est, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, l'autre nom, le « mot obus », du combat contre la société de consommation engagé par les contestataires des années 1960 (situation, beatniks, hippies, etc.) ; tous ces buts et ces moyens participent de cet *épicurisme*, de cet art choisi et délicat de la vie sur terre, dont le monde porte depuis longtemps le rêve. N'en déplaise aux pieux natalistes, il ne suffit pas de réduire la consommation ostentatoire de quelques-uns pour préserver notre jardin, il faut aussi réduire le nombre des consommateurs. Aussi viable que serait une fourmilière humaine, elle n'en serait pas pour autant vivable, ni enviable. Nous sommes des animaux politiques et non pas des insectes sociaux.

---

<sup>16</sup> Pièces & Main d'œuvre, *Ceci n'est pas une femme. A propos des tordus "queer"*, novembre 2014 [@PMO].

Avec cette idée, et seulement avec cette idée d'un art de vivre sur terre – le rêve, en fait, de l'Âge d'or et du Jardin d'Eden que le monde porte en lui depuis qu'il rêve – pouvons-nous l'appeler à réaliser consciemment son œuvre ancienne.

Jamais, d'ailleurs, ce rêve ne l'a autant hanté, comme l'endroit positif et poignant de l'envers réel et négatif. Cette seule idée – leur idée – est la force d'attraction la plus puissante pour soulever les superflus. Nécessaire, mais non suffisante.

Quant aux chances de les voir tenter ou réussir un tel soulèvement, elles existent par définition tant qu'il y a de l'histoire. Au-delà, il y a trop de facteurs et d'interactions pour asséner des certitudes, sauf à jouer les dévots et les devins de *L'Insurrection-qui-vient*. Avant coup, ils ne peuvent être démentis. Après coup, ils pourraient, le cas échéant, se vanter de leurs visions. Les ordinateurs de la CIA et les prospectivistes la Rand Corporation étudient tous les scénarios et leur affectent des cotes de probabilité. Les radicaux, eux, ne sont ni des bluffeurs, ni des techniciens, ils ne peuvent que proposer des rudiments d'analyse et d'action.

Suivant les professionnels, une révolution survient quand ceux d'en bas ne veulent plus, et que ceux d'en haut ne peuvent plus. Chacun s'accorde à voir dans l'épuisement des minerais et combustibles fossiles, la pire menace pour ceux d'en haut. Ils ne pourraient plus parce qu'ils n'auraient plus les moyens matériels de pouvoir. D'où effondrement social et politique: la catastrophe provoque la révolution, etc. Cette tendance à l'épuisement est à balancer avec les multiples gisements qu'on ne cesse de découvrir, avec la généralisation du recyclage et surtout avec l'innovation technologique: énergie solaire, nanomatériaux, etc. La technocratie n'est pas dans l'impasse, mais dans la passe. Son but est de gagner le temps nécessaire à la *soudure* minérale et énergétique. Elle y concentre ses ressources: recherche & développement, métropolisation – quitte à lâcher du terrain par ailleurs. Ainsi se multiplient, en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud, les zones grises laissées à elles-mêmes, c'est-à-dire aux mafias, aux seigneurs de la guerre et aux organisations armées. Ces

zones grises sont tout sauf des « zones libérées » ou des « utopies pirates ». À supposer qu'on prenne les pirates pour des *ennemis du système*, alors qu'ils n'en sont que les protagonistes les plus féroces. Où se retire l'État officiel, c'est l'État sauvage qui envahit.

En France, mis à part ces « quartiers de la République » qui ne sont pas « perdus » pour tout le monde, la désertification administrative, structurelle et démographique des campagnes ouvre aux dissidents des espaces plus vastes et plus vides qu'il n'y en eût depuis l'Ancien Régime. Il faut pondérer, cependant. Si les hameaux, les villages, les postes, les écoles, les commerces, les hôpitaux, les gares ferment au profit des métropoles, les autoroutes ne laissent aucun point du territoire à plus d'une heure de voiture et les satellites en scrutent le moindre arpent.

Nous avons évoqué cette course de vitesse entre le désastre et la conscience du désastre. Autrement dit, le soulèvement est *déjà* en cours. Il suit la catastrophe comme son ombre, mais il ne fait que la suivre et rien ne dit qu'il atteindra ce seuil critique, ce point de bascule où surgit l'événement, la Catastrophe au sens courant. Nous avons également noté quelques signes de ce soulèvement des consciences (dépressions, dissidences intérieures, passives, sécessions actives, collectives, etc.), et certains moyens de l'accroître, de saturer le monde de l'attente consciente de son rêve immémorial. Son « horizon eschatologique » en termes religieux. Peut-on, au-delà, proposer aux superflus et aux résistants des tactiques de lutte, comme l'ancien mouvement ouvrier en avait inventé durant son histoire ?

En fait, nous pouvons toutes les transposer – grèves, sabotages, occupations, blocages, boycottages – de l'usine à la vie quotidienne, en sachant qu'aucune ne constitue l'arme absolue (aujourd'hui comme hier), et que toutes peuvent être récupérées et retournées par la technocratie. Il est ainsi possible pour les radicaux de se lier aux superflus en faisant une propagande intense et constante aux entrées des grandes surfaces, aux sorties des gares, aux arrêts de bus, etc., partout où ils passent et consomment en masse des produits et des services, afin de les informer concrètement des vices de ces

marchandises, les inciter au boycottage, leur proposer des alternatives d'achat, et surtout, des alternatives à la consommation. Ces boycottages peuvent cibler d'abord certains produits particulièrement nocifs, socialement et sanitaire, faciles à éviter, et s'étendre ensuite. Le refus d'achat est beaucoup plus facile que le refus de travail : on ne perd pas d'argent, on en gagne. À moins de restaurer la vente forcée, comme celle du sel sous l'ancien régime (la gabelle), on ne peut obliger les clients à acheter. Les partisans de la décroissance, ennemis de la « consommation patriotique » et saboteurs du « moral des ménages », devraient répandre cette tactique, au lieu de la confiner de manière anecdotique et symbolique à leur seul usage.

Mais il faut oser parler et apprendre à parler aux superflus. Leur parler en vrai, de vive voix dans le monde réel, et non pas seulement par le biais d'Internet et de publications internes aux milieux « écolos ». Nous pouvons par ce moyen mettre des entreprises à genoux. Nous pourrions, à titre de mythe radical, lancer l'idée d'une grève générale des achats, réminiscence de la grève générale du travail. En fait, les clients qui agissent avec leur porte-monnaie – en le gardant bien fermé – dérangent davantage le système depuis quelques années, que les grèves de transports qui enragent surtout les voyageurs. Ni les prix, ni les salaires, ni la croissance, ne bougent beaucoup. Le taux de profit tend vers son étiage ; les profiteurs se dédommagent sur le dos des contribuables (subventions, abattements fiscaux), et sur celui des citoyens (coupes des dépenses sociales). L'État du bien-être s'en remet aux groupes d'entraide, aux associations humanitaires et charitables pour remplir ses missions. C'est une membrane qui sépare les initiatives d'autogestion alternative, de l'exploitation par l'État du sentiment de fraternité.

De même qu'autour de l'usine en grève pouvait se développer une « société autogérée », piquets de grèves, fêtes, approvisionnements, occupation et production « sauvage », préfigurant « le monde à venir », le boycottage peut mener à la grève des achats et celle-ci, à la mise en place d'autres circuits, et de proche en proche à l'instauration d'une économie parallèle gérée par des conseils

populaires. Sourdement, c'est à quoi tendent les « amap », les « sel », les « ZaD » etc., quels que soient leurs défauts par ailleurs.

Suivant ce modèle du boycottage, nous pourrions établir et répandre des listes de conseils « Faites/Ne faites pas », expliquant les motifs des prescriptions et des proscriptions, libre à chacun de les suivre ou non. L'établissement de ces listes et de leurs attendus serait l'occasion de réunions et de discussions, un moyen d'auto-éducation pour les participants. De la multitude des cas pourraient émerger des figures générales, mais toujours concrètes, empiriques et prudentes. Nous l'avons dit maintes fois, nous n'avons pas de « projet » au sens des programmes et théories des vieilles avant-gardes surplombantes, nous n'avons que des rejets. Nous proposons d'agir par *soustraction*, d'examiner collectivement, une à une, toutes les activités économiques suivant leur utilité ou leur nocivité, et de décider de leur maintien ou de leur abolition. À titre d'échantillons, nous pourrions examiner le sort de l'industrie publicitaire, de la grande distribution, de l'agrochimie, de l'industrie nucléaire, de la spéculation financière, des médias de masse, etc. Et ainsi, pièce par pièce, en démanteler des pans entiers. Ce qui resterait de ce passage au crible ne serait nullement la société socialiste ou communiste des traités marxien, mais un pis-aller. Un capitalisme rabougri, ramené des décennies en arrière, et laissant à la société le loisir de débattre au fond, consciemment, de ses formes d'organisation. Ce serait un peu d'air.

Les modalités de ces examens et l'application de leurs verdicts impliquent le plus haut degré de conscience des individus et d'accord social. C'est dans la conscience de chacun et l'accord du plus grand nombre que réside notre force, et non pas dans la mobilisation sous la direction ouverte ou occulte d'un quartier général, type Parti-pas-si-imaginaire-que-cela. Nous n'avons cessé de dire, des luddites partout, plutôt qu'un parti luddite. Mieux vaut l'État que nous connaissons, que celui que nous ne connaissons pas. D'autant que les rapports de la société et de l'État ne sont pas de pur conflit. La société est dans l'État, comme l'État est dans la société. Ils se mêlent et se modèlent mutuellement de mille manières, par des myriades d'échanges

quotidiens et les multiples individus à l'intersection de l'un et de l'autre. Il ne manque pas, aujourd'hui même, de fonctionnaires partisans d'un certain dépérissement de l'État – et qui joignent par leurs démissions, le geste à la parole ; ni d'individus voyant dans l'État, l'instrument de la volonté générale, à épurer des intérêts particuliers, ceux des factions idéologiques et des groupes capitalistes.

La plupart des citoyens, ni plus naïfs ou mystifiés que les ennemis de l'État, ne se résignent pas à une quelconque sujétion envers celui-ci. Ils reconnaissent plutôt que cet « appareil » – ce « char », ce « navire » – est le lieu d'un perpétuel conflit entre les forts et les faibles, dont il convient de chasser les méchants et les fripons, d'occuper les postes de commande et notamment « le gouvernail », afin de le piloter au mieux des intérêts du plus grand nombre et d'empêcher l'emballement de la machine. C'est-à-dire son autonomie vis-à-vis des passagers et de l'équipage. Ils se résignent en somme à une démocratie imparfaite, toujours à conquérir, sachant bien que nulle constitution ni système social ne leur garantira le repos civique. Mais, « il faut choisir, être libres ou se reposer » (Thucydide). Quant aux « rapports de domination », tant que les hommes font leur histoire et ne sont pas fabriqués industriellement à l'identique, ils renaissent constamment avec eux. L'accomplissement de la démocratie littérale – le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple –, exempte de toute domination, relève du mythe et du rocher de Sisyphe. Imaginons Sisyphe heureux et roulons notre rocher.

Les plus raides et lucides des anarchistes savent bien qu'aujourd'hui « l'abolition de l'État » n'est plus un objectif possible ni souhaitable, même s'ils se refusent par pitié ou coquetterie à en convenir publiquement. Qui paierait leurs salaires, et ceux de tous leurs collègues de gauche, dans la fonction publique : enseignants, chercheurs, bibliothécaires, travailleurs sociaux, infirmiers, etc. ? Plus sérieusement, ils reconnaissent avec tristesse et colère que le complexe technoscientifique a réussi sa prise d'otages, en nous infligeant à perpétuité, le dépôt, le traitement et la garde de ses ordures radioactives : soit l'appareil administratif, scientifique et

militaire qu'on désigne par le nom d' « État ». Mais si l'on veut lui donner un autre nom pour sauver la face, rien n'empêche de se payer de mots en distinguant lard et cochon. La mort saisit le vif. L'industrie nucléaire n'est que le passif le plus lourd de l'héritage technoscientifique que nous ne sommes plus libres de refuser. Il comprend, outre nos 58 réacteurs à démanteler, l'hydre immense et hideuse d'usines chimiques, métallurgiques, etc., les filets de distribution des fluides (eau, gaz, pétrole, électricité), toute l'*organisation industrielle et technologique* qui tient nos sociétés, et qu'on ne peut simplement détruire ou ignorer, sous peine de chaos meurtrier. L'An 01, ce serait plutôt le Siècle 01.

Un avantage de cette idée de « déconstruction », sommairement griffonnée, c'est qu'elle ne sort pas de la tête d'un utopiste, développant son système en chambre pour l'appliquer ensuite, bon gré mal gré, à la société qui n'en veut pas plus que d'une camisole de force. Elle lève plutôt de cette même société qui exprime avec impatience, son aspiration à s'occuper de ses propres affaires. Son inconvénient, c'est la facilité avec laquelle la technocratie peut la retourner. On sait comment l'aspiration des ouvriers à l'autonomie, leur dégoût du taylorisme et du travail en miettes (Georges Friedmann) a servi l'instauration des cercles de qualité et l'intériorisation des contraintes de production. On voit déjà comment l'aspiration des superflus à l'autonomie, leur dégoût du bureaucratisme public et privé, les rabattent en masse vers « l'auto-entreprenariat » et l'économie « ubérisée » des plateformes d'Internet, avec intériorisation des normes d'évaluation, notation, etc.

La technocratie pourrait ainsi lâcher du lest dans les services qu'elle n'a plus l'intention de financer, en laissant aux superflus le soin de gérer leur pénurie, sous couvert de démocratisation et de « participation citoyenne ». voire d'« autogestion ». S'il est un point sur lequel les libertariens volent au-devant des post-anarchistes libertaires, c'est bien celui du moins d'État possible, au profit de l'auto-organisation spontanée de la société, au gré des désirs et besoins. Leur idée de la société, c'est celle d'un agglomérat multicellulaire, en

perpétuelle mutation immanente, au flux des pulsions qui le traversent. Il ne faut pas dire « corps social » ni « organisme » parce qu'ils ont appris que c'était une « métaphore réactionnaire » (naturaliste, essentialiste), induisant la domination transcendante du *chef* (*caput*, la tête). La pulsion, oui ; le surmoi, non. Et de fait, ils forment la conjuration des écervelés et des décérébrés.

Libéraux et libertaires n'ont que faire de cette prise de conscience du rêve ancien de l'humanité, ni de la réalisation consciente de son œuvre ancienne. Ils ne veulent pas accomplir les idées du passé : ils sont futuristes. Avides d'innovations, ils se soumettent par avance à toutes les métamorphoses du devenir. Avec volupté. Avec veulerie. Ils ne résistent pas, ils avalisent.

Qu'ils se rassurent. Jamais le fleuve ne remonte vers la source. Il n'y aura pas plus de retour des temps mérovingiens et carolingiens que des ours et des bisons. La destruction des conditions matérielles et sociales de ce demi-millénaire entre les Grandes invasions et le couronnement de Hugues Capet nous coupe toute retraite. Futuristes, nous le sommes tous de gré ou de force, par cela même qu'il nous faut à chaque instant affronter ce futur.

On sait que les révolutionnaires de 1789 qui projetèrent la France et l'Europe dans le plus gigantesque bond en avant de l'histoire moderne, pensaient à l'antique, en style romain et spartiate. C'est chez les *Anciens* qu'ils allaient chercher nombre de leurs idées et de leurs modèles. L'analogie est trop frappante entre l'époque de l'effondrement de l'empire romain et la nôtre, avec ce spectre de la civilisation à venir (chrétienne) émergeant des ruines et ces « migrations des peuples » – *Volkerwanderung*, comme disent les Allemands – submergeant les Gaules, pour que toutes sortes de gens ne retrouvent pas, consciemment ou inconsciemment, les leçons de leurs manuels d'histoire : désordre et insécurité générale, exode et dépeuplement urbain, regroupement autour des *villae* rurales et des *domaines*, restructuration administrative autour des évêques et de l'église, conservation des savoir-faire et de la culture dans les *moutiers*. Le dernier bison fut abattu dans les Vosges au temps de Charlemagne,



mais pour se partager l'empire, ses fils employaient un français primitif et les historiens parlent – déjà – d'une « renaissance carolingienne ».

Nous ne savons rien de la civilisation qui tente de naître des décombres de notre temps. De ces paroxysmes de puissance et de décadence entremêlés. Nous n'en connaissons que les *écritures*, rouges, vertes, noires, qui annoncent sa venue et la *programment*. Mais comparez les textes du Nouveau Testament et des pères de l'église avec la chrétienté historique. Voyez comme le projet d'une société douce, pacifique, frugale, égalitaire, en attendant le retour du Christ et le Jugement dernier, fut, malgré de merveilleux élans, retourné en son contraire par l'organisation ecclésiastique et aristocratique, « les puissances de ce monde ». Voyez comment le rêve chrétien aboutit à une réalisation *antichrétienne*. Aussi est-ce au nom de ce rêve chrétien, trahi par les puissants, que se levèrent tant de mouvements millénaristes, de pauvres et de paysans<sup>17</sup>. Tous éphémères et atrocement taillés en pièces par les seigneurs. Mais nous n'avons pas d'autre rêve, ni de meilleure idée à proposer, que ceux du passé et du monde ancien.

Quant à l'œuvre, elle reste à accomplir.

**Pièces & Main d'œuvre,**  
Grenoble, le 6 mars 2016.



---

<sup>17</sup> Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse, Courants millénaristes révolutionnaires du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle* [1957], éd. Aden, 2011.



## Chapitre 5

# Un soir à Mirepoix

## *Retranscription d'un débat sur « Technologie, technocratie, transhumanisme »*

Nous sommes souvent conviés à des réunions-débats organisés par des « cafés citoyens », des librairies, salons du livre, ciné-clubs et autres groupes politiques, syndicaux ou associatifs. On le sait peu mais partout en France, une myriade de lieux et de comités animent une réflexion et une discussion perpétuelles sur l'état des choses et les moyens d'y remédier.

Chacune de ces rencontres offre un caractère particulier. Certaines durent tard dans la nuit, avec des échanges denses et nourris. D'autres revêtent plutôt un caractère d'initiation pour ceux qui y participent.

L'ami qui nous a invités à Mirepoix le 18 juillet dernier a eu l'idée de transcrire les propos tenus ce soir-là, en plein air, sous la halle du village (merci Georges). L'intérêt de cette transcription, brute mais fidèle (avec des notes de transcription utiles et discrètes, notées [NdT]), c'est de permettre aux participants de revenir sur ce qui s'est dit, d'y réfléchir, de creuser par eux-mêmes et avec ceux qui n'étaient pas là. Chaque débat de ce type devrait donner lieu à une transcription semblable et circuler à l'intérieur du groupe organisateur et de groupe à groupe, afin de stimuler la discussion et d'élever le niveau de conscience collective. Cela se faisait au XIX<sup>e</sup> siècle dans le mouvement ouvrier, où les réunions donnaient lieu à une circulation de comptes-rendus. Puisse cet exemple être suivi lors

des innombrables réunions-débats à venir. Cela aidera les intervenants à ne pas se répéter et les auditeurs à les pousser plus avant dans leurs exposés.

Pièces & Main d'œuvre, 20 août 2016.

Bonsoir à « l'Assemblée du Peuple de Mirepoix ».

Nous sommes Pièces et main d'œuvre. On vient de Grenoble à 500 km d'ici.

Pour nous présenter, je partirais de l'idée que l'on se fait de nous d'habitude. Les gens qui nous connaissent disent de Pièces et main d'œuvre que nous sommes des spécialistes des technologies, voire des nanotechnologies, et les gens qui nous connaissent un peu mieux nous présentent généralement sous l'angle de la critique soutenue que nous avons menée depuis une quinzaine d'années sur ce sujet.

Il est bien vrai que l'on a élaboré cette critique, et l'on se préoccupe de technologie, mais nous ne sommes pas des spécialistes de technologie, au contraire. Nous sommes des généralistes de la politique. Des généralistes de la politique, à une époque et dans un monde où la technologie a chassé la politique, et où tout problème politique, tout problème social, tout problème de la cité (de « polis », la cité) est susceptible d'une solution technologique avec pour résultat tangible d'éliminer la délibération politique de nos vies, (cette délibération politique que vous tentez de restaurer dans cette assemblée et dans toutes celles que vous avez tenues depuis plusieurs mois), pour la remplacer par la décision technique, la meilleure décision technique possible prise par les experts. Le gouvernement d'un État moderne, d'une cité moderne (même à Mirepoix), même de l'agriculture, ou de l'élevage des moutons – tout ce qui a trait aux problèmes contemporains est gouverné par des solutions technologiques.

Aussi vos débats, vos discussions, se veulent démocratiques mais ils s'en fichent ; cela n'a d'autre importance que décorative. Mieux, on peut vous consulter, on peut faire mine de faire des commissions de débats publics sur un incinérateur, sur ceci ou sur cela, mais en dernière analyse la solution qui émergera sera ce que les Américains appellent le *one best way* (la meilleure solution technique possible).

Nous, Grenoblois, nous venons d'une ville qui fut historiquement la première des villes en France à créer ce que l'on a appelé une technopole<sup>1</sup>, à partir du campus de Saint Martin d'Hères et de ses laboratoires de recherche. Le laboratoire grenoblois (ainsi dénommé par la technocratie), c'est-à-dire le labo des micro-nano-technologies, est le modèle de technopole que l'on répand ensuite partout en France, comme à Toulouse avec l'Aérospatiale, à Rennes avec les Télécom, et ainsi de suite.

Cette critique, nous ne l'avons pas projetée. En fait, elle nous est tombée dessus, et on l'a réalisée de façon réticente et à reculons, mais on l'a fait. On s'est intéressé à ce qu'était devenue notre ville. On a décidé de restaurer notre faculté d'étonnement. Je crois que c'est William Thoreau qui dit quelque part : « *puisse toute chose habituelle nous étonner* ». On a essayé d'avoir à nouveau un regard frais et décapé sur l'endroit où nous vivions et d'essayer de comprendre quel était cet étrange endroit. En faisant cela, nous avons aussi observé notre époque, puisque le laboratoire grenoblois est un modèle qui a pour vocation d'être dupliqué partout ailleurs en France. Et lui-même prend exemple sur ce qui se fait ailleurs, en particulier sur le chef-lieu de toutes les technopoles et du capitalisme technologique, c'est-à-dire la *Silicon Valley*. Pour résumer notre propos, nous vivons à l'époque du capitalisme technologique dont la *Silicon Valley* offre l'exemple classique.

C'est difficile comme ça en plein air, mais on va s'efforcer quand même de dérouler notre fil. Il y a une causerie que l'on promène depuis deux ou trois ans, en tâchant de s'adapter aux circonstances,

---

<sup>1</sup> Zone dédiée à l'expansion des *start-up*. [NdT]

au public auquel on s'adresse, à l'état de nos connaissances (puisque nous n'arrêtons pas de chercher, d'enquêter), et c'est celle-ci que l'on va vous présenter ce soir. Quels sont les points de cette causerie ?

C'est une allitération en T : TECHNIQUE, TECHNOLOGIE, TECHNOCRATIE, TECHNO-TOTALITARISME, et pour finir TRANSHUMANISME.

Je vais exposer les trois premiers points et le dernier point sera évoqué par ma partenaire. N'y voyez aucune injustice sexiste. Le dernier point prend autant de temps que les trois premiers. Donc les temps de parole sont équitablement répartis et d'ailleurs nous deux on s'en fout.

## La technique

Je vais commencer par des définitions et des étymologies.

*Technique* vient d'une racine indo-européenne « T/K » ; en sanscrit *taksati* : construire, *taksan* : charpentier ; qui donne en grec *tekton* : charpentier, la tectonique, et puis en français architecte, toit ; en latin *tectum*. La technique, c'est quoi ?

Dans nos traditions à nous (indo-européennes, grecques, gréco-latines etc.) c'est l'art, le métier de transformer la matière première. Quelle matière première ?

Cela se comprend aisément d'après ce qui précède.

Le bois est la matière qui d'ailleurs en latin trouve une étymologie commune *matrix* : matrice <sup>2</sup> ; femelle pleine ou qui nourrit ; arbre qui produit des rejetons ; bois de charpente, le madrier - et par extension toute espèce de matériaux ; la matière, l'immatériel. On peut dire sans distinction que c'est aussi un doublet sémantique : matériel / maternel. Je pense que cela ravira tous les fans de la psychanalyse

---

<sup>2</sup> *materia* / *mater*, au sens de bois dur. [NdT]

lacanienne (pour ce qui me concerne, je n'en fais pas partie) et également, s'il y en a parmi vous, les représentants de l'éco-féminisme ; ce courant qui essentialise une nature féminine et qui voit une espèce d'homogénéité, de convergence entre la nature et le féminin (je ne prends pas ça non plus à mon compte).

En bref, si on suit l'étymologie, la technique serait l'art de transformer ce monde. Pour que les choses soient tout de suite claires, nous PMO on n'a aucune querelle avec la technique, on n'a aucune querelle avec l'art de construire, d'allumer un feu, de fabriquer une roue, de construire une maison, etc. On n'a aucune querelle avec « l'art de faire », ce serait complètement stupide. Donc les gens qui vous disent « *PMO c'est des fous, ils sont contre la technique* », sont mal informés.

En revanche, on a une querelle avec :

## La technologie

Le terme apparaît d'abord<sup>3</sup>, pour être enregistré dans le vocabulaire de l'ethnologue. Le mot réapparaît ensuite, dans sa forme systématisée, en 1829 aux États-Unis sous la plume d'un universitaire qui s'appelle Monsieur Jacob Bigelow. Le sens de technologie devient assez transparent : *logos* = science, discours, théorie et *tekhné* que nous venons de voir.

Qu'est ce que la technologie ?

La technologie ce n'est pas de la technique compliquée, ce n'est pas de la technique qui aurait dégénéré et qui serait devenue impossible à arrêter. C'est le produit des noces de la science et du capital. Elle apparaît à partir du moment où la science est incorporée dans les forces productives, et à partir du moment où le capital investit dans la science pour fabriquer des machines, de grosses machines. La

---

<sup>3</sup> Comme « traité ou dissertation sur un art, exposé des règles d'un art ». [NdT]

technique, c'est par exemple le marteau, qui est un outil *dual*. Avec un marteau, vous pouvez enfoncer des clous ou vous pouvez enfoncer des crânes. Donc un marteau est ambivalent, il peut servir au bien comme au mal. Le marteau est le prolongement de votre main, il augmente vos capacités, mais il reste votre serviteur et vous êtes son maître. Vous pouvez le fabriquer vous-même. La forme rudimentaire du marteau qui est la pierre n'a même pas besoin d'être emmanchée. Après on peut faire des tas de chose, on peut la polir, on peut la briser. Quand on arrive au marteau-pilon, vous voyez bien que ce n'est pas quelque chose que vous pouvez fabriquer tout seul. On passe de l'autonomie de la technique (de notre capacité individuelle à ramasser un gros caillou et à le mettre sur une fourche en bois) à l'hétéronomie.

L'hétéronomie, comme son nom l'indique, c'est quand vous perdez votre liberté, votre indépendance. En grec ancien, « *Autonomos* » : *auto* c'est soi, et *nomos* c'est la règle ; qui se gouverne selon ses propres lois. C'est quand vous ne concevez plus votre règle mais que quelque chose ou quelqu'un d'autre vous impose sa règle. Les ouvriers du XVIII<sup>e</sup> siècle, du début de la révolution industrielle, qui pouvaient travailler à domicile, travailler seul ou en commun, qui éventuellement avaient de petites machines, de petits outils qu'ils fabriquaient eux-mêmes, et qui soudain, à la faveur de la révolution industrielle et capitaliste, sont précipités dans l'enfer de la fabrique, perdent leur liberté. Liberté qu'ils avaient auparavant en tant que travailleurs à domicile, négociant eux-mêmes avec les commerçants les commandes qu'on leur passait pour du textile. Ils perdent leur autonomie et sombrent dans l'hétéronomie. Vous ne pouvez pas construire seul un marteau-pilon, ni de grandes machines à tisser. Il faut un ingénieur et des ouvriers qui y travaillent. Ces ouvriers perdent leur métier d'artisan, ils perdent le savoir-faire qu'ils avaient avant. Ces savoir-faire, ils en sont dépouillés et sont pillés par les ingénieurs et les bureaux qui observent les méthodes de tout le processus de fabrication d'un produit, et l'incorporent dans la machine. Partant de là, on n'a plus besoin d'une main d'œuvre qualifiée. Le début de la révolution industrielle, c'est aussi le moment où des enfants et des femmes



intègrent en masse la main d'œuvre industrielle. Ce ne sont pas des maîtres-ouvriers, ils n'ont pas de savoir-faire particulier, mais ils sont souples et ils sont dociles. Éventuellement on leur met des contremaîtres hommes. Et comme à Manchester, on les fait travailler 18 heures par jour.

Alors si l'on n'a pas de griefs avec la technique, nous, PMO, faisons la guerre à la technologie. En tout cas nous la dénonçons, nous l'exposons et l'analysons.

Pourquoi ? La technologie n'est pas neutre, elle est ambivalente. Elle sert au bien et au mal, mais ce n'est pas seulement cela, c'est aussi qu'elle change tout. Elle change le monde où nous vivons, elle change les villes où nous vivons, elle change nos corps, elle change nos rapports entre nous, et elle change notre rapport à nous-même. Elle les bouleverse sans cesse et elle ne peut pas faire autrement que de les bouleverser, parce que tous les capitalistes, tous les industriels sont en concurrence entre eux. Pour avoir un avantage concurrentiel sur leurs rivaux, ils sont obligés d'innover, donc ils sont obligés de faire de nouveaux produits et de nouveaux services, de nouvelles machines et de nouveaux procédés. Et donc de changer constamment le monde où nous vivons et la vie que nous menons. Nous ne sommes jamais consultés sur ce changement qui se présente chaque fois comme parfaitement rationnel. Il y a d'un côté l'immense majorité des gens qui le subissent et d'un autre côté les gens qui l'imposent - mais qui se l'imposent également à eux-mêmes s'ils veulent survivre en tant que capitalistes et en tant qu'industriels. Ce qui fait que nous sommes pris dans une course sans fin, dans une fuite en avant technologique sans fin, après laquelle nous courons depuis 200 ans, sans jamais la rattraper. Jamais nous n'arriverons à nous y adapter et jamais nous n'arrivons à saisir quel est le changement qui nous arrive au moment où il nous arrive. Le changement arrive d'abord, puis nous en prenons conscience. Au moment où nous en prenons conscience, il y a un fossé entre la grande majorité qui pense que ce n'est pas bon, qui trouve que c'était mieux avant, et ceux qui trouvent que c'est bien, c'est-à-dire ceux qui

peuvent imposer ces changements. De toute façon il n'y a pas de discussions, il faut y passer, et nous subissons.

Je passe sur les épisodes de révoltes contre le progrès technologique, on y reviendra.

Quoi qu'il en soit, les noces du capital et de la science (« *les capitalistes de l'avoir et les capitalistes du savoir* », comme dit Bourdieu) produisent une nouvelle classe :

## La technocratie

À partir du *Manifeste du Parti Communiste* en 1848 et tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, le pari de Marx et des communistes était de penser que dans le monde où nous vivons, dans le monde capitaliste et industriel, petit à petit les classes intermédiaires disparaîtraient, les paysans, les commerçants, les artisans, les petits industriels, toute la petite bourgeoisie et la moyenne bourgeoisie disparaîtraient, et à la fin il n'y aurait plus que deux classes face à face. Il y aurait les ploutocrates (le capitalisme industriel immensément concentré), ce que les gens de Occupy Wall Street appellent aujourd'hui le 1 %, et à l'autre bout il y aurait 99 % de prolétaires, tous dépossédés, tous dépouillés. Marx et les autres prévoient qu'à partir du moment où il n'y aurait plus que 99 % de la population contre 1 % et que ces 99 % auraient été éduqués par des décennies, voire un ou deux siècles de travail industriel, ces prolétaires connaîtraient l'usage des machines et le fonctionnement de l'industrie. Ils sauraient comment les faire marcher, ils sauraient comment faire marcher les trains, les centrales, les barrages, les combinats électroniques, les raffineries, et à ce moment-là ce serait un jeu d'enfant pour les prolétaires, représentés par leurs partis d'avant-garde, d'éliminer d'une pichenette révolutionnaire les 1 % et de s'emparer des moyens d'échange et de production pour les faire fonctionner à leur profit. Donc on élimine Steve Job, on élimine tous les patrons de Google, d'Amazon, tous les patrons des centrales

nucléaires et l'on s'empare du système cybernétique, d'Internet et on le fait marcher à notre profit.

Personnellement je n'ai pas envie de faire marcher les centrales nucléaires et Internet à mon profit, je ne vois aucun profit là-dedans. De toute façon ce n'est pas ce qui s'est passé. Ce qui s'est produit, c'est l'apparition d'une nouvelle classe : les ingénieurs-techniciens-cadres. Au début du capitalisme industriel, par exemple quand Engels en 1845 écrit son enquête sur la condition de la classe ouvrière à Manchester, il y a dans une boîte en gros 100 ouvriers, et un seul ingénieur. En fait, l'ingénieur est en même temps le patron de la boîte. Il a une double casquette, à la fois patron et ingénieur. Quand Engels meurt en 1895, les boîtes ont déjà un millier de personnes et les ingénieurs ont beaucoup progressé et ils sont plus nombreux – quant à la division du travail, elle a augmenté. Il y a maintenant une administration, un service commercial, des gens qui s'occupent des payes, des gardes, etc. Donc on assiste à une réapparition de la moyenne bourgeoisie, mais qui est dorénavant une moyenne bourgeoisie salariée. Ce n'est plus la moyenne bourgeoisie ancienne qui était à son compte, les paysans, les boutiquiers. On a affaire maintenant à une moyenne bourgeoisie qui vend pour un salaire sa compétence, son expertise.

En 1919, un ingénieur américain qui s'appelle William Henri Smyth en prend conscience et sera le premier à dénommer cette nouvelle classe comme la technocratie.

Si l'on continue le jeu des suffixes, on arrive maintenant à technocratie (*cratos* : je commande, comme dans aristocrate), soit la technocratie comme nouvelle aristocratie.

La technocratie existe comme classe et comme idéologie. Comme idéologie, c'est l'idée d'un système politique dans lequel les ingénieurs, les techniciens, les cadres, les chercheurs, les scientifiques, les professions libérales, l'intelligentsia ont un pouvoir prédominant au détriment de la vie politique proprement dite. Vous n'aurez pas de mal à reconnaître le système dans lequel nous vivons,

que ce soit au niveau de l'Europe, au niveau national, au niveau régional et peut-être même dans une petite ville comme Mirepoix. Toutes les décisions politiques sont subordonnées à l'avis des experts et tout politique conscient de ses responsabilités ne manque pas de consulter des cabinets d'expertise (cabinets de consulting) chaque fois qu'il veut changer une adduction d'eau, modifier la voirie, etc., il ne peut pas faire autrement. Ensuite, il se tourne vers ses concitoyens (localement vers le conseil municipal) et il leur dit « *d'après ce que nous disent les experts, voilà ce qu'on peut faire et on ne peut pas faire autrement* » : ce qui revient au *only one best way* que nous évoquions précédemment.

Il n'y a qu'une seule meilleure solution.

Les gens du conseil municipal, qui sont de bonne foi, qui s'emmerdent à distribuer des tracts, qui font des campagnes électorales, et qui naïvement pensent qu'ils peuvent quelque chose dans ce système parce qu'ils ont leur mot à dire, on leur dénie tout « mot à dire » sous prétexte qu'ils n'y connaissent rien. Le système qui prévaut c'est l'expertise, or ils ne détiennent pas l'expertise. Il peut y avoir peut-être un conseiller dans le conseil municipal, ou un député au Parlement, qui aura une expertise par exemple en biologie, mais il n'aura pas d'expertise en électronique, ou en urbanisme, donc il dépendra des autres experts et de toute façon sa conscience de classe le poussera à joindre sa voix aux autres technocrates. Il y aura une solidarité de classe entre « expertocrates », ce qui aura pour effet de court-circuiter la décision politique proprement dite, qui sera sans cesse repoussée aux confins de la vie sociale, et réduite toujours plus à un statut protestataire. En conséquence, les citoyens (et même ceux qui ne se réfèrent pas au citoyennisme, comme les anarchistes, et autres), sont relégués à une force politique résiduelle dont l'activité essentielle consiste à protester (depuis 10, 20, 30, 50 ans) contre leur mise à l'écart des décisions qui les concernent. La masse des citoyens se partage entre ceux qui s'en foutent, ceux qui en ont pris leur parti, et ceux qui, pour reprendre les mots de Neil Postman, « *se distraient*

à mort »<sup>4</sup>. On est dans un pays où les gens regardent la télévision en moyenne 3h30 par jour, plus les réseaux, plus les autres écrans et vous qui êtes ici, je ne vous apprends rien !

La technocratie a été également un mouvement politique, nommé comme tel aux États-Unis dans les années 1930, qui proclamait « *qu'il faut donner le pouvoir aux technocrates* » ; Il préconisait d'enlever le pouvoir aux capitalistes parce que les capitalistes ne sont pas compétents, ne sont pas experts, ils se lancent dans la spéculation, dans le crédit, dans la titrisation boursière. Dans ce que Mélenchon appelle « *la spéculation contre l'économie réelle* ». Car les technocrates sont plutôt du côté de l'économie réelle, de la production, de l'industrie, et non de la finance. Devant les crises de surproduction et la fuite en avant du crédit avec la crise de 1929, (le café que l'on brûle dans les chaudières des locomotives), ils font valoir que les capitalistes et les financiers font n'importe quoi. Il convient de les éliminer et de les remplacer vraiment par un gouvernement de technocrates. Ils ont construit des organisations, il y a eu des défilés, et une vogue de la technocratie et puis cela s'est dilué et a disparu. Essentiellement parce que le parti démocrate a phagocyté et absorbé le mouvement technocratique, en particulier à travers le *New Deal* et Roosevelt. Une grande partie du programme du mouvement technocratique (le plan, l'économie dirigée, l'investissement public dans les grands travaux) tout cela a été fait par le *New Deal*. Ce mouvement en faveur de la technocratie a été le grand mouvement politique des années 1930. S'il n'est apparu qu'aux États-Unis sous ce nom, il a de fait existé partout, et en France à la même époque.

En 1932, un ingénieur, comme Williams Smyth, qui s'appelait Georges Lamirand a publié un livre intitulé *Le rôle social de l'ingénieur*<sup>5</sup>, qui était calqué sur un livre de Lyautey (*Le rôle social de l'officier*), et dont ce dernier a écrit la préface. Pour l'anecdote, ce Lamirand est devenu secrétaire d'État à la jeunesse et à la culture sous le

---

<sup>4</sup> Neil Postman, *Se distraire à en mourir* [1985], éd. Fayard, coll. Pluriel, 2011.

<sup>5</sup> Voir aussi la conférence d'Emile Cheysson intitulée « Le rôle social de l'ingénieur » devant la Société des ingénieurs civils, le 20 mai 1897. [NdT]

gouvernement de Vichy. Au même moment, le colonel de Gaulle a publié un livre qui s'appelait *Vers l'armée de métier*. Ce livre, jusqu'à ce que je le lise, je croyais que c'était un plaidoyer pour les mercenaires. Et comme tout bon révolutionnaire, j'étais scandalisé à l'idée que ce réactionnaire de de Gaulle veuille faire une armée de métier pour confisquer la démocratie, mais cet ouvrage n'avait rien à voir avec cette opinion. En fait, ce qu'il fallait comprendre, c'est que l'armée se devait de devenir technocratique, une armée de machines. De Gaulle plaidait pour des divisions blindées, une aviation et une marine performantes, comme à la fin de sa vie il procédera avec la force de frappe nucléaire. Quand il disait « *vers une armée de métier* », il faisait valoir une armée d'ingénieurs et de techniciens qualifiés : c'est ce qu'il a réalisé dans le droit-fil de Pétain et de Vichy après la guerre. Mais Blum avait déjà conçu avant la guerre un projet similaire, avec par exemple la création du CNRS-A (Centre National de la Recherche Scientifique Appliquée ou Armée selon les interprétations) créé en 1939.

Si parmi vous, il y a des anciens du Parti Communiste, vous avez peut-être entendu parler d'un discours du « *camarade* » Staline qui s'intitulait « *L'homme, le capital le plus précieux* ». J'ai lu ce discours du « *camarade* » Staline, qui date également des années 1930 (le 4 mai 1935), et qui en fait est un discours prononcé à la remise de diplômes d'une promotion d'ingénieurs de l'Armée rouge. Dans ce discours, il déclare que depuis la Révolution d'octobre a été réalisée dans le pays une révolution industrielle, avec la liquidation des campagnes et des moujiks, et sur la plus-value arrachée aux campagnes, sur la sueur des paysans, a été bâtie une industrie lourde, un gros appareil industriel. Le problème est qu'il fallait faire fonctionner cet appareil industriel, et là intervenait une question d'hommes. Il fallait investir dans les ingénieurs, les techniciens et les cadres parce que ce sont eux qui vont faire marcher cet appareil industriel et la métallurgie lourde. Donc on peut estimer que Staline professe les mêmes idées que de Gaulle, qui lui-même est d'accord avec Roosevelt, et ce sera la même chose en Italie, en Allemagne et partout. Et cela est tellement vrai pour l'URSS que lorsque la guerre éclate avec l'Allemagne nazie, si elle prend certes

une volée dans les premiers mois de la guerre, elle prendra l'initiative de démonter tout l'appareil industriel, et les usines seront embarquées en direction de l'Oural. De ces usines sortira le char T 34 qui était bien plus performant que les « tigres » allemands et qui amènera l'Armée rouge jusqu'à Berlin. À la sortie de la guerre, comme par miracle, l'Union Soviétique est la deuxième puissance industrielle du monde et rapidement la deuxième puissance nucléaire derrière les États-Unis.

Et maintenant :

## Le techno-totalitarisme

Pendant la Deuxième guerre mondiale, les Américains vont préparer la nouvelle vague techno-industrielle à travers deux éléments qui sont la proto-informatique avec les gros calculateurs qui vont servir en particulier à fabriquer la première bombe nucléaire à Los Alamos. Sans les premiers ordinateurs, les premiers calculateurs, on n'aurait pas pu la réaliser. Ce projet, appelé projet Manhattan, est le premier projet techno-industriel. C'est le modèle de tous les autres projets techno-industriels dont les États-Unis vont accoucher. À sa suite, il y aura le projet Apollo, le projet de faire marcher un homme sur la lune avant la fin de la décennie soixante. Mais aussi à partir de l'ère Clinton, en 1992, le projet de la NNI (National Nanotechnology Initiative), c'est-à-dire un projet de fabriquer des composants à l'échelle des nanomètres, et à partir de ces composants électroniques et des applications en nanotechnologies de fabriquer un nanomonde.

J'ai détaillé les trois premiers points et ma partenaire va vous exposer le dernier.

Il me revient la lourde tâche de vous parler du présent et du futur, mais je continuerais à vous raccrocher à la période proposée qui est l'après-guerre. En effet, la fin de la guerre marque la période des premiers développements de la micro-informatique et c'est aux États-

Unis que va naître le mouvement que l'on appelle la cybernétique. Elle est aussi liée à l'histoire politique que venait de traverser le monde puisque les technocrates de l'époque, et notamment un scientifique qui s'appelait Norbert Wiener, estimaient que l'homme était incapable de se gouverner de façon raisonnable, comme venait de le prouver la guerre. Ne pouvant plus se fier à l'homme pour prendre en main l'administration de sa vie collective, il fallait s'en remettre aux machines. Ainsi est né le projet cybernétique, qui était un projet pour inventer réellement la machine à gouverner.

Le projet cybernétique part de l'idée selon laquelle tout ce qui existe, notamment le vivant, la vie, mais aussi la nature, l'être humain, la pensée, répond à un modèle unique qui est l'information, le message, le code. D'après la cybernétique, tout n'est qu'informations, messages et codes. De là vont découler des analogies qui nous sont maintenant familières, par exemple entre le code génétique et le code informatique, ou bien l'idée que le cerveau n'est rien d'autre qu'un super-ordinateur. Le cerveau, comme l'ordinateur, ne serait que le support d'un transfert d'informations – circulation d'informations et rétroaction – c'est-à-dire : *« je reçois une information et je réagis »*. Un ordinateur fait la même chose, donc il n'y a pas de différence entre les deux.

Si on part de ce postulat, on va voir qu'il en découle tout le monde dans lequel on vit déjà et le monde qui se prépare. C'est important d'avoir cette idée en tête parce que le « paradigme cybernétique », comme le nomme la sociologue québécoise Céline Lafontaine, dont on vous recommande chaudement la lecture<sup>6</sup>, ce paradigme a imprégné non seulement les sciences dures (la physique, la biologie et l'informatique), mais aussi les sciences sociales et les sciences humaines. La philosophie et la sociologie, qui découlent de ce que l'on peut qualifier de courant postmoderne et déconstructionniste (Derrida), se sont complètement inspirées de cette idée que nos émotions, nos relations les uns avec les autres, ne sont que des

---

<sup>6</sup> Céline Lafontaine, *Le paradigme cybernétique. De la machine à penser à la pensée-machine*, éd. Seuil, 2014.



échanges d'informations et de messages. Ce qui est une manière très réductionniste de voir les choses, mais qui a l'avantage de pouvoir se traduire en chiffres. Or vous savez qu'à l'ère économique, tout l'enjeu est de quantifier la réalité, de la traduire en chiffres. Ceci découle du paradigme cybernétique.

CYBERNETIQUE vient du grec *kuber* = le pilote, celui qui gouverne le bateau, le gouvernail. L'idée est qu'un pilote gouverne par le biais de l'informatique. Pour synthétiser c'est la machine à gouverner.

Vous savez certainement qu'avant-guerre s'est développé le courant eugéniste qui a eu un rayonnement étendu dans les grandes démocraties, notamment aux États-Unis, où l'on pensait nécessaire d'améliorer l'espèce humaine.

À l'époque on pensait encore l'améliorer par la sélection génétique, en se disant que si l'on empêchait de se reproduire « *les inférieurs, les malformés* », ceux qui souffrent de diverses pathologies, on parviendrait à ce but par le simple biais d'une évolution dirigiste. Il y eut ainsi des programmes de stérilisation de handicapés. Tout cela s'est bien sûr réalisé sous la bannière démocratique. Puis arrive le projet des nazis qui prolonge ce projet eugéniste et le met en pratique de la manière que l'on connaît : après guerre il devenait évidemment compliqué de se réclamer de l'eugénisme. L'image de ce mouvement en avait pris un coup, on ne pouvait plus utiliser ce terme-là.

## Le transhumanisme

Ce sont les biologistes qui les premiers ont repris l'idée d'améliorer l'espèce humaine. Julian Huxley conceptualise le premier le transhumanisme (Aldous Huxley, l'auteur du *Meilleur des mondes*, était son frère). En 1957 donc, dans les années qui suivent la guerre, Huxley reprend le même projet d'améliorer l'espèce humaine mais cette fois par le biais de la technologie. Dans son idée, on peut transcender l'homme par la technologie, c'est-à-dire l'augmenter, l'améliorer, améliorer ses performances, devenir une espèce plus

performante par le biais de la technologie. À l'époque, c'est le début de l'informatique mais aussi des recherches en génétique un peu poussées. On pense que l'on va pouvoir intervenir sur les lignées humaines et ainsi augmenter les performances de l'espèce.

Le mot de transhumanisme disparaît pendant un certain temps pour réapparaître au moment de la contre-culture américaine dans les années 1970-80, dans ce qui devient la Silicon Valley en Californie. Il revient à la mode chez les *geeks*, les bidouilleurs d'informatique, les gars qui fabriquent les premiers micro-ordinateurs personnels dans leur garage. Ils reprendront l'idée de transhumanisme à leur compte, non plus en termes de *transcendance* mais de *transition*. Transition vers la suite, c'est-à-dire que l'espèce humaine ne doit plus s'en remettre à l'évolution naturelle pour progresser. Tout cela est long, imparfait, et l'on n'est jamais sûr du résultat, alors que maintenant on va avoir les moyens techniques et technologiques pour prendre en main cette évolution et faire cette transition vers le post-humain. Ainsi apparaissent les premières imageries de ce post-humain avec le cyborg ; un organisme cybernétique, un mariage du biologique et de l'informatique. Le cyborg au départ est un projet pris très au sérieux par la Nasa, afin d'avoir des humains qui aient une espérance de vie suffisamment longue pour entreprendre de très longs voyages spatiaux. On va essayer de fabriquer des humains qui puissent vivre plus de 100, 120 ou 150 ans, selon l'idée que l'on se fait des grands voyages dans l'espace.

L'image du cyborg a été popularisée par la science-fiction, mais cela restait de la science-fiction. Ce qui a changé depuis 20 ans, c'est que ce n'est plus de la science-fiction. Ce projet a non seulement continué sur sa lancée, mais il l'a fait de manière exponentielle. Il a franchi des sauts qui sont réellement des ruptures. La rupture principale est ce que l'on appelle les technologies convergentes, avec les nanotechnologies dont on vous a parlé rapidement tout à l'heure. L'apparition des nanotechnologies a rendu possible la convergence de quatre grandes branches autrefois séparées. Les nanotechnologies, soit l'intervention sur la matière inerte ou vivante à l'échelle de

l'atome ; les biotechnologies, soit l'intervention sur le génome (la génétique) ; les sciences cognitives - que l'on appelle nous les neurotechnologies, c'est-à-dire tout ce qui est du domaine du cerveau et de l'intervention de plus en plus poussée et précise sur les fonctions cognitives ; et l'informatique (sur des puissances de calcul à 2.0/3.0/4.0) qui unifie tout le reste.

On commence à avoir l'idée que, par l'informatique et la manipulation du vivant, on va pouvoir fabriquer ces fameux organismes hybrides. L'hybridation est au cœur du projet transhumaniste qui découle de la cybernétique. À partir du moment où l'on considère que l'ordinateur et le cerveau sont la même chose, il n'y a pas de barrière de pensée, de barrière épistémologique, sans parler de barrière éthique, à l'idée de marier les deux, et de vouloir adjoindre de nouvelles fonctionnalités à son cerveau. De même que l'on ajoute de la mémoire supplémentaire à son ordinateur avec un dispositif ou des barrettes de mémoire, on va faire pareil avec le cerveau en vous branchant par exemple un hippocampe artificiel qui va augmenter vos capacités de mémoire. Je répète qu'il ne s'agit plus de science-fiction mais de travaux de laboratoire qui sont en cours et qui commencent à donner un certain nombre de résultats.

La convergence technologique NBIC (Nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives) dont je vous parlais tout à l'heure a déjà des applications qui peuvent être pour certaines encore au stade de l'expérimentation, mais qui pour d'autres sont largement diffusées. D'abord dans les applications militaires, avant de trouver un débouché dans les applications civiles qui deviennent de plus en plus familières à chacun de nous. Quelques exemples : les prothèses électroniques qui viennent se brancher directement sur le corps. Vous avez entendu parler de ces premiers hommes bioniques qui ont des membres artificiels répondant à des impulsions neuro-électriques de leur cerveau, mais aussi des implants qui sont placés au niveau des organes (implants cochléaires, des rétines artificielles, des implants neuro-électroniques).

Chez nous, à Grenoble, existe une clinique expérimentale qui teste ces tout petits dispositifs électroniques que l'on implante dans le cerveau de façon très localisée – puisque l'on sait maintenant, grâce à l'imagerie fonctionnelle du cerveau, où se trouvent les zones qui nous intéressent – pour modifier un certain nombre de choses dans celui-ci avec ces implants. Les implants neuro-électroniques ont été connus au départ parce que le chercheur qui les a développés à Grenoble les destinait à calmer le tremblement des malades de Parkinson. Ce système ne soigne pas les malades, mais envoie par moments de l'électricité dans certaines zones du cerveau pour calmer provisoirement le tremblement. De cette application médicale, on est très vite passé à des marchés autrement plus profitables, qui sont les applications de type psychologique, qui touchent beaucoup plus de monde. Notamment les troubles du comportement liés à l'alimentation (la boulimie, l'anorexie), les tocs (troubles obsessionnels compulsifs), des formes de dépression, et puis maintenant les addictions (on place un implant dans le cerveau qui envoie de l'électricité là où il faut pour arrêter de fumer). Les neuro-dispositifs sont la forme la plus aboutie.

Vous avez aussi des formes qui ne sont pas implantables dans le cerveau mais qui, de l'extérieur, communiquent avec le cerveau à travers la surface de la peau. Les impulsions du cerveau sont captées par une interface homme-machine. Sur ce sujet, le Conseil de l'Europe a rendu un avis en 2015 après avoir étudié les applications réelles de ces neuro-dispositifs. Il estime ce marché à des milliards et des milliards d'euros, et cet avis confirme que les applications sur la santé sont absolument infinitésimales. Il confirme que les marchés les plus gros sont ceux du loisir, c'est-à-dire tout ce qui est du domaine des jeux vidéos, de la réalité virtuelle qui vous permet de vous divertir à la puissance cyber. Et puis, tout aussi lucratives, les applications liées au développement de vos capacités cognitives, pour stimuler votre attention par exemple, et rester éveillé et concentré plus longtemps.

Les recherches se font aussi sur des modifications génétiques. La biologie de synthèse travaille à fabriquer du code génétique artificiel.

C'est une chose difficile à concevoir, mais ce sont des ordinateurs qui écrivent le code génétique d'organismes dit vivants, même s'ils sont tout de même artificiels. Les transhumanistes espèrent ainsi modifier des séquences de notre propre code génétique pour nous doter de nouvelles fonctionnalités. Le projet du transhumanisme étant de fabriquer un homme supérieur, un surhomme, un homme qu'il appelle augmenté. Quand je fais une rétine artificielle en faisant valoir que je vais rendre la vue aux aveugles, je sais aussi greffer cette rétine artificielle à des voyants et les doter par exemple de la vision nocturne. Google vient de déposer un brevet sur une rétine intraoculaire qui se greffe à l'intérieur de l'œil, dotée d'un capteur, d'une batterie et d'un système de communication pour permettre à l'œil d'être connecté avec d'autres dispositifs extérieurs.

Vous comprenez que l'hybridation du corps et de la machine va d'ores et déjà très loin. On sait maintenant faire des choses très perfectionnées. Le projet du transhumanisme a été résumé par un transhumaniste américain qui se présente comme de « gauche », un démocrate, égalitariste, qui souhaite ce projet pour « tous et toutes », financé par les caisses d'allocations sociales et autres fonds publics - un parfait transhumanisme de gauche américain. Il résume ce projet de la façon suivante : « *remplacer le naturel par du planifié* », et ceci comme nous venons de le voir, à tous les niveaux du corps humain.

Mais cela vaut aussi pour le monde dans lequel nous vivons, parce que le transhumanisme est l'idéologie de la technocratie. Le rêve technocratique est de tout planifier, de supprimer tout ce qui est de l'ordre du hasard, de l'imparfait, du faillible, de l'imprévu, tout ce qui ralentit la machine. Evidemment, parmi ce qui ralentit le plus la machine, le plus merdique c'est l'humain. L'erreur c'est l'humain, donc il va falloir dans ce monde-machine fabriquer sur mesure un homme-machine, qui nous débarrasse enfin du facteur humain cause de tant de problèmes.

Le projet cybernétique, on le voit dans l'organisation du monde social et dans la fabrication de monde-machine, avec tous ces projets autour de la ville « intelligente », de la planète « intelligente », des

*smart cities*, des « smart » réseaux. Vous serez bientôt tous dotés de l'interface entre votre domicile et la ville « intelligente », pilotée à distance, une interface universelle : Linky. Ce compteur électronique communicant qui incarne l'idée que toute votre réalité vivante, humaine et sociale doit être transformée en données exploitables par le *Big Data*. Le big data, ce sont des machines, des algorithmes qui analysent les données et en tirent des décisions ; c'est le gouvernement par la machine, soit la machine à gouverner, le projet cybernétique. Nous sommes en plein dedans.

Les transhumanistes, de façon très perverse, proclament que ce monde-machine de plus en plus perfectionné, cette intelligence artificielle des machines devient telle qu'elle va nous dépasser. Si l'on veut rester au niveau des machines, la seule solution est de s'augmenter nous-mêmes. C'est-à-dire de devenir nous-mêmes des intelligences artificielles, des machines intelligentes. En cela, ils répondent tout à fait au projet de Norbert Wiener qui disait : « *nous avons tellement transformé le monde que maintenant nous devons nous transformer pour nous y adapter* ». Ce que nous, Pièces et Main d'œuvre, nous permettons de corriger : « *ils ont tellement transformé le monde que maintenant nous devons nous y adapter* », alors que ce projet n'a jamais été débattu, ni discuté, ni partagé par l'ensemble des bipèdes qui peuplent cette planète.

À Grenoble, nous sommes bien placés pour assister à cela puisque nos chercheurs travaillent à la fabrication du monde-machine et de l'homme-machine. Je vous ai parlé de cette clinique qui s'appelle CLINATEC (retenez bien ce nom !) à laquelle on a fait beaucoup de publicité. Le professeur Benabid est l'inventeur de ces fameux implants, et on compte beaucoup sur lui pour le prochain prix Nobel. En attendant, il a reçu l'année dernière un prix de 3 millions de dollars remis dans la Silicon Valley par les patrons des entreprises qui sont tous des transhumanistes revendiqués. Même si le professeur Benabid ne se revendique pas transhumaniste, il ne refuse ni la fréquentation, ni l'argent de ceux-ci, qui saluent en lui quelqu'un qui les aide à réaliser leur projet. Ce n'est ni un projet de

quelques hurluberlus dans un coin et un peu sectaires tel qu'il a pu l'être à ses débuts, ni un projet qui est porté de façon claire sous la bannière du transhumanisme. Il est l'autre nom de l'état actuel du progrès technologique.

Le plan de compétitivité pour la France que François Hollande a lancé en 2013 s'appelle « *la nouvelle France industrielle* ». Il a défini, avec Arnaud Montebourg, 34 plans sur lesquels ils ont mis le paquet, c'est-à-dire votre argent, investi dans des domaines considérés comme prioritaires, stratégiques. Si vous regardez la liste, ce sont les objets connectés, la santé connectée, les nanotechnologies, etc. Ce sont les technologies convergentes, tous les labos qui travaillent à la création du monde-machine et de l'homme-machine. La question n'est pas de savoir si François Hollande est un transhumaniste, mais de comprendre que l'état actuel du progrès technologique dans ce monde de compétition internationale réalise le projet transhumaniste. La difficulté que nous avons, nous qui ne voulons pas devenir des hommes-machines, c'est de faire entendre que nous nous opposons à ce projet et donc au progrès technologique. Nous devons faire comprendre à ceux qui aspirent à rester encore des humains que depuis des décennies, la technocratie nous a mis dans le crâne l'équivalence entre le progrès social et humain et le progrès technologique. Or c'est tout l'inverse. Le progrès technologique a été le facteur essentiel du *regrès* social et humain, comme chacun peut le constater aujourd'hui. Il faut donc arriver à se débarrasser de cette croyance que « progrès » égale « progrès technologique ».

Ce que l'on constate dans la littérature de ces gens-là, ce qui éclate vraiment, c'est la haine et le mépris de l'humain. Cette haine de l'humain se répand dans la population à mesure que se répandent les objets que l'on appelle à tort « *intelligents* ». Si on les nomme ainsi, c'est d'une part parce qu'on utilise le concept anglais (*intelligence* = renseignement), qui désigne leur fonction de récolter des renseignements. Mais lorsque l'on nous vend des objets « intelligents », on sous-entend que nous sommes idiots et on nous le démontre tous les jours. Se repérer dans l'espace, être à l'heure à un

rendez-vous, retrouver la définition d'un mot, communiquer les uns avec les autres, prendre soin de sa santé, faire suffisamment d'exercice physique, ou manger 5 fruits et légumes par jour, ou ne pas oublier de boire et de dormir (que sais-je ?) : tout ceci passe désormais par la prothèse universelle qu'est le *smartphone*. Ce qui est particulièrement préoccupant chez les plus jeunes, parce qu'on leur fait croire que la vie c'est cela, avec pour résultat la production d'une espèce humaine qui se croit incapable de faire toutes ces choses sans la médiation de sa prothèse. Autrement dit, c'est la fabrication de handicapés, puisque autrefois on savait faire ces choses-là sans ces outils. Le mépris de soi que transmet cette propagande pour ces « *outils bien pratiques* » accompagne très bien l'idéologie qui veut remplacer l'espèce humaine imparfaite et incapable par une espèce plus capable, augmentée par la technologie optimisée. C'est ce que nous, PMO, on essaie de combattre en se documentant et en expliquant un peu tout cela.

Reste la question de savoir ce que vont devenir ceux qui ne voudront pas ou ne pourront pas s'augmenter. Ils deviendront des « *superflus* » qui seront inutiles en tant que producteurs – puisque maintenant les robots remplacent les travailleurs dans à peu près tous les secteurs ; ils seront insolubles comme marché – puisqu'un consommateur qui ne gagne pas d'argent n'a aucun intérêt pour le marché ; ils seront une charge puisqu'ils respirent, ils boivent de l'eau, ce qui est un problème puisqu'après 200 ans de progrès technologiques, la terre est en situation d'effondrement. Les transhumanistes n'ont pas d'état d'âme avec ça. L'essentiel d'entre eux considèrent que ceux qui ne s'augmenteront pas deviendront ce qu'ils appellent « *les chimpanzés du futur* », suivant l'expression qu'ils ont utilisée pour identifier une sous-espèce.

Et qu'advient-il des sous-espèces quand ce sont des surhommes qui prennent le pouvoir ? C'est là que nous en sommes, et c'est de cela que l'on voudrait débattre avec vous.



## Débat avec le public

**Intervenant n°1 :** Je ne vois pas bien où est le problème là-dedans, il me semble que c'est une évolution normale de l'être humain. Je ne suis pas plus enchanté de savoir que c'est l'Église qui a fait cet envoûtement, qui a conditionné l'ensemble de l'humanité. Je ne pense pas que les machines prendront le dessus sur l'homme, mais c'est une suite logique de ce que devient l'humain. On l'a conditionné par la religion. Quand on s'est aperçu que la religion c'était un peu ringard, on a fait l'école qui est un conditionnement aussi, même si on peut dire que c'est de l'éducation. Mais dans l'éducation, il y a du conditionnement étant donné qu'il y a des gens qui ne pouvaient pas aller à l'école et comme vous disiez tout à l'heure, on en faisait quoi ? On les laissait à la terre, on leur faisait faire les boulots pourris, et on avait besoin d'une élite parce qu'on est en concurrence avec les autres pays. L'école, ceux qui l'ont instaurée ne l'ont pas faite pour éduquer les gens, ils avaient besoin de gens éduqués et demain on aura besoin de gens augmentés. Je ne vois pas vraiment où est le problème. Le problème par contre est de savoir qui s'empare de ça, et c'est un problème de démocratie. On a entendu un discours où il n'a été question que de très peu de démocratie. Vous parlez des élus au service de la technologie, je pense que les élus ne sont pas au service de la technologie. Les élus savent ce qu'ils font et quand ils prennent le pouvoir ils ne veulent pas le rendre ; ils ne cherchent pas à établir des comités de quartier dans les cités si proches d'eux-mêmes. Quand ils ont le pouvoir ils le gardent, ne veulent pas le rendre, ils se représentent sans arrêt pour leur intérêt personnel. Bien sûr ils se servent de gens qui ont la science, la connaissance. Voilà c'est tout ce que j'avais à dire.

**Intervenant n°2 :** Ma question portera sur le dernier point.

Pour moi il manque quelque chose dans votre approche sur l'évolution que vous avez décrite avec le monde des machines et la naissance de la technocratie : c'est l'invention de l'électricité dont s'est emparée la technocratie. Sans elle, nous n'aurions pas ce monde-là, sans elle il n'y aurait pas de machines, d'informatique et je ne sais pas ce que l'on pourrait faire.

Sinon, j'ai retrouvé beaucoup de mon expérience personnelle dans la description du pouvoir des ingénieurs, des technocrates. Car je l'ai vécu il y a 25 ans, dans une entreprise informatique américaine où je travaillais, justement au sein du service des ingénieurs. Ce que j'ai ressenti assez rapidement, c'est qu'il s'agit d'un monde où l'on conditionne tout le reste des gens. Il était évident pour ces ingénieurs que leurs connaissances étaient inaccessibles au personnel comme moi qui étais secrétaire : ça ne se partage pas ou « *vous n'êtes pas au niveau pour comprendre ce que nous savons* ». Ceux qui inventent les appareils tels que les *smartphones*, nous transmettent cette invention mais ne nous l'expliquent pas. Ils font en sorte que l'on ait l'impression d'être ignare ; cela est vécu dans tous les domaines. Cela va aller encore plus vite aujourd'hui avec l'apparition du nouvel ordinateur quantique, doté d'une puissance supérieure multipliée par X fois. Moi je voulais intervenir par rapport à ça et aussi sur les puces informatiques. Vous ne nous avez pas parlé des puces expérimentées aux États-Unis pour l'incorporation des vaccins. Je ne sais pas si d'autres connaissent le monde des puces, parce que j'aurais bien aimé que l'on aborde aussi ce monde-là, car celui-là est vraiment inquiétant et déterminant.

**Intervenant n°3 :** Bonsoir, pour ma part je vais parler d'action.

Ce que vous dénoncez, cela fait une vingtaine d'années que l'on constate la volonté d'introduire dès la maternelle des ordinateurs et des choses comme ça. Effectivement Dominique a un peu compris qu'après le tout électrique c'est le tout connecté : on cherche à multiplier la dépendance. Aussi, depuis le mois de février avec d'autres réseaux, on est en train de monter un collectif pour sortir du « tout connecté artificiel », parce qu'il faut parler aussi du bio-

connecté. Quand on parle de l'électricité, il ne faut pas oublier que c'est aussi une énergie qui fait que notre corps se meut. Donc il y a de la bioénergie d'une part et de l'énergie artificielle d'autre part. Aussi si vous êtes intéressés pour passer à l'offensive juridique et former cette société civile, avec pour finalité la préparation d'un dossier, qui est déjà en cours de montage, pour dénoncer le fait que la loi de transition énergétique ne sert de prétexte que pour véhiculer tout ce que vient d'être démontré. Dans ce projet de société civile, pour ma part, je m'occupe de contre-argumenter. C'est-à-dire que j'utilise les arguments qu'ils véhiculent pour faire passer leur soupe. Je les réutilise pour démontrer que ça ne tient pas la route, et qu'en fait leur but c'est l'obsolescence programmée de l'humanité.

Donc pour ce qui est de l'action, vous vous rapprochez de moi. Merci.

**Intervenant n°4 :** Je suis en rapport avec une revue qui s'appelle [inaudible]. S'il y a des enseignants parmi vous, je partagerai des informations qui m'ont été transmises sur le fait que l'on généralise l'emploi d'ordinateurs et du tout numérique dans les toutes petites classes, même dès la maternelle, et que cela va être un désastre pour nos enfants au niveau de la capacité d'autonomie et de réflexion ou d'imagination.

J'aurais d'autres questions à propos de notre vieux Marx, mais il faut partager le temps de parole. Aussi cela pourra peut-être se faire entre nous.

**PMO :** À propos du numérique à l'école, nous avons amené un texte rédigé par des enseignants, qui s'intitule "*No-tice pour le collègue*", que vous pourrez trouver sur le présentoir. Ce sont des enseignants qui justement refusent le numérique au collège.

Nous n'avons pas parlé spécifiquement des puces dans l'exposé, parce que parler de tous les aspects qui découlent de la technologie serait dix fois trop long.

Les puces font partie du monde-machine. Il y a plus de 10 ans de ça, quand nous avons commencé à parler des nanotechnologies, on a tout de suite fait valoir que le problème avec les nanotechnologies n'était pas seulement un problème sanitaire, comme conséquence des nanoparticules. Le fait que l'on mette des tas de nanoparticules dans des produits de la vie courante n'est qu'un problème sanitaire de plus, de la même façon que toute industrie chimique provoque des nuisances sanitaires. Le problème, c'est la création du nanomonde. Nous avons essayé d'expliquer que les nanotechnologies permettent de miniaturiser tout ce qui est essentiellement du domaine informatique. La fabrication de composants très, très petits fait qu'aujourd'hui n'importe quel objet, par exemple ce stylo, ou des objets beaucoup plus petits, peuvent être des supports informatiques. C'est-à-dire, peuvent inclure une puce que l'on appelle en général RFID (Radio Fréquence IDentification), une puce communicante dotée d'une petite antenne que l'on ne voit pas et qui lui permet de récolter et de transmettre des données tout au long de sa vie. Dès 2004, on s'est dit qu'en parlant des puces RFID, les gens comprendraient le problème essentiel des nanotechnologies, comme cela avait été le cas avec les technologies surnommées Terminator pour les OGM. Ils allaient bondir ! Bon, ça n'a pas marché.

Nous avons eu beau parler des puces RFID, les gens se sont gratté la tête en se demandant de quoi on leur parlait. Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Maintenant les puces RFID, il y en a partout. Dans tout ce qui est sans contact, tel que vos cartes bancaires, les Pass d'autoroute, les cartes de transport en commun, votre passeport biométrique, tous les objets de consommation courante équipés d'étiquettes et de systèmes équivalents. Maintenant, on est obligé de « pucer » les chats, les chiens, les moutons et les chèvres, les chevaux et bientôt les humains. À l'heure actuelle, des humains se font « pucer » de façon volontaire. Des sortes de pionniers qui font cela de façon ludique, qui se mettent une puce sous la peau pour pouvoir communiquer avec leur maison, leur voiture équipée d'un système de reconnaissance, ou pour payer

leurs consommations dans des boîtes de nuit branchées. Mais une fois qu'il existe un certain nombre de gens pucés et volontaires, on peut s'attendre à ce que cela se répande et que l'on finisse par dire que c'est la norme; que l'on nous propose cela comme remplacement des papiers d'identité, de la carte Vitale, du dossier médical et toutes autres applications pratiques. Les puces RFID sont le support et l'un des outils du tout-connecté, et du monde-machine. Le compteur Linky n'a pas de puce RFID, il fonctionne autrement, mais c'est le même principe : des objets connectés qui discutent entre eux, agissent à notre place et font que l'humain devient obsolète. Les objets enregistrent des informations, les traitent et prennent des décisions, agissent directement sur notre environnement.

**Intervention inaudible :** [...] *sur les plaisirs du corps.*

**PMO :** Les plaisirs du corps n'intéressent pas les transhumanistes.

**Re-intervention inaudible :** [...] *sur les plaisirs du corps.*

**PMO :** Il y a une analogie qui a été faite entre la religion et la technologie. Pour ma part, je partage tout à fait ce point de vue et y vois la question du sacré. L'homme a toujours sacralisé la puissance qui lui était extérieure. Les anthropologues et les ethnologues des religions (Durkheim) ont reconstitué cette filiation au XIX<sup>e</sup> siècle. Au commencement avec l'époque animiste, où l'homme est perdu dans la nature, il trouve du sacré partout (dans les arbres, les animaux). Comme il évolue vers une représentation abstraite de la puissance et qu'il se rend compte qu'il peut vaincre la nature, il situe ensuite la puissance dans le ciel avec les dieux. Avec le monothéisme, c'est l'idée de dieux en un seul Dieu, qui a pour origine l'épisode égyptien (2700 av-JC). On rencontre dans nos sociétés modernes un mouvement de sécularisation et de dévalorisation des religions lorsqu'elles ne sont plus garantes de la puissance.

Cette équivalence est la plus frappante chez les peuples précolombiens d'Amérique centrale et du Mexique. Au sommet des pyramides, les prêtres faisaient des sacrifices humains qui étaient destinés à faire pousser le maïs, à capter la bienveillance du dieu

soleil pour capter l'énergie. J'ai toujours pensé qu'il y avait une très forte analogie entre les centrales nucléaires et les pyramides sacrificielles, entre les clergés incas, aztèques, mayas et les technocraties nucléaires contemporaines, pas seulement occidentales. Ce n'est pas la technologie qui s'est occidentalisée, c'est l'occident qui se technologise et le monde à sa suite.

À l'époque contemporaine, la technologie a revêtu ce sacré. Nous sacralisons la technologie comme nous sacralisons la puissance. Aussi nous ne pouvons pas nous débarrasser de la technologie et de tous ses avatars si nous ne nous débarrassons pas de notre culte de la puissance. La puissance de faire ci, de faire ça, de faire plus, de faire mieux comme ce slogan olympique : « *plus haut, plus fort, plus vite* ».

Le mouvement technologique, technocratique, n'est pas un mouvement irrationnel. Il est un mouvement rationnel qui repose sur un dévoiement de la rationalité, sur la recherche de l'efficacité optimale, maximale : « *faire toujours plus avec toujours moins* ». C'est d'autant plus flagrant dans un système qui historiquement s'appelle le capitalisme et qui est le système dominant depuis 200 ans (même si au Moyen-âge des capitalistes étaient déjà présents). La technocratie que nous définissons comme la fusion de la science et du capital, (« *le capital du savoir et le capital de l'avoir* ») est toujours au service d'une rationalité : « *savoir plus pour avoir plus* ». Donc on investit dans le savoir. Il y a une fuite en avant technologique qui représente en même temps une fuite en avant de l'efficacité, d'une sacralisation de la puissance. Une rationalité poussée à son extrême, et comme toute idée poussée jusqu'au bout, elle devient folle. Elle se transforme en son contraire. Elle devient une irrationalité. Les Grecs avaient un mot pour cela : l'*hybris* (la démesure). On peut en avoir un point de vue désabusé et fataliste, dire « *ça a toujours été comme ça depuis le néolithique, le paléolithique et pour les hommes de tous les temps* ». Je serais assez d'accord pour dire que du point de vue métaphysique, le devenir l'emporte sur la permanence et la mort l'emporte sur la vie. Nous pouvons observer dans nos existences individuelles, dans l'existence de nos sociétés, ce phénomène que l'on

nomme l'entropie. Petit à petit le monde que nous connaissons, le système solaire se refroidit et se désorganise pour tendre vers son plus bas niveau d'énergie et d'organisation. Mais nous ne sommes pas pressés et d'autre part nous sommes des humains. En tant qu'humains nous avons l'habitude comme le disait Prévert, je crois, de trouver que cette terre était assez jolie<sup>7</sup>. Qui était autrefois assez jolie et que l'on n'y vivait pas trop mal.

Nous ne voyons pas pourquoi tous les efforts de l'espèce présente devraient être asservis à la fabrication et à l'émergence d'une nouvelle espèce supérieure ; pourquoi nous devrions payer de notre travail, de nos efforts, de nos impôts, de nos recherches, l'émergence de cette espèce supérieure destinée à liquider l'espèce inférieure.

À partir du moment où des humains sont rassemblés, c'est de la politique. Aussi à partir du moment où l'on prétend encore parler, où l'on prétend parler de politique, je trouve que nous devons consacrer nos efforts et nos réflexions au moins à comprendre ce qui nous arrive et à exprimer notre opinion pour dire si nous sommes d'accord ou non avec ce que l'on fait de nous. Ce qui suppose de comprendre, premièrement ce que l'on nous fait, deuxièmement de dire si nous sommes d'accord ou non et troisièmement, si nous ne sommes pas d'accord, qu'est-ce qu'on fait. Qu'est ce qu'on fait ? Ce qui se fait chaque fois qu'il y a eu des mouvements de réfractaires. On se propose tout d'abord de s'attacher au terrain et de refuser toutes les nouvelles dégradations de notre condition. On a tenté le coup avec les RFID, il y a eu les faucheurs d'OGM, il y a eu des opposants au nucléaire, et nous-même on essaie quelque chose avec les nanos. En ce moment il se passe quelque chose dont on parlait depuis des années, sans trop y croire. Des tas de gens dans toute la France se réveillent à propos du Linky, ce petit compteur de rien du tout dénommé « intelligent ». On a tous vu des photos de manif en Bretagne avec 100 ou 200 personnes défilant derrière une banderole

---

<sup>7</sup> J. Prévert, Pater Noster, « Et nous nous resterons sur la terre qui est quelquefois si jolie ». [NdT]

anti-Linky, revendiquant de « *rester libres et humains* ». C'est ahurissant !

Comme ce mouvement va dans un sens contraire à la dégradation programmée, on le favorise. À Grenoble, on tâche de le faire vivre, on fait circuler des textes sur le sujet, on enquête, et on est heureux parce que ce mouvement va dans notre sens, du point de vue objectif, et il va dans notre sens du point de vue de la méthode. Il n'y a aucune organisation qui le chapeaute d'en haut, il part de la base. Ni l'UFC-Que choisir ni aucun parti politique ne veulent en entendre parler. C'est un mouvement qui champignonne d'en bas. D'autre part les gens qui, de par la France, se revendiquent anti-Linky, travaillent à se rendre intelligents. Ils échangent des informations, des idées, et derrière le Linky, derrière la prise de courant électrique on remonte tout le système ; ils arrivent jusqu'à la centrale nucléaire ; ils remontent jusqu'à l'ouverture du marché de l'électricité. En fait, ils remontent jusqu'au système technologique et économique dans son entier. Comme les paléontologues qui trouvent une malheureuse molaire dans un coin perdu de la vallée et qui vous reconstruisent un diplodocus. À partir de ce compteur, tous ces comités anti-Linky reconstruisent le puzzle du système dans lequel nous vivons et individuellement – ils le font tout seul. Donc ça nous va très bien.

Et au-delà de l'actualité, sur quoi reposent nos pertes et défaites depuis des années et des dizaines d'années, notre perte d'humanité, notre vie ?

Elles reposent sur la destruction des moyens de comprendre notre réalité. Réalité qui se partage en deux.

Premièrement, la destruction de l'intelligence par des moyens matériels (les mass-médias, la télévision, la publicité, la consommation). Vous savez qu'au moment même où l'on nous propose de nous augmenter, des études biologiques démontrent que de la Finlande à la France, les Occidentaux ont perdu en moyenne 4 points de QI depuis une vingtaine d'années. Donc on fabrique des cons !



Et d'autre part on peut critiquer l'école de la III<sup>e</sup> république, cette école n'était pas toujours drôle (les pions, le surgé, l'autoritarisme), mais c'était une école qui nous donnait les moyens de la critiquer. Moi, je dois tout à mes instituteurs qui d'ailleurs étaient des institutrices. Elles m'ont appris à lire, elles m'ont appris à écrire, elles m'ont appris à compter un peu, elles m'ont appris à penser. Mes profs au collège aussi et puis après je l'ai plaqué à 15 ans. Mais ils m'ont donné l'essentiel : lire écrire, penser ; il s'agit de ne pas lâcher l'affaire et de continuer. C'est ce qu'il faut restaurer.

Maintenant en primaire il est question d'apprendre à coder et l'anglais, pour trouver des débouchés. L'école ne sert pas à trouver des débouchés, mais à apprendre et à comprendre.

**Intervention :** *et apprendre à apprendre.*

**PMO :** et apprendre à apprendre bien sûr !

Des réunions comme celle-ci, nous en avons fait plein : des cafés-citoyens, des squats, les repaires de Mermet, des trucs d'Attac, et à Foix nous sommes aussi allés au Festival Résistance. Pour découvrir que l'on ne peut plus se contenter de la conférence sympa une fois par mois.

Il faut reconstruire un système scolaire à nous, un vrai système scolaire, avec des écoles en pierre, avec des maîtres, des programmes, des livres, des élèves. Il faut reprendre dans nos vies ce qui est détruit par le système. Et à partir de là, on peut se ré-humaniser et avoir des enfants qui seront des producteurs d'idées, qui seront capables de résister à la machine. Tout ce qui a été fait depuis des décennies allait dans le bon sens, que se soit Attac ou l'Education Populaire. Ces lieux où se rencontrent une pléthore de profs à la retraite qui comprennent évidemment ce qui se passe.

Mais ça ne suffit pas, il va falloir faire autre chose. Il va falloir faire ce que par exemple les moines ont fait à la chute de l'empire romain pour conserver le savoir. Quand ils ont constitué de grands ordres monastiques, qu'ils ont recopié les manuscrits grecs et latins, byzantins, arabes, hébreux, pour les traduire en latin de l'époque puis

en langue vulgaire – ce qui explique que les historiens parlent de Renaissance carolingienne à l'époque de Charlemagne, puis d'une deuxième Renaissance au XII<sup>e</sup> siècle à l'époque où l'Europe se couvre du « *blanc manteau des cathédrales* », et puis la vraie Renaissance avec les humanités à l'époque de Rabelais. C'est un mouvement multiséculaire. Mais ce qui nous arrive aussi est multiséculaire. Ce qui nous arrive n'est pas quelque chose qui date de l'an dernier ou des dernières années, cela date d'il y a 200 ans, de la révolution industrielle. Donc stratégiquement, historiquement c'est à partir de là qu'il faut reconstruire et repartir.

**Intervenant n°5 :** Il y a beaucoup de choses qui se sont dites sur l'école. Il se trouve que je viens de lire *L'homme nu*<sup>8</sup>. Il existe dans la Silicon Valley une école qui n'est pas du tout connectée et qui est fréquentée par les fils et les filles de tous ces ingénieurs, de toute cette élite, dans laquelle les enfants ne touchent pas à un ordinateur avant l'âge de 14 ans. Ce qui par ailleurs n'empêche pas les services commerciaux de ces entreprises de cibler les écoles maternelles.

Quand il est question de l'humain obsolète, de quelle sorte d'humains s'agit-il ? Personnellement je pense que le transhumanisme n'est pas pour eux, parce que eux conserveront leur humanité pour la raison qu'ils sont assis sur un paquet de milliards et de milliards de dollars et que leur puissance réside là. C'est ce qui rend difficile de lutter contre leurs pratiques. Et en même temps, sans vouloir dévier du sujet, *quid* de l'emploi, de tous ces emplois détruits par les robots, de tous ces humains à qui reviendra un petit pourcentage pour juste survivre lorsqu'ils auront un emploi qualifié aléatoire, et pour qui il est donc maintenant question d'un revenu universel ?

Cette idée, qui émane justement des tenants du libéralisme, peut paraître généreuse, mais elle a pour véritable contrepartie qu'un consommateur sans argent ne sert à rien, et qu'il faut bien écouler les

---

<sup>8</sup> Marc Dugain et Christophe Labbé, *L'homme nu, la dictature invisible du numérique*, éd Robert Laffont, 2016.

produits pour faire rentrer du fric. Ce projet, c'est de donner juste les moyens de survivre, de se connecter, de consommer, et surtout de ne pas penser et de fermer sa gueule. Voilà !

**Intervenant n°6 :** Juste pour vous féliciter, parce que ce matin j'ai déposé un journal à l'hôpital dans lequel il parle de ce que vous faites : maintenant la plate-forme de Nuit Debout s'est élargie et devient un peu de « l'anti-tout ». Cela peut être « dangereux ». Le mot citoyen est utilisé à toutes les sauces et aujourd'hui : « le mouvement s'essouffle et se marginalise par crainte de récupération. Sur la forme c'est intéressant qu'il y ait des tribunes citoyennes, sur le fond il y a aujourd'hui des choses qui me gênent un peu, des dérives limites anarchistes » (*rires dans l'assistance*). Bravo les anarchistes ! Je ne savais pas que nous étions aussi nombreux dans la région. Alors cela vaut la peine que l'on continue.

**Intervenant n°7 :** [*Inaudible*] ... remarquable, un tribun qui s'appelle Eric Donzé, maire de Montoulieu, Conseiller départemental du « Mouvement Citoyen ESA ». Voilà, [*Inaudible*] pourvu que ça ne dure pas votre truc là. Mettez la clé sous la porte ce sera [*inaudible*].

**Intervenant n°8 :** Bonsoir, Diago, de « Nuit Debout » de Foix. Ma première question :

Quelle est la relation politique qu'il y a en ce moment en Europe, entre les financiers de tous ces produits, de tous ces objets connectés et l'ensemble de l'extrême-droite en Europe qui est tout de même très, très riche ?

Quand on parle d'eugénisme ou d'espèce supérieure, je comprends bien qu'en ce moment cette idée est en train de monter en Europe parce que derrière eux il y a toute la suite nécessaire.

On n'a pas mal d'idées, même si la gauche n'en n'a pas trop.

Et un autre truc aussi ! Moi je me vois bien comme « *un chimpanzé du futur* » (comme vous dites), parce que finalement le mot « robot » vient de « travailleur » en tchèque, et donc ce qui représente une nouvelle variété d'humains. On sera nombreux à devenir des

chimpanzés du futur. Et sinon quoi d'autre ? Vous parliez des puces, pour tous ce qui est passeport, autoroutes et tout cela. Est ce que la carte CMU sera également pucée ?

Intervention : La carte CMU, non je ne crois pas !

**Intervenant n°9 :** Juste une info. J'étais enseignante en maternelle dans l'Ariège, j'ai refusé que les petits de 2 ans et demi - 3 ans aient une tablette dans ma classe. On m'a répondu, « *mais que faites-vous du progrès* » ?

Je voudrais vous informer également qu'il y a le colloque scientifique Ludovia à Ax-les-Thermes, comme chaque année depuis un moment. Il s'agit d'un « *cheval de Troie* »<sup>9</sup>. Il y a des parents d'élèves de ma connaissance et qui habitent à Mirepoix, qui font partie de cette association et qui ont organisé ce forum. Je pense que si l'on veut faire des actions, on peut déjà y jeter un œil. Il faut savoir que la société BIC a passé un partenariat avec l'Education nationale<sup>10</sup> pour des achats de tablettes parce qu'il faudra absolument que nos enfants se forment à cet outil.

**Intervenant n°10 :** Par rapport aux tablettes, il y a justement un rapport qui est tombé il y a une semaine/10 jours, en relation avec une directive du ministère de l'Education nationale pour répandre les tablettes dans les maternelles. Des scientifiques démontrent le désastre que cela représente, qu'en très peu de temps il y a déjà des effets très négatifs sur les enfants. Il va donc bien falloir que la directive du ministère fasse marche arrière parce que cette info est maintenant publique, et médiatisée dans la presse nationale. Je ne suis pas experte dans ce domaine, mais ce rapport va complètement à l'encontre de leur développement et il n'est pas possible que le ministère l'ignore.

Pour ce qui est de développer d'autres méthodes éducatives, un autre décret est en préparation pour cadrer très fermement

---

<sup>9</sup> Dans le service pédagogique numérisé pour le cursus scolaire. [NdT]

<sup>10</sup> La DGESCO. [NdT]

l'instruction des enfants, et il va devenir pratiquement impossible d'instruire des enfants à la maison ou dans des structures alternatives. Auraient-ils deviné qu'il se prépare des choses ?

**Intervenant n°11 :** Bonsoir, Je suis très heureux d'être en face de 70 personnes et non en face de 70 ordinateurs.

Le virage que l'on est en train de prendre, n'est pas une lutte contre la technologie, mais contre l'utilisation que l'on en fait.

Quand j'étais plus jeune, j'ai fait un petit peu de philo, même si je m'ennuyais j'ai conservé cette formule que notre prof nous a enseignée : « *la liberté, c'est comme le bonheur, c'est relatif* ». C'est-à-dire à quoi sert d'être le plus fort si l'on ne s'en donne pas les moyens ? Parce que la question sur laquelle on est en train de discuter depuis un moment, c'est dans quel but allons nous utiliser ces technologies ?

Pour que justement le 1 % de la population soit le maître sur tous les autres, il est nécessaire qu'il ait en face de lui 70 ordinateurs, et qu'il connaisse le programme, qu'il actionne sur marche ou arrêt. C'est-à-dire que l'on est en train de vivre une déshumanisation de l'esprit. On est en train de détruire l'humain et le problème est actuellement très présent. On a parlé de Linky, et je ne voudrais pas vous asphyxier avec ça, mais dans la note qui est envoyée actuellement par les départements aux maires dans les communes desquels on va mettre en place ces compteurs Linky, il est dit qu'il n'y a que 1 % d'opposants effectifs (on n'emploie pas le terme d'anarchistes comme le font des journalistes). Le problème pour eux, et je m'en rends compte de réunion en réunion, est qu'il y a de plus en plus de personnes qui sont attentives et qui se disent que l'on est en train de nous espionner, de nous normaliser. Quand on regarde un clip sur le Linky, on nous renvoie immédiatement à une directive européenne de juillet 2009. Cette institution a conçu un programme et à partir de ce moment, il faut que chaque individu s'intègre dans ce programme. La question que je me pose et qui est posée justement ce soir : combien faut-il être en pourcentage de la population pour

qu'en haut on se dise que l'on est peut-être allé trop loin et que ça ne passera pas ?

Donc actuellement, c'est une guerre, une guerre silencieuse. Énormément de personnes attendent qu'on leur prouve que le Linky est nocif, que les courants porteurs sont nocifs, et que l'on réponde à cette question comme cela a déjà été le cas en 1920/21: prouvez-moi que l'amiante ne sera pas dangereuse ?

Le problème est dans le temps : lorsque nous serons tous formatés, on ne pourra pas s'en échapper, il sera trop tard. Donc ce qu'il faut, c'est lire, s'informer, en parler autour de soi et se dire que sans cela lorsque l'on se réveillera nous serons des ordinateurs.

Je vous ramènerais à une publicité à laquelle vous n'avez pas pu échapper : « *Il est content Vincent, parce que quand il arrive devant l'autoroute, il n'attend pas* ». Le problème c'est quand il n'y aura que des Vincent, celui qui passera le premier c'est justement celui qui ne s'appellera pas Vincent, parce que tous les cons seront au même endroit.

**Intervenant n°12 :** Il y a un mot qui n'a pas été prononcé, c'est « école de la République ». Je suis très attaché à l'école de la République parce que c'est elle qui nous a construits, et c'est elle qui actuellement est plus bas que terre. Nous avons un gros problème avec cette école-là. Parce que tout a été fait pour qu'elle en soit là. Ce n'est pas le procès de l'école, mais je crois qu'il faudra faire un « Mirepoix Debout » sur l'école.

La deuxième chose que je voudrais dire sous la forme de cette question : est-ce que dans nos actions nous ne sommes capables que de « *défiler de République à Nation* » et de faire grève ? Y a-t-il d'autres moyens ?

Il n'y a pas longtemps, j'ai proposé d'arrêter de payer nos impôts, d'atteindre l'État avec le fric, de toucher ERDF avec le fric, et de payer nos impôts sur un compte bloqué à part (chez un notaire ou à la Caisse des Dépôts et Consignations). C'est une action qu'il faut

faire collectivement. Défiler de « *République à Nation* » comme je le disais, ne nous amènera pas très loin et l'on continuera à être manipulés comme nous le sommes aujourd'hui. Alors nous, collectivement, sommes-nous capables d'assumer autre chose qu'un défilé ou une grève ?

**Intervenant n°13 :** Moi je partage complètement ton point de vue et par rapport à Linky aussi. On pourrait essayer collectivement de changer de fournisseur d'électricité, de passer le plus nombreux possible à Enercoop par exemple, qui est un fournisseur ... (Rumeurs dans l'assemblée)

Bon bref, ils sont pour Linky peut-être, mais ils ne sont pas pro-nucléaires.

À Labastide-de-Serou, on propose l'organisation d'Universités des autonomies pour retrouver le savoir qui nous rend plus autonomes collectivement et solidairement sur les thèmes que vous souhaitez aborder, à savoir la santé, l'énergie, bref il n'y a pas de limites. Ces Universités auront lieu le dernier week-end de septembre et vous êtes tous et toutes les bienvenus.

**Intervenant n°14 :** C'était super intéressant, mais je voulais juste dire que ce qui m'a manqué dans ce que vous avez dit, est qu'il y a eu au fil des siècles des réactions par rapport à ce système, comme par exemple lors du passage de l'artisanat au salariat, le sabotage des ouvriers par rapport à leur outil de travail. Je pense par exemple à Lyon. J'ai lu un livre qui a été publié par les éditions de la CNT, où l'on voit que ces ouvriers de la soie étaient des gens très cultivés et qu'ils étaient capables de réfléchir et l'on sent très bien le basculement qui a eu lieu, comparable à ce que vous dites là. Après, il y a eu des philosophes comme Heidegger (même si je suis opposée à ses idées politiques) qui a réfléchi un petit peu à la technique. Il y a Charbonneau, Ellul et des tas de gens qui ont réfléchi également. Je ne pense pas qu'il y ait eu un consensus de la part des ouvriers, mais il y a eu des sabotages. Heureusement, il y a des idées qui ont essayé

de contrebalancer tout cela. Le sabotage, cela peut être encore un moyen aujourd'hui.

**PMO :** L'Encyclopédie des Nuisances avait publié un livre sur le citoyenisme et la gestion des désastres<sup>11</sup>, dans lequel ils expliquaient que face aux cataclysmes qui viennent, un bon manuel de jardinage est plus intéressant que tous les livres de critiques sociales publiés. Sous-entendu qu'il faut se réapproprier les savoir-faire, et qu'il faut sauver tout ce qui peut l'être. Pour notre part, on serine depuis des années que la mère de toutes les autonomies, c'est l'autonomie de penser. Tu ne peux pas agir, tu ne peux pas avoir l'initiative, si tu n'as pas l'idée, et tu ne peux pas en former l'idée si tu ne penses pas. Ce serait vraiment formidable si dans votre Université des autonomies vous travailliez sur la langue, la rhétorique, la grammaire, le vocabulaire, l'analyse des textes et l'expression. De façon à réarmer la pensée. Que les gens et en particulier les jeunes cessent de dire « *tu vois ce que je veux dire ?* » Non je ne vois pas ce que tu veux dire, dis-moi plutôt ce que tu vois.

À partir du moment où tu peux mettre des mots sur les choses, où tu peux formuler les choses, c'est comme une poignée sur une valise, tu peux la soulever. En tout cas tu peux en faire quelque chose. Si tu n'as pas les mots pour le dire, tu ne peux pas avoir les moyens pour faire une Université des autonomies. En disant seulement « *on va sauver les semences, on va sauver le cheval de Mérens et la chèvre du Poitou* », ton réservoir d'idées ira toujours en se rétrécissant. Parce qu'au sommet des priorités, il y aura l'autonomie de penser.

Il est vrai qu'il y a toujours eu des gens pour s'opposer. Dans son livre sur les techno-critiques, l'historien François Jarrige<sup>12</sup> fait l'historique de toutes les oppositions aux progrès industriels et technologiques depuis 200 ans. Sur ce même registre, il y a également le livre de Jean-Baptiste Fressoz qui a pour titre *L'apocalypse joyeuse*.

---

<sup>11</sup> René Riesel et Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, éd L'Encyclopédie des Nuisances, 2008.

<sup>12</sup> François Jarrige, *Technocritiques, du refus des machines à la contestation des technosciences*, éd La Découverte, 2014.



Comme vous venez de l'évoquer, dans les années 1930, face au mouvement technocratique, nous avons en France deux individus qui vont résister, et qui vont résister seuls contre tous : Bernard Charbonneau et Jacques Ellul. Jacques Ellul est un penseur protestant, quant à Bernard Charbonneau, il est agnostique. Tous deux se sont connus au lycée. Ces deux personnes dans les années 1930 feront partie de ce que les historiens des idées appellent « *le personnalisme gascon* » qui est un mouvement ni droite, ni gauche, anti-maurrassien, anti-communiste, et qui naît autour de la revue *Esprit*, de la revue *Ordre nouveau* et de la *Revue du Siècle*. Dans ces années-là, autour de ces revues se regroupent des jeunes de 25 ans qui pour certains finiront à droite, d'autres à gauche, d'autres dans le mouvement fédéral européen, et d'autres qui participeront au mouvement démocrate -chrétien (Denis de Rougemont par exemple). Mais Jacques Ellul et Bernard Charbonneau sont restés sur la ligne de crête, ils n'ont versé dans aucun des travers de l'époque des années 1930 et sont de véritables précurseurs en France.

Dans une langue claire et accessible, ils ont développé la défense de la nature, la critique de l'aménagement (c'est-à-dire la destruction du territoire), la critique de la destruction des modes de vie, la critique de la destruction de la paysannerie, qu'ils développeront après guerre avec la critique de la technique et de la technologie. Pour ce faire, ils n'utiliseront pas les affèteries, les amphigouris et les étymologies torturées de Heidegger. Ce sont des gens qui vous parlent comme nous vous parlons ce soir.

Ils se sont battus seuls pendant des dizaines d'années. Ils ont tenté de monter des groupes puis des comités d'opposition à l'aménagement du territoire en Aquitaine et puis finalement ils ont laissé tomber en disant, comme l'explique Charbonneau, avoir fait ces groupes dans un but politique, pour penser et agir, non « *un groupe de copains pour manger la tarte aux légumes ensemble* ». Ils se replièrent chacun dans leur discipline. Charbonneau était maître à l'Ecole normale d'instituteurs à Lescar et Jacques Ellul était prof à la fac de Bordeaux, et en tant que provinciaux ils furent royalement

ignorés par les Parisiens. Charbonneau a fait le lien entre les non-conformistes des années 1930 et la génération des années 1970. Il a participé aux premiers numéros du journal de Pierre Fournier, la *Gueule ouverte*, « le journal qui annonce la fin du monde ». Il y tenait « la chronique du terrain vague ». Ellul décèdera en 1994. Donc lisez ces deux auteurs.

**PMO :** Je voudrais faire 3 petites réponses, notamment sur la connotation politique du transhumanisme.

Ce qui est frappant, c'est qu'il n'y a pas de distinction politique sur ce sujet, car le transhumanisme est partout. Chez les transhumanistes, on trouve tout autant des gens qui se disent libertariens (ce que nous nous définissons comme de droite) et d'autres qui se revendiquent de gauche. En France, nous avons les transhumanistes les plus médiatiques, tels que l'association Technoprog qui se disent technoprogressistes et se revendiquent de gauche. Donc le partage politique droite-gauche, extrême-droite, n'a aucune incidence sur le transhumanisme qui est le mouvement actuel du techno-capitalisme. Ils sont tous d'accord sur ce sujet-là. Le rapport dont vous parliez, c'est le rapport de l'ANSES (Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail)<sup>13</sup> qui a montré que l'usage des objets connectés, téléphones, tablettes et autres objets connectés avait des effets délétères sur les enfants. Ce qui est en partie lié à la présence de radiofréquences (wifi) et par ailleurs à la fréquentation des écrans. Les effets constatés sont : baisse de l'attention, baisse de la concentration, difficultés d'apprentissage, difficultés d'endormissement, etc. Il n'est pas nécessaire de pondre un rapport pour s'en rendre compte, car n'importe qui peut le constater dans sa vie quotidienne. Maintenant que cela est validé, nous verrons ce que cela change.

Autre point sur les écoles privées. Le ministère de l'Éducation nationale prend acte du fait que cette année se sont créées 800 écoles

---

<sup>13</sup> « Les radios fréquences - mise à jour de l'expertise relative aux ondes de radio fréquences » <<http://www.anses.fr>> [NdT]

privées en France – il y a deux ans c'était 600. Ce qui donne à penser que c'est un mouvement exponentiel. Une partie se fait sur des bases confessionnelles, une autre sur une base de refus de l'école telle qu'elle est aujourd'hui (des gens qui ne veulent pas que l'on mette des tablettes dans les mains de leur gamin à 4 ans), et une partie pour une pédagogie alternative (Montessori, Steiner et consorts). En fait, le ministère a un double discours : d'une part il veut encadrer et surveiller parce qu'il craint les phénomènes de radicalisation, mais d'autre part le fait de donner de l'argent à ces écoles-là démontre qu'il ne remplit pas son rôle, qu'il y renonce en partie et que son souhait est que d'autres le prennent en charge.

Nous aussi, nous sommes dans une position ambivalente par rapport à ça. À la fois on prône le fait qu'il faut se réapproprier l'enseignement (ce que l'on enseigne et comment on l'enseigne) sur des bases solides, et de l'autre côté on a un petit pincement au cœur pour cette école de la République qui se délite de cette manière - avec, pour des raisons de coûts, des enfants qui vont se retrouver dans des sous-écoles avec des tablettes.

**PMO :** Si vous n'aimez pas l'école de la République, vous verrez bien ce que donnera l'absence d'école et d'instruction. Ce sera l'ignorance de la République.

**Intervenant n°15 :** Je voudrais revenir sur l'importance de la rhétorique, des mots, sur l'importance de la pensée individuelle, sur ce temps où il y a une prise de conscience, sur ce temps qui ressemble à une université populaire. Je pense que c'est essentiel, complémentaire et indispensable avec le fait que le cerveau se connecte aussi avec les bras et les jambes pour que s'ensuive de l'action. Il y a des prises de conscience qui sont là, dans notre société. L'information quand on veut l'avoir on peut l'avoir, mais notre faiblesse c'est de s'organiser et d'essayer d'arrêter la grosse machine. Alors du coup l'Université des autonomies fait partie de la rhétorique des mots, mais aussi fait partie d'un temps qui va permettre aux personnes de pouvoir se coordonner et de s'organiser pour faire des actions qui pourront empêcher tout ça.

**Intervenant n°16 :** Nous savons tout ça depuis un petit moment avec Esope qui est un grand fabuliste et que La Fontaine a repris comme modèle et paradigme. La langue peut être la pire ou la meilleure des choses, c'est un outil imparfait mais toujours perfectible. C'est à nous de faire en sorte qu'elle soit plutôt la meilleure que la pire parce que sans la langue on ne peut pas construire ni l'intentionnalité, ni la pensée, ni l'action. Alors nous sommes perdus sans la langue. Donc il faut toujours revenir vers la langue et la meilleure possible qu'il soit.

**Intervenant n°17 :** Moi je voudrais mettre des réserves sur cette école de la République qui a laminé toutes les langues de la France (l'occitan, le Basque, etc.). Moi sur l'école de la République, je mets des bémols !

S'il faut l'accepter comme elle est, je ne suis pas d'accord.

**Intervention :** *Telle qu'elle est devenue !*

Non, au départ elle a été faite pour uniformiser les gens. Elle n'a pas été faite pour autre chose qu'éduquer les enfants et éduquer les parents pour qu'ils se tiennent bien. Pour les uniformiser.

**PMO :** Ce débat, ce n'est pas avec nous qu'il faut l'avoir. Il faut l'avoir avec Mona Ozouf.

**Intervenant n°18 :** L'école de la République n'a jamais été à la hauteur de ses ambitions, mais elle a formé de sacrés individus. Les preuves sont là !

**Intervenant n°19 :** Un dernier mot pour vous rassurer au niveau des Linky.

Il y a quand même pas mal d'actions qui se passent en Ariège. Il y en aura encore pour les jours à venir parce que s'ils réussissent à imposer le Linky, ils feront pareil pour l'eau, pour le gaz, ce qui semble être déjà le cas. Tout cela pour dire que s'il y a des actions, EDF déploiera à chaque fois une contre-information efficace parce qu'en fait ils ont les moyens. Au temps des premières centrales

nucléaires, ils avaient affrété des bus pour démontrer aux gens que « *le nucléaire c'était propre* ». Là en ce moment, ils font pareil.

**Intervenant n°20 :** Info - Samedi 22 il y aura un débat sur le Big Data à Couiza

**Intervenant n°21 :** Je voulais dire qu'il y a plusieurs outils pour sortir de ce piège.

Il y aura un festival mondial pour stopper les exploitations minières du monde entier qui va se dérouler ce samedi (23 juillet) à Bord-Saint-Georges dans la Creuse. Donc y participeront des ONG sud-américaines, africaines, et françaises. Si vous pouvez bloquer ces exploitations minières, vous coupez également les moyens de donner du matériel, vous coupez l'accès aux terrains pour multiplier ces gadgets. Voilà ! Mais je vois que ça n'intéresse personne. Merci !

**PMO :** Bien ! Salutations libres et humaines.





## Chapitre 6

# Lettre ouverte à M. Albin Serviant

*Animateur de la French Tech de Londres  
et dirigeant d'En marche ! en Angleterre*

« Si la France connaît un tel niveau d'extrémisme,  
c'est que certains veulent le chaos.  
Ils se disent : "J'ai loupé le train, autant mettre le bordel". »  
Albin Serviant, dans *Le Monde* du 4 mai 2017

« Il se peut que les révolutions soient l'acte par lequel l'humanité qui  
voyage dans le train du progrès tire le frein d'urgence. »  
Walter Benjamin, dans ses notes préparatoires aux  
*Thèses sur le concept d'histoire* (1940)

Cher Monsieur Serviant

L'édition du journal *Le Monde* du jeudi 4 mai dernier, pendant l'entre-deux tours de la présidentielle, m'a permis de faire un peu votre connaissance, à travers un article remarquable de franchise, intitulé : « Londres : la French Tech s'entiche de Macron. » Personne ne pourra accuser le quotidien de centre gauche du soir de dissimuler qui a porté le nouveau président au pouvoir – *de quoi Macron est le nom*. Bien sûr, l'histoire de cette conquête foudroyante méritera d'être un peu plus détaillée<sup>1</sup>, mais en attendant, ce bref coup de projecteur sur le milieu des expatriés du *e-business* dans la capitale britannique est saisissant et tellement riche de signification.

« Banquiers, financiers, employés dans les sociétés de conseil ou entrepreneurs du Net, les “marcheurs” de Londres forment un concentré quasi caricatural du macronisme » : et l'article d'Éric Albert et Philippe Bernard de donner la parole à ces acteurs, en décrivant leurs efforts depuis un an pour assurer à Emmanuel Macron les voix des Français de Londres, ainsi que les financements dont avait tant besoin cet « outsider », dépourvu de grande machine partisane derrière lui.

Vous avez été une des têtes de pont de ce projet Macron, à Londres, M. Serviant. Diplômé de l'Essec, animateur local de la French Tech – structure de promotion des entreprises françaises de haute technologie créée par la secrétaire d'État Fleur Pellerin –, mais aussi cofondateur d'un club d'entrepreneurs baptisé French Connect, patron de deux fonds d'investissement dans les start-up..., vous n'avez eu « aucune peine, présidentielle aidant, à passer de la promotion du numérique auprès des politiques, à la promotion et au financement des politiques eux-mêmes » (!). Vous avez d'abord levé des fonds pour François Fillon, dont les projets économiques et la

---

<sup>1</sup> On peut ainsi jeter un œil à l'article de Marie Bénilde, “Macron, le candidat des médias”, dans *Le Monde diplomatique* de mai 2017.



fascination pour les ordinateurs s'annonçaient très favorables à vos milieux d'affaires. Mais son conservatisme de mœurs vous a éloigné de lui, et vous lui avez préféré le *progressiste intégral*, Macron – je vous cite – « parce qu'il apporte aussi le social et que son charisme lui permet de convaincre les gens que ses solutions pour l'économie sont faites pour eux ».

L'article décrit d'autres spécimens de votre biotope : Ygal el-Harrar, 40 ans, dont quinze passés à Londres comme courtier, qui a multiplié les « événements conviviaux » comme il le faisait dans son association étudiante, et affirme avoir participé à la création d'« un vrai mouvement populaire » (4 000 adhérents dans une demi-douzaine de villes anglaises) ; Alexander Ho-Iroyd, un Franco-Britannique de 29 ans qui a démissionné de son poste dans un cabinet de communication stratégique pour se consacrer bénévolement à En marche ! ; Pierre Marc, apprenti avocat de 23 ans devenu organisateur de meetings...

L'ironie de l'histoire est qu'Axelle Lemaire, qui fut maître d'œuvre du label French Tech, est aussi la députée sortante des Français de Grande-Bretagne, et qu'elle pourrait bien être battue par un candidat du nouveau parti présidentiel aux prochaines législatives. Elle dit comprendre parfaitement que les entrepreneurs français d'outre-Manche « qui évoluent dans un monde sans frontières » adhèrent à la vision de Macron mais en tant que sociale-démocrate européenne, elle se targue encore de vouloir « réunir deux mondes que tout oppose » – sous-entendu celui des *winner*s nomades et celui de la France qui souffre à domicile. On sait ce que ce genre de perspective conciliatrice vaut, à l'usage, mais il n'est pas pour autant anodin que vous et vos collègues, M. Serviant, preniez maintenant ouvertement le parti de la sécession – ce que l'historien américain Christopher Lasch avait appelé dès 1995 *La Révolte des élites*, ouvrage visionnaire dont l'avant-propos à la traduction française commençait ainsi :

« Profondément enracinées dans l'économie planétaire et ses technologies sophistiquées, culturellement libérales, c'est-à-dire “modernes”, “ouvertes”, voire “de gauche”, les nouvelles élites du

capitalisme avancé – “celles qui contrôlent le flux international de l’argent et de l’information” (Lasch) – manifestent en effet, à mesure que leur pouvoir s’accroît et se mondialise, un mépris grandissant pour les valeurs et les vertus qui fondaient autrefois l’idéal démocratique. Enclavées dans leurs multiples “réseaux” au sein desquels elles “nomadisent” perpétuellement, elles vivent leur enfermement dans le monde humainement rétréci de l’Économie comme une noble aventure “cosmopolite”, alors que chaque jour devient plus manifeste leur incapacité dramatique à comprendre ceux qui ne leur ressemblent pas : en premier lieu, les gens ordinaires de leur propre pays. »

Préface de Jean-Claude Michéa à *La Révolte des élites*, éd. Climats, 1996.

Cette incapacité à comprendre les gens ordinaires de votre pays est merveilleusement illustrée par votre déclaration à la fin de l’article du journal *Le Monde*, que j’ai placée en exergue de cette lettre et que je vais maintenant commenter.



Vous parlez des Français qui ont « manqué le train », c’est votre manière d’évoquer les classes populaires, les familles en cours de déclasserement social ou encore la « France périphérique ». On imagine que le train dont vous parlez est celui de la mondialisation et des mutations industrielles/ technologiques des dernières décennies. Toujours est-il que l’existence de ce train est pour vous une évidence ; c’est naturel, n’est-ce pas, que des trains passent. Et certains montent à bord, d’autres restent à quai, c’est la vie, Albin. On ne va quand même pas se mettre à se demander qui a affrété le train, qui le conduit, à quelle vitesse il roule et comment se passent les embarquements/ débarquements lors des arrêts en gare ; et encore moins : où va ce train ? et quel est son carburant ? est-ce que ce n’est pas un engin dangereux, polluant, qui tend à nous rendre tous malades, sous diverses formes ?

Je ne voudrais pas vous « prendre la tête », Albin, mais enfin, apparemment, vous gagnez votre vie dans le secteur de l’innovation : vous travaillez à réunir et améliorer constamment les conditions

financières et institutionnelles de l'innovation, notamment technologique. Vous rendez-vous compte que cela fait de vous, objectivement, une personne qui contribue à déterminer la vitesse du train ? Il y a un lien entre ce que vous faites quotidiennement et le fait qu'un nombre important de personnes restent sur le carreau dans la compétition économique, sur le marché du travail. Rien de particulier à vous, dans ce constat : en économie capitaliste, l'innovation vise toujours à distancer les autres, à disqualifier des produits, des procédés de fabrication, des techniques en usage, pour les remplacer par d'autres qui donnent à l'innovateur du moment un avantage temporaire. Jusqu'à ce qu'une autre innovation vienne bousculer de nouveau la hiérarchie... ou la conforter, en tout cas les innovations technologiques rebattent généralement les cartes.

Depuis deux siècles que nous vivons sous le règne de la grande industrie, les innovations se succèdent à vitesse croissante. Elles ont bouleversé la manière de cultiver la terre et d'élever des animaux, au point qu'elles ont fini par faire disparaître les paysans et vider les campagnes. Elles ont constamment fait évoluer les modes de fabrication des outils et des objets du quotidien, en éliminant le travail artisanal et en aspirant/refoulant des masses de travailleurs de tel ou tel secteur : un coup l'innovation donne du travail et fait se développer une région, quitte à ce que ce développement soit monomaniacal et déséquilibré ; un coup elle supprime des emplois en masse, rend telle production obsolète et telle usine non rentable, laissant la région sinistrée socialement et écologiquement ; aux dégâts de l'industrialisation succède la dévastation de la désindustrialisation. À moins que ce ne soit l'inverse... Le changement technique *tel que la concurrence capitaliste le stimule et tel que les États et les universités le programment* a toujours joué un rôle dans la déstabilisation des classes populaires, dans le déclenchement des errances migratoires, dans la destruction des cultures de métiers. Bien sûr, à vos yeux, ça n'est rien de grave, au contraire : ce sont typiquement des « destructions créatrices » (nom donné à l'innovation par l'économiste du début du XX<sup>e</sup> siècle, Joseph Schumpeter).

Depuis les années 1970, l'innovation est encore plus novatrice puisqu'elle est généralement synonyme de « nouvelles technologies » : machines à commandes numériques, ordinateurs, réseaux informatiques, logiciels, automatisation, robotisation, intelligence artificielle... On comprend bien pourquoi vous leur vouez un pareil culte, Albin : ces technologies ont profondément et durablement modifié le rapport capital/travail au profit du premier, car elles ont rendu le capital mobile, tandis que le travail l'est beaucoup moins. D'un clic, on peut déplacer des masses d'argent colossales à travers les réseaux qui font figure de marché financier mondial (et désormais, ce sont des programmes informatiques qui le font, à une vitesse qui dépasse le cerveau humain), tandis que les salariés se déplacent lentement et souvent à regret pour poursuivre les opportunités du marché du travail. D'un siège social dans une grande métropole, on peut piloter et optimiser en permanence un processus de production dont les différents segments sont éclatés entre 15 ou 30 établissements, dans différents pays, grâce à des « progiciels de gestion intégrée » qui mettent tout le monde sous pression dans la chaîne de production et de sous-traitance.

Puis, on a du mal à s'en apercevoir parce que les statisticiens, les économistes et les journalistes font tout leur possible pour le masquer, mais ces « nouvelles technologies » détruisent désormais plus d'emplois qu'elles n'en créent. Même dans les pays à bas coûts salariaux, l'automatisation limite le nombre de postes de travail humain<sup>2</sup>. Cette fois, vous le savez, Albin, *sauf arrêt de ce développement technologique*, nous sommes sur la voie d'une mise au chômage massive et durable de pans entiers de la population mondiale : l'industrie peut se passer de centaines de millions de personnes pour conserver son niveau de production (pardon de croissance).

Du coup, ce que je voulais vous dire, c'est que vous êtes assez gonflé, vous, le professionnel de l'innovation *high tech*, de parler comme ça

---

<sup>2</sup> Cf. par exemple Martin Ford, *Rise of the Robots. Technology and the threat of a jobless future*, Basic books, 2015.

des gens qui manquent le train. Car la vitesse et la trajectoire de ce train sont déterminés par la couche socioprofessionnelle dont vous faites partie, et vous savez pertinemment que tout le monde ne peut pas monter à bord. Vous travaillez à ça quotidiennement : stimuler des procédés technologiques qui vont dans le sens de l'automatisation du monde du travail, de la robotisation de nos vies quotidiennes, et qui créent donc du chômage, des déséquilibres territoriaux, des poches de prospérité artificielles dopées à l'électronique au beau milieu de déserts « improductifs ». Vous êtes un ingrat, Albin, de vous plaindre des Français, car enfin ils sont rares à percevoir le rôle crucial de l'innovation technologique dans les tempêtes économiques qui bousculent ou bousillent leur vie. C'est vrai, ils n'aiment pas la finance et je comprends que ça vous embête, mais rendez-vous compte de votre chance : jusqu'ici, ils ne font en général pas le lien entre la toute-puissance de la finance contemporaine et les outils informatiques. Pour le dire avec Evgueny Morozov, ils conchient Wall Street (le CAC 40) mais ils épargnent la Silicon Valley (les technopoles de la French Tech) alors qu'il faudrait combattre les deux.



Alors, les traiter d'extrémistes, franchement, ça ne tient pas la route. Pour vous, l'extrémisme, c'est voter Le Pen ou Mélenchon ; c'est s'abstenir ou voter blanc au deuxième tour lorsque votre champion figure en dernier rempart contre le « fascisme ». Or, bien des orientations qu'Emmanuel Macron a déjà prises, cautionnées ou qu'il s'apprête à adopter sont autrement extrémistes que ça. Par exemple, aller encore plus loin dans l'industrialisation de l'agriculture malgré l'effondrement continu du nombre d'exploitations, les suicides d'agriculteurs, le désastre écologique et sanitaire auquel a conduit l'usage immodéré de la chimie lourde dans ce domaine, ça c'est de l'extrémisme et il est impossible de rien attendre d'autre d'un Macron qui, en matière agricole aussi, n'a que le mot « modernisation » à la bouche.

Remplacer un système de transport ferroviaire (encore plus ou moins) public par des lignes de bus privés que conduiront des salariés précaires, comme l'a impulsé la loi Macron de 2015, c'est de l'extrémisme. Rouvrir des mines à travers la France pour assurer l'approvisionnement futur en matières premières nécessaires à la fabrication de nos multiples appareils électroniques, comme le prévoit la loi Macron de 2015<sup>3</sup>, c'est de l'extrémisme. Distribuer en masse des tablettes dans les écoles et prétendre améliorer le système éducatif par la prolifération d'écrans et d'ondes Wifi dans les classes, c'est de l'extrémisme et tout indique que Macron va intensifier ce déversement commencé sous l'ère Hollande-Hamon.

« Recréer une mobilité économique et sociale par le numérique, la recherche et l'innovation », comme il est proposé dans le programme de 2<sup>e</sup> tour de votre candidat, cela signifie consacrer encore plus d'argent à la mise au point de machines qui détruisent les métiers existants, déshumanisent notre milieu de vie et radicalisent les pollutions de toute sorte (pendant la production, l'usage puis l'abandon de ces objets : puces RFID, compteurs Linky, robots, drones, nanotechnologies...) – c'est de l'extrémisme. C'est, sans le dire encore clairement, faire le pari du transhumanisme, du renoncement à moyen terme à notre condition d'animaux humains et politiques.

Enfin, accepter que les centrales nucléaires ouvertes dans les années 1970 continuent de tourner alors que les partisans les plus optimistes de cette énergie tablaient à l'époque sur un fonctionnement pour 25-30 ans, grand maximum, c'est vouer son pays à un accident inévitable qui, un de ces beaux matins, interrompra pour des centaines d'années le cours de la vie sur tout ou partie du territoire national, vitrifiera nos quartiers, nos chemins de campagne, nos amitiés, nos souvenirs – c'est de l'extrémisme et même du nihilisme.

---

<sup>3</sup> Claude Taton, "Un nouveau code minier pour encourager les forages et les mines ?", 2 septembre 2015 [@Blogs.Médiapart]



Je vous fais confiance, Albin, pour admettre qu'il n'y a ici aucune exagération, aucun « procès d'intention » envers le nouveau président de la République ; je ne veux simplement pas du même monde que vous. Par contre, je vous entends grogner un peu : « Bon, tout ça, ça n'est pas que Macron, d'autres l'ont porté avant ou auraient pu le faire à sa place. » Et c'est vrai : les partis pris et les projets que je dénonce ici comme néfastes, voire criminels, n'ont pas attendu l'ascension météorique de la figure « jupitérienne » d'Emmanuel Macron. Ce sont des partis pris et des projets partagés par l'ensemble de la couche sociale qui préside à la modernisation capitaliste du monde depuis 70 ans, la technocratie. Et il y a eu, il continue d'y avoir des technocrates d'obédiences idéologiques un peu différentes, en surface : des technocrates de gauche, qui s'inscrivent dans un héritage social-dirigiste, des technocrates de droite plutôt marqués par l'idéologie libérale ; des technocrates chrétiens, des juifs, et maintenant des musulmans ; des technocrates staliniens, des technocrates nostalgiques de Vichy et de l'Algérie française. Mais ça ne les a pas empêchés depuis des décennies d'avoir une approche commune, de partager une représentation de la société et un impératif forcené de modernisation.

Le bouleversement en cours du système politique français par Macron, c'est la motion de synthèse de la technocratie. C'est un *best of* de Pierre Mendès France, le « jeune Turc » modernisateur qui fit abandonner au vieux Parti radical l'habitude de défendre la France des paysans et des petits commerçants ; de Jacques Chaban-Delmas et de Jacques Delors, le gaulliste social et le démocrate chrétien qui voulaient endiguer la contestation radicale de Mai 68 avec leur projet de « Nouvelle Société » ; de Michel Rocard, le social-chrétien qui aspirait tant au « big bang politique » que nous avons sous les yeux. C'est étrange, du coup, comme le mot de technocratie est absent des débats de campagnes de ces derniers mois, alors qu'il est la clé pour saisir la situation présente et que l'élection de Macron marque une nouvelle étape dans la suprématie de la couche sociale que ce mot

désigne. Même l'extrême droite, qui aimait tant l'employer dans le passé, notamment pour dénoncer le pouvoir des hauts fonctionnaires (non élus) de la Commission européenne, n'en parle plus. Logique : pour se préparer à accéder au pouvoir, Mme Le Pen s'est elle-même entourée de technocrates.

La technocratie, c'est cet ensemble de dirigeants politiques et économiques qui jouent un rôle crucial dans l'orientation et le pilotage du développement industriel, et dans la défense de son idéologie : hauts fonctionnaires et ministres, bien sûr, scientifiques et ingénieurs (des « grands corps », en France), directeurs d'écoles de commerce et directrices d'agences régionales, créateurs de start-up et cadres de grands groupes, journalistes économiques et publicitaires..., toutes et tous assurant en permanence la promotion de ce développement auprès des populations en martelant notamment qu'aucune autre possibilité n'existe pour notre société que de poursuivre sur le même chemin. La technocratie, c'est (entre autres) Jean-Michel Blanquer, l'ancien directeur de l'Essec devenu ministre de l'Éducation nationale ; c'est Muriel Pénicaud, ancienne DRH chez Danone ou Dassault Systèmes devenue ministre du Travail (DRH de la France) ; c'est Agnès Buzyn, oncologue passée par la tête de grandes agences sanitaires et qui devient ministre de la Santé ; c'est Sophie Feracci, avocate d'affaires, ancienne directrice de cabinet de Macron à Bercy puis pendant la campagne présidentielle, désormais à ce même poste auprès de Buzyn ; c'est le phénoménal Mounir Mahjoubi, à peine trente ans et secrétaire d'État au numérique après avoir fondé plusieurs *start-up* et dirigé le Conseil national du numérique sous le gouvernement précédent. C'est vous-mêmes, bien sûr, M. Serviant.



« Nous [voici arrivés] à l'ère de la technique sociale, où il s'agit d'orchestrer tout le contexte humain qui entoure le complexe industriel. La politique, l'enseignement, les loisirs, les divertissements, la culture dans son ensemble, les pulsions inconscientes et [...] la contestation



même de la technocratie, tout cela devient objet d'une étude et d'une manipulation purement techniques. Il s'agit de créer un nouvel organisme social dont la santé dépende de sa capacité à faire battre régulièrement son cœur technologique. [...] [À ce stade de développement], il n'y a plus rien de petit, de simple, d'évident pour le non-technicien. L'échelle et l'intrication de toutes les activités humaines dépassent au contraire la compétence du citoyen « amateur » et réclament inévitablement l'attention de spécialistes [...]. Il serait effectivement antirationnel de faire autrement, puisqu'il est universellement entendu que le but essentiel de la société est de faire tourner efficacement l'appareil de production. En l'absence des spécialistes, la grande machine se détraquerait, nous laissant au milieu du chaos et de la pauvreté. [...]

Les violents débats entre conservateurs et libéraux, extrémistes et réactionnaires, touchent à tout sauf à la technocratie, parce que celle-ci n'est pas conçue en général [...] comme un phénomène politique. Elle y occupe plutôt la place d'un grandiose impératif culturel qui ne saurait être discuté ou mis en question. [...] Dans notre société industrielle avancée, l'art de la domination technocratique est devenu si subtil et si bien rationalisé que même ceux qui régissent notre vie au niveau de l'État et ou des corps constitués refusent de se concevoir comme les agents d'un contrôle totalitaire. Ils se voient plus volontiers comme les managers consciencieux d'un système social libéral et généreux qui, par le fait même de son opulence proclamée, est incompatible avec une quelconque forme d'exploitation. Au pire, le système peut comporter certaines lacunes sur le plan de la répartition – mais bien entendu elles seront comblées... un jour ou l'autre. »

Theodore Roszak, *Vers une contre-culture*, Éditions Stock, 1970, p. 19 à 23<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Le sous-titre de cet ouvrage publié aux États-Unis en 1969 était : *Réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*, et les extraits sont tirés du premier chapitre, « Les enfants de la technocratie ». On pourra trouver d'autres réflexions d'une grande lucidité sur ce thème dans Louis Mercier Vega, *La Révolution par l'État* (1977), réédité par Payot en 2015, dont l'auteur montre le socle technocratique commun aux régimes militaires d'extrême droite et aux régimes socialistes autoritaires d'Amérique latine, pendant les années 1950 à 1975. On consultera aussi avec profit la série de brochures du groupe Pièces & Main-d'œuvre sur la technocratie ; une synthèse particulièrement claire sur « technique, technocratie, transhumanisme » étant proposée dans leur conférence *Un soir à Mirepoix* (été 2016).

Bien sûr, vous n'êtes pas d'accord avec une telle analyse, Albin, mais avouez qu'écrire ça en 1969, c'est quand même bien vu. Et quelques lignes après, il y a aussi une citation de Kennedy pendant sa présidence, vous allez me dire à qui ça vous fait penser :

« Aujourd'hui, nos grands problèmes intérieurs sont plus subtils et moins sommaires. Ils ne concernent plus des conflits philosophiques ou idéologiques fondamentaux mais les voies et les moyens permettant d'atteindre des buts communs, la recherche de solutions intelligentes à des questions complexes [...]. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas d'étiquettes et de clichés mais d'une discussion [sur les] questions complexes et techniques que pose la marche en avant d'une grande machine économique. »

Discours à l'université de Yale, juin 1962.

J'imagine que vous trouverez le parallèle entre Kennedy et votre champion flatteur... C'est pour ça que tous ceux qui passent leur temps à associer ce dernier à la banque et à la finance perdent leur temps. Ce n'est pas l'essentiel. Le passage de Macron à la banque Rothschild n'est qu'un élément d'un parcours dont toutes les étapes sont significatives : Sciences Po, l'ENA, la participation à la commission Attali de « libération de la croissance française », la participation au cabinet Hollande à l'Élysée, puis la nomination à Bercy (ministre de *l'Économie, de l'Industrie et du Numérique*) pour y réaliser une loi qui applique les préconisations de la commission Attali.

L'ennemie de la vie, ce n'est pas simplement la finance, c'est l'industrie. L'ennemie du peuple, ce n'est pas seulement la banque, c'est la technocratie : en plus du pouvoir de l'argent, le pouvoir des normes bureaucratiques et de l'innovation technologique qui sont indispensables à la mise en valeur du capital, à la poursuite de la croissance – du désastre. M. Macron a été désigné comme l'exécuteur en chef de la technocratie française pour les années à venir. Il durera ce qu'il durera, car l'essentiel, c'est le collectif, n'est-ce pas ?



L'enjeu du quinquennat qui commence est clair comme de la silice. Il s'agit pour M. Macron et sa troupe d'accélérer la conversion des Français à « la vie.com », comme le disait une publicité pour un fournisseur Internet il y a quelques années. C'est-à-dire à la fois renforcer l'emprise du capitalisme de haute technologie sur la vie des gens, et les faire collaborer activement, avec enthousiasme, à ce renforcement. Voilà une bonne définition de l'économie collaborative : faire adhérer les gens à leur propre dépossession – comme quand des personnes renoncent à habiter leur appartement pour le louer par l'entremise d'Airbnb. Vous le dites à votre façon, Albin Serviant, dans l'article du journal *Le Monde* du 4 avril : Macron, contrairement aux vieux politiciens, a le « charisme » pour « convaincre les gens que ses solutions pour l'économie sont faites pour eux ». Alors que ces solutions, évidemment, sont faites contre eux, comme s'en rendent compte un peu tard bon nombre d'auto-entrepreneurs qui s'étaient inscrits comme chauffeurs sur les plateformes d'Uber.

Ça n'est pas gagné d'avance pour vous, mais enfin, force est d'admettre que vous avez de sacrés atouts dans votre manche. Tout l'appareil médiatique est à vos pieds, ces jours-ci, comme l'on n'avait pas vu cela depuis longtemps. Une bonne partie des professions intellectuelles, des milieux de la culture, marchent dans la combine de l'homme providentiel, toutes leurs défenses mentales sont tombées pendant la quinzaine de l'entre-deux-tours avec la peur de voir Marine Le Pen élue. Il faut dire que votre truc de la prise d'otages anti-fasciste est désormais remarquablement au point, une vraie *technique de coup d'État permanent* ! Le spectre du FN permet à la technocratie régnante de se maintenir en place, mieux : de retremper à chaque fois sa légitimité, qui paraît pourtant si souvent branlante, éreintée par la répétition des mêmes épisodes. Le spectre du fascisme et d'un « nouveau janvier 1933 » permet à intervalles réguliers d'envoyer de violentes décharges d'adrénaline idéologique dans le corps social, pour que les électeurs déposés et en colère réclament, tout compte fait, que tout continue à l'identique. Et, en fait, ce sera pire.

Pour tous ceux qui n'ont pas renoncé à un changement profond d'orientation de la société moderne, les anti-capitalistes – c'est-à-dire anti-industriels, décroissants, « luddites » –, ceux qui veulent encore croire à la possibilité d'une souveraineté populaire et à des formes d'auto-gouvernement des territoires (communes, régions, fédérations nationales), ceux qui sont en colère mais sans dent particulière contre le cosmopolitisme ou les immigrés – pour tous ceux-là, l'enjeu sera de dénoncer ce que vous entreprenez au fur et à mesure, de s'y opposer autant que possible, d'en expliquer largement les tenants et les aboutissants. Face à vos plans de com' bien huilés et vos tentatives de brouiller les pistes par de beaux discours et de fausses précautions, il s'agira de faire enfin apparaître la technologie comme un enjeu politique essentiel, un moyen décisif de domination, d'exploitation, de perte de pouvoir sur sa vie, ce qui est clair pour peu de monde, jusqu'ici.

Tant qu'un mouvement populaire ne s'opposera pas à la tenue des mascarades électorales verrouillées par la technocratie, et ne mettra pas en cause frontalement le résistible déferlement technologique orchestré par vos soins, Albin, vous serez tranquilles. Vous et vos collègues de tous les pays pourrez continuer de semer le chaos tout en daubant sur les *losers* de France, d'Angleterre et de Navarre. Vous pourrez déverser votre mépris sur ces franges de populations apparemment ou réellement réticentes à votre Meilleur des Mondes. Surtout, ne vous arrêtez pas, parce que votre franchise et votre arrogance naturelles pourraient nous être d'un certain secours pour qu'une majorité comprenne, finalement, qu'il faut absolument arrêter votre maudit train.

En espérant vous croiser un de ces jours en rase campagne...

Matthieu Amiech, 29 mai 2017.

Matthieu Amiech est un des auteurs de *La Liberté dans le coma. Essai sur l'identification électronique et les motifs de s'y opposer*, signé du groupe Marcuse aux éditions La Lenteur, en 2013 ; co-auteur avec Julien Mattern du *Cauchemar de don Quichotte. Retraites, productivisme et impuissance populaire*, 2004 – réédité en 2013 à La Lenteur.

Il participe aux activités du groupe Écran total de résistance à la gestion et à l'informatisation de nos vies.

Ce texte a été publié par les éditions Le Monde à l'Envers de Grenoble sous le titre *La Technocratie en Marche !*, fin 2017.





## Chapitre 7

# Le secret c'est de tout dire

## *Présentation de Pièces & Main d'œuvre*

**Pièces & Main d'œuvre**, *atelier de bricolage pour la construction d'un esprit critique à Grenoble*, agit depuis l'automne 2000 de diverses manières : enquêtes, manifestations, réunions, livres, tracts, affiches, brochures, interventions médiatiques et sur Internet, etc.

Pièces et main d'œuvre n'est pas l'enseigne d'un collectif, mais d'individus politiques. Nous refusons la bien-pensance grégaire, qui n'accorde de valeur qu'à une parole réputée « collective », pour mieux la réduire au conformisme, à la paresse et à l'incapacité, dans l'anonymat du groupe. Nous ne souhaitons pas de gens « qui fassent partie », mais – au contraire – nous allier chaque fois que possible et nécessaire avec d'autres « qui fassent » par eux-mêmes.

De même que nous refusons de nous identifier autrement qu'aux anonymes, ceux qui n'ont jamais la parole, nous refusons l'expertise, cette ruse du système technicien pour dépolitiser les prises de décisions et déposséder les sociétaires de la société de leur compétence politique.

Ce refus vaut pour la « contre-expertise », cette ruse du système technicien pour infiltrer et retourner les oppositions à la tyrannie technologique.

En bref : nous considérons que la technologie – non pas ses « dérives » – est le fait majeur du capitalisme contemporain, de l'économie planétaire unifiée. La technologie est la continuation de la guerre, c'est-à-dire de la politique, par d'autres moyens. Si la police est l'organisation rationnelle de l'ordre public – de la cité – et la guerre un acte de violence pour imposer sa volonté à autrui, cette rationalité et cette violence fusionnent et culminent dans la technologie, par d'autres moyens. La technologie, c'est le front principal de la guerre entre le pouvoir et les sans-pouvoir, celui qui commande les autres fronts. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'autres fronts, mais que chaque innovation sur le front de la technologie entraîne en cascade une dégradation du rapport de forces entre le pouvoir et les sans-pouvoir sur tous les autres fronts.

Quant à notre pratique, nous savons qu'on ne gagne pas toujours avec le nombre, mais qu'on ne gagne jamais sans lui, et moins encore contre lui. Nul à ce jour n'a trouvé d'autre moyen de transformer les idées en force matérielle, et la critique en actes, que la conviction du plus grand nombre.

Nous soutenons que les idées sont décisives. Les idées ont des ailes et des conséquences. Une idée qui vole de cervelle en cervelle devient une force d'action irrésistible et transforme le rapport des forces. C'est d'abord une bataille d'idées que nous, sans-pouvoir, livrons au pouvoir, aussi devons-nous être d'abord des producteurs d'idées.

Pour produire des idées, nous nous appuyons d'abord sur l'enquête critique, aliment et condition première, quoiqu'insuffisante, à toute action.

Si la critique fait feu de tout bois, ce bois c'est l'enquête qui l'amasse. Si nous avons semé quelques doutes, par exemples sur les nanotechnologies et les technologies convergentes, sur la biométrie, les RFID et les neurotechnologies, sur le téléphone portable et nombre de sujets connexes, sur la destruction du



territoire, la cannibalisation de « l'écosystème » par le système technicien, c'est à force d'enquêtes, de harcèlement textuel, d'interventions lors d'occasions officielles.

Une critique dont on peut énoncer quelques lignes élémentaires :

Anticiper. Contester à propos, avant coup plutôt qu'après coup – les nanotechnologies par exemple. Être offensif plutôt que défensif. Faire la différence en se concentrant sur le point aveugle de la critique, plutôt que faire nombre en clabaudant en chœur des évidences.

S'emparer des symptômes d'actualité pour remonter à la racine des maux.

Instruire à charge, en laissant au système qui en a plus que les moyens le soin de sa défense. Ne jamais dénoncer les malversations sans dénoncer les malfaiteurs. Ne jamais répondre à leurs manœuvres de diversion et de récupération. Ne jamais lâcher le front des nécrotechnologies.

Ainsi formons-nous l'espoir qu'à Grenoble et ailleurs se multiplient les enquêteurs et les enquêtes, liant le local au global, le concret à l'abstrait, le passé au futur, le particulier au général, afin de battre en brèche la tyrannie technologique, et d'élaborer de technopole à technopole une connaissance et une résistance communes.



## **Pièces & Main d'œuvre**

Atelier de bricolage pour la construction d'un esprit critique à Grenoble, agit depuis l'automne 2000 de diverses manières : enquêtes, manifestations, réunions, livres, tracts, affiches, brochures, interventions médiatiques et sur Internet, etc.

<<http://www.piecesetmaindoeuvre.com/>>

Textes mis en brochures disponibles à l'adresse :  
Service Compris - BP 27 - 38172 Seyssinet-Pariset cedex.

# Table des matières

<b>Introduction</b>	<b>1</b>
<b>1. Ludd contre Marx</b>	<b>3</b>
<i>Genèse du capitalisme industriel</i>	
1. Prologue	5
2. Marx contre Ludd	28
3. Bakounine contre le gouvernement des savants et le « socialisme autoritaire »	41
4. Le Testament autocritique d'Engels	45
5. Bernstein, l'exécuteur testamentaire d'Engels	53
6. La Révolution à venir selon H.G. Wells	63
<b>2. Ludd contre Lénine</b>	<b>77</b>
<i>Le communisme des technocrates</i>	
1. « L'appropriation prolétarienne des moyens de production »	78
2. Où l'on redécouvre Karl Kautsky	93
3. La conception kautskyste de la révolution	112
4. La technocratie de base	118
5. 1917 : L'État et la révolution	132
6. Marx, Engels, le travailleur et la machine	140
7. Lénine et Linhart contre « l'aristocratie ouvrière »	151
8. Les idéologues bourgeois à la tête du parti d'avant-garde	165
9. Intellectuels bourgeois, bourgeois salariés : des technocrates	186
10. Épilogue	191

### **3. Ludd contre les Américains** **197**

*Bellamy, Smyth, Veblen, Ford & Scott*

1. Looking Backward, 1888 199
2. Où l'ingénieur William Smyth  
donne son nom à la technocratie 209
3. Thorstein Veblen  
contre « le Système des prix » 214
4. Raymond Aron enterre Veblen 226
5. Où John Dos Passos fait  
l'éloge funèbre de Veblen 232
6. Henry Ford,  
un prophète du Progrès 237
7. Dos Passos croque Henry Ford  
dix ans avant sa mort 260
8. Howard Scott et l'essor  
du mouvement technocratique 265
9. L'historien Philippe Roger  
contre « l'antiaméricanisme français » 275
10. Brèves banalités sur  
la haine de *l'idée française* 287

### **4. Machines arrière !** **297**

*Des chances et des voies d'un soulèvement vital*

### **5. Un soir à Mirepoix** **251**

*Retranscription d'un débat sur*

*« Technologie, technocratie, transhumanisme »*

1. La technique 354
2. La technologie 355
3. La technocratie 358
4. Le techno-totalitarisme 363
5. Le transhumanisme 365
6. Débat avec le public 373

**6. Lettre ouverte à M. Albin Serviant** 395

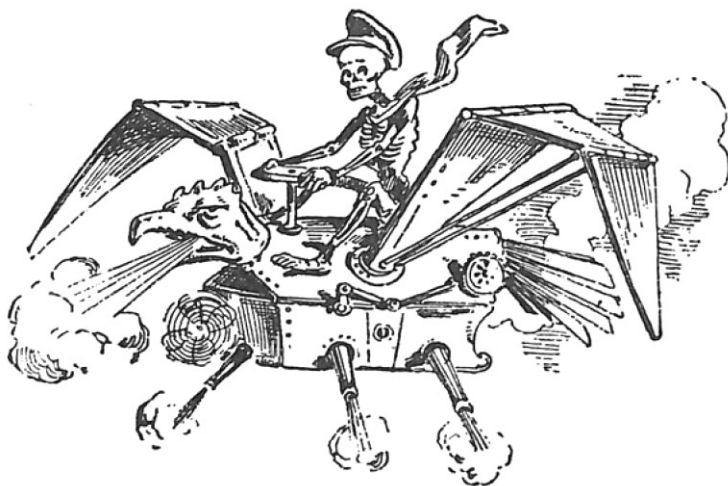
*Animateur de la French Tech de Londres  
et dirigeant d'En marche ! en Angleterre*

**7. Le secret c'est de tout dire** 410

*Présentation de Pièces & Main d'œuvre*



Ce document est librement téléchargeable à l'adresse :  
< <https://archive.org/details/PMO-Technocratie> >



Édition réalisée par :

Bertrand Louart

Radio Zinzine

04 300 Limans

France

Visitez le blog :

**Et vous n'avez encore rien vu...**

*Critique de la science et du scientisme ordinaire*

<<http://sniadecki.wordpress.com/>>

C'est l'équivalent de la découverte d'un continent dans l'exploration sociale.

La plupart des gens réduisent la **technocratie** à la bureaucratie, aux énarques, à ces fonctionnaires de Bruxelles qui réglementent la fabrication de nos fromages : ce n'est qu'une infime part. La technocratie se définit comme une classe consciente d'elle-même ; la classe de l'expertise et de l'efficacité, de la rationalité maximale. La classe centrale des sociétés technologiques avancées, en quantité et en qualité.

Elle forme avec la bourgeoisie capitaliste (y compris les financiers), un alliage indissoluble dirigé contre les autres classes (paysans, ouvriers, boutiquiers, employés), qu'elle remplace d'ailleurs par des machines.

À l'ère technologique, tout pouvoir doit se faire technocratique ou périr. L'État, l'armée, l'entreprise sont technocratiques. Le capital, public ou privé, est technocratique.

La *Silicon Valley*, talonnée par la Chine, présente le type le plus avancé de ce capitalisme technologique et technocratique, qui extermine les espèces, les peuples, les classes, les individus réfractaires à son vampirisme.

**Livre à prix libre**